

JEAN RIGOLEUC

de la Compagnie de Jésus

24 Décembre 1595 — 27 Février 1658

Procès de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015

44285
COLLECTION " MAITRES SPIRITUELS "

(REVUE D'ASCÉTIQUE & DE MYSTIQUE)

JEAN RIGOLEUC

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Vie et œuvres spirituelles

publiées par le P. HAMON, S. J.



1931

" ÉDITIONS SPES ", 17, rue Soufflot, PARIS (V°)

NIHIL OBSTAT :

Lutetiae Parisiorum, 26 Jul. 1931.

ARSENIUS LAMBERT, S. J.

IMPRIMATUR :

Lutetiae Parisiorum, die 5^a Augusti 1931.

G. COURT.

NOTE BIOGRAPHIQUE

Le Père Jean Rigoleuc est né à Quintin le 24 décembre 1595. Après de brillantes études au collège des Jésuites de Rennes, il entre à leur noviciat de Rouen, le 2 novembre 1617, à l'âge de vingt-deux ans. De 1621 à 1623, il enseigne les Humanités au collège de Rennes, là-même où il a fait les siennes ; il a pour élève Vincent Huby, qu'il retrouvera, jésuite comme lui, dans une vingtaine d'années, à Vannes ; tous deux feront merveille dans les missions bretonnes. Le Père Gabriel Cossart, brillant professeur de rhétorique, poète à ses heures, affirme que les essais littéraires du jeune Rigoleuc, n'étaient pas inférieurs à ceux du Père Petau. Il aimait ses élèves, il aimait son grand et saint métier d'éducateur, il voulait réussir. Dans quelques années, à la lumière de sa troisième année de probation, il se reprochera rudement, c'est sa manière, d'avoir mis trop d'empressement pour obtenir le succès de ses élèves, et d'en avoir été trop fier. Humble et sainte exagération.

Les quatre années de théologie achevées, il vient à Rouen, faire son second noviciat, sous la direction du Père Lallemand, « l'un des plus grands hommes et des plus éclairés que nous ayons eu en France » (p. 29) (1). Ce religieux éminent le marque à son em-

(1) Les citations avec simple indication de pages sont toujours extraites de la *Vie du Père Jean Rigoleuc de la Compagnie de Jésus avec ses traités de dévotion, et ses lettres spirituelles* par Pierre CHAMPION, éditée à Paris, chez Étienne Michallet, MDCLXXXVI que nous reproduisons textuellement ; c'est donc aux pages mêmes de notre livre que nous renvoyons.

preinte. Entre ses mains, sous la conduite du Saint-Esprit, il devient l'un des meilleurs, l'un des plus sûrs maîtres de vie spirituelle, dans cette première moitié du XVII^e siècle, si féconde en sages et illustres directeurs.

Le 17 septembre 1634, le Père Rigoleuc fait la profession des quatre vœux à Bourges ; le Père Lallemand, recteur du collège, y meurt quelques mois plus tard, le 5 avril 1635. Voici comment le Père Champion résume les vingt années d'apostolat du Père Rigoleuc : « Il enseigna les Humanités et la Rhétorique dans les plus petits collèges de la province, et la Théologie morale dans celui de Vannes. Il fut Père ministre dans celui de Nevers, préfet des classes et Père spirituel dans diverses maisons. Il fit des missions dans le diocèse de Vannes, d'Orléans et de Quimper » (p. 34). Nous pouvons heureusement ajouter quelques précisions. A Nevers, en 1638, le Père Rigoleuc est non pas ministre, mais préfet des études et confesseur dans l'église du collège ; en 1644 ou 1645, il donne des missions dans le diocèse d'Orléans. Mais les quelques années qu'il passe en dehors de la Bretagne sont, pour ainsi parler, à côté et comme en dehors de son apostolat ; breton de naissance il a donné aux Bretons ses forces, son talent merveilleux, sa vie. A Vannes et à Quimper, aux côtés du Père Huby et du Père Maunoir, missionnaire, professeur, apôtre, il se consacre aux âmes de ses élèves et de ses auditeurs : âmes d'enfants, âmes de campagnards, âmes de prêtres, âmes de religieuses, il s'épuise pour elles, il meurt à leur service. En 1651, dans le même collège de Quimper le Père Vincent Huby est recteur, les Pères Julien Maunoir, Jean Rigoleuc, missionnaires ; seule la cause du Père Julien Maunoir a été introduite en cour de Rome. Est-ce aller trop loin de penser et d'écrire que celle du Père Huby et celle du Père Rigoleuc pourraient un jour être jugées dignes du même honneur ?

Une chose étonne dans la vie sans éclat extérieur du Père Rigoleuc. Comment et pourquoi la Compagnie de Jésus n'a-t-elle pas mieux utilisé les talents remarquables d'un religieux si éminent ? Ballotté de ville en ville, d'emploi en emploi : Rennes, Bourges, Nevers, Vannes, Orléans, Quimper, Vannes de nouveau, Quimper de nouveau, Vannes une troisième fois ; professeur d'Humanités, préfet des études, missionnaire, professeur

de rhétorique, missionnaire de nouveau, professeur de théologie morale, il semble impossible de le fixer dans un lieu et dans une fonction. Lui-même paraît le regretter. Quittant Vannes pour Orléans, il écrit à la sœur Marie de Sainte-Barbe, religieuse ursuline « qu'il pouvait faire plus de fruit en un mois dans les Missions de Bretagne, qu'en plusieurs années dans celles de France » (p. 48). Il part pourtant sans une plainte. A Nevers, on cabale contre lui, nous ne savons ni qui ni comment, mais la persécution fut rude et longue. Il se tait. Notre Seigneur prend soin de le consoler. « Il lui dit ces amoureuses paroles : *Tôt ou tard je fais paraître la vérité*, et en même temps, il lui remplit le cœur d'une douceur céleste qui lui dura plusieurs années » (p. 47).

Nous l'entendrons tout à l'heure se frapper la poitrine et s'interroger avec une rudesse pleine d'amertume : « Sera-t-il dit, à toute éternité que tu n'aies jamais pu te surmonter une bonne fois et te donner pleinement à Dieu... Quelle fortune prétends-tu dans le monde, étant comme tu es, à la suite de Jésus crucifié » (p. 31). Ame forte jusqu'à la violence, ayant pleine conscience des talents reçus il a besoin d'humiliations ; Dieu ne les lui a pas ménagés ; il les a recherchés toujours : « Je m'efforcerai par de fréquentes humiliations de me rendre peu considérable dans l'estime de nos Pères et de nos Frères, et bien moins encore dans la mienne » (p. 47). Sa vie aurait pu être toute différente, et nous lirions aujourd'hui, en les admirant, les succès et les livres d'un jésuite éminent, d'un écrivain illustre ; il faut nous contenter de vénérer l'humble et saint Père Rigoleuc. Accoutumé à tout voir des hauteurs de l'éternité, les choses du temps ne comptent guère pour lui. Les emplois sédentaires ne lui valent rien, il le sait et il aime par-dessus tout ses missions bretonnes ; cependant, dans les dernières années, quand ses supérieurs lui donnent la chaire de théologie morale, au collège de Vannes, il ne fait pas une objection. Le médecin affirme que passer un hiver de plus dans cette ville, c'est exposer sa vie. Il croit devoir soumettre le cas au Révérend Père Martin, provincial de Paris. Celui-ci maintient la décision prise, Rigoleuc resté et meurt à son poste, le 27 février 1658, martyr de l'obéissance.

Ses écrits : *Notes spirituelles*, *Traité de dévotion*, *Lettres*, *Instructions ecclésiastiques*, en même temps qu'ils aident à péné-

trer son âme et son apostolat, permettent de juger et d'admirer ses dons éminents d'esprit, de cœur et de volonté, et aussi son talent d'écrivain, de grand écrivain. Là où elle n'a pas été rajunie, allégée par les corrections du Père Champion sa phrase est souvent rude, embarrassée, empêtrée dans des incidentes qui s'enchaînent et se multiplient sans arrêt ; elle reste claire, forte comme la pensée qu'animent et colorent les mots où elle s'incarne frémissante. Nous ne connaissons guère la *Doctrine spirituelle* du Père Lallemand que par les notes du Père Rigoleuc prises à Rouen en 1631. Les notes parfois ne sont qu'un résumé sec et griffonné à la hâte. Quand la rédaction est plus soignée, elle révèle, par un style de fière allure, un écrivain peu ordinaire : intelligence nette et puissante, imagination et sensibilité un peu sombres mais toutes proches de nous par leur vivacité d'émotion. Les idées de la *Doctrine spirituelle* sont de Lallemand ; j'ai l'intime conviction que le style et la forme sont de Rigoleuc. J'ai dit ailleurs mes raisons (1) ; une étude plus approfondie n'a fait que confirmer une pensée vieille de plus de vingt ans.

Les extraits publiés ici sont à peu près toute l'œuvre conservée de Rigoleuc, ils peuvent se grouper sous trois titres, trois aspects de sa vie et de son apostolat :

LE RELIGIEUX,

LE DIRECTEUR,

L'APÔTRE DES PRÊTRES.

Les *Notes spirituelles* éparses dans le volume de Champion (p. 31 à 91) font connaître le Religieux ; les *Traité de dévotion* et les *Lettres* (p. 103 à 352), le Directeur ; de larges citations de la *Conduite spirituelle* qui termine les *Instructions ecclésiastiques* (2), permettront d'apprécier l'apostolat de Rigoleuc parmi les prêtres du diocèse de Vannes. Ces dernières pages n'ont pas été corrigées par Champion ; c'est du pur Rigoleuc, on goûtera leur saveur.

(1) *Revue d'Ascétique et de Mystique*, Juillet 1924, p. 233-268.

(2) *Instructions ecclésiastiques sur les principaux devoirs des confesseurs et des catéchistes, et sur les Exercices de piété avec une conduite pour la retraite de trois jours*, par le Révérend Père RIGOLEUC, de la Compagnie de Jésus, à Vannes, chez Jean Galles, imprimeur libraire du Collège proche le Séminaire, 1680. L'ouvrage avait été approuvé par Mgr Sébastien de Rosmadec, le 24 mars 1646, du vivant même de Rigoleuc ; je ne sais s'il fut imprimé avant 1680 ; il le fut, à cette date, par les supérieurs du Séminaire de Vannes.

ŒUVRES DU PÈRE RIGOLEUC

La vie du Père Jean Rigoleuc, avec ses traités de dévotion et ses lettres spirituelles par Pierre CHAMPION, à Paris chez Estienne Michallet M. D C. LXXXVI.

C'est le texte classique.

La vie du Père Jean Rigoleuc de la Compagnie de Jésus, avec ses traités de dévotion et ses lettres spirituelles, 4^e édition, revue, corrigée et augmentée, à Lyon, chez Pierre Valfray, imprimeur du roi et du clergé, M. DCC. XXXIX.

Œuvres spirituelles du Père J. Rigoleuc de la Compagnie de Jésus, contenant l'Homme d'oraison, la Garde du cœur, l'Union divine, la Conduite des âmes dans l'état surnaturel, l'Amour du Verbe incarné, la Préparation à la mort, ses Avis, Maximes et pieux sentiments, etc. Nouvelle édition, Avignon, chez Seuguin aîné, imprimeur libraire, 1822.

C'est, légèrement modifiée, l'édition de 1686, moins la *Vie* et les *Lettres*.

Instructions ecclésiastiques sur les principaux devoirs des Confesseurs et des Catéchistes et sur les Exercices de piété propres de leur état, avec une conduite pour la Retraite de trois jours, par le Révérend Père Jean RIGOLEUC de la Compagnie de Jésus. A Rennes, chez Jean Galles, Imprimeur et Libraire du Collège, proche le Séminaire, 1680.

Walking with God, or Dwellers in the Recreation House of the Lord, being a translation from the Works of Père Rigoleuc. S. J. to which are added two meditations on the hidden and public life of Our Lord Jesus Christ, in which the principles set forth in the foregoing work are divinely and practically exemplified. From the french, by a religious of the Holy Child Jesus. London, Thomas Richardson and Son, 23 King Edward street. Convent of the Holy Child Jesus. All Souls, Feast of St Gabriel, 1859.

PREMIÈRE PARTIE

LE RELIGIEUX

INTRODUCTION

Enfant, Rigoleuc se sent attiré irrésistiblement vers la Très-Sainte Vierge : il entre, à Quintin, dans la Confrérie du Rosaire et dans celle du Scapulaire ; au Collège, il fait partie de la Congrégation ; à Marie il rend grâce de sa vocation, de son don éminent de chasteté, du succès dans ses études, sa régence, ses missions, tout son apostolat. Très vite, il prend l'habitude de faire l'oraison mentale. Il aime la solitude et la compagnie des personnes dévotes ; il aime, pendant les vacances, réunir les jeunes gens de son âge pour les exhorter au mépris du monde, à la fréquentation des sacrements, à l'amour de Dieu. Quelques années avant sa mort, il revoyait, accompagné de trois de ses nièces, la maison paternelle : soudain il leur dit : « Ici dans cette chambre — elle avait été la sienne — je crois avoir plus aimé Notre-Seigneur que personne n'a aimé d'un amour humain aucune créature » (p. 26). Cette parole dit beaucoup à qui connaît son humble réserve.

Novice de quelques semaines, Rigoleuc, quinze jours durant, vit dans un terrible purgatoire : une soif ardente le torture. Toute l'eau de la Seine, écrit-il, — il est à Rouen — ne pourrait l'étancher. Il voit, dans une lumière surnaturelle, son âme au tribunal du Souverain Juge : sa vie entière, il garda le souvenir de l'effrayante vision.

Pendant ses années de formation : régence, philosophie, théologie, Rigoleuc est toujours l'homme de la Règle, l'homme de la volonté de Dieu. Il met une tension dans l'effort qui le suivra partout. Il lui semble qu'il n'en fera jamais assez ; il s'offre aux sacrifices les plus rudes : échec dans ses examens, dans son apostolat, perte de la santé, de la vie dans le travail des Collèges ; il

a comme un besoin de se tourmenter. Dieu voit son ardente bonne volonté et la récompense par des grâces de choix : trois jours de suite, dans la sainte communion il a l'impression que son âme est comme envahie par les vertus infuses ; il sent désormais à les pratiquer une facilité toute divine.

De son troisième an fait à Rouen, date ce qu'il appelle sa seconde conversion : celle qui attire l'âme à la perfection du service de Dieu. Le Père Lallemant recommandait à ses disciples trois choses : le mépris d'eux-mêmes, la pureté du cœur, l'esprit de recueillement ; il leur conseillait trois dévotions : celle de Notre-Seigneur, qui devait les exciter au mépris d'eux-mêmes ; celle de la sainte Vierge, gage de la pureté du cœur ; celle de saint Joseph, voie du recueillement intérieur. Le Saint-Esprit éclaire par ses dons de conseil et de sagesse les enseignements du Père Lallemant ; il fait voir au Père Rigoleuc qu'il ne se dégagera jamais de lui-même et ne parviendra jamais ni au recueillement ni à la pureté du cœur, s'il n'est homme d'oraison. Nature forte et personnelle, fière et ombrageuse, breton jusqu'aux moelles, Rigoleuc sent la passion et l'humeur brûler son sang, une tristesse qu'il domine difficilement l'étreint et l'étouffe. L'insuccès l'aigrit. Parfois il souhaite s'isoler dans une tranquillité un peu sauvage ; parfois il a soif de paraître, de se distinguer, de l'emporter sur les autres. Lutte, amère et rude ; lui-même le reconnaît, et s'en indigne :

« Sera-t-il dit à toute éternité, écrit-il pendant la retraite de trente jours, que tu n'aies jamais pu te surmonter une bonne fois, et te donner pleinement à Dieu ? Il y a si longtemps qu'il t'en inspire le dessein et qu'il t'en présente la grâce sans que tu te sois encore rendu à ses amoureuses poursuites. Peut-être que c'est ici la dernière, et que tu n'auras plus une pareille occasion de lui témoigner ton zèle pour sa gloire et le désir que tu as de ta perfection. Le temps est court » (p. 31).

Il cherche à établir son âme dans une profonde humilité, il prie ardemment pour acquérir la liberté de cœur dont il sent la dure et glorieuse nécessité. La lutte et ses efforts continueront pendant les années 1632 et 1633. Il s'efforce par des actes fréquents de s'abaisser dans l'estime des autres et dans la sienne. Je n'ose assurer qu'il garda la juste mesure ; mais il faut re-

connaître que sa vertu patiente et douce changea, plus d'une fois, les dispositions de certains recteurs bretons. Le premier accueil avait été peu bienveillant. Confus et contrits plusieurs lui vouèrent une affection que rien ne put diminuer.

Dieu lui-même intervient. Malgré des mérites éminents et des talents qui auraient dû s'imposer, le Père Rigoleuc fut toujours appliqué à des ministères de peu d'éclat. Jamais il ne s'en plaignit, bien au contraire : « Tout le bonheur de la vie religieuse, aimait-il à répéter, dépend de l'humilité. On n'est heureux dans la religion qu'à proportion qu'on est humble » (p. 79).

Pénétré de son néant, ne voulant pas, par des désirs indiscrets, se troubler lui-même en essayant de troubler l'ordre de la Providence, plus que jamais après son troisième an, le Père Rigoleuc cherche, dans l'oraison comme dans l'action, à fixer ses pensées et ses vues en Dieu seul, par un acquiescement plein d'amour à la divine volonté « sans entre-deux ». Le vrai bonheur, la sainteté consiste à se débarrasser des choses extérieures : « Je veux donc vivre désormais comme un passereau solitaire et je suis résolu de mourir dans mon petit nid » (p. 53).

Mourir dans son petit nid, vivre solitaire comme un passereau, le Jésuite aura bien de la peine à tenir cette résolution qui peut sembler facile dans le calme de la retraite. Au sortir de sa cellule, à la porte de la maison, l'action, la vie est là qui le guette et le bouscule. Professeur, prédicateur, écrivain, missionnaire, il vit dans le monde s'il n'est pas du monde. Rigoleuc sent le danger ; son Père Instructeur l'a signalé : « Le plus grand malheur d'un homme de notre profession est d'être tout entier et d'action et d'affection dans la vie extérieure » (*Doctrine spirituelle*, 5^e Principe, chapitre II, article 3, § III). Pour lui l'écueil est double : les missions qui l'attirent et où il réussit admirablement, l'étude qui le passionne. Sans retard il se met en garde : après chaque mission, il s'impose deux ou trois jours de recueillement ; il veut faire de l'étude une aide pour l'oraison, un moyen de mieux prier.

Une des pensées qu'il aime surtout à méditer, dans le progrès de son travail et qui domine de plus haut la vie de son intelligence et de son cœur, c'est la pensée de l'éternité. Il voit à sa lumière les autres créatures et lui-même ; « les choses futures comme déjà présentes et les présentes comme déjà passées...

Que si dans cette vie quelque chose nous paraît de longue durée, cela ne provient que de l'illusion de notre esprit de laquelle nous nous apercevons quand les choses ont cessé d'être » (p. 76). A cette clarté qui seule permet de bien voir, il juge toutes choses et dirige sa vie. « Malheur à ceux qui se laissent tromper par le mensonge et par les fausses apparences dont le monde est plein » (p. 75).

A cette âme vide d'elle-même et de tout amour-propre, pleinement séparée de tout le créé, vivant sur la terre et déjà dans l'éternité, il est impossible que Dieu ne réserve pas des grâces surnaturelles de choix. Les notes du Père Rigoleuc éditées par le Père Champion ne permettent guère d'entrevoir les merveilles ineffables qui grandissent et dilatent tout à l'infini « cette solitude mystique qui renferme des espaces bien plus vastes que n'est l'étendue de toute la terre » (p. 79).

En 1634, trois années après son second noviciat, il obtient le don « d'oraison infuse et de présence de Dieu surnaturelle qu'il avait tant désirée. Cette faveur lui fut communiquée dans une vision intellectuelle qu'il eut de l'union de l'humanité sainte de Jésus-Christ avec la divinité » (p. 56). Entré dans le Paradis de la vie intérieure, il n'en sort plus. Jamais il ne perd cette présence de Dieu purement spirituelle dont les effets sont chez lui fort sensibles. Elle est sa force dans une furieuse tentation de désespoir qui le torture six années ; il vit alors dans une continuelle vue de sa réprobation éternelle, il entend sonner sans cesse à l'oreille du cœur la sentence de damnation, et porte, au fond de son âme, l'idée et le sentiment de l'enfer. Et puis ce fut, dès ici-bas, la vie du ciel, les faveurs les plus extraordinaires : extases, ravissements, feu divin qui le consume et rayonne autour de lui. Sous l'action intérieure du Saint-Esprit il paraît quelquefois tout extasié, incapable de continuer un discours commencé, immobile comme une statue, dans une action de grâces qui dure plus d'une heure, incapable de soutenir l'action divine sans un appui extérieur. Il avoue au Père Huby qu'il doit multiplier les efforts pour agir et se dévouer au service du prochain : il lui confie dans sa dernière maladie, que s'il ne se faisait violence il ne ferait que pleurer d'amour pour un Dieu que l'amour a fait mourir pour nous (p. 57).

Toujours pourtant, il y eut au fond de cette âme si pure une grande crainte des jugements de Dieu. Rigoleuc tremblait d'effroi sur son lit d'agonie quinze jours avant de mourir. Il entendit alors une voix qui semblait venir de loin et disait fort nettement : « *Ridebis in die novissimo* (Prov., XXXI, 25). Ton dernier jour sera un jour de joie. Cette assurance fut douce à son cœur. Il estime cependant qu'on ne doit pas faire fonds sur ces sortes de grâces. Au Père Huby il dit, après lui avoir raconté cette faveur : « *Et habemus firmiorem propheticum sermonem cui benefacitis attendentes* (2 Pet., I, 19). Nous avons les oracles de prophètes, leur certitude est plus ferme et nous ferons bien de nous y tenir. Comme il faisait alors une confession générale très détaillée il ajoute : « Aussi, mon Père, continuons notre confession générale » (p. 66).

Il mourut à Vannes, le 27 février 1658, de la mort des saints.

Avant de donner les quelques notes spirituelles qui nous ont été conservées et l'Exercice préparatoire à la mort dont il se servit souvent, je crois utile de reproduire la vie du Père Jean Rigoleuc, telle que le Père Champion l'a écrite, avec la Dédicace et la Préface qu'il y a mises en 1686.

DÉDICACE

A LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE
MÈRE DE JÉSUS

Cet ouvrage doit vous être consacré par toutes sortes de considérations, ô Reine auguste de l'union intérieure, premièrement parce qu'il traite de la vie d'un des plus dignes sujets de cet empire mystique, où vous réglez sur les âmes qui se dégageant parfaitement des créatures n'ont plus d'autre application que de s'unir intimement à Dieu ; secondement, parce que la doctrine qu'il enseigne n'est autre chose que les lois et les maximes fondamentales du gouvernement et de la conduite de ce Royaume intérieur ; troisièmement, parce que la plume qui l'a mis en état d'être donné au public, vous est uniquement dévouée, et ne peut servir à aucun travail qui ne vous rende hommage et qui ne tende à votre gloire.

Recevez-le donc, ô Sainte Vierge, comme les prémices d'un fonds qui vous appartient, et donnez-lui votre bénédiction afin qu'il puisse contribuer à vous acquérir des sujets, et à établir dans les âmes votre glorieux règne d'union intérieure.

Ainsi soit-il.

PRÉFACE

Le Père Jean Rigoleuc était un de ces humbles serviteurs de Dieu, qui ne cherchent qu'à se cacher aux yeux du monde. Bien qu'il fût si éclairé dans la vie spirituelle, il n'en a jamais rien écrit à dessein de le donner au public. Ce qu'il en a composé n'a été que pour l'instruction particulière d'un petit nombre d'âmes choisies dont Dieu lui avait donné la conduite.

Quelques-uns de ces petits traités m'étant tombés entre les mains, ils me firent naître l'envie de faire une plus exacte recherche des autres. J'y trouvai tant de lumière, de force, d'exactitude que je les jugeai dignes de voir le jour, et je me persuadai qu'ils seraient d'autant plus utiles et agréables, qu'il y explique toute la Théologie mystique avec une brièveté et une clarté qui ne se rencontrent point dans les docteurs dont nous avons les ouvrages, la plupart étant extrêmement diffus, ou embarrassés de termes obscurs et fort peu intelligibles.

Une seule chose me semblait leur manquer. C'était l'exactitude et la pureté du style que l'on recherche si fort dans le siècle où nous sommes. Je voyais donc qu'il était nécessaire d'y faire quelque changement et j'avais de la peine à me donner cette liberté. Je doutais même si on me la pardonnerait. Mais, en ayant fait l'essai, et l'ayant montré à des personnes capables d'en juger, ils approuvèrent mon entreprise, et m'exhortèrent à la continuer. C'est ce que j'ai fait, changeant de telle manière le style de mon auteur que je n'ai jamais rien changé à sa pensée.

J'ai cru que je devrais joindre au recueil de ses ouvrages un abrégé de sa vie, soit pour faire voir avec quelle perfection il a pratiqué ce qu'il enseignait, soit pour rendre la mémoire de ses vertus et de ses travaux immortelle.

On verra en lui un homme vraiment intérieur, un excellent missionnaire, et un directeur accompli. Sa conduite spirituelle sera, je m'assure, au goût des personnes qui marchent en esprit et en vérité dans les voies de Dieu, et j'ose me promettre que son exemple et ses instructions exciteront ceux qui, comme lui, sont dévoués au ministère de l'évangile, à joindre, comme lui, le recueillement de la vie intérieure aux emplois de la vie apostolique.

LA VIE DU P. JEAN RIGOLEUC DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS (1)

CHAPITRE I

SA NAISSANCE ET SES ÉTUDES

Le Père Jean Rigoleuc naquit à Quintin, petite ville du diocèse de Saint-Brieuc, en Bretagne, le 24^e jour de décembre l'an 1595. Son père se nommait Jean Rigoleuc, et sa mère Guillemette le Tano, tous deux d'honnête famille.

Dieu lui donna des talents et des inclinations conformes aux desseins qu'il avait sur lui, un esprit solide et ardent, extrêmement exact et fort docile, un cœur généreux et porté à la piété, beaucoup d'affection pour l'étude, et un génie rare pour l'éloquence.

Il aima la sainte Vierge dès sa plus tendre jeunesse, et il voulut se dévouer à son service dans les principales associations qui sont établies en son honneur, dans la Confrérie du Rosaire, dans celle du Scapulaire, et dans la Congrégation du Collège de Rennes.

Pendant qu'il y fit ses études, il avait tout son temps et tous ses exercices réglés. Il faisait l'oraison mentale. Sa vie était fort retirée, et il ne conversait qu'avec des personnes dévotes et d'une vertu reconnue.

Ses succès dans les Lettres répondaient à sa piété. Tous les écoliers le regardaient comme leur modèle, et il s'était acquis parmi eux tant d'estime, que ceux qui se sentaient appelés à la

(1) C'est le texte de l'édition de 1686, avec quelques modifications empruntées à l'édition de 1739 et qui sont sans importance. Les notes marginales ont été omises.

Religion, s'adressaient à lui pour être conduits par ses avis dans l'exécution de leurs desseins.

Lorsqu'il retournait à Quintin au temps des vacances il faisait dresser un Oratoire chez un jeune homme de ses amis, où assemblant quelquefois, les jours de fête, la jeunesse de la ville, il leur faisait des exhortations, des lectures, et des instructions, comme l'on fait dans les Congrégations de Notre-Dame. Cette nouveauté attirait beaucoup de personnes. L'on quittait le jeu, la danse et les autres divertissements pour assister à ces pieuses assemblées. Il leur parlait du mépris du monde, de l'amour de Dieu, du solide contentement que l'on goûte dans son service, de la fréquentation des sacrements, et des plus saints exercices de la piété chrétienne, leur inspirant les sentiments de son cœur avec tant de ferveur, que tous en étaient touchés. Comme son zèle s'étendait à toutes sortes de personnes, plusieurs filles excitées par ses saints discours entrèrent en religion, et d'autres demeurant dans le monde sans être du monde se consacrèrent à Jésus-Christ par le vœu de chasteté, qu'elles ont gardé avec beaucoup d'édification jusqu'à la mort.

Il s'appliquait particulièrement à instruire le jeune homme chez qui se faisaient ces assemblées ; et comme il avait reconnu en lui de fort bonnes inclinations, il prenait plaisir à lui enseigner la pratique de l'oraison et de la mortification. Quelquefois pour l'éprouver il lui faisait de petits présents de fruits, ou de quelques douceurs ; et voyant qu'il s'en abstenait pour l'amour de Dieu, il louait son abstinence, et lui en montrait le mérite. C'est ainsi qu'il commençait dès lors à conduire les âmes à la perfection.

On peut juger combien il y était lui-même avancé dès ce temps-là, par un mot qui lui échappa un jour dans un voyage qu'il fit à Quintin quelques années avant sa mort. Etant dans une chambre de la maison paternelle avec trois de ses nièces, et les exhortant à se donner tout à Dieu, pour les toucher par son exemple il leur dit dans la ferveur de son discours : « Pour moi, mes nièces, lorsque je demeurais autrefois ici pendant ma jeunesse, je crois avoir plus aimé Notre-Seigneur dans cette chambre, que jamais personne n'a aimé d'un amour humain aucune créature. » Parole bien considérable dans la bouche d'un homme aussi sage et aussi réservé à parler de soi qu'il l'était.

CHAPITRE II

SA VOCATION ET SES PREMIÈRES ANNÉES DANS LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Ayant connu que Dieu l'appelait à la Compagnie de Jésus, il conçut en même temps une très haute idée de cette vocation apostolique, qu'il a toujours depuis regardée comme la cause de son bonheur ; et il en poursuivit l'exécution avec une ferveur extraordinaire. Mais après qu'il eut été reçu, Dieu permit pour éprouver sa constance, que l'ardeur de ses desirs se refroidît tout à coup ; de sorte qu'allant au noviciat il lui semblait aller à la mort.

Il y entra cependant généreusement à Rouen, le 2 de novembre 1617, à l'âge de 22 ans ; et durant l'espace de quinze jours il fut tourmenté d'une soif si ardente, qu'il lui semblait que toute l'eau de la Seine n'aurait pas été capable de l'éteindre. Il crut que c'était une espèce de Purgatoire que Dieu lui faisait souffrir pour punir les vaines satisfactions qu'il avait recherchées dans le monde, et pour l'en dégoûter.

Ce fut en ce même temps que Dieu lui fit voir en esprit l'état où se trouverait son âme, s'il lui fallait paraître devant son tribunal pour y être jugée. Vision terrible, dont l'impression fut si vive qu'elle lui dura toute la vie. C'est ce qui lui donnait de si grandes et de si pénétrantes lumières sur l'état des âmes séparées du corps, et sur la rigueur des Jugements de Dieu, que les cœurs les plus durs étaient touchés de l'entendre sur ce sujet, dont il parlait sans cesse non seulement au peuple dans les Missions, mais encore aux Religieux et aux Communautés les mieux réglées, dans les exhortations qu'il leur faisait.

Après son Noviciat, il fut employé à enseigner les Humanités, en quoi il se rendit si capable, que les mieux versés en la connaissance de la Langue latine préféraient ses compositions à celles du fameux Père Petau, soit pour le tour d'éloquence, soit pour la politesse du style.

Il s'appliquait à sa classe avec tant de soin, qu'étant depuis au second noviciat que nous avons accoutumé de faire avant nos derniers vœux, il reconnut que ses deux plus grands défauts pendant sa régence avaient été trop d'empressement pour faire profiter ses écoliers, et une vanité secrète à vouloir bien que l'on reconnût leur avancement.

Sa ferveur pour l'étude des sciences ne diminuait cependant rien de celle qu'il avait pour son progrès dans la vertu. Il était extrêmement recueilli, et fort exact à garder ses règles et à s'acquitter de ses exercices spirituels et de tous ses devoirs.

Dans toutes ses communions, il avait accoutumé de faire quelque offrande particulière à Notre-Seigneur, et de lui demander aussi quelque grâce particulière. Ainsi je trouve dans ses écrits, qu'étudiant en Théologie il s'offrait tantôt à supporter volontiers la peine qu'il y a dans la conduite des pensionnaires pour les faire profiter dans l'étude et dans la piété ; tantôt à souffrir la confusion qui lui pouvait arriver de ne pas bien répondre dans ses examens de Théologie, si Dieu le permettait ainsi ; tantôt à perdre la santé, ou même la vie dans le travail des classes, si c'était la volonté de Dieu. De cette manière, sacrifiant sans cesse dans chaque communion les choses les plus difficiles, et pour lesquelles il avait le plus de répugnance, il remportait sur lui-même de continuelles victoires par l'usage de la sainte Eucharistie, et par les fréquentes visites qu'il lui rendait. Il confessa un jour à l'un de ses plus intimes amis (1), que pendant qu'il étudiait en Théologie à la Flèche, Notre-Seigneur lui donna sensiblement dans trois communions qu'il fit par trois jours consécutifs, les vertus infuses avec une fort grande facilité pour les pratiquer.

(1) Le Père Vincent Huby.

CHAPITRE III

SON SECOND NOVICIAT ET SES EMPLOIS APRÈS SA PROFESSION

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir de sa vie jusqu'à son second noviciat qu'il fit à Rouen à la 35^e année de son âge. Cette sorte de noviciat qui est particulier à notre Compagnie et qui selon le dessein de saint Ignace doit être une école de sainteté pour ses enfants, le fut en effet au Père Rigoleuc.

Il eut le bonheur d'y rencontrer pour Directeur, le Père Louis Lallemand, l'un des plus grands hommes, et des plus éclairés que nous ayons eus en France. Cet excellent Maître a eu quantité de disciples d'un mérite extraordinaire ; mais je puis dire, selon le peu de lumière que j'ai, que les deux qui me semblent avoir le mieux pris son esprit, sont le Père Jean Joseph Surin, si célèbre par ses admirables ouvrages, et le Père Jean Rigoleuc dont j'écris la vie.

Le Père Lallemand pour exciter ses novices à faire un bon usage de leur année de retraite, leur disait qu'il arrive d'ordinaire à la plupart des Saints et aux Religieux qui se rendent parfaits, deux sortes de conversions : l'une par laquelle Dieu les appelle à son service ; l'autre par laquelle il les attire à la perfection de son service. Ce qu'il faisait remarquer dans les Apôtres, dans sainte Thérèse, dans le Père Balthazar Alvarez, et en beaucoup d'autres. Il ajoutait que pour ce qui est des Religieux la seconde conversion n'arrive qu'à fort peu, la plus grande partie s'en rendant indignes par leur négligence et leur lâcheté ; et que pour le regard des Jésuites le temps de cette conversion est communément le troisième an de noviciat.

C'est à quoi il les exhortait sans cesse, les portant à s'abandonner entièrement à la conduite du Saint-Esprit. C'était là sa grande maxime, et presque tous ses entretiens ne tendaient qu'à leur expliquer en quoi consiste cette conduite et à leur en montrer les avantages d'une manière qui les attirât à la suivre. Pour les y établir solidement il leur recommandait surtout trois choses,

sans lesquelles on ne peut être dans la disposition nécessaire pour être conduit par le Saint-Esprit ; la première, le mépris d'eux-mêmes, et l'amour de l'abjection ; la deuxième, la pureté de cœur, et une continuelle attention pour s'y conserver ; la troisième l'esprit de recueillement et d'oraison : que sans cela l'on ne pourrait vivre parfaitement content dans la Religion, ni rendre aux âmes des services considérables, Dieu n'ayant coutume d'employer pour l'exécution des grands desseins qui regardent sa gloire, que des ministres qui excellent en ces trois vertus. Il leur conseillait d'y joindre trois dévotions particulières : celle de Notre-Seigneur au mépris d'eux-mêmes, celle de la sainte Vierge à la pureté de cœur, et celle de saint Joseph au recueillement intérieur ; et de se proposer pour modèle d'humilité le Verbe incarné, entrant souvent dans son Sacré-Cœur pour y apprendre à s'humilier ; pour modèle de pureté, la Mère de Dieu, se mettant sous sa protection pour obtenir par son entremise le précieux don de cette vertu angélique ; pour modèle de recueillement saint Joseph, le prenant pour Maître et Directeur, dans l'espérance d'être introduits par sa faveur dans les secrètes communications de la vie intérieure.

Le Père Rigoleuc reçut cette doctrine avec une humble docilité, se persuadant que c'était sur ce fonds qu'il devait tracer le plan de la perfection que Dieu demandait de lui. Il lui semblait que les exhortations du Père Directeur n'étaient qu'une explication de ce que le Saint-Esprit lui disait au fond du cœur, que l'heure de sa parfaite conversion était venue, qu'il ne fallait plus différer de se donner tout à Dieu, de se résigner une bonne fois à sa Providence et de faire entre ses mains une démission entière de soi-même avec une parfaite indifférence pour toutes choses, et une généreuse disposition d'esprit à toutes ses adorables volontés ; qu'il ne serait jamais capable d'exécuter les grands desseins de Dieu, ni de s'acquitter dignement des devoirs de sa vocation, et qu'il ne jouirait jamais d'un solide contentement en cette vie, s'il ne s'abandonnait à la conduite du Saint-Esprit ; que cette conduite devait être soutenue d'une grande oraison, qu'il ne deviendrait jamais homme d'oraison sans un grand recueillement et une grande pureté de cœur ; qu'il n'aurait jamais ce recueillement ni cette pureté de cœur, s'il n'était tout à

fait dégagé de ses intérêts propres, et de l'affection de toutes les choses de la terre, et particulièrement de sa propre estime.

Il voyait cela clairement dans la lumière de la grâce. Cette idée de perfection le charmait, et il se sentait porté à la remplir à quelque prix que ce fût. Mais ses résolutions ne laissaient pas d'être combattues par de puissantes attaques. Voici celles qu'il a marquées : son humeur prompte et colère lui faisait de la peine, sa mélancolie lui resserrait le cœur, et le jetait dans le chagrin et l'abattement, lorsqu'il n'avait pu se vaincre en quelque chose, ce qui lui arrivait encore souvent en ce temps-là ; son inclination naturelle le portait au repos d'une vie douce, et lui donnait de l'aversion pour le travail. Mais surtout le désir de paraître et l'horreur du mépris le touchaient sensiblement, et cette dernière attaque était la plus rude et la plus dangereuse. C'était celle qui s'opposait le plus à cet abandon de lui-même que Dieu lui inspirait. Pour vaincre ses répugnances il se servit de toutes les plus fortes considérations que la raison et la Foi nous peuvent suggérer. Voici quelques-uns de ses sentiments sur ce sujet, de la manière qu'il les écrivit, faisant les exercices de saint Ignace pendant le premier mois de sa retraite.

« Sera-t-il dit à toute éternité que tu n'aies jamais pu te surmonter une bonne fois, et te donner pleinement à Dieu ? Il y a si longtemps qu'il t'en inspire le dessein et qu'il t'en présente la grâce, sans que tu te soies encore rendu à ses amoureuses poursuites ! Peut-être que c'est ici la dernière, et que tu n'auras plus une pareille occasion de lui témoigner ton zèle pour sa gloire et le désir que tu as de ta perfection. Le temps est court.

« Les Saints Martyrs avaient bien d'autres difficultés à vaincre et de plus rudes combats à soutenir. Ils s'y offraient néanmoins et rien n'était capable de les arrêter.

« Quelle fortune prétends-tu dans le monde, étant, comme tu es, à la suite de Jésus-Christ crucifié ? As-tu honte de lui appartenir et de porter ses livrées ? Et comment oseras-tu paraître devant lui, si tu as eu horreur de sa Croix ?

« Mais à quoi peut aboutir tout ce qui serait capable de t'élever aux yeux des hommes, et de t'acquérir une vaine estime dans leur esprit, sinon à te causer un jour une véritable confusion ?

« Crains-tu que Dieu t'abandonne, quand tu te seras une fois

abandonné entre ses mains, et résigné au mépris des hommes pour sa plus grande gloire ?

« Sais-tu quel trésor de grâces tu perds, faute de faire ce sacrifice ?

« Tiens, pour certain, qu'après celui de l'Autel, tu n'en peux faire un plus glorieux à Dieu, qu'en te dépouillant entièrement de toi-même pour l'amour de lui, abattant ces idoles d'amour-propre et de propre estime, t'abandonnant sans réserve à la disposition des Supérieurs, t'affermissant dans une indifférence générale pour toutes sortes d'emplois et de lieux, et t'immolant à toute sorte de mépris.

« Souviens-toi de ce que disait l'humble Ximenez, qu'il ne faut que dégager une bonne fois son cœur, et le résigner entièrement à Dieu ; qu'ensuite l'on recevra de sa main libérale tant de biens, que l'on ne saura, pour ainsi dire où les mettre. Ce bon Frère ajoutait qu'avant qu'il eût fait cette totale démission de soi-même entre les mains de Dieu et de ses Supérieurs, il ne s'était jamais trouvé dans une disposition d'esprit qui le satisfît, mais que depuis qu'il eut franchi ce pas, il vivait le plus content du monde et qu'il n'avait plus rien à désirer.

« C'est donc là le moyen d'arriver à la vraie paix et tu n'en jouiras jamais tandis que tu résisteras à Dieu. *Quis restitit ei, et pacem habuit* ?

« Enfin, qu'as-tu perdu lorsque tu t'es humilié ? n'expérimentes-tu pas tous les jours, et ne l'as-tu pas expérimenté depuis longtemps, que tu n'es jamais plus consolé que quand tu embrasses volontiers les mortifications, et les humiliations qui se présentent ? jamais Dieu ne te visite plus amoureusement que dans ces rencontres. »

S'étant ainsi déterminé il fit cette généreuse résignation de soi-même entre les mains de Dieu, résolu de vivre désormais dans un entier oubli de tous ses intérêts propres et une parfaite indifférence pour tous les événements de la vie.

Toute son application pendant le reste de cette année de retraite fut de combattre les défauts qu'il avait reconnus en lui, et de s'établir dans un grand fonds d'humilité, de paix et d'oraison.

Il dit dans son journal de ce temps-là, « que comme il s'affi-

geait avec excès lorsqu'il était tombé dans quelque faute, ou qu'il avait manqué à pratiquer pendant la journée les bons propos de son oraison du matin, Dieu lui fit connaître que cela venait d'un orgueil secret et que la conduite qu'il devait tenir dans cette rencontre c'était, premièrement, de se supporter soi-même sans aigreur, et de rentrer en soi-même avec humilité, se confondant de n'avoir pas encore acquis les vertus opposées à ses défauts et suppléant par cet humble aveu de sa faiblesse aux omissions du bien que sa négligence l'aurait empêché de pratiquer ; deuxièmement, d'offrir à Dieu quelque autre action de vertu en la place de celle qu'il aurait omise ; troisièmement, de se condamner pour pénitence à souffrir volontiers la première mortification qui se présenterait, comme le froid, le chaud, une parole désobligeante, ou quelque autre chose semblable ».

Mais de tous les moyens dont il se servit pour surmonter les empêchements de sa perfection, la prière fut celui sur lequel il fit le plus de fonds.

« Désespérant, dit-il, de pouvoir vaincre sans un secours extraordinaire du Ciel, cet esprit de pusillanimité qui retarde beaucoup mon avancement, je demanderai sans cesse à Notre-Seigneur qu'il me change le cœur et qu'il m'en donne un nouveau, un cœur large, libre et magnanime. Je visiterai sept fois le jour le Saint-Sacrement pour obtenir cette faveur. J'aurai une dévotion particulière aux Saints à qui Notre-Seigneur a changé le cœur : j'en ferai une Litanie, et je les invoquerai tous les jours. »

Dieu lui donna cette grandeur, cette latitude, et cette sainte liberté de cœur qu'il demandait avec tant d'instance ; et ce furent des talents qu'il fit merveilleusement profiter en lui et dans les autres, ne recommandant rien ni plus souvent ni plus fortement aux âmes dont il prenait la conduite, que de se donner à Dieu avec cette parfaite plénitude de cœur, de ne mettre point de bornes aux desseins de Dieu, de servir Dieu avec un cœur libre et dégagé de toute sorte de soin et d'embarras.

C'est ainsi que dans le second noviciat il offrait intérieurement à Dieu le sacrifice entier de lui-même, et l'offrait de si bon cœur, que Dieu l'accepta et le lui fit accomplir entièrement le reste de sa vie. En effet, un si excellent homme devait être

autant distingué par les emplois qu'il l'était par les rares talents d'esprit, de science et de vertu. Cependant quelque mérite qu'il eût au-dessus des autres, Dieu permit qu'il fût moins considéré que les autres. Et par là il eut ce bonheur inestimable d'être depuis ce temps-là jusqu'à la mort appliqué seulement aux emplois où il y a peu d'éclat selon le monde, et beaucoup de fruit selon Dieu.

Il fit sa Profession solennelle des quatre vœux qui sont propres de notre Compagnie, à Bourges, le 17 de septembre, l'an 1634. Il enseigna les Humanités et la Rhétorique dans les plus petits Collèges de la Province, et la Théologie Morale dans celui de Vannes. Il fut Père Ministre dans celui de Nevers, Préfet des Classes et Père Spirituel en diverses Maisons. Il fit des Missions dans les Diocèses de Vannes, d'Orléans, et de Quimper.

CHAPITRE IV

SON ZÈLE POUR L'INSTRUCTION DES ECCLÉSIASTIQUES

Dans tous ces lieux, il s'appliqua particulièrement à instruire les Prêtres dans les fonctions de leur ministère (1), à cultiver la jeunesse qui se destinait à l'état ecclésiastique, et à conduire les âmes qui aspiraient à la perfection chrétienne.

Il jugeait avec beaucoup de raison que ce sont ces sortes de personnes qui peuvent le plus contribuer à la gloire de Dieu. Il considérait que les Prêtres sont les substituts de Jésus-Christ sur la terre, et que c'est par eux qu'il veut communiquer ses grâces ; que le salut des peuples dépend de leur ministère ; qu'ils doivent être la lumière du monde pour l'éclairer par leur doctrine et par les bons exemples de leur vie ; que la principale cause des désordres qui règnent dans l'Eglise, et de la perte de tant de malheureuses âmes qui tombent tous les jours dans l'en-

(1) Il y a dans le texte : caractère.

fer, est l'ignorance, la négligence et le scandale des mauvais Prêtres. Toutes ces raisons jointes ensemble, la gloire de Dieu, l'intérêt de Jésus-Christ, l'honneur de l'Eglise, le salut des âmes, l'excitaient puissamment à s'employer de toutes ses forces à former de bons Prêtres, qui par leur vertu et leur capacité pussent servir dignement les paroisses, et surtout celles de la campagne, qui sont les plus abandonnées. Il s'y croyait encore obligé par le devoir de sa vocation religieuse, considérant que Dieu l'avait appelé à un Ordre non de solitaires, mais de Clercs réguliers, qui par conséquent doivent s'intéresser plus que les autres pour le service du Clergé.

Une signalée faveur qu'il reçut de saint Corentin, premier évêque de Quimper, et l'un des apôtres de Bretagne, augmenta encore merveilleusement son zèle pour l'instruction des Prêtres. Il était dangereusement malade à Quimper, et quoiqu'il fût tout disposé à mourir, il souhaitait néanmoins que Dieu lui prolongeât la vie pour travailler à l'instruction des Prêtres. Il pria saint Corentin que si ce désir était conforme aux desseins de Dieu, il lui fît la grâce de l'appuyer de son intercession auprès de la divine Majesté. Au même instant il connut que ses vœux étaient exaucés. Le saint lui répondit intérieurement d'une voix distincte : « Allez donc, instruisez les Prêtres », et il se trouva bientôt guéri. Depuis ce jour-là il se donna tout aux Prêtres plus que jamais, jugeant qu'il ne devait plus vivre que pour eux, puisque le Ciel ne lui avait rendu la vie qu'à cette condition.

Il disait souvent qu'il aimait mieux avoir gagné à Dieu un Prêtre, que cinquante autres personnes de la première qualité. Sentiment très juste, mais dont la vérité ne paraîtra peut-être pas si claire à ceux qui sont prévenus d'estime pour le grand monde.

Il n'y avait rien qu'il ne fît pour s'attirer la confiance des Prêtres, usant pour cet effet de tous les saints artifices de la charité. Il les prévenait de ses visites, et les engageait à lui en rendre de réciproques. Il les recevait avec un cœur ouvert, et sa manière de traiter avec eux était accompagnée de tant de marques d'estime et de respect pour leur caractère, d'affection et de bonté pour leur personne, et de zèle pour leur service, qu'ils en étaient charmés. Ils se procuraient les uns aux autres

l'avantage de sa connaissance. Il les rassemblait et leur faisait des conférences sur les devoirs de leur état. Il les portait à faire des retraites pour le moins de trois jours, pendant lesquels il s'appliquait à régler toute leur conduite. Dans les entretiens particuliers il sondait leurs talents et leur capacité, pour les cultiver ensuite selon leur portée, et s'il remarquait en eux quelque disposition pour parler en public, il les encourageait à le faire, s'offrant à les aider. Il leur enseignait d'abord à composer des leçons de catéchisme et puis des prédications, leur communiquant un traité de Rhétorique qu'il avait fait exprès pour les jeunes prédicateurs. Il leur donnait la matière et le dessein de quelque petit discours, et quand ils l'avaient composé il le corrigait. Quand ils l'avaient appris par cœur, il les exerçait à le déclamer. Quand ils étaient assez exercés, il le leur faisait réciter devant le peuple, dans quelque paroisse de la campagne, où il les menait les jours de fêtes, y allant lui-même à pied jusqu'à deux et trois lieues.

L'adresse dont il usait pour leur ôter la timidité qui embarrassait d'ordinaire ceux qui commencent à parler en public, est remarquable. Il faisait monter en chaire le jeune prédicateur et lui se tenait en surplis sur le marchepied de l'autel. Ils faisaient tous deux le sermon comme par forme de dialogue. Le Père commençait et proposait le sujet : l'autre poursuivait. Ils parlaient ainsi alternativement, le Père proposant toujours ce que l'autre devait dire, puis faisant des réflexions sur ce qu'il avait dit, et lui donnant de temps en temps des louanges pour l'animer. Ce qui rendait encore le prédicateur plus hardi, c'est qu'il était assuré que s'il venait à se trouver en peine, il n'aurait qu'à faire signe au Père qui ne manquerait pas de prendre la parole, et de suppléer à son défaut de mémoire, sans qu'on s'en aperçût.

Mais comme la prédication est un emploi qui demande de grandes préparations, le Père Rigoleuc commençait à y exercer les écoliers qui avaient dessein de se consacrer aux autels de leur Rhétorique et leur Philosophie ; et leur donnant à composer ou à apprendre des amplifications, des figures, des mouvements propres pour la chaire, il les leur faisait ensuite réciter les dimanches après Vêpres dans les églises de la campagne, de la manière que nous venons de dire.

En quoi l'industrie de son zèle paraît admirable, d'avoir trouvé le moyen d'apprendre aux Bretons à prêcher en leur langue, qu'il ne savait pas lui-même, leur faisant traduire en breton les compositions qu'ils avaient déclamées en français, les leur faisant réciter devant lui et puis devant le peuple dans quelque église, en suite d'un petit discours qu'il faisait pour ceux qui entendaient le français.

De cette manière cet homme apostolique forma dans le diocèse de Vannes, où il demeura le plus longtemps, un grand nombre de bons prédicateurs, de catéchistes et de confesseurs fort capables.

Il composa pour les Prêtres deux petits ouvrages : l'un, qui fut imprimé par l'ordre de Mgr Sébastien de Rosmadec, évêque de Vannes, portait pour titre : *Instruction sur les principaux devoirs des Confesseurs et des Catéchistes, avec une conduite pour une retraite de trois jours, et des avis pour la direction des paroisses, et pour ceux qui prétendent à la prêtrise*. L'autre, qui fut imprimé par l'ordre de Mgr Charles de Rosmadec, neveu et successeur du précédent, était intitulé : *Conduite des Confesseurs au fait de l'absolution*. Les Supérieurs du Séminaire de Vannes les ont depuis fait imprimer tous deux ensemble sous le titre d'*Instructions Ecclésiastiques sur les principaux devoirs des Confesseurs et des Catéchistes*, etc. Le Père en avait entrepris un troisième plus ample, où il traite de tous les devoirs des Prêtres et des Recteurs ; mais la mort l'empêcha de l'achever et d'y mettre la dernière main. Nous pourrions peut-être de tous les trois n'en faire qu'un, les retouchant et suppléant ce qui manque au troisième.

C'est avec le secours de ces ouvriers qu'il avait formés, qu'il entreprenait lui seul, et sans savoir le breton, de grandes missions dans les paroisses les plus peuplées ; et ces missions réciproquement lui servaient pour exercer les prêtres dans leurs fonctions.

Comme il avait cultivé chacun de ses missionnaires, selon son talent, il avait des prédicateurs, dont les uns excellaient en la manière d'instruire et d'expliquer nos mystères et la morale chrétienne ; les autres étaient extrêmement pathétiques. Nous en avons vu un qui ne prêchait presque jamais qu'il ne fit pleurer

ses auditeurs à diverses reprises. Quand son sujet était tendre, comme quand il traitait de la Passion de Notre-Seigneur, ou du Paradis, on se sentait le cœur attendri, et les larmes coulaient doucement des yeux. Mais quand il prêchait des matières terribles, tout son auditoire tremblait, éclatait en sanglots et fondait en larmes. Celui d'entre les disciples du Père qui lui succéda dans la conduite des missions, pouvait prêcher avec applaudissements dans les meilleures villes, ayant tous les avantages qui rendent un prédicateur agréable (1).

Pour ce qui est des confesseurs, le Père Rigoleuc s'appliquait encore davantage à leur instruction qu'à celle des prédicateurs ; et il en menait toujours avec lui dans ses missions un bon nombre de fort expérimentés, étant convaincu que le fruit solide d'une mission dépend principalement d'eux ; que c'est dans la confession que l'ouvrage de la conversion des pécheurs s'achève, et qu'il ne leur servirait de guère d'avoir été touchés par les sermons d'un fervent prédicateur, s'ils ne rencontraient ensuite un sage confesseur qui les mît en sûreté de conscience. C'est pour cela qu'il faisait tous les jours à ses missionnaires des conférences, et qu'il ne leur recommandait rien tant que de se rendre capables d'aider les âmes dans le tribunal de la pénitence.

Il le faisait lui-même excellemment, possédant toutes les qualités requises pour cet emploi, la science, le bon sens, l'expérience, le discernement des esprits, la douceur et l'union avec Dieu. Entendant les confessions il partageait son attention entre Dieu et son pénitent, donnant une oreille à celui-ci pour écouter les péchés dont il s'accusait, et l'autre à Dieu pour apprendre de lui ce qu'il devait dire au pénitent.

Quoi qu'il n'eût à l'extérieur qu'un talent médiocre pour la chaire, il prêchait néanmoins avec une grande force d'esprit, et une sainte gravité qui donnait un poids merveilleux à ses

(1) Champion aurait pu citer parmi les missionnaires formés par Rigoleuc, Sylvestre Nicolazie « l'enfant de sainte Anne », fils de Nicolazie, le voyant de Kéranna, Cf. *Vie de Nicolazie*, par M. le chanoine BULÉON, archiprêtre de la Cathédrale de Vannes. Amiens, Paillart, 1930. En Sylvestre Nicolazie, le chanoine Buléon trouve la marque de Rigoleuc : l'humilité, p. 72-73.

paroles, de sorte qu'elles faisaient de puissantes impressions sur les cœurs.

Cette manière de prêcher par forme de dialogue, dont nous avons parlé, lui était fort ordinaire. Au commencement il n'en usait que pour former les jeunes prédicateurs, ou pour leur faire expliquer en breton ce qu'il disait en français. Mais depuis ayant connu par expérience, que cette industrie était fort propre pour rendre le peuple attentif et pour faire mieux concevoir la parole de Dieu, il s'en servit même dans les lieux où tout le monde parlait français, et ces sortes d'entretiens étaient également utiles et agréables.

Dans les paroisses bretonnes où il était moins occupé au confessionnal, ne pouvant entendre que ceux qui parlaient français, il s'appliquait davantage à cultiver les ecclésiastiques, à décider les cas de conscience les plus difficiles, à gagner à Dieu les personnes dont les bons ou les mauvais exemples sont de plus grande conséquence comme les Recteurs des paroisses, la noblesse et les gens de Justice, et à établir les moyens qu'il jugeait les plus propres pour conserver le fruit de la mission : comme d'introduire les confréries du Rosaire, du Scapulaire, du Saint-Sacrement ; d'engager les prêtres à faire exactement le catéchisme chacun dans la chapelle qu'il servait ; de porter les recteurs à faire venir deux fois l'année dans leurs paroisses des confesseurs extraordinaires, particulièrement pendant le mois de l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement.

Il avait vu naître dans le Diocèse de Vannes cette sainte association, dont l'un de ses disciples de notre Compagnie a été l'auteur (1) ; et il jugea d'abord, de la manière qu'on la pratiquait, qu'elle allait renouveler tout le diocèse. L'on a partagé aux paroisses les douze mois de l'année. Chaque paroisse a pris un mois, et ceux qui veulent s'associer à cette dévotion, prennent une heure de quelqu'un des jours de ce mois, pour l'employer à adorer le Saint-Sacrement. On se confesse et l'on communie ce jour-là. Les confesseurs sont aussi assidus à l'église pendant tout le mois, qu'au temps de Pâques, et comme ils n'entendent les

(1) Le Père Huby.

confessions que de ceux qui ont leur billet pour le même jour, ils les examinent et les instruisent tout à loisir selon leur besoin. Parmi ces confesseurs on en fait toujours venir quelques-uns de dehors pour faciliter la liberté de la confession. Sur la fin du mois qui précède celui de l'adoration, les Recteurs zélés rassemblent les confesseurs pour traiter avec eux des moyens de remédier aux désordres de la paroisse, et pour convenir ensemble d'une conduite uniforme. On fait quelques prédications pour exciter le peuple à la ferveur, et chaque dimanche au Prône on avertit ceux qui sont marqués pour cette semaine-là de se souvenir de faire leur adoration le jour et l'heure qu'ils ont pris ; et dans les paroisses qui ne sont pas trop nombreuses, on lit leurs noms dans le livre de la confrérie.

C'est ainsi que l'adoration perpétuelle se pratique dans l'évêché de Vannes, et il serait à souhaiter qu'elle se pratiquât de même partout, maintenant qu'elle a été approuvée et reçue par tant de prélats dans leurs diocèses, et que le Pape Clément X l'a confirmée par un bref d'indulgences à perpétuité, qu'il a accordées à la requête de la feuë reine Marie-Thérèse d'Autriche pour tous les sujets de la couronne de France. Les missionnaires pourront procurer l'établissement de cette Association, et l'expérience leur fera voir avec combien de raison le Père Rigoleuc jugeait que rien n'est plus propre pour conserver et renouveler le fruit des missions.

Il eut le bonheur de rencontrer partout des Prélats qui favorisèrent toujours ses desseins. L'humble soumission qu'il leur rendait les obligeait à lui faire beaucoup de part de leur autorité et la manière modeste et respectueuse dont il en usait, les engageait davantage à l'employer.

Celui qui lui marqua le plus d'estime et de confiance fut Monseigneur Charles de Rosmadec, évêque de Vannes, et depuis archevêque de Tours, que tout le monde sait avoir été un des plus sages et des plus éclairés prélats de France. Il disait souvent que son diocèse était redevable au Père Rigoleuc de presque tout ce qu'il avait de bons prêtres. Il voulut que ce Père lui fît un petit abrégé des principaux devoirs des évêques. Il le menait avec lui dans le cours des visites, se servant de lui pour examiner la capacité des confesseurs. Il le consultait sur

les affaires les plus importantes, déferant beaucoup à ses sentiments ; et il lui avait donné la liberté de l'avertir de tout ce qu'il jugeait nécessaire pour le bon gouvernement du diocèse. En quoi il avouait que les lumières du Père lui étaient d'un grand secours.

Car comme les missions et les fréquents voyages qu'il faisait de tous les côtés, le soin qu'il prenait des prêtres, et la liaison qu'il avait avec les plus vertueux d'entre eux, lui avaient acquis une fort grande connaissance de l'état des paroisses, il en dressait des mémoires avec beaucoup d'exactitude pour en informer le Prélat et les grands vicaires. J'ai vu quelques-unes de ces instructions, où il marque premièrement en général les plus notables désordres de tout l'évêché, puis en particulier ceux de chaque paroisse, et surtout ce qui regarde les Recteurs et les prêtres, leur vie et leurs mœurs, leurs bonnes et leurs mauvaises qualités, ajoutant à chaque article des remèdes dont il estime qu'on se pourra servir utilement ; et tout cela d'une manière qui fait également voir la vigilance et l'étendue, la modestie et la sagesse de son zèle.

CHAPITRE V

SA MANIÈRE DE CONDUIRE LES AMES A LA PERFECTION

Ce même zèle l'appliquait encore à la direction de quantité d'âmes dévotes que Dieu lui adressait. C'étaient ou des ecclésiastiques qui désiraient rendre leur vie conforme à la sainteté de leur caractère, ou des religieuses que Dieu attirait à ses plus intimes communications, ou des personnes de qualité qui voulaient vivre dans le monde selon l'esprit de Jésus-Christ, ou de bonnes filles et de pauvres villageoises qui avaient dessein de se donner parfaitement à Dieu. Comme il était persuadé que ces âmes d'élite sont la plus précieuse portion du troupeau de Notre-Seigneur, et que c'est d'elles que Dieu tire sa plus grande

gloire, et l'Eglise un de ses plus grands secours, il regardait leur sanctification comme un intérêt public ; et entrant dans les sentiments de Dieu et de Jésus-Christ à leur égard, il n'est pas concevable avec quel soin il s'employait pour procurer leur avancement spirituel.

C'est ce qu'il faisait particulièrement par ses lettres, ménageant si bien son temps, qu'au milieu de ses plus grandes occupations il trouvait toujours quelques moments pour répondre aux personnes que leur vertu ou leur besoin lui faisait le plus considérer.

Quelques paysannes d'une éminente piété, qu'il avait autrefois dirigées, m'ont témoigné que dans ses voyages il prenait la peine de se détourner de deux et de trois lieues pour les aller voir et pour les instruire. Ces sortes d'excursions lui étaient fort ordinaires à l'égard des prêtres pour les exciter par ses visites à la ferveur.

On ne saurait dire le bien qu'il fit en divers monastères de filles, mais surtout en ceux des Ursulines de Ploërmel et de Pontivy. Comme il avait une grâce toute particulière pour attirer les âmes à la vie intérieure, et qu'il trouva dans ces deux maisons une parfaite disposition à recevoir ses instructions, il y établit l'esprit de recueillement et d'oraison avec un succès extraordinaire. Ce fut pour ces ferventes Religieuses qu'il composa tous les petits traités que j'ai ramassés, et c'est à elles que le public en a l'obligation. Si elles eussent eu soin de conserver ses lettres, nous aurions eu de quoi en faire un juste volume. Nous donnerons à part ses réponses à Marie de Sainte-Barbe, Ursuline de Pontivy, et nous les joindrons aux lettres par lesquelles cette sainte fille lui rendait compte de sa conscience. C'était une âme si extraordinaire, que le Père tenait pour une insigne faveur que Dieu lui eût donné sa conduite, et pour marquer le caractère de sa vertu, il disait que sa vie n'avait été autre chose qu'une vive expression de l'admirable doctrine du Bienheureux Jean de la Croix. Quelques autres Ursulines des mêmes Monastères sont arrivées sous sa direction à un si haut degré de perfection, que je ne pourrais me dispenser d'insérer ici quelque chose de leur vie et de leurs vertus, si je n'avais dessein d'en faire un ouvrage séparé.

Ceux qui auront lu la vie d'Armelle Nicolas (1), qui dans l'humble condition de servante, s'est élevée par ses mérites aux premiers rangs des Epouses de Jésus-Christ, auront pu remarquer combien le Père Rigoleuc lui rendit de services. Il est vrai qu'il lui avait des obligations assez particulières, puisque c'était elle qui avait obtenu du Ciel l'établissement des missions dans le diocèse de Vannes, ayant employé pour cet effet ses prières auprès de la sainte Vierge pendant plusieurs années.

Le premier soin de ce sage directeur, lorsqu'une personne voulait se mettre sous sa conduite, était de reconnaître son état intérieur, et ses dispositions tant de la nature que de la grâce, et surtout l'humeur, à quoi il estimait qu'il faut avoir beaucoup d'égard ; et s'il trouvait un bon fonds et une bonne volonté, le dessein qu'il formait sur cette âme, était de la conduire à une vie vraiment intérieure, mais par un chemin assuré, l'exerçant sérieusement dans la connaissance d'elle-même et de ses défauts ; dans la mortification de ses passions, et dans la pureté de cœur ; dans l'oraison, dans l'amour, et dans l'imitation du Verbe incarné. Ensuite lorsqu'il remarquait en elle un progrès considérable, il la portait à s'abandonner généreusement à la conduite du Saint-Esprit, à s'en rendre absolument dépendante, et à la suivre avec la dernière exactitude jusque dans les moindres choses. On était ravi de l'entendre sur ce sujet. Il en avait même composé un petit traité que l'on a perdu, et

(1) *Le triomphe de l'amour divin dans la vie d'une grande servante de Dieu nommée Armelle Nicolas*, Vannes, chez Jacques de Heuqueville, MDCCVII, p. 110. Née à Canpénéac, près de Ploërmel, le 19 septembre 1606, Armelle Nicolas meurt à Vannes le 24 novembre 1671. La sœur Jeanne de la Nativité, ursuline, auteur du *Triomphe de l'amour divin* écrit : « Le Père Rigoleuc si connu dans le pays pour sa rare vertu et le fruit qu'il y a fait avait une si haute estime de cette fille qu'il n'en parlait qu'avec admiration ; il l'appelait ordinairement un charbon ardent du sanctuaire ; il ne venait aucune fois en cette ville qu'il ne la vit et disait que plus il l'entretenait et plus il se sentait excité à aimer et à servir Dieu » (*Op. cit.*, p. 521). Le Père Huby fut le grand directeur de la bonne Armelle, qui plus d'une fois demanda des conseils au Père Rigoleuc. (*Op. cit.*, pp. 79, 109, 119-122, 513.)

il disait souvent que quand on s'est une bonne fois livré au Saint-Esprit, et que l'on marche sous sa conduite, on va comme un navire qui a le vent en poupe, et qui vogue à pleines voiles, et que l'on avance plus en un jour, qu'on ne faisait auparavant en une année entière. Mais lorsqu'il avait mis une âme dans cette sainte liberté, il prenait soigneusement garde qu'elle ne tombât dans les erreurs des illuminés de notre siècle, qui par un orgueil secret donnent lieu au démon de les remplir de fausses lumières qui élèvent et enflent l'esprit, pour les précipiter ensuite dans un aveuglement où ils s'abandonnent sans scrupule aux sensualités et aux impuretés les plus honteuses, bien qu'ils n'aient rien plus ordinairement en la bouche que la vie de l'esprit et le pur amour.

C'est ainsi qu'il élevait solidement les âmes à l'union divine, les tenant toujours humbles et petites à leurs yeux, et toujours appliquées à l'étude de la connaissance d'elles-mêmes, de leurs faiblesses et de leurs misères.

Il était fort éclairé dans tous les secrets de la théologie mystique, l'ayant étudiée non seulement à l'école des hommes sous la conduite du Père Louis Lallemand, qui en fut un excellent maître, et dans les meilleurs livres qui en ont traité, mais bien davantage à l'école du Saint-Esprit, par l'onction intérieure de la grâce, et par sa propre expérience, jointe à celle des grandes âmes qu'il dirigeait.

Il avait fait un recueil des conférences du Père Louis Lallemand, et un abrégé de la doctrine du Bienheureux Jean de la Croix et du traité du Cardinal de Bérulle de l'abnégation intérieure, avec un précis de nos constitutions. C'étaient là les principales règles de sa conduite.

CHAPITRE VI

SES VERTUS PARTICULIÈRES

Sa vie était conforme à ces excellentes règles, et il marchait lui-même par cette voie d'abnégation par où il conduisait les autres.

Quoiqu'il fût sujet à de grandes infirmités, bien loin de s'occuper du soin de son corps, il le macérait par des veilles, des abstinences, des disciplines, des ceintures piquantes ; et il n'y avait presque aucun jour de la semaine auquel il n'eût attaché quelque mortification particulière.

Il faisait ses voyages à peu de frais, se traitant mal, et vivant comme les pauvres. Pendant qu'il travaillait à l'établissement de notre séminaire de Vannes, qui a depuis été changé en une maison de retraite, allant à une métairie proche de Ploërmel, il ne portait ordinairement point d'autre provision qu'un petit sac de farine, dont on lui préparait à manger à la façon des paysans de Bretagne.

Cette sorte de nourriture lui était fort ordinaire, lorsqu'étant à la campagne, il allait loger chez ses prêtres, ou chez quelques bons villageois, leur persuadant que c'était là son grand ragoût. Mais en effet il n'en usait ainsi que pour contenter son esprit de pauvreté et pour n'être pas à charge à ses hôtes. Nous avons appris d'un vertueux Prêtre qui le logea souvent en sa maison, qu'il y passait la nuit assis dans une chaise, sous prétexte que cette posture lui était commode pour prendre son repos à cause d'un mal habituel qu'il avait à une jambe.

Il voulait que tout ce qui était à son usage fût extrêmement pauvre : ainsi ne pouvant plus aller à pied à cause de sa mauvaise jambe et de ses autres indispositions, il fit acheter avec la permission du Révérend Père Général, de quelques aumônes qu'on lui fit, un méchant petit cheval qui ne lui coûta jamais beaucoup à nourrir. On le laissait vivre comme à l'abandon, et il ne se ressentait que trop de la pauvreté de son maître.

C'était un proverbe dans le pays pour exprimer la misère des serviteurs mal nourris, de dire qu'ils étaient traités comme le cheval du Père Rigoleuc.

Mais il ne bornait pas, comme font plusieurs, la pratique de la pauvreté aux choses extérieures, il lui donnait dans l'intérieur une étendue immense et il disait « que la parfaite pauvreté d'esprit consiste en trois points : le premier à ne désirer aucune autre connaissance que celle de Dieu, et de nous-mêmes ; le second à ne point chercher Dieu hors de nous, mais à le voir en nous, et l'y contemplant trouver en lui notre salut et notre bonheur ; le troisième à n'attacher notre affection à aucun bien créé, quelque spirituel qu'il soit, et à ne laisser empreindre sur notre cœur aucune image des créatures ».

Depuis son troisième an de noviciat il fit une étude toute particulière de la vertu d'humilité, se proposant d'en observer exactement les règles que Rodriguez marque au chapitre xxvii du Traité qu'il en a composé, savoir : « 1. de ne rien dire qui pût tourner à sa louange ; 2. de ne se point réjouir des louanges qu'on lui pourrait donner, ni de la bonne estime qu'on témoignerait avoir de lui ; 3. de ne se point attrister des louanges qu'on donnerait aux autres, et de ne pas témoigner par son silence qu'elles lui déplaisaient ; 4. de ne rien faire dans la vue des créatures et de mépriser leurs applaudissements ; 5. de ne s'excuser jamais ; 6. de chasser les pensées de vanité touchant ce qui le regardait, d'abord qu'elles se présenteraient ; 7. de donner en toutes choses la préférence aux autres, les estimant tous comme ses Supérieurs, et les honorant avec un humble respect ; 8. de prendre plaisir à se voir dans la dépendance d'autrui et sans honneur ; 9. de souffrir avec patience, ou plutôt d'embrasser avec joie les occasions d'humiliation qui se présentent, et même d'en chercher quelques-unes selon la grâce du Saint-Esprit ; 10. de faire souvent pendant la journée des actes intérieurs et extérieurs d'humilité ; 11. de s'examiner toutes les semaines sur la pratique de cette vertu. »

La plupart de ses bons propos pendant les deux ans qui suivirent immédiatement son troisième an de noviciat, ne tenaient qu'à s'établir dans une solide humilité. « Le but de toutes mes actions, dit-il, sera d'acquiescer l'humilité, tenant pour certain

que dès le jour que j'en quitterai l'exercice, je commencerai à perdre le peu de dévotion que Dieu m'a donné. »

« Je m'étudierai, dit-il dans le règlement d'une de ses retraites de ces deux années, à me perfectionner dans l'humilité, et à me contenter de peu, considérant que l'estime des hommes ne sert de rien pour mon salut, que tout ce que je pourrais faire pour paraître, et me rendre considérable, ne peut servir qu'à ma plus grande condamnation, et à me causer de la peine et des regrets à l'heure de la mort ; qu'ayant renoncé au monde je n'en dois plus craindre le mépris ; que Dieu ne me fera jamais de grandes grâces si je n'ai beaucoup d'humilité ; enfin, que si la mort vient à me surprendre la vanité dans le cœur, je serai traité comme un voleur que l'on prend le larcin entre les mains. Je destine donc pour bien des années mon examen particulier à l'humilité et au mépris de mon corps et de mes commodités. »

Il dit dans un autre règlement : « Je m'efforcerai par de fréquentes humiliations de me rendre peu considérable dans l'estime de nos Pères et de nos Frères, et bien moins encore dans la mienne. »

C'était par ce principe qu'il affectait de paraître ignorant dans les occasions qui se présentaient de donner des preuves de sa doctrine ; et souvent il gardait le silence lorsqu'on venait à s'entretenir de certaines matières dont il eût pu parler avec beaucoup de suffisance.

Quelques-uns de ses missionnaires m'ont assuré qu'étant quelquefois fort mal reçu par les Recteurs des paroisses où il allait faire mission, au lieu de se prévaloir de la faveur du prélat, qui était tout à lui, il aimait mieux souffrir leurs brusqueries sans s'en plaindre ; et cette patience jointe à toutes les marques de respect et de soumission qu'il leur donnait dans la suite, les édifiait tellement, qu'à la fin ils étaient confus du mauvais accueil qu'ils lui avaient fait, et d'ordinaire ils lui demeuraient aussi, affectonnés qu'ils lui avaient été d'abord contraires.

Une grande persécution s'étant excitée contre lui à Nevers, il n'y opposa point d'autre défense que celle de son silence et de son humilité. Dans cette affliction Notre Seigneur le voulut consoler : il lui dit ces amoureuses paroles : « Tôt ou tard je fais paraître la

vérité », et en même temps il lui remplit le cœur d'une douceur céleste qui lui dura plusieurs années.

Quelque emploi qu'on lui donnât, il s'en estimait toujours trop honoré, ne croyant point avoir d'autre mérite que celui des pécheurs, à qui rien n'est dû que la peine et la confusion.

Ainsi jamais il n'apporta de difficulté, ni ne témoigna la moindre répugnance aux dispositions de l'obéissance.

Quelque avantage qu'il eût à Vannes pour faire ses missions avec plus de succès qu'ailleurs, il était néanmoins toujours prêt d'en sortir aux premiers ordres qu'il en recevait des Supérieurs, sans leur rien représenter, si le Père Spirituel et le Révérend Père Recteur ne jugeaient qu'en conscience il le dût faire. Et, en effet, ayant eu ordre de quitter Vannes, et d'aller à Orléans pour y être missionnaire, il obéit sans réplique, bien qu'il prévît dès lors ce qu'il reconnut depuis par expérience, comme il écrit dans une de ses lettres à Marie de Sainte-Barbe, qu'il pouvait faire plus de fruit en un mois dans les missions de Bretagne, qu'en plusieurs années dans celles de France. Et depuis, l'obéissance l'ayant tout à fait retiré des missions pour l'appliquer à enseigner la Rhétorique à Quimper, quoiqu'âgé de 52 ans et fort infirme, il embrassa aussi volontiers cet emploi, et s'en acquitta avec autant de ferveur et d'exactitude, que s'il eût encore été dans la première vigueur de sa jeunesse. Enfin, les dernières années de sa vie, quoiqu'il eût éprouvé combien les emplois sédentaires étaient préjudiciables à sa santé, et qu'il eût tant d'attrait pour ses chères missions, il s'en laissa néanmoins encore arracher par l'obéissance, pour demeurer attaché au Collège de Vannes à y enseigner la Théologie morale ; et bien qu'il connût assez, même par sa propre expérience, que l'air de cette ville lui était fort contraire, et que le médecin l'assurât qu'il hasardait sa vie s'il y passait encore un hiver, il se contenta d'écrire au Révérend Père Provincial qu'il se croyait obligé en conscience de lui représenter que le changement d'air lui eût été nécessaire, sans faire aucune instance pour l'obtenir ; et sa lettre n'ayant eu aucun effet, on peut dire qu'il est mort pour s'être sacrifié à l'obéissance.

Quant à l'observation des règles, il y fut toujours fort exact, les regardant comme la voie sûre, et que Dieu lui avait marquée pour le conduire à la perfection de l'état où il l'avait appelé. Il

estimait que cette exactitude est le moyen le plus efficace qu'aient les religieux pour obliger Dieu à leur accorder les vertus solides et les grâces extraordinaires, et que c'est là en quelque manière les acheter. « Il faut, dit-il dans un de ses bons propos, que j'achète la grâce de la dévotion, l'humilité, la pureté, et les autres vertus par une inviolable observation de mes règles, par de fréquentes oraisons, et par une fervente pratique des bonnes œuvres, et que je n'épargne rien pour en venir à bout. »

Il était d'une si grande édification parmi nos Pères, qu'un d'eux qui a demeuré quatre ans avec lui, m'a témoigné qu'il ne lui a jamais ouï dire une parole ni vu faire une action que l'on pût raisonnablement juger être un péché véniel.

Il n'avait rien de singulier dans ses manières : « J'ajusterai, dit-il, mes actions à la façon commune de nos Pères sans affecter rien de particulier qui puisse être remarqué, même dans les choses les plus spirituelles, comme la Messe, espérant de la bonté, de Dieu, qu'en me tenant dans les bornes de la communauté sans m'en éloigner par aucune dévotion singulière, elle me donnera par quelque autre voie ce que j'aurais pu prétendre d'obtenir par ces sortes de singularités. »

Sa douceur et son égalité d'humeur fut d'autant plus admirable qu'il y avait moins de disposition naturelle. J'ai déjà fait remarquer qu'il était naturellement prompt et chagrin ; mais par une continuelle vigilance sur soi-même, par une constante mortification de ses passions et de tous les mouvements déréglés de son cœur, il acquit à la fin cette douceur qui le rendait si aimable ; et la grâce l'éleva à un si haut degré de paix et d'égalité d'esprit, qu'il était au-dessus de toutes les altérations. Tout son intérieur était si bien composé, et dans une si parfaite intelligence avec la grâce, qu'il n'y arrivait plus de troubles, et l'on ne remarquait jamais dans son extérieur aucune émotion. C'est de quoi un des Ecclésiastiques de Bretagne⁽¹⁾ qui se distingue par sa vertu et par son mérite, me rendit un jour un témoignage d'autant plus recevable, qu'il avait parfaitement connu le Père

(1) M. Eudo de Kerlivio, Cf. *La vie des fondateurs des Maisons de retraite*, Nantes, 1698. Le volume vient d'être réédité par le R. P. Bainvel, chez Beauchesne.

Rigoleuc. Il me parlait du Père Julien Maunoir, ce fameux missionnaire de notre Compagnie, qui mourut en odeur de sainteté à Plevin en Cornouaille, le 28 janvier 1683, et il me disait, que ce qu'il admirait le plus en lui, c'était sa grande égalité d'esprit. Ensuite il m'ajouta qu'il n'avait encore vu que deux personnes qui lui parussent être entièrement maîtres d'eux-mêmes et à l'épreuve des accidents qui peuvent troubler la paix d'une âme, savoir le Père Rigoleuc et cet autre Père dont nous parlions : qu'il les avait vus tous deux dans des conjonctures capables de pousser à bout une patience moins solide que la leur, et qu'ils étaient toujours demeurés inaltérables.

Cette parfaite composition de son âme se rendait sensible au dehors par une modestie accompagnée de gravité, qui sans affectation et sans contrainte réglait tous les mouvements de son corps d'une manière si édifiante, que sa seule présence imprimait dans ceux qui le voyaient, des sentiments de respect pour sa personne, et de vénération pour la majesté de Dieu qui paraissait habiter en lui comme dans son Temple.

CHAPITRE VII (1)

SON AFFECTION POUR LE RECUEILLEMENT

Mais entre toutes ses vertus, celle qui a fait son caractère propre et particulier, c'a été l'amour du recueillement et de la vie intérieure. En quoi l'on peut assurer qu'il n'a presque point eu son pareil.

Dans les bons propos de ces deux années qui suivirent immédiatement son second noviciat, je n'en trouve point de plus souvent réitérés que ceux-ci : « D'éviter l'empressement, comme l'écueil de la vie intérieure ; de ne rien entreprendre qui l'empêchât de s'acquitter tout à loisir, et avec une pleine liberté d'esprit, de tous ses exercices de dévotion ; de ne se laisser jamais tant charger d'occupations, qu'il vînt à omettre l'oraison ; de ne

(1) Dans l'édition de 1686, le chapitre VII contient l'*Exercice de préparation à la mort* ; on le trouvera plus loin.

distraire jamais tellement son cœur par les occupations, qu'il devînt stérile pour la prière ; de veiller sans cesse sur soi-même, et de se tenir tellement recueilli, qu'il fût toujours en état de prier. »

Comme il savait que l'étude et les missions causent d'ordinaire beaucoup de distractions, il y remédia par les règlements qu'il se prescrivit, où il marque entre autres choses, « qu'après chaque mission il fera deux ou trois jours de retraite : qu'il ne prendra jamais plus d'action que ce qu'il en pourra faire avec un esprit libre, et sans préjudice de son recueillement intérieur, et qu'il tâchera de se rendre maître de ses actions, de s'élever au-dessus de son emploi, et de se dégager de l'embarras et du trouble qu'apportent ordinairement les fonctions du zèle des âmes, et qui en font perdre le mérite si l'on n'y prend garde ». Et quant à l'étude, « qu'il s'y portera sans empressement avec un cœur large et un esprit libre, et disposé à interrompre, et même à omettre cet exercice, s'il se présente quelque chose qui semble être davantage à la gloire de Dieu ; qu'il commencera par un profond sentiment d'adoration de la souveraine sagesse et de la première vérité, lui demandant lumière, et lui offrant cette action ; qu'il prendra l'étude comme un aide pour l'oraison, ou comme un divertissement pour s'appliquer ensuite avec plus de force à prier ; que dans le progrès de l'étude, s'il se présente quelque pensée qui le touche pour l'amendement de ses défauts, ou qui lui donne quelque autre bon sentiment, il s'y arrêtera un peu ; enfin, qu'après l'étude il se recueillera quelques moments, et qu'il en rapportera toujours quelque pensée dévote, quelque sainte affection, quelque bonne résolution pour l'avenir, suivant ce qu'il aura étudié, comme s'il avait employé tout ce temps-là dans la méditation et qu'il en vînt alors aux affections et au colloque. » Ce fut là sa méthode d'étudier jusqu'à ce que Dieu l'eût élevé à l'état passif, où l'on ne s'attache plus à aucune méthode.

Depuis son troisième an de noviciat, il ne cessa de s'exciter à l'amour de la vie intérieure, et son journal des deux années suivantes est tout plein des sentiments que Dieu lui donnait sur ce sujet. En voici quelques-uns :

« Il faut absolument, dit-il, choisir de deux choses l'une, ou de

devenir un homme intérieur et spirituel, ou de mener une vie lâche et inutile, une vie de trouble et d'inquiétude, agitée d'une infinité de divers desseins, et remplie de mille vaines occupations, dont nulle ne te conduira jamais à la perfection où Dieu t'appelle».

« Si je ne me donne à la vie intérieure, dit-il ailleurs, bien loin d'accomplir les desseins de Dieu, je n'aurai pas même la grâce de les connaître, et je ne parviendrai jamais ni au point de sainteté que notre vocation demande, ni à la perfection d'aucune vertu.

« Un homme qui n'a point d'entrée en la vie intérieure, va errant çà et là sans trouver nulle part de repos, et se jette avec avidité sur toutes sortes d'objets, sans se pouvoir rassasier d'aucun : au lieu que si s'adonnant au recueillement il rentrait au dedans de lui-même, il y trouverait Dieu, il y goûterait Dieu, qui par sa présence le comblerait d'une telle abondance de biens, qu'il n'irait plus chercher ailleurs de quoi remplir le vide de ses desirs.

« Que l'on tire de merveilleux avantages de la vie intérieure quand on s'y est une fois bien établi !

« 1. — On possède la Foi, l'Espérance et la Charité d'une manière si sublime, et l'on est si convaincu de la vérité de nos mystères que quand tous les hommes les impugneraient, on n'en serait pour cela nullement ébranlé dans sa créance.

« 2. — On se trouve au-dessus de toutes les craintes humaines. On n'appréhende plus ni la pauvreté, ni aucun des maux de la vie présente, ni ceux de l'autre vie, et l'on demeure toujours dans la même situation d'esprit, toujours immobile en Dieu.

« 3. — On ne perd jamais la présence de Dieu et dans le commerce du monde, dans l'embarras des affaires, parmi la foule des occupations l'on conserve toujours la solitude de cœur, et l'on ne sort point de cette montagne mystique de l'oraison, où l'on a été introduit par le Saint-Esprit.

« 4. — De tout ce que l'on voit ou que l'on entend, on prend occasion de s'élever aussitôt à Dieu et l'on convertit en Dieu toutes les créatures, s'il est permis de parler ainsi. On ne voit que Dieu dans les créatures, de même que ceux qui ont longtemps regardé le soleil, quelque objet qu'ils regardent ensuite, s'imaginent toujours voir le soleil.

« 5. — Enfin, un homme intérieur rendra plus de services à l'Eglise en une heure, que ceux qui ne le sont pas ne sauraient lui en rendre en plusieurs années : d'autant que celui-là est intimement et sans entre-deux uni à Dieu, et que n'apportant pas d'obstacle aux opérations de la grâce, Dieu peut l'employer comme il lui plaît, pour l'exécution de ses desseins.

« Toutes ces raisons me persuadent que mon bonheur consiste à me débarrasser de toutes les choses extérieures pour m'attacher uniquement à Dieu. Je veux donc vivre désormais comme un passereau solitaire et je suis résolu de mourir dans mon petit nid. »

Il estimait que la principale cause pourquoi des religieux qui passent néanmoins communément pour des gens de bien, ne goûtent jamais parfaitement la douceur de la grâce de leur vocation, comme ont fait les saints, c'est faute de s'adonner solidement à la vie intérieure, et il déplorait la misère de ceux qui, sous prétexte de zèle, mais en effet pour contenter leur activité naturelle, et pour ne pouvoir souffrir la solitude, ni s'appliquer à l'oraison et à l'étude, se donnent tout au dehors, et se chargent d'occupations, qui quoique bonnes, quand elles sont prises avec modération, hors de là dissipent toute la force de leur âme, fomentent leurs passions et leur font une continuelle occasion de mille défauts (1).

LA CONDUITE DE L'ESPRIT A SON ÉGARD

Il est à propos de remarquer ici la conduite que le Saint-Esprit tint à son égard, pour l'introduire dans les plus profondes solitudes de ce recueillement intérieur, où l'on vit dans l'oubli des créatures et pour le faire arriver aux plus hauts degrés de cette vie intérieure, qui est si peu connue de ceux même qui en pratiquent extérieurement les exercices et qui ne cessent d'en parler.

Il lui donna la vraie idée de cette sorte de vie, et en même temps il lui en inspira un désir ardent pendant son second no-

(1) L'édition de 1686 donne à cette place : *Ses pieux sentiments ; on les trouvera plus loin.*

viciat. Ensuite il lui en montra le chemin, et le fit passer par les voies les plus sûres qui y conduisent, pendant les deux années suivantes. Enfin à la troisième année, l'ayant fait entrer dans ce Paradis terrestre, il le mit en possession de la félicité que l'on y goûte, et l'en laissa toujours depuis jouir paisiblement, à la réserve de six ans d'une rude épreuve, qui ne troubla sa paix que pour la rendre à la fin plus constante et plus heureuse.

Le plus grand obstacle que le Saint-Esprit trouvait en lui pour l'exécution de ses desseins, venait de son tempérament bilieux et mélancolique, n'étant pas trop aisé de réduire cette sorte d'esprit à l'état passif, et à une manière d'agir dégagée de l'imagination et purement intellectuelle. Mais d'ailleurs, comme il avait naturellement un courage à ne se rebuter de rien, et inébranlable dans ce qu'il avait entrepris, et que la grâce y avait ajouté une promptitude à suivre l'attrait de Dieu dès qu'il l'avait reconnu, il se laissa si parfaitement conduire au Saint-Esprit, qu'en deux ans il se vit heureusement arrivé au but où il prétendait.

Ce Directeur intérieur l'appliqua pendant ces deux années à des pratiques solides, et propres pour élever peu à peu l'âme à la simplicité de la vie intérieure. Ce sont celles qu'il enseigne dans les petits Traités de sa conduite spirituelle : ces divers examens pour acquérir une claire connaissance de soi-même, cette vigilance à garder son cœur, et ces fréquents retours pour en observer tous les mouvements, cette attache si tendre et si étroite à la personne adorable de Notre-Seigneur et à sa Sainte Mère, ces différentes manières d'oraison affective enfin, et cette continuelle application à la présence de Dieu, à quoi aboutissent toutes les autres pratiques.

Au commencement de ces deux années, dont nous avons si souvent parlé, il eut un attrait particulier pour une manière d'oraison, où il se tenait dans une simple résignation de soi-même entre les mains de la sainte Vierge, se reposant de tout ce qui le regardait, sur les soins de sa bonté maternelle. Ensuite il s'exerça pendant quelque temps dans l'oraison de confiance en Dieu, et d'abandon à sa providence, et dans celle de connaissance et d'amour de Notre-Seigneur ; et par ces sortes d'oraisons, le Saint-Esprit le mit peu à peu dans une disposition de simplicité où il n'était plus occupé que de la présence de Dieu ; et comme

tout son attrait consistait à suivre la conduite du Saint-Esprit, il ne s'étudia plus désormais qu'à réduire en tout temps et en tout lieu, dans l'oraison et dans l'action, toutes ses vues et ses pensées à la simple vue de Dieu, le seul objet qui nous doit occuper, et à fixer en Dieu comme dans son centre tous les mouvements de son cœur par un simple et amoureux acquiescement à sa sainte volonté.

« Dans mes oraisons, dit-il, je ne ferai autre chose que laisser aller mon cœur dans une démission de ma propre volonté en celle de Dieu, et je me garderai bien de revenir de cette heureuse perte de moi-même au rétablissement de l'amour-propre, soit par l'impatience et le chagrin dans les occasions qui choquent les sens ou l'esprit. Ce qui fait qu'on ne s'établit pas solidement dans cette parfaite résignation, c'est que ce qu'on a établi dans la prière, on le détruit, ou du moins on l'affaiblit ensuite dans l'action. »

« Il ne faut point chercher Dieu loin de nous, dit-il dans un autre endroit de son journal, puisqu'il est auprès de nous. Il ne faut point le chercher avec effort, puisque nous le pouvons trouver sans effort. Il ne faut point le chercher par notre action, puisqu'il est avec nous indépendamment de notre action. Il ne faut point chercher de le sentir ni lui, ni son opération, puisqu'il est un pur esprit, et que ni lui ni son opération ne sont point sensibles. Il ne faut pas même le chercher, mais il faut nous persuader qu'il nous a trouvés. Et ainsi au lieu de nous occuper ou à le chercher, ou à le sentir, ou à faire des efforts et des actes, supposant que nous l'avons trouvé, et de la même façon qu'il nous veut, c'est-à-dire sans propre volonté, vides de toutes les choses créées, et de nous-mêmes, résignés entre ses mains, abandonnés à sa conduite, et anéantis en nous-mêmes, afin qu'il opère en nous et par nous selon son bon plaisir, tenons notre esprit dans cette persuasion, et notre cœur dans cette disposition ; et de cette manière demeurons constamment dans une profonde paix. »

Enfin la troisième année après son second noviciat, comme nous avons déjà dit, il fut mis dans cet état que les mystiques appellent passif, et il obtint ce don d'oraison infuse et de présence de Dieu surnaturelle qu'il avait tant désirée. Elle lui fut communiquée dans une vision intellectuelle qu'il eut de l'union

de l'humanité sainte de Jésus-Christ avec la divinité. Jamais depuis ce temps-là il ne l'a perdue, et quoiqu'elle fût purement spirituelle, ses effets étaient fort sensibles. Elle l'éclairait, le consolait, l'affermissait dans la crainte des jugements de Dieu, et lui était une source de mille bénédictions.

Elle fut son principal soutien dans cette furieuse tentation de désespoir qui le tourmenta six ans. Il croyait être du nombre des réprouvés et il assurait que si Jésus-Christ eût déjà prononcé l'arrêt de sa damnation, et qu'il eût vu l'enfer ouvert, et prêt à l'engloutir, il n'eût presque pas été plus persuadé de sa perte éternelle. Cependant il ne relâcha rien de ses exercices ordinaires de piété, ni de ses fonctions de zèle pour le salut des âmes.

Après cette épreuve, Dieu le combla de ses faveurs les plus extraordinaires. Il avait souvent des ravissements intérieurs où le Saint-Esprit allumait dans son cœur un si grand feu d'amour divin, que quand il en était revenu il embrasait les personnes qui avaient le bien de l'approcher.

Souvent ces opérations de la grâce éclataient au dehors. Les Ursulines de Ploërmel m'ont assuré que, dans les exhortations qu'il leur faisait, il lui arrivait assez souvent d'être si pénétré de l'onction intérieure du Saint-Esprit, qu'il en demeurait pendant quelque temps tout hors de lui-même, sans pouvoir parler, comme un homme ravi en Dieu. Après quoi il continuait son discours tout confus de ce qu'il avait paru en lui quelque chose d'extraordinaire.

Deux de ses missionnaires (1) nous ont témoigné que pendant la mission qu'il fit à Radenac au Diocèse de Vannes, l'an 1646, ils le virent un jour ravi en extase comme il faisait son action de grâces après la messe ; qu'un d'eux voulant lui parler, le tira fortement, mais sans le pouvoir faire revenir à soi, étant immobile comme une statue, et que ce ravissement dura près d'une heure.

Sur la fin de sa vie les assauts de l'amour divin l'affaiblissaient tellement qu'il ne se pouvait soutenir. J'ai appris d'un Prêtre fort sage et fort vertueux qui l'avait accompagné dans plusieurs missions, et pour lequel il avait une grande ouverture de cœur,

(1) M. Lestoré et M. de Kersauson.

que l'étant venu voir quelques années avant sa mort, lorsqu'il faisait bâtir son séminaire, et voyant qu'il ne se pouvait soutenir sans être appuyé contre la muraille, il lui demanda s'il se trouvait mal. A quoi le Père lui répondit qu'il n'avait que ses infirmités ordinaires, mais qu'il portait au fond de l'âme un trait de l'amour divin qu'il ne pouvait supporter.

Il dit un jour à celui de nos Pères avec lequel il eut une plus étroite familiarité (1), que s'il se fût laissé aller à cette douce langueur, il eût été sans cesse couché sur son lit ; mais qu'il se faisait violence pour pouvoir agir dans le service du prochain. Et dans sa dernière maladie il avoua au même Père, que s'il ne se fût contraint, il n'eût fait que pleurer d'amour pour un Dieu que l'amour a fait mourir pour le salut des hommes.

SA FIDÉLITÉ A SUIVRE LA CONDUITE DU SAINT-ESPRIT

Ce fut sa fidélité à suivre la conduite du Saint-Esprit qui l'éleva à cette sublime oraison, et cette oraison réciproquement l'établit de telle sorte dans la conduite du Saint-Esprit qu'il n'agissait plus que par son mouvement. De là venait que tous ses desseins et toutes ses entreprises lui réussissaient à la gloire de Dieu, n'étant pas de lui, mais du Saint-Esprit, qui se servait de lui comme de son instrument pour les exécuter. Au contraire, ce qui fait que parmi les savants, il ne s'en trouve que si peu qui touchent les cœurs et qui fassent du fruit dans les âmes, c'est qu'ils agissent trop par eux-mêmes, et ne se laissent pas assez mouvoir au Saint-Esprit. Ils s'appuient davantage sur leurs lumières et leurs propres inventions, sur leur adresse et la force de leurs raisonnements, et sur les autres moyens que la prudence humaine leur suggère, que sur les lumières et l'assistance de l'Esprit de Dieu.

Le Saint-Esprit qui ne demande qu'à se communiquer quand il rencontre des âmes bien disposées, trouvant de si belles dispositions dans celle du Père Rigoleuc, il l'enrichit de ses dons avec une profusion dont il n'use qu'envers fort peu de personnes.

(1) Le Père Huby.

Le don de crainte qui est la base de tous les autres, et le fondement de l'édifice spirituel, fut celui qui parut le plus sensiblement dans sa conduite. Il semble que le Saint-Esprit prit plaisir à le conduire par une voie de crainte, et à lui découvrir les objets de la foi par des lumières capables de lui jeter la terreur dans le cœur.

La connaissance de son néant et de ses misères, la considération de la grandeur et de la majesté de Dieu, la pensée de la rigueur de ses jugements le tenaient dans un tremblement continu. Non seulement il était lui-même effrayé de la vue des vérités éternelles, mais quand il les représentait aux autres, soit dans ses prédications, ou dans ses entretiens particuliers, paraissant accablé du poids de l'impression qu'il en ressentait, il en faisait une si puissante sur ses auditeurs, qu'il n'y avait point de cœur qui n'en demeurât épouvanté. Mais de tous les motifs de crainte, celui qui le touchait le plus, était la sainteté de Dieu, et son opposition infinie avec les moindres taches du péché. La vue pénétrante qu'il avait de cette pureté incréée le portait à veiller sans cesse sur soi-même pour éviter les plus petites fautes, et suivre avec la dernière exactitude tous les mouvements de la grâce.

Le don de force l'animait dans ses entreprises et dans les travaux de son zèle, et le soutenait dans les peines d'esprit et dans ses infirmités corporelles. En effet, sans un secours extraordinaire du Saint-Esprit il n'eut pu travailler infatigablement comme il faisait, étant sujet à de fréquentes maladies et à de continuelles infirmités. Pendant qu'il se porta bien, et depuis que sa santé fut ruinée, il fit toujours paraître la même ferveur pour le travail. Jamais il ne s'excusait d'aucun emploi sous prétexte de ses indispositions, et dans l'intervalle de ses missions, au lieu de chercher du repos, si quelqu'un des régents venait à tomber malade, comme il arrivait souvent, il s'offrait volontiers à prendre sa place, et il le suppléait à la classe avec une application qui édifiait tout le monde.

Nous avons dit que dès son enfance il fut prévenu d'une singulière piété. Il en donnait des marques dans toutes les occasions qui concernaient les intérêts de Dieu, et ceux du prochain.

Il avait le cœur naturellement bienfaisant, tendre et plein de

compassion pour les autres, et si reconnaissant qu'on pouvait s'assurer de l'avoir gagné pour toujours quand on l'avait une fois obligé. Mais la grâce ayant perfectionné cette piété naturelle envers le prochain par la considération de son alliance avec le Fils de Dieu, il n'envisageait le prochain qu'en Jésus-Christ ; et dans cette vue il était sensible à tout ce qui regardait les autres, par une impression de la même tendresse qu'il ressentait pour Notre-Seigneur.

Il l'aimait si ardemment qu'il ne pensait qu'à l'honorer, et à le faire aimer et honorer de tout le monde. Le petit traité qu'il a composé des exercices de l'amour du Verbe Incarné (1), témoigne qu'il n'avait que Jésus-Christ en vue, et qu'il rapportait à Jésus-Christ toute la vie mystique.

Avant qu'il fût élevé à l'état passif, il se servait de deux considérations pour s'exciter à réciter dévotement l'Office divin. La première, qu'il était l'agent de tous les hommes pour traiter avec Dieu de leur salut ; la seconde, qu'il était le substitut de Jésus-Christ pour honorer et louer Dieu son Père. Cette dernière pensée le touchait le plus, et la disposition ordinaire où il se mettait pour paraître devant Dieu dans l'oraison, était de se présenter à lui ou comme ministre et député de Jésus-Christ, agissant en son nom, ou comme son allié et son frère, ayant droit à ses mérites, ou comme un membre de son corps mystique, étant animé de son Esprit. Il enflammait sa ferveur par ces considérations, et lorsqu'il demandait à Dieu quelque grâce, ces motifs étaient le principal appui de sa confiance.

Quand il s'était ainsi revêtu de Jésus-Christ pour aller à l'autel, et qu'il s'était uni à lui et comme prêtre et comme victime d'un même sacrifice, il se croyait en quelque manière tout-puissant. Ainsi ayant été un jour appelé pour assister à la mort d'un gentilhomme que l'on ne pouvait réduire au devoir d'un bon chrétien, et n'ayant pu rien gagner sur ce cœur endurci que rien n'était capable de toucher, au lieu de s'arrêter à lui parler inutilement, il eut recours selon sa coutume à la Victime adorable de nos autels, et après la messe, il trouva son malade tout changé et prêt à faire tout ce qu'il voulut.

(1) Cf. p. 230 à 244.

C'était de l'intérêt du Sauveur dont il tirait le grand motif de son zèle pour le salut des âmes, et lorsqu'il venait à considérer, d'une part, les richesses et les trésors immenses que les hommes possèdent en Jésus-Christ, et de l'autre, le peu d'avantage que la plupart en tirent, cette réflexion lui touchait sensiblement le cœur. « Il s'affligeait, comme il dit lui-même, de ce que la rédemption du Sauveur étant si abondante, il n'y a que si peu de personnes qui s'en appliquent le fruit. » Jetant les yeux sur tous les siècles qui se sont écoulés depuis le commencement de l'Eglise jusqu'à présent, étendant sa vue sur toutes les nations de la terre, il était inconsolablement affligé de voir un si grand vide de salut dans une aussi grande abondance qu'est celle de la grâce du Sauveur. Cette considération l'obligeait de s'employer de toutes ses forces à gagner des âmes à Jésus-Christ.

Il voulait que ceux qui font une profession spéciale de l'aimer, ne se contentassent pas des simples tendresses affectueuses, mais qu'ils lui donnassent dans les rencontres des preuves effectives de leur amour et de leur fidélité. Il en exigeait trois en particulier des personnes qu'il conduisait. La première, de renoncer inviolablement à toutes les attaches, les tendresses, et les complaisances purement humaines qu'ils pourraient avoir pour les créatures, afin de rendre à Jésus-Christ leur cœur dans la pureté de leur régénération spirituelle. La deuxième, de ne jamais rien faire avec vue contre la pureté de son amour et les intérêts de sa gloire, obéissant exactement jusqu'aux plus petits mouvements de la grâce. La troisième, de faire tout le bien à quoi son Saint-Esprit les porterait, suivant fidèlement les connaissances qu'il leur donnerait, embrassant toutes les occasions qu'il leur présenterait, et remplissant tous ses desseins dans toute leur étendue. Ce qu'il recommandait tant aux autres, c'est ce qu'il pratiquait lui-même avec une parfaite exactitude.

Après le Fils de Dieu, sa sainte Mère était le plus cher objet de sa piété. Il en conçut les premiers sentiments dès son plus jeune âge, et cette dévotion prit toujours depuis de nouveaux accroissements dans son cœur. C'était à la sainte Vierge qu'il se tenait obligé de sa vocation religieuse, du don de chasteté qu'il avait reçu de Dieu, et du succès de ses études, de sa régence, de ses missions, et de toutes ses entreprises. Il mettait sous sa protection

tous les desseins qu'il formait, soit pour sa propre perfection, soit pour le service du prochain. Elle était son asile, sa confiance, et sa principale consolation après le Saint-Sacrement. Les belles poésies (1) qu'il faisait réciter à sa louange étant régent, les fréquentes messes qu'il disait pour demander la propagation de son culte, l'ardeur qu'il témoignait pour attirer tout le monde à son service, l'estime et l'affection qu'il faisait paraître pour son Rosaire et son Saint Scapulaire, le jeûne du samedi qu'il observait religieusement pendant quelques années, sont autant de preuves de son amour pour elle.

Cet amour était tout spirituel, et pour en concevoir une juste idée, il faudrait être élevé au même degré de la vie intérieure qu'il était. Il se proposait l'intérieur de la Sainte Vierge, comme le modèle sur lequel il devait régler le sien, et il jetait souvent les yeux dessus, comme sur un miroir, qui lui découvrait les taches de son âme, et qui lui apprenait à en composer tous les mouvements.

L'on a su par une voie que l'on peut sûrement croire qui venait de Dieu, que c'est par la sainte Vierge qu'il a reçu toutes les grâces extraordinaires dont il a été favorisé ; qu'elle régla son imagination pour la disposer à l'oraison de simple quiétude ; que dans le temps de ses grandes peines elle le soutint d'une manière merveilleuse ; qu'elle lui obtint cette patience invincible, et cette égalité constante qu'il faisait paraître dans ses souffrances.

Je ne puis omettre une merveille qui semble être une approbation authentique de son zèle pour le Scapulaire du Mont-Carmel. Il avait voulu être enterré avec cette glorieuse livrée de la sainte Vierge, qu'il avait portée toute sa vie depuis son enfance. Vingt ans après sa mort, comme l'on ouvrit son tombeau pour transférer ses os dans la nouvelle Eglise du Collège de Vannes, on trouva son petit Scapulaire entier et parfaitement exempt de la corruption de ses autres habits et de son corps (2).

Il joignait à la dévotion de Notre-Dame celle de saint Joseph,

(1) Éd. de 1686, « pensées » ; la faute est évidente.

(2) Ce paragraphe ne se trouve pas dans l'édition de 1686 ; il est dans celle de 1739.

témoignant un zèle tout particulier pour le faire honorer par les personnes sur qui ses emplois lui donnaient quelque sorte d'autorité.

Le don de conseil que le Saint-Esprit lui avait communiqué, lui servait également pour se conduire lui-même dans les voies du salut et de la perfection, et pour conduire les autres.

Quant à ce qui le touchait il gardait inviolablement cette maxime, qu'en ce qui dépendait de sa liberté il choisissait toujours le plus parfait, selon que Dieu le lui faisait connaître ; et lorsqu'il avait une fois pris son parti, jamais depuis il ne prenait le change.

On était si persuadé de sa prudence, qu'on s'adressait à lui de tous côtés pour le consulter sur les cas de conscience et sur la conduite des âmes. Ses décisions étaient fort sûres, et il ne se pouvait rien dire de plus net, de plus précis, ni de plus sensé.

Les personnes même de la première qualité lui demandaient avis dans leurs plus importantes affaires, et plusieurs désiraient qu'il les assistât à l'heure de la mort. M^{me} la marquise d'Arrerac fut de ce nombre, et le Père lui inspira de si humbles sentiments de pénitence, qu'elle voulut mourir la corde au cou comme une criminelle, qui allant paraître devant son Juge, espérait de le fléchir par cette posture humiliante, et de l'obliger à lui prononcer un arrêt de miséricorde pour l'éternité.

Mgr Sébastien de Rosmadec, évêque de Vannes, s'étant confessé dans sa dernière maladie à un homme de grand mérite, ne fut point néanmoins content qu'il n'eût encore fait une confession générale au Père Rigoleuc. Ce Père la lui fit faire, comme il avait accoutumé en de pareilles occasions, c'est-à-dire avec des recherches et des dispositions extraordinaires. Elle dura plusieurs jours. Ce prélat parut extrêmement touché, fonda des catéchismes dans les paroisses dont les gros fruits appartiennent à l'évêque, et ordonna diverses bonnes œuvres tant de justice que de charité jusqu'à la somme de quarante mille livres.

Pour juger avec quel avantage le Père Rigoleuc posséda les autres dons du Saint-Esprit, il ne faut que lire ses écrits, que l'on trouvera tout remplis de la science qui fait les saints, de la force et de la pénétration que l'intelligence des vérités éternelles donne à l'esprit, et de l'onction que la divine sagesse répand dans les cœurs. Ces lumières, cette force si pénétrante, et cette onction se communiquaient à ses paroles avec des effets merveilleux, lorsqu'en public ou en particulier, il parlait de Dieu et des choses divines.

CHAPITRE VIII

SON DESSEIN DE BÂTIR LE SÉMINAIRE

Il était fort infirme et menacé d'apoplexie depuis plusieurs années, et cependant il continuait encore à travailler par-dessus ses forces. Sa dernière entreprise fut pour la chose du monde qu'il avait le plus à cœur, savoir : l'établissement d'un séminaire, où les jeunes écoliers qui se destinent à l'Eglise, fussent élevés de bonne heure dans l'étude des lettres et de la piété, sous la conduite des Pères du Collège de Vannes. Ce dessein ayant été d'abord agréé de l'évêque, le Père en commença l'exécution avec le secours de quelques-uns de ses amis touchés du même zèle. Ceux-ci fournirent à la dépense, et lui de son côté donna ses soins à cet ouvrage avec une application qui le faisait descendre dans le détail des moindres choses qui regardent l'économie, comme les séculiers les plus intéressés ont accoutumé de faire ; jusque-là que des personnes qui l'avaient toujours connu comme un homme tout intérieur et fort éloigné du soin des choses temporelles, étaient surpris de le voir alors devenu si grand ménager, ne pénétrant pas le motif qui le faisait agir de la sorte. Mais avant que le bâtiment fût achevé il plut à Dieu de l'appeler de la terre au ciel pour lui donner la récompense de ses travaux. S'il n'eût pas sur la terre la consolation de voir son séminaire bâti, il eût dans le ciel la joie d'apprendre qu'il était destiné de Dieu à un

autre dessein plus étendu, et plus utile à l'Eglise que celui qu'il s'était proposé. Il n'avait pensé qu'à instruire un petit nombre de jeunes ecclésiastiques, et Dieu voulait que son ouvrage servît à la réformation des mœurs du clergé, de la noblesse et de tous les états non seulement du diocèse, mais encore de toute la province. Voici de quelle manière la Providence divine fit réussir son dessein.

Elle permit qu'après que le bâtiment fut achevé, le prélat changeant de pensée, refusât absolument de consentir que cette maison servît de séminaire selon le projet que l'on avait formé. On eut beau lui représenter qu'il était fâcheux qu'une telle dépense, qui n'avait été faite qu'avec son agrément, demeurât inutile, il fut toujours inflexible, quelque considération qu'il eût soit pour la mémoire du P. Rigoleuc, soit pour le mérite de ceux que ce Père avait laissés en mourant héritiers de son zèle.

Dans l'embarras où ceux-ci se trouvèrent, presque tout le monde blâmant alors leur entreprise, comme c'est l'ordinaire que l'on juge des choses par le succès, Dieu leur donna la pensée, en attendant que l'on pût gagner l'esprit de l'évêque, d'employer quelques chambres du nouveau bâtiment à loger les personnes qui se présentaient de temps en temps pour faire les exercices de saint Ignace dans le collège de Vannes. On en invita donc d'abord quelques-unes à se joindre ensemble à certains jours qu'on leur marquait pour faire la retraite. Au commencement il n'y en venait que quatre ou cinq à la fois, puis dix et douze, et ainsi peu à peu le nombre croissant, et le Ciel versant ses bénédictions sur ces retraites, on crut qu'elles pourraient être à la fin si fréquentes et si nombreuses, qu'il s'y en ferait assez pour destiner uniquement la maison à ce saint exercice. En quoi le succès a non seulement répondu à l'attente que l'on avait conçue, mais l'a encore de beaucoup surpassée, cette maison étant devenue en effet un séminaire de retraites. On y en fait seize par an (1). Le concours des personnes qui y viennent des diocèses même les plus éloignés, est si grand, que l'on y en compte, tous les ans,

(1) Cf. *La vie des fondateurs des Maisons de Retraites*, pp. 17, 22 et 599

plus de deux mille, partie ecclésiastiques et partie laïques de toute condition, et les fruits sont si merveilleux, qu'on peut dire de cette maison de bénédiction, ce que M. Vincent de Paul, le saint Fondateur des Pères de la Mission, disait de celle de Saint-Lazare, « que Dieu l'a choisie pour être un théâtre de ses miséricordes, où le Saint-Esprit fait une descente continuelle sur les âmes de ceux qui viennent y faire des retraites ».

C'est ce qui a donné occasion à de pareils établissements qui se sont faits avec le même succès dans nos collèges de Quimper, de Rennes, de Douai, dans notre maison de Nantes, dans notre noviciat de Paris et dans celui d'Avignon.

Mais comme l'on a fait imprimer depuis peu un petit livre qui explique la conduite qui se garde dans les deux maisons de retraite de Vannes (1), savoir : dans celle des hommes et dans celles des femmes, qui n'est pas moins fréquentée que l'autre, je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. Il me suffit d'avoir remarqué que c'est le Père Rigoleuc qui a jeté les fondements de l'édifice que Dieu destinait à cet excellent ouvrage, et que l'on peut attribuer à ses mérites et à ses prières la bénédiction que le ciel a donnée à cette entreprise si utile au salut des âmes.

CHAPITRE IX

SA DERNIÈRE MALADIE ET SA MORT

Il y travaillait actuellement, lorsqu'une fausse pleurésie l'attaqua au commencement du mois de février, et au bout de trois semaines elle lui ôta la vie.

Comme il eut un pressentiment de sa mort, il pensa d'abord à s'y disposer de la manière qu'il s'était prescrite dès son second noviciat, et que nous avons rapportée ci-dessus (2).

(1) *Retraite de Vennes*, à Vennes chez Jean Galles, imprimeur et libraire du Collège. 1678.

(2) Cf. p. 50 et p. 85.

J'ai su de son confesseur (1), que dès que son mal parut dangereux, il voulut faire une confession générale de toute sa vie, et la fit à plusieurs reprises. La méthode qu'il garda pour la faire avec plus d'ordre et de contrition, fut de diviser les péchés de sa vie en plusieurs espèces ; et se confessant tous les jours à son ordinaire des péchés de l'état présent, il ajoutait un jour une espèce de péchés du passé, le jour suivant une autre espèce, le troisième jour encore une autre, ce qu'il continua ainsi durant toute une semaine.

Quinze jours avant sa mort, comme il était depuis trois jours fort inquiété de l'appréhension des jugements de Dieu, Notre-Seigneur lui fit la grâce de le consoler dans cette peine par une voix intérieure, qui venant, ce lui semblait, comme de bien loin, lui dit clairement et distinctement ces paroles : « *Ridebis in die novissimo* : votre dernier jour sera pour vous un jour de réjouissance » ; et à l'instant toute sa crainte se dissipa, et son esprit se trouva calme et dans une douce assurance de son salut. Il raconta cette faveur à son confesseur lorsqu'il vint à l'heure accoutumée pour entendre sa confession ; et parce qu'il ne faisait pas un fort grand fonds sur ces sortes de grâces qui peuvent être trompeuses, et qu'il s'appuyait uniquement sur la conduite de la foi, il lui ajouta ces belles paroles de saint Pierre : « *Et habemus firmiorem propheticum sermonem, cui benefacitis attendentes* (2). ! mais nous avons les oracles des prophètes, dont la certitude est plus affermie, auxquels vous faites bien de vous arrêter. Ainsi, mon Père, dit-il, continuons notre confession générale, comme nous faisons auparavant. »

Après qu'elle fut achevée, il reçut les autres Sacrements avec de grands sentiments de piété, de contrition et d'humilité, qui l'accompagnèrent jusqu'au dernier soupir.

J'ai appris d'un des Pères (3) qui fut le plus assidu auprès de lui pendant les derniers jours de sa vie, qu'il le pria de temps en temps de lui faire reproduire, comme l'on ferait à un enfant, les actes des vertus chrétiennes, d'autant, disait-il, qu'il avait besoin de cette assistance comme un enfant.

(1) Le Père Vincent Huby.

(2) 2 Pet. I, 19.

(3) Le Père Jean Hay de la Motte.

Une si rare humilité méritait un secours extraordinaire du ciel. Ce fut de la sainte Vierge qu'il le reçut, comme nous l'avons appris par une révélation, que nous jugeons être du nombre de celles auxquelles on peut sûrement ajouter foi. Cette Mère de grâce qui lui avait fait tant de faveurs pendant le cours de sa vie, voulut y mettre le comble au moment de sa mort. Elle lui apparut dans une vision intellectuelle qui le remplit de joie ; et, dans l'excès de cette consolation, son âme se détachant de son corps suivit sa chère Maîtresse dans le séjour des Bienheureux, n'ayant plus de taches à expier dans le Purgatoire, ainsi qu'il fut montré à la personne qui eut la révélation dont nous parlons.

Il mourut à Vannes le 27^e jour de février, l'an 1658, 41 ans et quelques mois après son entrée en la Compagnie, et le 63^e de son âge.

CHAPITRE X

TÉMOIGNAGES DE SA PIÉTÉ APRÈS SA MORT

Ses obsèques furent honorées du concours de toute la ville. Chacun voulait avoir de ses reliques. Les uns demandaient de ses habits, d'autres du linge trempé dans son sang. La plupart faisaient toucher leurs chapelets à son corps. On lui coupa presque tous les cheveux. Lorsqu'on eut descendu le corps dans la fosse, et qu'on fut sur le point de lui couvrir le visage, il fallut différer quelque temps pour contenter la piété du peuple qui ne se pouvait lasser de le regarder.

Il laissa en mourant son héritage à ses enfants, je veux dire l'esprit et le zèle des missions aux ecclésiastiques qu'il avait formés de sa main. Ces fervents ouvriers ont toujours continué depuis sa mort jusqu'à présent de travailler à la conquête des âmes. Ceux qu'il avait formés en ont formé d'autres, et en si grand nombre, qu'il y en a d'ordinaire quarante et cinquante qui prêchent le carême en diverses stations du diocèse et quelquefois il se fait en même temps par les seuls ecclésiastiques deux missions chacune de quinze à vingt prêtres, l'une dans le quartier

où l'on ne parle que breton, l'autre dans celui où l'on parle français.

Quant à son zèle pour l'instruction des prêtres, le Père François le Grand (1), religieux fort capable et fort spirituel, lui succéda dans cet emploi, et pour y mieux réussir il établit au collège de Quimper une Congrégation d'Ecclésiastiques, qui a produit dans la basse Bretagne les mêmes fruits que celle que le Père François Pavoni (2), l'un de nos plus grands hommes d'Italie, avait établie à Naples, et qui remplit tout le Royaume d'excellents Ecclésiastiques.

Plusieurs personnes ont eu des connaissances surnaturelles de la gloire dont cet humble serviteur de Dieu jouit dans le Ciel. Dès son vivant, Marie de Sainte-Barbe, cette sainte Ursuline dont nous avons déjà parlé, le vit un jour dans un éminent degré de gloire, et Dieu lui ajouta : « Voilà la place qu'il aura dans le Ciel, s'il persévère. »

Quelques temps après sa mort la Mère Marie de la Sainte-Trinité, l'une de ses plus chères filles spirituelles, qui a été souvent supérieure des Ursulines de Ploërmel, le vit avec des marques de gloire dans un songe dont les particularités et les effets peuvent faire juger qu'il ne venait pas d'une cause purement naturelle. « Une nuit, dit-elle, que j'avais été obligée de veiller jusques à environ deux heures après minuit, m'étant endormie d'un sommeil fort doux et tranquille, il me sembla voir entrer le Père Rigoleuc dans une grande chambre où je m'imaginais être, roulant dans mon esprit des pensées d'inquiétude touchant certaines choses temporelles que j'appréhendais. Son visage brillait d'un éclat et d'une majesté qui m'invitait à le regarder avec un profond respect, et me jetant une œillade sévère, il me

(1) Le Père le Grand mourut le 1^{er} janvier 1663 ; il était depuis 1640 au collège de Quimper. Cf. *Histoire du vénérable serviteur de Dieu, Julien Maunoir...* par le Père Sejouré, t. II, p. 43 et *passim*.

(2) Voir *Notice sur la vie du Révérend Père Pavoni, jésuite, et sur les associations et conférences de piété qu'il établit parmi les prêtres séculiers de l'Italie méridionale* ; dans *Etudes ecclésiastiques sur les devoirs du sacerdoce*. Petit Séminaire de la Chapelle-Saint-Mesmin, Loiret, 1873, Cf. Collection de la Bibliothèque des Exercices de Saint Ignace, n° 39. *Les Exercices spirituels à la naissance des Séminaires*, p. 29-30.

dit d'un ton de voix élevé : A quoi pensez-vous ? Je lui déclarai le sujet de mes pensées. Sur quoi s'animant de zèle il me commanda de me mettre à genoux pour l'écouter ; et puis il me représenta fortement que la pureté d'un Dieu ne pouvait supporter des pensées pareilles à celles dont je m'embarrassais ; que je manquais de fidélité pour ma perfection, particulièrement en trois choses : la première, à éviter l'occasion de parler au temps du silence ; la deuxième, à chasser les inquiétudes qui m'arrivent pour le regard du temporel de la maison ; la troisième, à me tenir appliquée à Dieu dans l'oraison ; que je donnais entrée dans mon esprit à mille objets qui se présentaient et que j'entretenais par ma lâcheté, ce qui souillait extrêmement mon âme. Il ajouta en haussant la voix : Pauvre fille, à quoi pensez-vous ? Le temps est si court. Paroles qu'il répéta par trois ou quatre fois. Je me jetai à ses pieds toute confuse, et comme je voulais ouvrir la bouche pour excuser ma faiblesse, il m'ordonna de me taire, et levant une baguette qu'il tenait en sa main, comme pour me frapper : Je verrai, dit-il, si vous profitez de ma réprimande, et si vous y manquez, je reviendrai et je vous frapperai de telle sorte qu'il vous en souviendra. Ensuite, il disparut sans me dire un seul mot de consolation. »

Voilà ce qu'écrivit cette sage et vertueuse fille, qui, me racontant la même vision plusieurs années après, m'ajouta, que quoiqu'elle ne l'eût eue qu'en songe, elle en avait ressenti le même effet que les grâces du ciel ont accoutumé d'opérer. Et pour moi qui ai parfaitement connu la solidité de son esprit, la droiture de son cœur, et sa grande expérience dans les choses spirituelles, je défère beaucoup à son témoignage et à son sentiment.

Le Père Joseph Poncet me dit un jour pendant que nous demeurions ensemble à Quimper, qu'il savait une personne fort accoutumée à recevoir des visites du ciel, qui en avait reçu depuis peu une signalée du Saint Enfant Jésus et de sa sainte Mère accompagnée de saint Joseph, et de plusieurs autres saints, entre lesquels étaient le Père Rigoleuc et le Père Caussin ; que ces deux Pères étaient encore apparus diverses fois à la même personne, et l'avaient entretenue familièrement, de sorte qu'il ne doutait point qu'ils ne fussent au rang des bienheureux. J'ai depuis trouvé à la Martinique, où le Père Poncet a glorieusement fini

la course de ses travaux apostoliques, un écrit de sa propre main, où il marquait expressément que c'était lui-même à qui ces visites du ciel avaient été rendues dans l'abbaye de la Joie en Basse-Bretagne. Ceux qui l'auront connu n'auront pas de peine à se persuader de la vérité de ses révélations. C'était un esprit excellent, un homme héroïque, un prodige de mortification. Je puis assurer que je n'ai encore vu personne en qui j'aie reconnu de plus sensibles marques de sainteté qu'en lui, une foi plus vive, une piété plus tendre, une simplicité plus évangélique, une humilité plus profonde, un si rare don d'oraison, un plus grand désintéressement, et un zèle plus ardent, et plus infatigable. Dieu l'avait prévenu dès le berceau de ses grâces les plus extraordinaires ; et pendant tout le cours de sa vie, Notre-Seigneur, la sainte Vierge, les Anges et les Saints le visitaient si souvent et traitaient si familièrement avec lui, qu'on peut dire que sa conversation était plus dans le ciel que sur la terre. Notre-Dame lui fit des caresses et des faveurs, qui égalent et qui surpassent tout ce que nous en lisons dans les vies de ses plus illustres favoris. Il ne respirait que le martyre, et Notre-Seigneur lui avait fait la grâce de souffrir des travaux incroyables, et la mutilation d'un de ses doigts dans le Canada, dont il fut un des premiers missionnaires. Il mourut le 18 juin l'an 1675, le 65^e de son âge, et le 45^e depuis son entrée en la Compagnie (1).

Voici encore un témoin irréprochable de la gloire du Père Rigoleuc, c'est un prêtre de ses disciples nommé Jean Kermen. Le Père avait pris un grand soin de sa conduite pendant ses études, et au commencement de sa prêtrise. Il était alors de la Congrégation de la sainte Vierge, et il avait fait d'heureux progrès dans les lettres, et dans la piété. Mais depuis étant allé demeurer en son pays, il s'y laissa entraîner insensiblement dans le désordre, et il passa presque neuf ans dans ce misérable état.

Comme sa conscience ne lui donnait point de repos, il allait de tous côtés, à Vannes, à Quimper, à Rennes, et il s'adressait à toutes sortes de religieux pour faire des confessions générales ;

(1) Le Père Antoine Joseph Poncet né à Paris le 16 mai 1610, entra dans la Compagnie le 30 juillet 1629, fit sa profession à Québec, le 7 août 1650. Il était à Quimper en 1660, il n'y fut qu'un an : il mourut à la Martinique.

mais sans autre effet que d'en remporter de nouveaux remords de conscience, d'autant qu'il ne quittait pas l'occasion du péché.

Parmi tous ses désordres il avait toujours conservé une affection particulière pour la sainte Vierge, et il avait souvent ressenti des effets miraculeux de sa protection. Un jour, disant la messe dans une de ses chapelles qu'il servait, après la consécration Dieu lui ouvrit les yeux pour lui faire voir l'énormité de ses crimes. Il en fut si pénétré qu'il lui semblait que Jésus-Christ allait prononcer l'arrêt de sa damnation, et que l'enfer était prêt à l'engloutir. Il eut recours à son asile ordinaire, l'Avocate des pécheurs, et forma tout de bon le dessein de changer de vie. Mais ce qui acheva entièrement sa conversion, fut une retraite qu'il fit à Vannes au mois de juillet de l'an 1663. Ce fut là qu'après d'étranges peines intérieures qu'il souffrit pendant les premiers jours, après de furieuses tentations qu'il surmonta avec le secours de la Mère de Dieu, un jour étant en prières devant son image, et la conjurant les larmes aux yeux de lui obtenir la grâce de ne retomber plus dans ses dérèglements ordinaires, il vit sensiblement cette Mère de miséricorde qui présentait sa requête à son Fils. Ensuite la petite chambre où il était, lui parut toute noire ; et un moment après, un Jésuite qu'il connut être le Père Rigoleuc ayant tiré comme un rideau, il vit descendre quatre Chérubins avec des flambeaux allumés, et puis une infinité de saints et de saintes d'une beauté inconcevable, comme si tout le ciel fût descendu dans sa cellule. Il se sentit investi et tout pénétré d'un feu lumineux et brûlant comme un soleil, et il demeura plusieurs heures dans ce ravissement.

Depuis ce temps-là il fut changé en un autre homme. Il n'aima plus que la solitude et la pénitence. Il pratiqua de grandes austérités. Il fut élevé à une sublime contemplation, où les extases lui étaient fréquentes. Il se dévoua tout au zèle des âmes, et aux travaux des missions ; et dans toutes les rudes épreuves par où Dieu le fit passer, il témoigna toujours une merveilleuse constance. Il avait une grâce toute particulière pour découvrir et convertir ces malheureuses âmes qui ont un commerce secret avec les démons. Il recevait sans cesse des visites et des faveurs extraordinaires de Notre-Seigneur, de Notre-Dame et de plusieurs saints. Un feu divin et délicieux le consumait, et les choses de l'autre

vie lui étaient devenues si sensibles par sa propre expérience, qu'il ne marchait plus, disait-il, dans les ténèbres de la foi, étant déjà, ce lui semblait, dans la lumière des bienheureux.

Enfin après quelques années d'une vie si pleine de vertus et de mérites, il mourut saintement en la Paroisse de Caudan au diocèse de Vannes, le 17^e jour d'octobre, l'an ...

Plusieurs personnes ont obtenu des grâces particulières qu'elles demandaient par l'intercession du Père Rigoleuc et plusieurs venant prier sur son tombeau, ont éprouvé dans leurs besoins sa faveur auprès de Dieu. Une fort bonne religieuse nous a dit qu'elle trouvant un jour travaillée d'un si furieux mal de dents, qu'elle ne savait en quelle posture se tenir, elle se sentit portée à mettre par écrit quelques remarques de la Vie du Père Rigoleuc et qu'à l'instant sa douleur cessa.

Tous ceux qui l'ont connu, l'ont eu en une singulière vénération principalement les prêtres qui avaient le plus d'habitude avec lui, les âmes intérieures qui conféraient avec lui des choses spirituelles, ses supérieurs et les prélats dans les diocèses desquels il travailla.

Mgr Charles de Rosmadec, évêque de Vannes, quand on lui porta la nouvelle de sa mort, en parut touché jusqu'aux larmes ; et depuis toutes les fois qu'on lui en parlait, il témoignait hautement sa douleur de la perte qu'avait fait le diocèse en le perdant.

Le Père Jean de la Court, un homme d'un rare mérite, et d'une perfection éminente, que j'ai dessein de faire connaître par un petit recueil de sa vie et de ses écrits, était recteur du collège de Vannes, lorsque le Père Rigoleuc y vint demeurer. Il disait que le ciel lui avait donné un trésor en lui envoyant ce Père, et il n'en parlait qu'avec éloge (1).

Un de ses Supérieurs avec lequel il a eu le plus de communication, et qui a le mieux connu et le plus estimé sa vertu et sa grande intelligence dans les choses spirituelles, a été le Père Simon de l'Essau, qui était lui-même un homme des plus éclairés dans

(1) Le Père Jean de la Court mourut en 1641 ; le Père Rigoleuc vint à Vannes pour la première fois en 1639 ou 1640.

la vie mystique, et si possédé de l'amour de Dieu, qu'il en brûlait d'un feu sensible, dont l'ardeur lui causait souvent la fièvre et l'empêchait de dormir. (1)

Mais celui qui parlait du Père Rigoleuc avec le plus d'estime, était le Père Barthélémi de Fumechon. Il disait hautement qu'avant qu'il eût eu le bien de vivre et de converser avec lui, il n'avait qu'une connaissance grossière de la vie intérieure ; mais que pendant l'année qu'ils demeurèrent ensemble à Orléans, il apprit dans les conversations familières qu'il eut avec lui, en quoi consiste la vraie spiritualité. De quoi il se tenait obligé à Dieu, comme d'une des plus grandes faveurs qu'il en eût reçue.

Ce Père était un homme de grand mérite. Il avait l'esprit éminent, une grande disposition pour toutes les sciences, une rare connaissance des langues savantes et de la langue sainte, un talent extraordinaire pour les controverses, une humeur aimable et insinuante, une douceur qui gagnait tout le monde, et surtout les hérétiques, une tendresse de conscience qui allait jusqu'au scrupule, et une si grande exactitude pour la charité du prochain, et pour l'observation des Règles, qu'on ne lui entendit jamais dire la moindre chose au désavantage de personne, et qu'on ne le vit jamais rompre aucune de ses Règles, non pas même celle du silence, pendant vingt-neuf ans qu'il passa dans la Compagnie. Il y était entré fort jeune, n'ayant pas plus de dix-sept à dix-huit ans, et il y mourut saintement à Rouen le six octobre l'an 1662. Cette ville était le lieu de sa naissance, et sa famille y tient un rang fort considérable.

(1) Le Père Siméon de Lesséau († 11 mars 1660, à Amiens) entré à 34 ans dans la Compagnie, alors qu'il était prévôt de la cathédrale d'Amiens fut recteur d'Alençon et de Vannes ; recteur d'Alençon, il fut en rapport avec Marie des Vallées (Cf. *Vie du Vénérable Jean Eudes* par le Père Boulay, t. III, p. 130) ; recteur de Vannes avec la bonne Armelle (Cf. *le Triomphe de l'Amour divin*..., p. 208, 212, 521). Il visita le Père Jean Crasset, émule et héritier des Suffren et des Hayneuve, malade à Amiens vers 1650, « par les paroles de lumière de cet admirable serviteur de Dieu, véritable organe de l'Esprit-Saint, l'humble et patient malade eut la joie de se voir élevé en peu de temps, au plus sublime degré de l'oraison et à l'union divine » (*Ménologe*, province de France, t. I, p. 24). Le Père de Lesséau était très éclairé dans les voies intérieures. L'amour de Dieu le consumait, comme un feu sensible ; ce fut un grand et saint religieux.

Je joins à la vie du Père Rigoleuc, quelques-uns de ses pieux sentiments, qui marquent parfaitement le caractère de son esprit, et un exercice de préparation à la mort qu'il dressa pendant son second Noviciat, et qui peut servir à tout le monde (1).

PIEUX SENTIMENTS DU PÈRE RIGOLEUC

I (2)

Qui verrait nos âmes, comme Dieu les voit : pleines, partie des vertus, et partie des vices contraires, que l'alliance de ces choses si opposées lui paraîtrait monstrueuse ! Il nous serait, pour ainsi dire, plus avantageux de n'avoir point certaines vertus, dont nous nous flattons ; au moins reconnâtrions-nous notre indigence et notre misère ; mais le peu que nous avons de vertus ne sert qu'à nous enfler d'orgueil, en nous donnant sujet de nous croire plus riches que nous ne sommes en effet.

II

Que nous nous étonnerons à l'heure de la mort d'avoir si peu connu pendant cette vie la bonté de Dieu, et de nous en être si peu aidés par notre faute pure ! Quel malheur de tirer si peu d'avantage d'une bonté infinie et disposée à nous faire tout le bien auquel nous ne mettons point d'obstacles par nos péchés !

(1) Ce paragraphe manque dans l'édition de 1686.

(2) L'édition de 1686 ne donne pas cette division par paragraphes, ou du moins ne numérote pas.

III

Combien de prêtres et de religieux ne connaîtront qu'à l'heure de la mort et en l'autre vie, ce qu'ils eussent pu faire en celle-ci pour la gloire de Dieu, s'ils eussent travaillé sérieusement à leur perfection ; de combien d'omissions ils auront été coupables ; combien de pertes ils auront faites ; combien peu de fruits ils auront recueillis de leurs fonctions, quoiqu'ils s'applaudissent néanmoins eux-mêmes pour un rien, s'attribuant vainement de grands succès, et se flattant de l'espérance imaginaire des couronnes qu'ils s'attendent de recevoir au ciel ! Hélas ! qu'ils seront un jour surpris de se voir condamnés au Jugement de Dieu pour les mêmes choses pour lesquelles ils s'étaient follement persuadés que Dieu leur devait de grandes récompenses ! Malheur à ceux qui se laissent tromper par le mensonge et par les fausses apparences dont le monde est plein.

IV

Notre plus grand mal en cette vie est que nous ne nous regardons que dans cette vie. Nous ne nous regardons presque jamais dans l'état de l'autre vie, si différente de celle-ci. Si nous nous regardions souvent dans le jugement que Dieu fera de nous, dans la confusion que nous aurons de paraître devant ses yeux avec les taches de nos péchés, dans les peines que nous payerons à sa justice, nous aurions plus de ferveur pour le service de Dieu que nous n'en avons ; mais pour comble de malheur nous ne voulons point étendre notre vue au delà de cette vie.

V

Puisque nous ne devons être que si peu de temps dans cette vie, qui se passe dans le mensonge et la vanité, et que nous serons toute une éternité dans l'autre vie, où il n'y aura plus ni d'erreur ni de changement, quelle illusion de nous occuper tout entier de la vie présente, sans presque jamais penser à la vie future ! Quelle

folie de nous remplir l'esprit des sentiments du temps, sans nous élever aux sentiments de l'éternité ! Pourquoi n'embrasser pas dès maintenant la condition bienheureuse de l'autre vie, autant que l'état présent nous le permet ! Jugeons de ces choses, comme nous en jugerons dans l'éternité.

VI

Les Saints ne jugent des choses temporelles que par rapport à l'éternité. Selon cette règle ils regardent les choses futures comme déjà présentes, et les présentes comme déjà passées, ainsi que saint Léon conseillait de faire. A la vue de l'éternité ils voient les plaisirs dont ils jouissent, comme déjà éclipsés à leurs yeux. Ils voient les peines qu'ils souffrent, comme déjà finies. Que si dans cette vie quelque chose nous paraît de longue durée, cela ne provient que de l'illusion de notre esprit, de laquelle nous nous apercevons lorsque les choses ont cessé d'être. Représentez-vous Hérode après 40 ans de règne, prêt à se donner la mort, et un de ses sujets qui a songé la nuit en dormant qu'il était roi : que reste-t-il à Hérode de son règne, plus qu'à celui-ci de son songe ?

VII

Il n'y a pas un moment dans tout le cours de notre vie, où nous ne gravions dans notre âme des caractères de gloire ou de confusion. Chaque action, chaque pensée, le moindre mouvement libre qui passe en un instant, laisse dans notre âme des traces et des figures qui demeurent éternellement. Il n'y a maintenant que Dieu qui lise ces caractères : mais un jour ils seront lus des hommes et des anges, au grand jour du jugement, dans le paradis ou dans l'enfer à toute éternité. Lucifer a gravé dans son esprit le caractère d'une seule pensée criminelle. Cette pensée ne dura qu'un moment, mais le caractère qu'elle imprima dans l'esprit de Lucifer, dure encore après six mille ans de supplice, et durera autant que le fonds sur lequel il est gravé, c'est-à-dire la substance immortelle de Lucifer. Tous les feux de l'enfer ne consumeront jamais ce caractère de révolte. Tous les tor-

rents de la colère de Dieu, qui se répandront éternellement sur ce malheureux esprit, n'effaceront jamais la tache de son crime. Elle résistera à la force de toute une éternité.

VIII

Les bienheureux dans le ciel porteront éternellement dans leur esprit le souvenir et la vue de leurs fautes : il est vrai qu'elles ne leur causeront plus de douleur ni de confusion ; mais ils ne laisseront pas d'en faire éternellement un désaveu.

IX

Comment possédons-nous la foi ? Comme les villageois possèdent la raison. Trismégiste considérait avec quel avantage les philosophes possèdent la raison aux prix des bonnes gens de la campagne. Voilà comme les saints possèdent la foi en comparaison de nous. Elle est en eux toute rayonnante des dons du Saint-Esprit : en nous elle est fort obscure.

X

Jésus-Christ demeure parmi nous de la même manière qu'il demeurerait à Nazareth parmi ses proches ; il y était sans être connu d'eux, et sans faire en leur faveur les miracles qu'il faisait ailleurs. Ainsi notre aveuglement et notre mauvaise disposition à son égard, l'empêche de nous faire voir et sentir ces merveilleuses opérations, dont il favorise ceux qu'il trouve bien disposés.

XI

Comment se peut-il faire qu'ayant tant de connaissance de Dieu et des choses divines, nous ayons si peu d'amour de Dieu et si peu d'affection pour les choses divines ? Saint Bernard se plaignait de ses religieux, de ce qu'ayant l'esprit si éclairé, ils n'avaient pas le cœur également enflammé. Cassien et saint Pierre Damien font la même plainte. Hélas ! on la peut faire bien plus justement de nous ! Seigneur, par quels démérites vous obligeons-

nous à nous traiter, comme vous fîtes des anges rebelles à qui vous aviez donné tant de lumières, et que vous avez néanmoins laissés se perdre avec toutes leurs belles lumières ? Vous donnez quelquefois tant de ferveur, tant de bonne volonté à des âmes qui ont si peu de connaissances. Le bienheureux François de Sales fait sur ce sujet un parallèle de sainte Catherine de Gênes avec le docteur Okam. Quelle distance entre les lumières de l'entendement et la ferveur de la volonté !

XII

Qu'y a-t-il en moi qui empêche cette parfaite nudité d'esprit, qui est si nécessaire pour être rempli de Dieu ? Ce n'est, ce semble que très peu de chose, et toutefois de quel bien me prive ce peu de chose ! Qui le pourrait comprendre !

XIII

Que c'est une chose déplorable, de voir un religieux appelé à une vie apostolique dont la vocation est si sublime, et d'une si vaste étendue, se borner à un misérable petit emploi, qu'il aura choisi lui-même par quelque motif d'amour-propre, qu'il aura longtemps demandé, et enfin emporté par ses instances, et dont il s'acquitte d'une manière toute naturelle dans un continuel épanchement au dehors, dans des visites et des entretiens inutiles, dans une avidité d'apprendre des nouvelles et une démanigaison de les débiter ; ou bien languissant de paresse dans sa chambre, sans autre occupation plus sérieuse que la lecture des livres du temps, ou de quelques autres livres curieux, sans zèle des âmes, sans attrait pour l'oraison, sans se mettre non plus en peine de s'avancer dans la vie intérieure, que s'il n'y avait point pour lui de vie intérieure, ou qu'il n'en eût jamais ouï parler ; et après cela mourir d'une mort imprévue ! Car c'est là le terme où aboutit une telle vie.

XIV

Arnould de Chartres dit qu'Adam après son péché, jetant les

yeux sur cette variété infinie de belles choses que la libéralité de Dieu lui avait préparées dans le paradis terrestre, pour lui donner du plaisir, et rendre son état délicieux, et se voyant privé de cet avantage par sa désobéissance, cette vue lui perça le cœur, et lui causait des regrets inconsolables. Que dirons-nous, nous autres misérables enfants d'Adam, qui, par nos satisfactions sensuelles, obligeons Dieu de nous bannir du paradis terrestre de la vie intérieure ? Quel sentiment aurions-nous, si nous voyions dans le cœur des saints les pures délices, et les consolations célestes dont ils jouissent, et que nous perdons par notre faute ? Quelle douleur en ressentirions-nous ?

XV

O mon Dieu, qu'une personne qui pour l'amour de vous, et pour se donner tout au recueillement intérieur, se sépare entièrement du monde, trouve dans le fond de son âme un monde bien plus grand que celui qu'elle quitte ! Oh qu'elle trouve au fond de son cœur, dans cette solitude mystique, des espaces bien plus vastes que n'est l'étendue de toute la terre ! et qu'elle se prive volontiers de tout ce qui n'est pas Dieu, pour ne plus vivre qu'avec Dieu !

XVI

Tout le bonheur de la vie religieuse dépend de l'humilité. On n'est heureux dans la religion, qu'à proportion qu'on est humble. L'orgueil est le sujet le plus ordinaire de tous les mécontentements des religieux. Le plus grand obstacle à leur perfection, et ce qui les empêche de suivre la conduite du Saint-Esprit, de s'adonner à la vie intérieure et de correspondre à la grâce de leur vocation, c'est l'esprit de vanité qui les enchante sous divers prétextes, qu'il sait artificieusement colorer. D'abord on se laisse éblouir par l'éclat des talents extérieurs de l'esprit, de l'éloquence, du savoir, que l'on entend sans cesse louer dans ceux qui les possèdent. On se remplit l'esprit de l'idée de ces avantages, qui efface insensiblement celle que l'on avait conçue de la perfection et des vertus solides. On ne parle que de ceux qui se

distinguent par la connaissance des belles-lettres et par leurs ouvrages, ou des prédicateurs qui ont la vogue. On veut aussi paraître : on en cherche les occasions, et pour acquérir de la réputation l'on se porte à l'étude avec excès, jusqu'à étouffer le peu de dévotion qu'on avait. L'on fait des veilles indiscrètes, jusqu'à intéresser la santé. On néglige ses exercices spirituels, et on vient à la fin à les omettre, ou tout à fait ou en partie, pour en donner le temps à des lectures et à des compositions, où l'on épuise toutes les forces de son esprit. On veut l'emporter par-dessus ses égaux, et l'on regarde leurs succès d'un œil de jalousie. On tâche de les rabaisser, et on n'en parle que froidement, et d'une manière qui fait connaître la passion dont on a le cœur blessé. On ne peut souffrir le moindre mépris, et quand on se voit postposé aux autres, on en est inconsolable. On aime l'éclat, le grand monde, les visites, l'applaudissement et les louanges. On porte ses desirs aux premières chaires, aux emplois éclatants. On aspire à la ville capitale, comme au centre de son ambition. Pour y arriver, pour s'y maintenir, et pour venir à bout de ses prétentions que ne fait-on pas ? On prend un esprit d'intrigue, de politique et de flatterie. On se fait des amis et des patrons au dedans et au dehors. On s'attache aux personnes de qui l'on espère de la faveur et de l'appui, aux considérables de l'Ordre, aux grands du siècle. On devient courtisan, et l'on n'est plus religieux qu'en apparence et seulement aux yeux des hommes. Devant Dieu l'on est tout séculier. On ne se conduit que par la prudence mondaine déguisée sous le nom de *bon sens*. On rapporte tout à la règle de ce prétendu bon sens que l'on s'est faite pour se tromper sans scrupule. C'est même selon cette fausse règle que l'on juge des choses spirituelles, des opérations divines et des merveilles de la grâce, n'en approuvant que ce qui s'accommode à son caprice. Suivant cette règle on se fait un système de la vie spirituelle avec la même liberté que les philosophes et les mathématiciens imaginent leurs systèmes du monde et des globes célestes. On ménage les grâces de Dieu en soi et dans les autres, selon les maximes de la sagesse humaine, et par un étrange aveuglement, qui est la juste punition des esprits superbes, on croit ne suivre que la raison et le bon sens, lorsqu'on s'éloigne davantage de l'esprit de Dieu. Voilà où la vanité mène peu à peu des religieux, qui dans le

commencement ne respiraient que le zèle de leur propre perfection et du salut des âmes ; et voilà ce que j'estime la souveraine misère d'un religieux. Seigneur préservez-moi de ce malheur, et ne permettez pas que je m'oublie jamais jusqu'à ce point que de tomber dans ce sens réprouvé !

XVII

Il y a maintenant beaucoup de bien à faire en d'autres évènements, et dans celui-ci, dans cette ville, en divers lieux. Dieu ne veut nullement que je le fasse, cela n'est pas en mon pouvoir ; je n'en ai pas même la connaissance en particulier, et je ne m'en dois pas inquiéter. Notre-Seigneur n'instruit pas tout l'univers, ni même tous les juifs, ni tous les habitants de Nazareth ; du moins il n'en est rien dit dans l'Evangile, sinon qu'il y prêcha une fois. Il demeurerait en la maison de Joseph, comme un artisan, et il est dit seulement qu'il était sujet à Joseph et à Marie, c'est-à-dire qu'il leur obéissait. Que cet exemple nous donne d'instruction et de consolation, et qu'il nous délivre de bien des soins dont nous pourrions nous embarrasser sous prétexte de zèle, et qui nous feraient prendre le change, nous portant hors des bornes de la volonté de Dieu !

XVIII

Mon néant ne vous résista point, mon Dieu, quand il vous plut me donner l'être de la nature : faites, ô mon Créateur, que cet être ne vous résiste non plus maintenant que vous voulez me communiquer l'être de la grâce ; qu'il n'y ait rien en moi qui s'oppose à la création de ce nouvel être, et qui vous empêche de me le donner tel qu'il vous plaît, et que vous me l'avez destiné dès l'éternité.

Après tout, mon Dieu, je ne demande autre chose, sinon que je sois et que je demeure dans la dernière et parfaite disposition, que vous demandez en moi, pour y opérer ce qu'il vous plaît, et du reste opérez-y, ou n'y opérez pas, le tout selon votre sainte volonté. Pourvu que je sois heureusement perdu en vous, faites de moi tout ce qu'il vous plaira.

XIX

Je ne doute pas, mon Dieu, qu'il n'y ait en moi beaucoup de vanité, qui vous empêche de me faire plusieurs grâces. Ce que je dis à cela, ô Dieu de miséricorde, c'est que je renonce à ma superbe, et j'en accepte la peine me soumettant à la privation de vos grâces. Mais, Seigneur, permettez-moi de parler à votre adorable Majesté. Ôtons le péché, retranchons cette superbe, j'y renonce autant que je le puis, ce me semble ; et si je n'y renonce pas assez, aidez-moi à le faire plus parfaitement. Arrachez vous-même tout ce qui reste en moi d'orgueil, et le crime étant ôté, faites cesser le châtement et donnez-moi vos grâces ; ou si ce que je demande est trop pour un aussi grand pécheur que je le suis, du moins ôtez-moi tout mon orgueil, et je consens de demeurer privé des grâces, dont il m'a rendu indigne.

XX

J'accepte, ô mon Dieu, avec toute la soumission possible la privation de deux sortes de grâces : de celles que votre éternelle providence n'a jamais déterminé de me donner. Car, quand je vous aurais été fidèle dès le commencement et que j'aurais toujours continué de l'être, vous ne m'auriez pas fait d'aussi grandes grâces qu'à quelques-uns de vos anges et de vos saints, n'ayant jamais eu dessein de m'élever à un si haut degré de gloire que ces bienheureux favoris. J'accepte donc, ô mon Dieu, la privation de toutes ces sortes de grâces, et de toutes les autres qui sont renfermées dans les trésors de votre miséricorde. J'accepte encore humblement la privation des grâces, dont votre justice vengesse m'a privé en punition de mes péchés, tant de celles que vous m'aviez présentées et que j'ai méprisées, que de celles que vous m'eussiez données, si j'avais été fidèle à recevoir les autres que vous me présentiez, et à en faire un bon usage.

XXI

Nous devons regarder nos actions comme autant de démarches

pour aller à Dieu, et de degrés pour nous élever dans la grâce et dans la gloire, comme les voies par où Dieu vient en nous, comme un accroissement de son royaume en nous, par lequel il prend une nouvelle possession de notre être, de nos puissances, de nos emplois, et il s'acquiète sur nous un nouveau domaine, une nouvelle gloire, dont on le dépouille quand on ne lui rapporte pas ses actions. Une seule action de vertu, une sainte pensée, un acte d'adoration produit tous ces biens-là pour une éternité.

XXII

Le bonheur de cette vie consiste en trois points : 1^o A s'établir dans la pureté de cœur, et dans un parfait affranchissement du péché, de ses principes, de ses effets et de ses peines ; 2^o A connaître la volonté de Dieu avec une résolution déterminée de l'embrasser, et une force invincible pour l'accomplir ; 3^o A nous conserver toujours dans la présence de Dieu avec une actuelle dépendance de lui dans toutes nos actions, dont le succès dépend de cette union avec Dieu, et en est comme le fruit.

XXIII

Nous devons avoir autant de résignation pour la privation des grâces qu'il ne plaît pas à Dieu de nous donner, des vertus qu'il ne veut pas que nous pratiquions, du bien qu'il n'a pas agréable que nous fassions, que nous devons apporter de fidélité à recevoir les grâces qu'il nous offre, à pratiquer les vertus, et à faire le bien dont il nous présente l'occasion, et nous donne le mouvement. Autrement, nous ne ferons que troubler l'ordre de Dieu, et nous troubler nous-mêmes, et faire notre volonté au lieu de celle de Dieu, quoique sous de spécieux prétextes.

XXIV

L'image de nos derniers Martyrs du Japon nous donne une belle idée d'une parfaite patience. Ils sont pendus à un poteau les pieds en haut, et la tête en bas sur une fosse, où les bourreaux les descendent avec une poulie, et les en retirent comme il leur

plaît, pour leur faire souffrir un tourment inconcevable. Voilà comment nous devons être dans le renversement de toutes choses et de nous-mêmes, sans autre mouvement que celui de notre abandon à la disposition de ceux qui voudront nous faire souffrir selon la permission que Dieu leur en donne.

XXV

Dans nos desseins et nos entreprises, il vaut mieux nous proposer de faire la volonté de Dieu, que de procurer la gloire de Dieu : car en faisant la volonté de Dieu, nous procurons toujours infailliblement sa gloire ; mais en nous proposant pour motif de nos actions la gloire de Dieu, nous ne laissons pas quelquefois de nous tromper, faisant notre propre volonté sous le spécieux prétexte de la gloire de Dieu. O que cette sorte d'illusion est ordinaire en ceux qui s'emploient dans les bonnes œuvres, et dans les ministères du zèle des âmes ! La vraie perfection en quoi on ne peut se tromper, est d'accomplir en tout la sainte volonté de Dieu. Mais on ne trouve que très peu d'âmes assez éclairées pour connaître l'excellence de cette perfection, ou assez pures pour goûter avec plaisir l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Faire la volonté de Dieu, c'est se conduire par les lumières de la sagesse et de la vérité ; c'est suivre la direction de la Sainteté créée ; c'est se conformer à la règle de la souveraine Bonté ; c'est entrer dans le dessein de Dieu, et agir pour la même fin qu'il se propose lui-même, ce qui est le seul moyen de procurer à Dieu la gloire qu'il désire de nous. Tout ce qui n'est point conforme à la volonté de Dieu, nous égare de l'ordre de la sagesse qui règle tous les êtres, et nous retire des voies de sa providence, qui conduit toutes choses à leur fin. Et où pourrions-nous aller en nous écartant des voies de la sagesse et de la bonté souveraine, sinon à l'erreur et au péché ?

EXERCICE DE PRÉPARATION A LA MORT (1)

I

Trois choses observées pendant la vie me disposeront de loin à bien mourir : 1^o la garde de mon cœur, et le soin de le tenir en si bon ordre, que j'aie plutôt sujet de désirer que de craindre la vue et l'examen de mon souverain Juge. C'est là sans doute la vigilance qu'il nous recommande dans l'Evangile, lorsqu'il dit si souvent : *Vigilate* ; 2^o quelquefois pendant l'année, suivant le mouvement du Saint-Esprit, m'occuper de la salutaire pensée de la mort ; et me représentant en esprit déjà être dans cette extrémité inévitable, faire les mêmes actes de vertu, principalement les intérieurs, que je voudrais faire à l'heure de la mort, de la manière qu'ils sont marqués ci-après ; 3^o assister volontiers les malades, soit ceux de la maison, soit les externes, et pratiquer envers eux, surtout aux approches de la mort, les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles, tenant pour assuré que Dieu fera que je sois traité dans ce dernier passage comme j'aurai traité les autres.

II

Au commencement de la maladie : 1^o J'accepterai toutes les douleurs et les ennuis qui me pourront arriver dans la suite, les travaux de corps et d'esprit, l'agonie de la mort et la mort même, s'il plaît à Dieu de me l'envoyer ; j'adorerai le souverain domaine que Dieu a sur nos vies, je reconnaitrai sa providence sur la mienne, et je me réjouirai de voir que sa justice s'exerce sur mon corps, comme sur un complice de la rébellion d'Adam ; et que l'instrument du péché est affligé de maladie, et doit être bientôt séparé de son âme, abandonné aux vers, réduit en poussière, et exterminé pour un temps ; 2^o Afin que tout cela me soit méritoire, je l'unirai avec respect aux tourments et à la mort de

(1) Le Père Rigoleuc n'en est pas l'auteur ; mais il le dressa pour lui-même, en la manière suivante, pendant son second noviciat.

mon Sauveur, me proposant ses souffrances pour modèle des miennes et prenant sa Passion pour l'entretien ordinaire de mon esprit ; 3° Je témoignerai de bonne heure le désir de recevoir les sacrements de l'Eglise, et je prierai mon confesseur de prendre la peine de m'assister, selon cet exercice que je lirai ou ferai lire par lui ou par quelqu'un de mes amis.

Dans le progrès de la maladie il faut observer trois choses : la pratique des vertus extérieures, l'entretien intérieur, et l'usage des sacrements.

Quant aux vertus extérieures, la première et la plus nécessaire, est la patience. Je l'exercerai : 1° Souffrant le mal et tout ce qui m'arrivera d'incommode, sans me plaindre ; 2° Prenant les médecines et tous les remèdes qui me seront ordonnés, surmontant courageusement la répugnance naturelle que j'y pourrais avoir, et y mêlant le fiel que Notre-Seigneur prit sur la croix ; 3° Acceptant de bon cœur le traitement qui me sera fait, quel qu'il puisse être, renonçant à la délicatesse des viandes, et ne demandant ou refusant quoi que ce soit, à l'exemple de Jésus-Christ, qui goûta le fiel et le vinaigre qui lui fut présenté ; 4° Condescendant aux volontés des médecins, des infirmiers et des autres qui seront auprès de moi, m'abandonnant entre leurs mains, comme si j'étais déjà un corps mort, de la manière que mon Sauveur se laissa renverser, étendre et clouer à la Croix.

La deuxième est la dévotion. Je tâcherai de l'exciter et de la conserver : 1° Par mes exercices ordinaires, mes oraisons, mes examens, autant que je les pourrai faire, par de fréquentes oraisons jaculatoires, et par la garde intérieure de mon cœur ; 2° Par de bons discours, ne parlant que de choses spirituelles et témoignant ouvertement ne point agréer d'autre entretien ; 3° Par l'estime et l'usage des pieuses cérémonies de l'Eglise, de l'eau bénite, des images, des reliques, de l'invocation des saints, et des indulgences. Je me mettrai à genoux autant de fois que l'occasion et mes forces me le permettront, avec une humble et respectueuse protestation de ma totale dépendance de Dieu.

La troisième est la modestie et l'honnête composition du corps. Je la pratiquerai, préférant la pudeur aux petits soulagements que je pourrais peut-être apporter à l'inconfort de la chaleur, ou à l'ennui que je souffrirai, ne faisant voir aucune partie de

mon corps découverte et ne m'agitant point indécemment dans le lit, pour trouver du repos ou du rafraîchissement, mais plutôt me confondant d'être couché trop mollement, au lieu que mon souverain Maître est mort sur la croix.

Pour ce qui est de l'entretien intérieur, la lecture ou les discours que j'aurai entendus, m'en fourniront le sujet, d'où je pourrai tirer divers actes de vertus, et particulièrement ceux qui sont les plus propres à consoler et fortifier une âme contre les tentations, tels que sont les suivants : 1° Une fervente protestation de foi et de vouloir vivre et mourir fils de la sainte Vierge, de la sainte Eglise, et de la Compagnie de Jésus ; 2° Un humble aveu de mon néant et de mes innombrables péchés, de mon impuissance pour toute sorte de bien, que je n'ai rien qui m'appartienne en propre que l'inclination au mal et le péché, et que j'ai mérité l'enfer ; 3° Une vraie contrition de mes péchés et un regret sincère d'avoir abusé de tant de grâces, de m'être retiré des voies du Saint-Esprit, d'avoir manqué de correspondre aux desseins de Dieu, et d'avoir coopéré aux défauts et aux péchés d'autrui ; 4° Un ferme propos de ne plus offenser Dieu avec advection, le priant de me rétablir dans l'ordre des grâces que j'aurai perdues, et de me faire arriver au comble de la perfection qu'il prétend de moi ; 5° Une confiance filiale dans les infinies miséricordes de Dieu, et surtout en la source de toutes les bénédictions célestes, de Jésus-Christ, le Verbe Incarné et crucifié ; 6° Une tendre reconnaissance pour tous les bienfaits de Dieu, et principalement pour celui de la vocation religieuse, pour ceux des sacrements et pour la grâce qu'il m'aura faite comme je l'espère, de me donner du temps pour me disposer à la mort ; 7° Une oblation générale de toutes mes puissances et de tous leurs actes jusqu'au dernier soupir, un renouvellement de mes vœux, et de ma profession religieuse, dont je prononcerai moi-même, si je puis, la formule, ou du moins je la ferai prononcer en mon nom, et la ratifierai dans mon cœur, et une affectueuse réitération de tous les bons desirs que j'aurai jamais eus de plaire à Dieu, de procurer sa gloire, et d'aider au salut et à la perfection du prochain ; 8° Une amoureuse soumission et conformité à tous les jugements de Dieu, adorant sa justice, et me réjouissant du pouvoir qu'il a sur moi, et de sa providence à mon égard ; 9° Une généreuse détesta-

tion de toutes les pompes du siècle et un renoncement aux illusions de Satan, et aux plaisirs de la vie ; 10° Un désir ardent de l'éternité bienheureuse, de la claire vision de Dieu, de contempler mon Sauveur dans sa gloire et de converser avec la sainte Vierge, avec les anges et avec les saints dans le paradis. Je me réjouirai de me voir approcher de ce bonheur, et j'invoquerai les saints et surtout mes patrons et mes protecteurs.

Les sacrements que les malades peuvent recevoir, sont trois : 1° La Confession : J'en ferai une générale dès la première apparence de danger qu'il y aura dans mes maladies, et ensuite je continuerai de me confesser chaque jour avec plus de préparation et d'exactitude que jamais ; et pour mieux connaître mes fautes, je prierai l'infirmier, ou quelqu'un de mes plus intimes amis, de remarquer mes impatiences et mes autres défauts, et de m'en avertir avec franchise. 2° La Sainte Eucharistie : Je la recevrai spirituellement chaque jour, et réellement autant de fois que j'en pourrai obtenir la permission. Je tâcherai de la recevoir à genoux et hors du lit, d'aller au-devant d'aussi loin qu'il me sera possible, et de suppléer par la ferveur des actes intérieurs au défaut du culte extérieur que je ne pourrai lui rendre ; et lorsqu'on me la donnera pour Viatique, je ramasserai doucement toutes mes forces pour rendre le dernier hommage à mon Créateur. O quelles demandes faudra-t-il faire alors dans une si pressante nécessité ! ô quelle espérance de mon salut, en ayant entre les mains un gage si assuré, quel désir de jouir à découvert de celui que je posséderai alors sous le voile adorable du Saint-Sacrement. 3° L'Extrême-Onction : Je la demanderai de bonne heure dans l'espérance d'obtenir par là une grâce particulière, pour me disposer à une sainte mort. Je rappellerai en ma mémoire les effets qu'elle opère, et pour la recevoir dignement, je m'y préparerai par une foi vive et une conscience pure, et lorsqu'on me l'administrera, je répondrai de bouche ou du moins de cœur aux prières et aux cérémonies de l'Eglise.

III

Aux approches de la mort, ayant reçu les sacrements, je me souviendrai, si l'état de ma maladie me le permet, de demander

trois choses : 1° pardon aux assistants et aux absents tant aux domestiques qu'aux externes que je pourrais avoir offensés ou scandalisés autrefois. Que si je ne le puis faire moi-même, je prierai le supérieur de le faire en mon nom. 2° quelque pénitence pour les mauvais exemples de ma vie passée, comme de mourir sur des planches, ou à plat-terre, pour ressembler en quelque manière à Jésus-Christ mourant sur la croix. 3° l'assistance de quelques-uns de nos Pères des plus intérieurs et des plus charitables, qui ne m'abandonnent plus désormais, se succédant les uns aux autres pour m'encourager et fortifier dans ce dernier combat.

Leur soin sera : 1° de m'entretenir de bons discours et de me suggérer de temps en temps les actes de vertu qui sont marqués ci-devant, afin que je les exerce intérieurement, et si je les puis encore proférer, ils me le feront faire en peu de mots, comme : *Credo Domine, spero Domine, amo Domine Jesu* ; 2° de m'exciter à la dévotion en me présentant quelque pieux objet, comme le crucifix, me donnant de l'eau bénite, me faisant gagner quelque indulgence ; 3° de réciter avec moi ou devant moi les prières vocales qui conviennent aux moribonds, comme quelques psaumes choisis, ou les oraisons que l'Eglise a destinées pour les agonisants ou celles de ma dévotion particulière ; 4° de me lire quelques-unes des précieuses morts des saints, comme celles de quelques martyrs, celle du B. Louis de Gonzague, mais surtout celle du Saint des Saints, Jésus-Christ, le miroir de la patience et de toutes les vertus, qui seul est capable de nous donner le secours dont nous avons besoin dans nos peines et dans l'agonie de la mort.

Je désire particulièrement qu'on me lise les paroles sacrées que ce Dieu mourant proféra sur la croix. Ces paroles étant prononcées dévotement sont formidables au démon, et produisent en l'âme de saintes affections propres pour affirmer la Foi, assurer l'Espérance, et enflammer la Charité.

Pater dimitte illis. A ces mots mon cœur s'attendrira pour rétracter et détester non seulement tous les actes formels du consentement que j'aurai pu donner à la passion de haine et de colère, mais encore tous les sentiments d'envie, d'aigreur, de vengeance et d'aversion que j'aurai eus pour le prochain. Je prierai Dieu pour ceux qui m'auront fait quelque déplaisir, et

j'offrirai à Dieu pour eux tout ce qui me restera de patience à exercer et de douleur à souffrir.

Sitio. Cette soif de Jésus-Christ en excitera une en moi de souffrir beaucoup davantage que je ne souffrirai et de pouvoir immoler ma vie pour Dieu par une mort sanglante. Dans l'ardeur de ce désir j'unirai avec respect mes petites peines aux souffrances des saints martyrs, et à celles de leur chef.

Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? Cet abandon du Fils de Dieu sera ma consolation et mon assurance dans la juste appréhension que je pourrais avoir d'être abandonné de Dieu à l'heure de la mort, pour l'avoir tant de fois si lâchement abandonné pendant ma vie.

Mulier, ecce Filius tuus, ecce mater tua. Je tirerai de ces paroles un tendre sentiment de piété envers la sainte Vierge ma bonne Mère. Je la supplierai de me favoriser de sa bénédiction et de son assistance maternelle, et je prierai saint Jean qu'il me fasse la grâce de m'admettre en la participation de ce nom aimable de fils et de serviteur de Marie.

Hodie mecum eris in Paradiso. Sur ces paroles je ferai premièrement une humble confession de tous mes démerites, disant avec le bon larron : *Et nos quidem juste : nam digna factis recipimus* *Hic autem quid mali fecit ?* puis j'ajouterai avec une grande confiance : *Domine memento mei, cum veneris in regnum tuum ;* et je me représenterai pour ma consolation que Notre Seigneur me répondra : *Amen dico tibi : hodie mecum eris in Paradiso.*

Consummatum est. Après avoir béni et glorifié l'obéissance que le Fils de Dieu rendit à son Père, mourant en la croix comme chef de la nature humaine, pour réparer la désobéissance d'un autre chef, qui nous avait perdus, j'unirai ma volonté à celle de cet adorable chef des hommes et des Anges, pour mourir comme lui, la tête penchée, en signe d'une parfaite soumission aux volontés de Dieu.

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. O si je pouvais être assez heureux pour mourir, ayant en la bouche et dans le cœur ces dernières et très amoureuses paroles, avec lesquelles le Fils de Dieu mourant rendit l'esprit entre les mains de son Père le Dieu vivant !

Les Litanies des Saints, auxquelles on ajoutera l'invocation des Saints et des Bienheureux de la Compagnie de Jésus.

Cette prière de l'Eglise en la Messe de la Passion de Notre-Seigneur : *Domine Jesu Christe, qui de cœlis ad terram de sinu Patris descendisti, et sanguinem tuum pretiosum in remissionem peccatorum nostrorum fudisti, te humiliter deprecamur, ut in die judicii ad dexteram tuam audire mereamur : Venite benedicti. Qui vivis, etc.*

La prière de la Congrégation de Notre-Dame, pour renouveler mon engagement à son service, et à celui de son chaste Epoux saint Joseph, mon bien aimé patron : *Sancta Maria Mater Dei et Virgo, et tu Virginis Sponse, custosque pueri Jesu gloriosissime Joseph, ego vos hodie in dominos, patronos, et advocatos eligo, firmiterque statuo, ac propono me nunquam vos derelicturum, neque contra vos aliquid unquam dicturum vel facturum, neque permissurum ut a meis subditis aliquid unquam contra vestrum honorem agatur. Obsecro vos igitur, accipite me in servum perpetuum. Adsitis mihi in omnibus actionibus meis, nec me deseratis in hora mortis. Amen.*

DEUXIÈME PARTIE

LE DIRECTEUR

A. TRAITÉS SPIRITUELS

INTRODUCTION

Le Père Rigoleuc, par sa vocation de jésuite, et dans cette vocation, par un appel spécial de Dieu doit enseigner les voies de la vie spirituelle : après avoir expliqué ses humbles commencements, décrire ses perfections et ses gloires. Une grâce toute personnelle, les diverses circonstances d'un long ministère, les besoins particuliers des âmes le pressent d'ouvrir aux autres les chemins par où il a passé, de faire rayonner les lumières qui, l'éclairent. Débuts de la vie spirituelle, recueillement intérieur oraison de silence, union divine, obscure nuit de l'âme, état surnaturel ; il explique la Théologie ascétique et mystique « avec une brièveté et une clarté qui ne se rencontrent point dans les Docteurs dont nous avons les ouvrages » (Champion, Préface). Il suffit pour le comprendre de savoir le français et son catéchisme. Le mérite n'est pas petit. Ses *Traité*s et ses *Lettres* ont été composés pour les besoins de son apostolat : je ne crois pas qu'il ait jamais songé à les publier. Il écrit pour les âmes qui lui ont demandé conseil : âmes consacrées à Dieu, âmes de religieuses, de religieuses ursulines surtout, ursulines de Pontivy et de Ploërmel ; il écrit pour des supérieures, il écrit pour des sœurs coadjutrices. Aux unes et aux autres il donne les conseils que lui dictent son lumineux bon sens, son expérience naturelle et surnaturelle. Toutes les âmes peuvent en profiter, y trouver lumière, force, paix, amour ; mais toutes les âmes ne doivent pas prendre pour elles tous ses conseils ; beaucoup sont pour les seules privilégiées des grâces mystiques. Or, le Père Rigoleuc est très net ; les voies mystiques sont des voies réservées, les seules élues doivent y

marcher : « Il y en a d'autres pour qui Dieu n'a que des grâces communes, et qu'il a résolu de ne conduire que par la voie ordinaire, pour des raisons qui nous sont cachées, mais qui tendent à sa gloire et au bien des âmes » (Cf. pp. 128, 225.). Ces grâces extraordinaires ne laissent pas d'ailleurs d'avoir leurs dangers et « après tout il y a des saints dans le ciel qui n'ont jamais marché que par le train commun et qui n'ont pas laissé d'arriver à la perfection » (p. 130).

Humble, ne cherchant qu'à se cacher, inconnu ou presque, de son vivant et longtemps encore après sa mort, le Père Rigoleuc religieux très sage et très prudent possède un esprit curieux, très positif et qui ne se contente pas d'à-peu-près. Comme tous les jésuites il a longuement étudié les *Constitutions* de son ordre, et les ouvrages de Rodriguez ; il note avec soin, pendant son troisième an, les conseils que donne cet auteur pour acquérir l'humilité, (p. 46) (1) ; il a résumé le Traité du cardinal de Bérulle sur l'*Abnégation intérieure*. Mais dans ses écrits il traite surtout de la théologie mystique. Il se sert principalement des notes prises aux conférences du Père Lallemand et des livres de saint Jean de la Croix qu'il a résumés ; il a lu et conseille la *Règle de la volonté de Dieu* de Benoit de Canfeld, les *Sermons* de Tauler. Quand il traite de l'oraison de silence, il cite le bienheureux évêque de Genève (p. 166), et « entre les jésuites, le Père Jacques Alvarez de Paz... au quatrième livre de la *Vie spirituelle*, le Père Louis Dupont dans la préface de ses *Méditations* et dans la *Vie du Père Balthazar Alvarez*, le Père Maximilien Sandaeus, en sa *Théologie mystique*, et le Père de Langle en sa *Conduite spirituelle* ». (p. 166). Il rappelle que le *Directoire* des Exercices de saint Ignace, et le saint fondateur lui-même touchent, sans insister, les mystères des grâces extraordinaires. Il connaît les Révélations, de sainte Brigitte, (p. 235), les œuvres de saint Vincent Ferrier (p. 238), de sainte Catherine de Bologne, (p. 316),

(1) Il conseille encore : la *Grande Guide des Pécheurs*, par Grenade qui ne se peut assez priser, l'*Introduction à la vie dévote de saint François de Sales*, les *Méditations* du Père du Pont ; le livre de la *Connaissance et de l'Amour de Notre-Seigneur*, par le Père Saint-Jure, les *Instructions* du Père Coster, le *Chemin assuré du Paradis*, par le Père de Salo, etc.

de sainte Catherine de Gênes (p. 231), de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, dans le monde Mademoiselle Acarie (p. 333), de sainte Thérèse (p. 146), du Père Jean Avila, cet excellent maître de la vie spirituelle (p. 149), mais il s'est attaché surtout aux ouvrages de saint Jean de la Croix. Quand il peut conseiller de faire un exercice « de la manière que le bienheureux Jean de la Croix l'explique », (p. 286), on sent qu'il est heureux et qu'il a dit l'essentiel.

Pour mieux comprendre ce que ces maîtres lui ont enseigné, ce qu'il médite chaque jour dans son cœur, il a le souvenir des grâces reçues, puissantes, nombreuses ; son expérience ascétique et mystique, dont nous venons de lire les effets merveilleux ; il a les expériences de son apostolat : il en fait connaître quelques-unes (pp. 265-268-272, etc...) ; un tact naturel et surnaturel peu communs.

Son tempérament rude, la rude conduite du Saint-Esprit qui prit plaisir à le mener « par une voie de crainte et à lui découvrir les objets de la foi par des lumières capables de lui jeter la terreur dans le cœur » (p. 58), le portaient sans doute à faire marcher les autres par le chemin où il marchait lui-même. Il a trop de bon sens, trop de largeur d'esprit, il a trop bien compris l'esprit de son Père saint Ignace pour céder à cette pression.

Son premier soin est de reconnaître les dispositions des personnes qui veulent se mettre sous sa conduite, dispositions du corps, dispositions de l'âme, naturelles et surnaturelles. Il s'inquiète de leur humeur : il a tant souffert de la sienne ! Ont-elles un esprit bien fait, un tempérament doux et modéré, une naturelle inclination vers le bien (p. 43). Il les exerce sérieusement. Elle doivent apprendre à se connaître, à fuir le péché comme la peste. Ensuite l'âme doit loyalement et avec énergie s'attaquer à ses passions, source ordinaire de ses fautes, lutter courageusement contre la sensualité, et, par une continuelle mortification, viser à une pureté angélique ; elle doit recevoir avec humilité et sans trop y attacher d'importance les consolations spirituelles (p. 226). Surtout elle doit travailler à sa perfection avec une intention droite, dans la seule vue de Dieu ; résolue d'arriver au but à quelque prix que ce soit ; il y faut un cœur magnifique et libéral, la grâce fera le reste.

Le joug de Dieu est doux et son fardeau léger : l'âme qui le porte doit être une âme heureuse. D'elle-même, elle ne s'arrêtera ni à la crainte, ni à la tristesse. Si la Providence les permet, il faudra les souffrir ; mais « de nous-même nous devons plutôt nous porter à la joie qui est plus de l'esprit de Dieu » (p. 262). Je sens et ne sais comment exprimer la force d'un pareil conseil sous la plume de Rigoleuc ; il a tant souffert et humainement et divinement, et il a tiré un tel profit surnaturel de ses souffrances ! L'âme ne doit pas s'agrir de ses fautes elle doit s'en affliger non dans des vues humaines, mais dans l'esprit de Dieu : l'esprit humain se dépite, se trouble, s'abat ; l'esprit de Dieu en même temps qu'il humilie le cœur par la vue des fautes, le relève par la confiance : « Vous faites encore des fautes, mais quoi ! pensez-vous devoir être parfaite dès le premier jour que vous entrez dans la voie de la perfection ! Dieu vous supporte bien dans vos défauts, supportez-vous aussi vous-même » (p. 275). De même pour la manière de faire oraison, ne pas chercher trop loin ni trop haut. La meilleure oraison est celle pour laquelle nous avons le plus d'attrait, qui nous réussit le mieux, dont nous tirons le plus de profit (p. 265). « C'est une fort bonne oraison que de tenir ferme contre les distractions que l'on a pendant l'oraison, si, nonobstant leur importunité, l'esprit est calme et la volonté arrêtée en Dieu. Vous ne pouvez faire d'oraison plus utile, bien qu'il y en ait de plus délectable » (p. 287). Souvent, c'est quand nous sommes le moins satisfaits de nous-mêmes que Dieu l'est davantage de nous ; mesurer le profit de ses communions par les effets sensibles de la grâce, c'est une faute grossière. (p. 389).

En lisant les *Traité*s et les *Lettres* de Rigoleuc on ne doit pas oublier qu'ils ont été écrits pour des âmes qui semblent appelées à l'union divine, à l'état surnaturel passif, à l'oraison de silence. Ce sont les termes qu'il emploie ; il faut donc bien se garder de prendre pour tous, d'appliquer indistinctement à tous, les conseils qu'il donne pour quelques-uns. Il est un guide merveilleux et sûr pour les âmes en qui Dieu agit beaucoup plus qu'elles n'agissent elles-mêmes, surtout dans l'oraison. Ces âmes d'humeur douce et tempérée doivent avoir « l'entendement affranchi d'erreur et de fausses maximes, l'appétit purgé de leurs passions, l'imagination retirée de leurs égarements, la

mémoire vide du souvenir et des idées des choses de la terre et l'âme établie dans une profonde paix » (p. 218). Elles passent par de grandes tentations de blasphèmes, d'infidélité, de désespoir, d'impureté, par de terribles scrupules, tristesses, peines intérieures et extérieures. C'est le Purgatoire qui précède le « bienheureux état qui est le Paradis de cette vie. » Ces épreuves peuvent être causées par l'esprit humain et par l'esprit malin : les plus redoutables viennent de Dieu « lorsqu'il s'applique lui-même à faire souffrir l'âme, qu'il la regarde comme en colère et qu'il appesantit sa main sur elle, et qu'il lui fait porter le poids de sa justice et sentir l'impression de sa sainteté » (p. 219). La méditation devient alors impossible, l'oraison est affective ; toute l'occupation intérieure doit être de se livrer à la seule vue de Dieu qui ôte toute dévotion sensible, tout goût et consolation spirituelle. « L'entendement se remplit de ténèbres et d'obscurité ; la volonté se trouve froide, aride et stérile, dans l'ennui et dans le dégoût, l'imagination fait de la peine, l'appétit se révolte, on ne sent que de la faiblesse ; ce qui n'empêche pas néanmoins que la volonté supérieure ne se porte toujours au bien et n'ait une extrême horreur du péché. En quoi l'aridité d'épreuve est différente de celle de punition, où la volonté devient lâche pour la pratique du bien, et incline au mal » (p. 220).

Et puis Dieu éclate de nouveau : les clartés de la grâce dissipent les ténèbres, l'âme pénétrée de l'onction céleste se consume dans les flammes de l'amour. La vie se passe dans une perpétuelle vicissitude de consolation et d'épreuves, selon l'ordre établi par Dieu.

Comme saint Jean de la Croix, son grand maître dans les voies mystiques, Rigoleuc met l'âme en garde contre sept vices capitaux : la superbe, l'envie, l'avarice spirituelle, la luxure spirituelle, la gourmandise spirituelle, la colère et la paresse. Nous lisons tout à l'heure les pages et les conseils lumineux de bon sens et d'esprit surnaturel qu'il prodigue.

Voici les principaux devoirs d'un bon directeur : discerner et faire connaître aux âmes les mouvements des différents esprits qui les agitent ; les tenir attentives aux notions divines sans les devancer ; les séparer de toute attache aux créatures ; elles ne doivent rechercher aucune satisfaction naturelle, mais

y renoncer sincèrement et ne les souffrir que par nécessité. Il faut leur recommander le silence, la retraite, le repos d'esprit, le bon emploi du temps, les appliquer surtout à l'étude de Jésus-Christ, à sa connaissance, à son amour, à son imitation. Comme des membres animés de son esprit, elles ne doivent agir que par son mouvement, dans une entière liberté de cœur, avec une parfaite indifférence pour tous les emplois. Il faut les éprouver par les humiliations et les porter à l'amour du mépris ; les habituer à se condamner toujours intérieurement et à ne s'excuser jamais quand on les reprend ; une solide humilité leur est nécessaire. Les contradictions, la pénitence du cœur sont les croix les plus précieuses des âmes extraordinaires, plus elles pèsent, plus ces âmes sont en sûreté. C'est prudence de ne pas leur montrer le cas que l'on fait des grâces éclatantes qui leur sont accordées. Notre esprit enchanté par l'amour de sa propre excellence, est tenté de s'approprier et d'amplifier même les dons de Dieu. Enfin, les directeurs de ces âmes privilégiées doivent se garder de les charger de méthodes et de moyens de perfection qui, bons en eux-mêmes, ne pourraient que les embarrasser : une seule méthode : l'exercice de la présence de Dieu, par exemple, en vaut cent autres ; un seul guide : le Saint Esprit.

Les *Traité*s et les *Lettres* de Rigoleuc, simples réponses souvent à des questions posées, n'ont pas été écrits pour être publiés mais pour l'instruction d'un petit nombre d'âmes dont Dieu lui avait donné la conduite. Le Père Champion qui les réunit le premier, y « trouva tant de lumière et d'onction qu'il les jugea dignes de voir le jour ». Il jugeait bien. Rigoleuc est d'une admirable précision, c'est la clarté même ; il écrit sur les problèmes les plus obscurs des sciences mystiques avec les mots usuels, à la portée de tous. Il présente dans une telle lumière des idées difficiles à saisir que tous peuvent les comprendre sans grand effort. Il ne résout pas tous les problèmes, mais il les expose clairement, et clairement encore il dit ce qu'il pense.

Pour lui trois sortes d'oraisons : la méditation ou oraison de discours pour ceux qui commencent ; l'oraison affective pour ceux qui avancent ; l'oraison de silence pour les âmes plus élevées. Il les définit, il les explique nettement, nettement il

donne les avis qui conviennent à chaque état, avis courts, multipliés, numérotés : conseils pour l'âme, conseils pour le directeur, points sur lesquels il faut interroger, signes pour discerner les progrès, remarques pour les voies communes, remarques pour les voies extraordinaires. Jamais il ne hausse la voix, pas d'exclamations, pas de grands gestes, ni de lyrisme ; un homme qui voit, qui sait, qui a l'expérience, et qui parle pour dire quelque chose. Sous les mots, dans la sobriété des images, le feu d'une sensibilité contenue, mais ardente. Il n'a pas peur de l'objection, il la formule telle qu'il la conçoit, et il la conçoit bien ; sa réponse claire, juste, est imprégnée de surnaturel.

Le Père Champion s'est efforcé de donner au style de Rigoleuc « l'exactitude et la pureté que l'on recherche fort dans le siècle où nous sommes » (1686), (préface). Ses corrections consistent à couper et alléger les phrases souvent longues et lourdes ; il supprime les mots vieillies, quelquefois même, et il a tort, il adoucit certaines audaces d'expression ; c'est à peu près tout. (Cf. *Qui a écrit la Doctrine spirituelle du Père Lallemant : Revue d'Ascétique et de Mystique*, juillet 1924, p. 267.) Il sera facile de s'en convaincre si l'on veut prendre la peine et le temps de comparer le texte des *Traité*s et des *Lettres* avec le texte des *Instructions ecclésiastiques*, que nous donnons dans la troisième partie : *l'Apôtre des prêtres*. Champion n'a pas revu le second, nous avons là du pur Rigoleuc.

Champion a édité les *Traité*s dans l'ordre suivant :

TRAITÉ I : *L'aimable Jésus,*

TRAITÉ II : *L'homme d'oraison,*

TRAITÉ III : *Le pur amour,*

TRAITÉ IV : *Abrégé de conduite spirituelle,*

TRAITÉ V : *Instruction aux religieuses pour la réception des novices.*

J'ai cru bien faire en modifiant cet ordre, sans rien changer au texte lui-même.

TRAITÉ I : *Abrégé de conduite spirituelle,*

TRAITÉ II : *L'homme d'oraison,*

TRAITÉ III : *Le pur amour,*

TRAITÉ IV : *L'aimable Jésus.*

A. ces traités j'ai joint en appendice : *l'Instruction aux religieuses pour la réception des novices.*

Dans ces traités, les répétitions sont nombreuses. Il ne faut pas se regretter. Les enseignements, les conseils de Rigoleuc sont encore plus à méditer qu'à lire. Et pourtant seulement à les lire, il paraît impossible de ne pas y trouver une profonde satisfaction. Non seulement la joie surnaturelle de vivre au contact d'une âme humble, aimante, généreuse, âme d'apôtre et de saint, à sa lumière, dans sa flamme ; mais aussi la joie naturelle plus humble sans doute, mais si prenante à certaines pages, de goûter dans un style simple, au rythme souple et sonore, aux mots gonflés de sève jeune et ardente, aux images et aux sentiments agrandis et illuminés de reflets éternels, les émotions, les bonheurs et les tristesses, les colères et les pitiés, les consolations et les épreuves, le zèle, la charité d'un cœur d'apôtre, si surnaturel et si humain qu'on cherche ce qui pourrait lui manquer et de l'homme et du saint.

On me permettra de l'écrire puisque c'est la vérité. En lisant les *Traités*, les *Lettres*, les *Instructions ecclésiastiques*, bien des fois le souvenir de Pascal est revenu à ma mémoire. Au risque de l'écraser sous un tel rapprochement, je veux pourtant dire que l'humble jésuite qui s'est usé dans les missions bretonnes, qui, monté sur son méchant petit cheval, a parcouru tant de fois les collines et les campagnes du Morbihan, inconnu et quelquefois méconnu de ceux qui avaient pourtant des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, (p. 47), l'auteur des *Traités* et des *Lettres* est de la même famille intellectuelle et de la même race d'écrivains que l'auteur des *Pensées*. L'infini, l'éternité les tourmentent et les effraient également. Ces deux âmes portent partout, flèches qui ne veulent pas lâcher la plaie, des impressions, des sentiments, des pensées qui les torturent et résisteraient, écrit Rigoleuc, « à la force de toute une éternité ». La géniale empreinte n'est pas sur toutes les pages ; elle en marque plusieurs avec une telle puissance que, pour ne pas la voir, il faut fermer les yeux.

TRAITÉ I

ABRÉGÉ DE CONDUITE SPIRITUELLE OU AVIS PRINCIPAUX POUR LA PERFECTION

CHAPITRE PREMIER

LE CHEMIN DE LA PERFECTION

Il le propose à une personne qui l'avait prié de le lui tracer en peu de mots.

Vous me demandez quelques avis touchant le dessein que Dieu vous inspire de travailler solidement à votre perfection, et vous souhaitez que je vous trace brièvement le chemin par où vous devez marcher, et l'ordre que vous devez tenir dans cette sainte entreprise.

Pour satisfaire à vos désirs je veux d'abord vous avertir que ce que je vous marquerai ici en peu de mots, est un ouvrage de longue haleine, et dont l'étendue est si vaste et l'exécution si difficile, qu'à peine les âmes les plus ferventes en peuvent-elles venir à bout en plusieurs années.

I. Embrassez la perfection avec une intention pure dans la seule vue de Dieu, vous dépouillant de tous vos intérêts, renonçant à toutes les vues humaines, et vous gardant des subtiles recherches

de l'amour-propre, qui se glisse même dans les voies de la grâce, où il cause de grands désordres, si l'on n'en prévoit de bonne heure les artifices pour en éviter les surprises.

II. Entrez dans le chemin de la perfection avec une volonté déterminée d'arriver à quelque prix que ce soit au but où vous prétendez, tenant pour assuré que le succès de cette entreprise dépend beaucoup plus, après le secours de la grâce, du courage et de l'ardeur avec laquelle vous vous y porterez, que de toute autre chose.

III. Espérez de Dieu de grandes et signalées faveurs avec une confiance généreuse et digne de la qualité d'enfant de Dieu, et d'héritière des mérites de l'Homme-Dieu. Persuadez-vous d'un côté que tous les trésors de la grâce vous sont ouverts non seulement par le mérite de la mort de Jésus-Christ, mais encore par l'inclination infinie que Dieu a de se communiquer, et de l'autre, que les sentiments bas et ravalés que nous avons ordinairement de Dieu et de l'amour qu'il nous porte, nous éloignent aussi bien de lui que l'orgueil et la présomption.

IV. Joignez à cette confiance un cœur magnifique et libéral, qui se donne à l'esprit de Dieu sans réserve, vous souvenant que comme la nature et l'amour propre rétrécissent le cœur, l'abaissent et le lient à la créature, la grâce et la charité l'élargissent sans bornes, et le portent à servir Dieu dans un abandon général de soi-même et de toutes les choses créées.

Voilà les dispositions que vous devez apporter au dessein de votre perfection. Maintenant, pour ce qui en regarde l'exécution :

I. Travaillez avant toutes choses à vous défaire de vos péchés ordinaires, n'en différant non plus le remède que vous feriez celui de la peste si vous en étiez frappée. Ce ne sont que les seuls actes particuliers des péchés que je vous propose d'abord à combattre : mais la victoire que vous en remporterez, détruira aussi peu à peu les mauvaises habitudes et les passions par la cessation des actes qui les entretiennent.

II. Après vous être fait quitte de vos péchés les plus ordinaires, pour en arracher la racine, attaquez directement vos passions l'une après l'autre avec une sainte haine de vous-même, tenant pour certain qu'une âme qui est encore sujette à ses passions, n'a besoin d'autre démon pour la porter au péché, que de sa passion qui l'y entraîne par un penchant qui ne peut être arrêté que par le secours de la grâce.

III. Comme rien n'empêche davantage le progrès de l'âme que le corps et les choses matérielles, vous vous appliquerez efficacement à vous en dégager, renonçant avec un grand courage non seulement aux plaisirs et aux attraits de la sensualité, mais encore au commerce des sens, hors de l'usage raisonnable de la vie et de la société humaine. Ainsi vous aspirerez par une continuelle mortification, à la pureté des esprits séparés de la matière, et vous tâcherez de ne recevoir aucun mouvement de plaisir sensible hors de la nécessité, suivant cette maxime des Saints, que tout plaisir des sens détourne l'esprit de son principe et l'éloigne des communications divines, séduit la raison, affaiblit la liberté, et répand son venin dans toutes les puissances de l'âme.

IV. Pour ce qui regarde l'occupation et l'action, bornez-vous à ce que votre office et l'obéissance vous en imposent, et n'en prenez pas davantage par votre propre choix ; vous souvenant que l'action doit toujours être tellement modérée, qu'elle n'occupe jamais seule tout l'esprit, et ne le jette au dehors, de telle sorte qu'il ne lui reste plus assez de force et de vigueur, au dedans, pour soutenir l'impression des choses extérieures sans préjudice de l'intérieur. Évitez donc autant que vous pourrez toute sorte de soins superflus, d'intrigues et d'empressement, et même cette multiplicité de vues, de desseins, de pratiques, d'intentions et d'actes, qui dissipent le cœur, et tenez-vous dans une si grande simplicité d'esprit et d'intention, que dans tous les divers événements de la vie, vous n'ayez qu'une seule occupation intérieure, savoir : d'aimer Dieu et d'accomplir sa volonté également en toutes choses.

Fuyez tant que vous pourrez les inégalités d'humeur qui viennent du tempérament, ou des fâcheuses occurrences. Ces sortes d'altérations, outre qu'elles ne sont pas communément sans péché, troublent la paix de l'âme, choquent l'esprit de Dieu, et empêchent les effets de la grâce, dont la douceur doit paraître sensiblement dans votre conduite et dans toutes vos actions.

VI. Arrêtez cette vivacité d'esprit qui nous porte naturellement à une curiosité insatiable de tout voir et de tout savoir, et à une démangeaison de juger de toutes choses, et d'en dire notre sentiment. Ignorez volontiers ce que Dieu ne vous oblige pas de savoir, et tout ce qui serait nuisible ou indifférent à l'égard de la vie de l'esprit.

VII. Quoique vous ne deviez nullement vous attacher à la dévotion sensible et aux douceurs et consolations spirituelles, recevez-les cependant avec humilité et indifférence lorsque Dieu vous les donne, et correspondez-y de votre part avec l'intention la plus pure que vous pourrez. Elle le sera d'autant plus que vous serez dégagée de tous les goûts sensibles.

VIII. Pour arriver à la parfaite possession de Dieu à laquelle vous aspirez, il faut vous résoudre à passer par une plus grande et affreuse solitude, où vous vous dépouillerez non seulement de l'affection des créatures, mais encore de leur souvenir et de leur idée, loin de cette foule d'images et de pensées inutiles que le commerce des hommes et les occupations extérieures nous laissent, loin de l'embarras et du trouble des passions : de sorte que votre esprit au lieu de s'amuser à raisonner sur les impressions qu'il a reçues des affaires et des objets qui frappent vos sens, se tienne recueilli et s'accoutume peu à peu à ce silence mystique, où l'on n'entend que la voix de l'Époux céleste.

IX. Après cela il ne reste plus qu'à vous élever à la plus haute région de la vie spirituelle, au-dessus de toutes les choses dont le monde a de l'horreur, comme sont la pauvreté, la douleur, les maladies, le mépris, les persécutions. C'est là que par une pleine victoire de vos passions et par une abondante effusion de la grâce qui accompagne toujours la croix, vous commencerez à goûter quelque chose du repos et de l'éternité bienheureuse. Vous posséderez votre âme dans une paix profonde et une constante égalité, sans que rien la puisse troubler. Vous verrez d'un même œil

tous les divers accidents de la vie, et vous deviendrez comme incorruptible dans l'élément de la corruption.

Pour vous établir dans cette haute perfection, représentez-vous par une foi vive, les affections et les souffrances comme les moyens que Dieu, par une souveraine sagesse, a ordonnés de toute éternité pour se procurer de la gloire par vous, et pour exécuter votre salut ; comme les remèdes qu'il vous a préparés, et qu'il vous applique pour guérir les maladies de votre âme ; comme les livrées de Jésus-Christ crucifié ; comme le caractère et les traits de sa ressemblance.

Considérez-les encore dans le cœur de cet aimable Sauveur, d'où vous les verrez sortir et descendre sur vous par un écoulement du même amour qui l'obligea de mourir pour vous sur la Croix ; et dans cette vue, sans vous arrêter à goûter l'amertume de vos peines, et à vous en occuper, ni à écouter les plaintes de l'amour-propre et les tendresses de la nature, ni à compatir à ses faiblesses, adorez les secrets de la Providence, et reconnaissez dans sa conduite des fins adorables et divines, quoiqu'elles vous soient inconnues.

Enfin, élevez votre esprit au-dessus de notre façon commune et grossière de connaître les objets, et, empruntant la lumière de l'éternité, regardez vos souffrances non plus comme dans le temps où nos passions leur donnent un faux visage, mais comme dans l'éternité, où vous verrez qu'elles auront établi ou étendu le Royaume de Dieu en vous, qu'elles auront acquitté des peines immenses que vous deviez payer pour vos péchés à la justice de Dieu, et qu'elles vous auront mérité la plus

grande partie des couronnes et de la gloire dont vous jouirez. Ainsi entrant par avance dans les sentiments que les Bienheureux ont de leurs souffrances et de leurs travaux passés, vous souffrirez non seulement avec patience, mais encore avec joie les disgrâces de la vie et toutes les croix qui vous arriveront.

CHAPITRE II

MOYEN DE SE BIEN CONNAÎTRE SOI-MÊME

Toutes les âmes qui sont en état de grâce ne se conduisent pas toujours par l'esprit de la grâce. On se laisse souvent conduire par ses passions, et l'on ne fait point scrupule de pécher. Dans la plupart de ses actions on ne suit que les mouvements de la nature, et il ne se trouve que fort peu de personnes qui marchent en esprit sous la conduite de la grâce.

Ainsi l'on peut distinguer trois différentes voies, celle des passions et du péché, celle de la nature et du sens, celle de la grâce et de l'esprit. Voyons dans laquelle de ces trois voies nous sommes engagés ; et pour nous connaître encore mieux nous-mêmes, ajoutons un examen général sur les défauts et les péchés les plus ordinaires.

§ I

La voie des passions et du péché.

Voici les démarches que l'on y fait : 1. Les passions déréglées. 2. L'humeur et les inclinations immortifiées. 3. Les affections basses et terrestres,

et l'attache aux créatures. 4. Le jugement propre et les fausses maximes. 5. L'amour propre, et la propre volonté. 6. Les péchés et les fautes habituelles que l'on commet contre les lumières du Saint-Esprit. 7. Les imperfections volontaires dont on ne tient compte. 8. Les doutes et les perplexités d'une conscience peu timorée. 9. Le libertinage des sens et de l'esprit. 10. Les égarements de l'imagination, la dissipation des pensées, la dissolution intérieure. 11. La faiblesse, la langueur, la nonchalance et la paresse. 12. La recherche de sa propre estime, de ses commodités et de ses intérêts. 13. L'obstination à suivre ses propres vues. 14. L'antipathie et l'aversion pour certaines personnes, pour les devoirs de son état, pour les emplois de l'obéissance. 15. L'inconstance dans la pratique du bien, l'horreur des difficultés qui se rencontrent dans la vertu, les révoltes intérieures contre l'esprit de la grâce. 16. Le découragement et le désespoir de se surmonter. 17. Les remords de la conscience, les troubles de l'esprit, le dégoût, l'ennui et la tristesse.

Cette voie mène les âmes : 1^o à de grandes chutes ; 2^o à une tiédeur incurable ; 3^o à une espèce d'endurcissement dans le péché ; 4^o à un aveuglement d'esprit où l'on ne connaît plus les péchés ; 5^o à de grandes et continuelles tentations ; 6^o à l'incertitude de son salut et au danger de se perdre.

§ II

La voie de la nature et du sens.

Les traces par lesquelles on la peut reconnaître, sont : 1. La sensualité dans les plaisirs des sens ou

de l'esprit, la tendresse pour soi-même, l'amour du repos, etc. 2. La sensibilité dans le mépris et dans les incommodités. 3. L'inconstance à suivre une conduite réglée, les changements et la multiplicité des moyens de perfection qu'on recherche. 4. La faiblesse et la lâcheté à agir, à souffrir et à se vaincre. 5. Les actions purement naturelles. 6. L'empressement à vouloir avancer et à connaître son progrès. 7. Le manque de liberté d'esprit, et un asservissement à certains moyens et à certaines pratiques de perfection. 8. L'attache à ses sentiments et à ses vues. 9. La curiosité et le désir d'acquérir de nouvelles lumières. 10. Le dérèglement de l'imagination, de la mémoire et de l'entendement. 11. L'inquiétude et le trouble. 12. Le rétrécissement de cœur pour embrasser le bien. 13. L'impatience et l'ennui dans les sécheresses. 14. Une avidité pour les dons de Dieu, et un désir déréglé des choses extraordinaires. 15. Les sensualités spirituelles, et l'attache aux consolations et aux sentiments de dévotion. 16. Une confiance présomptueuse dans les grâces qu'on reçoit et dans ses propres forces. 17. Des recherches scrupuleuses pour s'assurer touchant son état intérieur. 18. Une conduite trop humaine et politique. 19. L'aigreur et l'amertume pour les fautes d'autrui. 20. Le mépris des autres. 21. La précipitation, l'inconsidération, l'inadvertance, les omissions. 22. L'ignorance des mouvements de son cœur. 23. L'illusion dans les choses spirituelles.

Cette voie aboutit : 1^o au désespoir de la perfection, sans faire aucun progrès ; 2^o au danger de retourner en arrière et de se relâcher ; 3^o à une vertu et une perfection plâtrée.

§ III

La voie de la grâce et de l'esprit.

En voici les journées et le progrès : 1. La croix du sens et de l'esprit qui consiste dans la parfaite mortification des sens extérieurs et intérieurs, de l'entendement, de la mémoire et de la volonté, dans la sécheresse, l'obscurité, les peines secrètes et inconnues. C'est ce que le Bienheureux Jean de la Croix appelle obscure nuit du sens et de l'esprit. 2. Recevoir la grâce dans sa plénitude, et y correspondre fidèlement. 3. L'abandon général de soi-même entre les mains de Dieu, avec une parfaite confiance en sa providence. 4. La nudité, solitude et liberté d'esprit, avec une parfaite abnégation de soi-même. 5. Ne chercher et ne goûter que Dieu seul. 6. Ne dépendre intérieurement que de Dieu, et lui être parfaitement soumis. 7. Marcher dans le vide de la foi, de l'espérance et de la charité de la manière que nous l'expliquerons au petit traité de l'obscur nuit de l'âme.

Le terme de cette voie est : 1^o une parfaite santé de l'âme, qui consiste en ce que ses sentiments sont dans la vérité, et ses affections dans la droiture et la pureté de la grâce ; 2^o une étroite union avec Dieu ; 3^o une intime jouissance de Dieu et un doux repos en lui ; 4^o un banquet mystique où l'on goûte les pures délices des dons et des fruits du Saint-Esprit ; 5^o un amour de Dieu qui lie l'âme, qui la brûle, qui la blesse, qui la fait languir, et qui la consume jusqu'au point de perfection que Dieu demande d'elle.

§ IV

Réflexion sur ces trois voies.

A la vue de ces trois différentes voies chacun peut reconnaître l'état de son âme, quelle route il suit, et le terme où il doit aboutir.

La première est mauvaise, et non seulement contraire à la perfection, mais encore périlleuse pour le salut. C'est pourquoi il faut soigneusement s'en retirer, afin de ne s'y pas perdre et de ne se pas exposer au danger d'une malheureuse éternité.

La seconde, bien qu'elle ne soit pas si opposée à la grâce, ni si dangereuse que la première, s'écarte néanmoins de la perfection, de sorte qu'on n'y arrivera jamais en la suivant. On y passe d'ordinaire avant que d'arriver à la troisième, qui est celle que l'on doit chercher, et qui n'est que pour ceux qui marchent avec Dieu dans une parfaite plénitude de cœur.

La troisième est la seule voie de l'Esprit de Dieu, de la perfection et de l'état surnaturel, où l'on trouve la paix, le repos, toute sorte de contentement, et un Paradis terrestre. Ce chemin est rude, étroit et difficile d'abord ; mais dans la suite on le trouve doux, aisé, agréable et heureux au-dessus de toutes les félicités de la vie présente. Les cœurs y rencontrent leur centre et un gage assuré de la gloire qui les attend dans l'éternité.

§ V

Examen sur les péchés et les défauts ordinaires
pour rendre compte de son intérieur.

Les points sur lesquels il se faut examiner, sont :

I. Les péchés. Il faut voir quels péchés on commet le plus souvent ; si c'est de propos délibéré, contre les lumières de la grâce, ou seulement par fragilité, par surprise, dans le premier mouvement d'une passion ; si l'on n'a point déjà contracté l'habitude de quelque péché véniel, et combien elle est forte ; si l'on est intérieurement repris de ses fautes ; si c'est au même temps qu'on les commet, ou seulement après ; si au moment que la faute est représentée à l'esprit, l'on désiste et l'on se rétracte sans hésiter ; si à la vue de ses fautes on se laisse aller au découragement et au trouble, ou si l'on se sent encouragé à se relever promptement et à mieux faire à l'avenir, et si l'on rentre incontinent dans la paix de son âme ; quelle force ou quelle faiblesse, quelle retenue ou quel emportement l'on ressent dans les occasions du péché.

II. Les actions de la journée, les fonctions de son emploi, les devoirs de son état. Il faut les parcourir et voir comment on s'en acquitte, en quoi l'on y manque, quelle en est la cause et l'occasion.

III. Les sens extérieurs et les puissances de l'âme. Il faut en rechercher les dérèglements ordinaires, comme les regards curieux, les paroles inutiles, les satisfactions sensuelles, les pensées vaines, etc.

IV. Les passions, l'humeur et les inclinations

naturelles. Il faut tâcher de connaître à quelles passions l'on est le plus sujet : quelles sont leurs causes et leurs effets : en quelles occasions elles s'échauffent davantage, etc. Si l'on suit son humeur et son penchant naturel sans se faire violence. C'est là un des plus grands obstacles de la perfection, et communément l'on ne travaille point assez à le détruire.

V. La manière de pratiquer le bien : si c'est lâchement et avec tiédeur, ou courageusement et avec ferveur ; si l'on omet quelque chose du bien que Dieu inspire et dont il présente l'occasion ; si l'on se laisse aller à des inutilités, etc.

VI. Quel fruit on tire de la fréquentation des Sacrements, et quelle préparation l'on y apporte.

VII. Si l'on est souvent rappelé à veiller sur soi-même.

VIII. De quelle manière on se comporte lorsque les secours de la grâce sont faibles, et que l'on est comme abandonné à soi-même.

Les personnes un peu plus avancées doivent s'examiner sur les fautes les plus subtiles de la vie spirituelle.

I. Si elles s'attachent aux lumières et aux douceurs de la grâce ; si elles s'amuse à les regarder et à les goûter ; si elles y ont de la complaisance ; si elles les recherchent et font des efforts pour les avoir, ou pour en rappeler le souvenir quand elles sont passées, au lieu de les recevoir avec une entière abnégation et une pure intention de coopérer aux desseins de Dieu ; si elles tâchent de prolonger ou d'accroître par leur propre opération les mouvements de la grâce ; si elles s'y appuient trop, et avec quelle sorte de présomption ; si elles

estiment les grâces qu'elles reçoivent plus grandes qu'elles ne sont en effet, et si elles prennent de là occasion de s'élever au-dessus des autres, et de mépriser ceux qui n'en ont pas de semblables ; si par attache aux grâces sensibles ou extraordinaires, elles ne donnent point lieu aux illusions du démon, et en quoi ; si elles coopèrent fidèlement aux grâces qu'elles reçoivent, et si elles tâchent de s'affermir dans les bons effets que la grâce produit, et d'en faire le bon usage que Dieu prétend.

II. Si par un esprit de propriété, et par un orgueil secret elles ne s'attribuent point le succès de leur avancement spirituel.

III. Si les puissances de l'âme sont bien soumises à la conduite du Saint-Esprit ; si l'imagination est encore inquiète et vagabonde ; si la mémoire est sujette au trouble que cause le souvenir importun des objets ; si l'appétit inférieur est bien purifié ; si l'entendement et la volonté s'accoutument à se tenir aisément dans ce vide qui dispose à recevoir les opérations et les dons de Dieu.

IV. Si l'on est arrêté à son sens : défaut à quoi les personnes spirituelles doivent bien prendre garde.

V. Si l'on est dans une véritable indifférence pour toutes les choses purement naturelles, ne désirant pas davantage les plus commodes que celles qui le sont le moins.

VI. Si l'on a des inégalités dans le service de Dieu ; si les changements de temps causent une altération d'humeur, et combien la nature agit.

Il est encore fort utile pour acquérir une plus parfaite connaissance de soi-même, d'examiner :

I. Si l'on sait discerner les mouvements des divers esprits.

II. A quoi l'on se sent plus porté soit par l'Esprit de Dieu soit par l'instinct de la nature, ou par la suggestion du malin esprit.

III. Si l'on a beaucoup de lumières et d'inspirations pour le bien : si l'on se procure ces bons mouvements par sa propre industrie et par son travail, ou s'ils sont donnés par l'opération de Dieu, et quel usage on en fait.

IV. De quelle manière on a la présence de Dieu pendant le cours de la journée, et quel profit on en tire.

V. Quelle sorte d'oraison l'on fait ; si l'on s'y trouve de temps en temps, ou même toujours dans l'impuissance de faire des actes ; si l'on a de la difficulté à réciter les prières vocales.

VI. Si à chaque action l'on renouvelle son intention, ou si l'on demeure habituellement dans une simple attention à Dieu parmi les diverses occupations de la journée.

VII. Si lorsqu'on se sent attiré à n'agir que par le mouvement de l'Esprit de Dieu, on manque à suivre cet attrait, agissant par son propre esprit ; si c'est de propos délibéré, avec advertance ou par surprise, et en quelles occasions ; si c'est en des actions importantes.

VIII. Si l'on est toujours conduit de la même manière, ou si l'on change souvent d'état.

IX. Quel désir on a de souffrir pour Notre-Seigneur : si les souffrances pénètrent l'âme et lui sont trop sensibles ; si l'on a des sécheresses et des peines intérieures : en quelle posture l'esprit se tient alors : s'il a de la force ou de la faiblesse, s'il s'attendrit sur soi-même.

X. Si l'on connaît et si l'on pratique l'anéan-

tissement actif et le passif, et l'opération interne, selon que l'expliquent quelques maîtres de la vie spirituelle.

CHAPITRE III

MOYEN DE CONNAITRE LES AMES QU'ON PREND
SOUS SA CONDUITE, ET DE METTRE SA CONSCIENCE
EN SURETÉ.

§ I.

Points sur lesquels on doit les interroger.

I. Depuis quand, et de quelle manière elles ont été attirées au service de Dieu.

II. Quelle idée de perfection elles se sont proposée.

III. Si elles font l'oraison mentale, et depuis quand ; quelle est leur manière d'oraison, quelle préparation elles y apportent et quelle facilité elles y ont ; quelle est leur disposition à l'égard des prières vocales.

IV. Quel attrait elles ont pour la solitude et le recueillement, et si elles ont la présence de Dieu familièrement pendant la journée.

V. De quel esprit elles sont plus touchées : si c'est de la crainte ou de l'amour.

VI. Quelle vigilance elles apportent à la garde du cœur, si elles en observent les divers mouvements ; si elles distinguent ceux de la nature, ceux du malin esprit, et ceux de l'Esprit de Dieu.

VII. Comment elles s'acquittent des devoirs de

leur état : comment elles gardent leur règlement de vie, leurs vœux et leurs règles.

VIII. Quelles peines elles ont à se surmonter ; en quoi elles ressentent plus de difficultés, et quelle violence elles se font.

IX. Si elles connaissent leurs défauts : quelles mauvaises habitudes elles ont ; à quelles passions elles sont le plus sujettes, et si elles s'y laissent aller volontairement ; si elles ont quelque attache à quelque imperfection dont elles ne veulent pas se défaire ; si elles font des fautes avec vue, ou si elle ne pèchent d'ordinaire que par surprise et par fragilité.

X. Si elles reconnaissent leurs fautes dès le moment qu'elles les ont commises, et si elles sont intérieurement reprises et châtiées de Dieu.

XI. Par quelles tentations et quelles épreuves elles ont passé : si elles durent encore, et comment elles s'y sont comportées.*

XII. Si elles ont beaucoup ou peu de consolations spirituelles et de dévotion sensible ; si elles expérimentent des vicissitudes dans leur esprit, des ténèbres, des aridités, des dégoûts, et d'autres peines intérieures.

XIII. Quel désir elles ont de souffrir, et quelle part Notre-Seigneur leur a donnée à sa croix.

XIV. Quelles mortifications elles pratiquent et quel amour elles ont pour la pénitence.

XV. Quel usage et quel profit elles font de la confession et de la communion : comment elles s'y disposent, et surtout de quelle manière elles agissent après la communion.

XVI. Combien de temps elles donnent à la lecture spirituelle, et quels livres elles goûtent le plus.

XVII. Quelle dévotion elles ont pour Notre-Seigneur et pour ses mystères, pour la Sainte Vierge et pour les Saints, et quelles grâces elles en ont reçues.

XVIII. Ce qu'elles croient qui met le plus d'obstacle aux desseins de Dieu en elles, et ce qui retarde davantage leur avancement spirituel.

§ II

**Marques pour discerner les âmes
qui sont dans la voie illuminative.**

Voici les plus certaines, et celles sur quoi l'on peut fonder un jugement plus sûr :

I. Les âmes qui marchent dans cette voie ne pèchent ordinairement que par surprise, par ignorance et par faiblesse, et ne voudraient pas faire la moindre faute de propos délibéré.

II. Elles évitent soigneusement toutes les occasions de pécher, même véniellement et par surprise.

III. Elles ne sont plus guère sujettes aux passions, et n'ont plus guère d'affections dérégées.

IV. Elles ne s'amuse point à discuter avec les tentations et les amorces du péché.

V. Elle répriment courageusement les premiers mouvements qui s'élèvent en elles contre la vertu.

VI. Elles sont soigneuses, ferventes, constantes, toujours égales et fidèles à suivre la conduite du Saint-Esprit, pleines de bon desirs, n'omettant presque rien de la perfection qu'elles peuvent pratiquer, et aspirant toujours à une plus haute perfection.

§ III

Marques du progrès des âmes dans l'oraison.

On peut juger qu'une âme s'avance dans l'oraison :

I. Quand elle s'y porte de jour en jour plus volontiers, qu'elle n'a pas de peine à s'y préparer et à s'y tenir ; qu'elle n'y a que peu de distractions, ou que, si elle en a, le fond de l'esprit demeure toujours recueilli, et la volonté attachée à Dieu.

II. Quand elle ne peut presque faire oraison que sur un sujet, comme sur la connaissance de ses misères et de son néant, sur l'abandon d'elle-même à la Providence, etc. ; quand elle ne fait que fort peu d'actes, qu'elle agit plus de la volonté que de l'entendement, et qu'elle demeure aisément dans une simple attention à Dieu.

III. Quand elle se trouve quelquefois dans un calme et un repos extraordinaire ; qu'elle se sent tout occupée de Dieu ; qu'elle reconnaît que les mouvements qui la touchent, viennent bien plus de l'Esprit de Dieu, que de son propre esprit, de son travail, et du sujet qu'elle médite.

IV. Lorsque hors de l'oraison et pendant la journée elle est presque toujours appliquée à Dieu : que dans l'action et parmi les occupations extérieures, elle n'est guère divertie de la présence de Dieu, ou que son esprit y est souvent rappelé.

V. Lorsqu'elle s'établit de plus en plus dans le recueillement, dans l'amour et le désir de la solitude, dans la voie intérieure.

VI. Quand enfin, elle devient de jour en jour

plus mortifiée, plus humble, plus douce, plus fervente, plus constante dans le bien, plus dégagée des créatures, plus soumise et plus unie à la volonté de Dieu.

§ IV

Règles pour mettre en sûreté de conscience les personnes séculières.

Comme rien ne nous est de plus grande importance que le salut de notre âme, nous ne devons rien procurer avec plus de soin que de nous tenir toujours autant qu'il est possible en sûreté de conscience. C'est à quoi serviront les maximes qui suivent.

I. Avoir une résolution inviolable de ne commettre jamais aucun péché mortel pour quelque sujet que ce soit. Quiconque n'est pas encore affermi dans ce bon propos, est encore dans le prochain danger de sa damnation éternelle.

II. S'éloigner des occasions du péché, des lieux et des compagnies où l'on a coutume d'offenser Dieu, et ne s'exposer jamais au péril de pécher mortellement, quelque ferme que semble être la résolution qu'on a de ne point se laisser aller au péché dans l'occasion du péché.

III. N'avoir aucune habitude ou inclination qui tende au péché mortel ; ou si l'on en a quelqu'une, travailler efficacement à s'en défaire.

IV. Si par malheur on venait à tomber dans le péché, s'en relever sur l'heure même par la contrition, et s'en confesser au plus tôt.

V. Dans le doute du péché mortel n'agir jamais que l'on ne s'en soit fait éclaircir auparavant.

VI. Ne donner à personne aucun scandale ou occasion du péché, sous prétexte que l'on n'a point mauvaise intention.

VII. Connaître ses principaux défauts et sa passion dominante, les combattre, en prévoir et fuir les occasions autant qu'il est possible sans jamais s'y commettre. Que s'il arrive quelquefois qu'on en soit vaincu, s'imposer quelque pénitence, comme une aumône, une mortification, ou quelque autre vertu de piété ou de charité.

VIII. Garder fidèlement les Commandements de Dieu et ceux de l'Eglise, et les faire observer à ceux sur qui l'on a quelque autorité : s'acquitter exactement des devoirs de son état, et ne souffrir jamais que Dieu soit impunément offensé par ses domestiques et ses sujets, si l'on en a la connaissance.

IX. N'avoir ni haine ni sentiment de vengeance pour personne, et si l'on a blessé l'honneur ou la réputation de quelqu'un, lui faire la satisfaction qu'un sage Confesseur ordonnera.

X. N'aimer les biens temporels que selon la raison ; ne faire tort à personne ; et si l'on a fait quelque injustice à quelqu'un, la réparer le plus tôt que l'on pourra selon l'avis de son Confesseur ; ne rien devoir à personne, et si l'on doit quelque chose, payer ses dettes le plus promptement qu'il sera possible. C'est une chose terrible que de paraître au jugement de Dieu, le bien d'autrui entre les mains.

XI. Faire tous les ans une Confession générale depuis la dernière année, avec toute l'exactitude

qu'on y apporterait si l'on savait qu'on n'en dût jamais faire d'autre.

XII. Se confesser et communier une ou deux fois le mois, avec la disposition que demande le Sacrement de la Pénitence et celui de l'Eucharistie.

XIII. Se confesser toujours à un même Confesseur que l'on ait choisi, avec la discrétion que requiert un choix de cette importance.

XIV. Avoir une dévotion particulière à la Sainte Vierge, à saint Joseph, à l'Ange Gardien, et à quelques autres saints en qui l'on aura plus de confiance.

XV. Faire volontiers l'aumône aux pauvres, se souvenant que c'est à Jésus-Christ qu'on la fait, et qu'au sortir de cette vie l'on n'emportera de tous ses biens que les aumônes qu'on aura faites. C'est là proprement l'héritage des âmes charitables, et leur revenu devant Dieu pour toute l'éternité.

XVI. Souffrir patiemment pour l'amour de Dieu les peines et les adversités qui se rencontrent dans la vie, et porter volontiers sa Croix à la suite de Jésus-Christ crucifié.

XVII. Pardonner généreusement les injures, se souvenant que Dieu nous traitera de la même manière que nous aurons traité notre prochain.

XVIII. Se retirer le plus qu'on peut des compagnies, et s'adonner au recueillement et à l'oraison.

§ V

Règles pour mettre en sûreté de conscience
les âmes scrupuleuses.

Entre les personnes qui souffrent des troubles

de conscience et des peines d'esprit, il y en a deux sortes. Les uns ont de grands désirs de servir Dieu, ne l'offensent guère de propos délibéré, et s'acquittent soigneusement de leurs devoirs. Les autres, au contraire, pèchent souvent avec une grande liberté, se relâchent aisément de leurs exercices, et n'ont pas une si grande droiture d'âme.

Dans les premiers cet état de peine est une épreuve de leur fidélité : dans les seconds, c'est une punition de leur libertinage.

Voici quelques règles pour les mettre les uns et les autres en sûreté de conscience.

I. Si vos peines sont une épreuve de votre fidélité, il n'y a point d'autre remède que de les supporter avec patience, vous établir de plus en plus en la pureté de cœur, et vous confier en Dieu, qui ne manquera pas de vous donner le secours nécessaire, dans le temps que sa Providence a ordonné.

II. Si vos scrupules sont une punition de votre libertinage : ce que vous avez à faire, c'est de vous corriger de vos défauts ; ne commettre aucun péché avec vue ; ne vous rien permettre contre la syn-dérèse (1), et les lumières du Saint-Esprit ; et tâcher d'acquérir la pureté de cœur par une continuelle attention sur toutes vos actions, vos paroles, vos pensées et vos affections.

III. Faites une revue de toute votre vie, et une Confession générale de tous vos péchés mortels, ou de ceux que vous doutez qui le soient ; si ce n'est que vous en ayez déjà fait une, sur quoi un

(1) Remords de la conscience. « Tout cela convient parfaitement à cette *syndérèse*, c'est-à-dire à ce remords de conscience qui naît en nous après le péché ». Bourdaloue : *Remords de la conscience*.

sage Confesseur vous ait assuré que vous pouvez vous tenir en repos.

IV. Après que votre Confesseur vous a une fois défendu de ne plus penser à vos péchés passés, pour en faire de nouvelles Confessions, soit générales, soit particulières, soumettez-vous aveuglement à son avis, et tenez pour certain que quand même il se tromperait, vous ne vous tromperez pas en lui obéissant. Que si nonobstant votre soumission, vos peines continuent, souffrez-les, ou comme une nouvelle épreuve de votre patience, ou comme un nouveau châtiment de vos péchés que Dieu, par une miséricorde particulière, veut punir en ce monde plutôt qu'en l'autre.

V. Quand vous avez une fois confessé vos péchés le mieux que vous avez pu, ne vous persuadez plus ensuite que vous ne les avez pas assez déclarés, si votre Confesseur juge que vous ayez fait votre devoir.

VI. Ne faites jamais la moindre faute de propos délibéré. Quiconque s'est affermi dans cette résolution, n'a guère sujet de craindre les scrupules. C'est là le moyen le plus solide pour vivre en sûreté de conscience.

VII. Ne vous condamnez pas aisément de péché mortel et ne jugez pas qu'une faute est mortelle si vous n'en êtes moralement assuré. Lorsque vous en doutez et que vous avez des raisons probables et suffisantes pour croire que ce n'est qu'un péché véniel, quittez votre doute, et formez nettement votre conscience.

VIII. Avant que de faire ou de dire quelque chose où vous doutez s'il y a péché mortel ou véniel, formez votre conscience suivant les raisons qui se

présentent, ou consultez quelque personne capable, et n'agissez pas légèrement et avec précipitation.

IX. N'approchez jamais des Sacrements sans les dispositions requises. Ne communiez jamais dans le doute d'un péché mortel que vous n'ayez pas confessé. Faites chaque Confession comme si immédiatement après vous deviez paraître au Jugement de Dieu, pour y recevoir la sentence de votre éternité.

X. Faites souvent des actes de contrition, vous souvenant que la contrition seule est capable de nous mettre en la grâce de Dieu, si nos Confessions étaient effectivement nulles.

XI. Faites soigneusement vos examens de conscience. Rentrez souvent en vous-même pendant la journée, pour reconnaître l'état de votre cœur, et marquez par écrit vos fautes les plus graves, soit pour avoir votre confession toujours prête et n'y oublier aucun péché notable, soit pour vous souvenir des fautes que vous devez pleurer devant Dieu, et prendre à tâche de corriger.

CHAPITRE IV

INSTRUCTION POUR LES TROIS ÉTATS DE LA VIE SPIRITUELLE

§ I

Avis pour les âmes que Dieu conduit par les voies communes
de la grâce.

Il y a des personnes qui servent Dieu avec assez

de fidélité, sans néanmoins que Dieu opère en eux (1), rien d'extraordinaire. Ils demeurent toujours dans la voie commune, et leur oraison se fait selon notre manière naturelle d'agir avec le secours de la grâce. Il leur arrive seulement quelquefois d'y être un peu plus recueillis, ne pouvant méditer et se sentant plus portés aux affections qu'aux considérations.

On peut être dans cet état en trois différentes manières.

I. Plusieurs y sont par leur faute, Dieu se retirant d'eux et les privant de ses grâces et de ses opérations extraordinaires en punition de leurs infidélités. Ceux-là doivent corriger ce qui empêche leur avancement ; et pour connaître si l'on est de de ce nombre, rien n'est meilleur qu'une retraite bien faite. Quelques-uns que Dieu a depuis peu attirés à son service sont dans cet état, comme dans une épreuve par où ils doivent passer. Ils n'y sont que pour un temps, pendant lequel ils se doivent disposer à de plus sublimes communications de Dieu, qu'il ne manquera pas de leur faire, si de leur côté ils coopèrent fidèlement aux grâces présentes. Il y en a d'autres pour qui Dieu n'a que des grâces communes, et qu'il a résolu de ne conduire que par la voie ordinaire, pour des raisons qui nous sont cachées, mais qui tendent à sa gloire et au bien de ces âmes. Voici les avis que je leur voudrais donner.

I. Qu'ils se persuadent que c'est là l'état où Dieu les veut, qu'il a jugé le meilleur pour eux, et

(1) Nous avons déjà rencontré ch. III, § V, le mot personne avec l'attribut au masculin quand l'esprit est porté à substituer au mot personne un mot masculin sous-entendu : cet usage a vieilli, il est tombé.

qu'il leur a choisi par un conseil adorable de sa sagesse, et qu'ainsi la première preuve qu'ils lui doivent donner de leur amour et de leur fidélité, est de soumettre à cette éternelle disposition de sa providence tous leurs sentiments, tous leurs desirs et tout leur être, sans se mettre en peine de ce qu'ils font, ni de ce qu'ils deviendront ; pourvu qu'ils soient à Dieu et qu'ils accomplissent ses desseins, ils doivent être contents dans l'état où Dieu les tient, l'estimant et l'aimant plus que tout autre en vue du choix que Dieu en a fait pour eux.

II. Qu'ils ne portent point envie à ceux que Dieu conduit par des voies extraordinaires et qu'ils soient bien persuadés qu'encore que l'état de ceux-ci ait de grands avantages, et que la plupart des saints que l'Église honore, aient été prévenus de ces grâces éclatantes, d'ailleurs néanmoins cet état est dangereux ; qu'il est sujet à la complaisance à la vanité, aux sensualités spirituelles ; que si l'on n'y prend garde, il nourrit l'amour-propre, il charme et séduit l'âme, il la porte peu à peu au relâchement, et la jette quelquefois à la fin dans le précipice ; que le démon se glisse souvent dans cet état, contrefaisant les opérations de la grâce ; les étendant, les prolongeant, ou les altérant sans qu'on s'en aperçoive, surtout quand on y a de l'attache ; qu'on voit tous les jours les chutes funestes de beaucoup d'âmes élevées à cet état ; qu'il y en a plusieurs dans l'enfer à qui ces grâces sublimes ont été l'occasion de leur perte, et qui se seraient sauvées dans la médiocrité des grâces ordinaires (1) ;

(1) Rigoleuc parle selon les probabilités humaines, d'après ce que nous pouvons juger ; évidemment il ne peut et nous ne pouvons rien affirmer de manière absolue.

enfin que la privation de ces sortes de grâces, quand on la prend bien avec un esprit de résignation et d'humilité, élève davantage l'âme que ne font ces grâces mêmes, quand on les reçoit avec quelque sorte de propriété.

III. Qu'ils sachent que leur état commun a cet avantage par-dessus l'autre, qu'il est plus sûr et moins sujet aux tromperies du démon et aux illusions qui se rencontrent en la vie spiriuelle ; qu'il est plus établi dans la foi, plus dans le dépouillement et dans le vide que Dieu recherche pour se communiquer ; que l'on y sert Dieu plus purement et avec moins d'intérêt et de satisfaction propre ; que le service qu'on y rend à Dieu est d'autant plus méritoire qu'il est plus difficile de marcher dans les rigueurs de l'esprit, sans les douceurs et les consolations de l'esprit ; que ces douces effusions de grâce, ces brillantes lumières, ces savoureuses replétions ne sont point tellement nécessaires pour avancer dans la perfection, que sans elles on n'y puisse arriver avec le seul secours des grâces ordinaires ; qu'en effet, on voit tous les jours des âmes, qui bien qu'elles n'aient qu'assez peu de part aux largesses de Dieu, lui rendent néanmoins beaucoup par leur fidélité, étant aussi ferventes et aussi ponctuelles dans l'accomplissement de tous leurs devoirs, que d'autres qui reçoivent de bien plus grandes communications de Dieu, et de qui par conséquent il exige une bien plus grande fidélité ; et qu'après tout il y a plusieurs Saints dans le Ciel, qui n'ont jamais marché que dans le train commun, et cependant qui n'ont pas laissé d'arriver à la perfection, laquelle n'est pas attachée aux oraisons sublimes ni aux grâces extraordinaires.

IV. Qu'ils s'assurent que dans l'humble état où Dieu les tient, il ne leur laissera rien manquer de sa part de ce qu'il jugera nécessaire pour les conduire à la perfection qu'il demande d'eux ; de sorte que s'ils n'y arrivent pas effectivement, ils ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes.

V. Qu'ils bannissent de leur esprit tout désir de propre excellence, choisissant les exercices les plus bas et les plus ordinaires, une vie commune et une conduite éloignée de toute singularité.

VI. Qu'ils s'exercent particulièrement dans la Foi, se conduisant par ses lumières, comme par la voie la plus courte et la plus assurée pour parvenir à l'union divine.

VII. Qu'ils ménagent bien les grâces qu'ils reçoivent, et qu'ils agissent avec une intention pure dans la lumière que Dieu leur présente, s'accoutumant à le suivre dans la pureté de la grâce, et dans une parfaite abnégation et nudité d'esprit, sans goût, sans attrait, et sans ces intérêts subtils que l'amour-propre recherche.

VIII. Que d'une part ils marchent dans leur voie avec la même ferveur, le même soin et la même fidélité que si tout leur progrès et toute leur perfection dépendaient uniquement d'eux ; et d'autre côté considérant qu'ils dépendent tellement de Dieu, que sans lui ils ne peuvent ajouter un seul degré à leur perfection ni dans l'ordre de la nature ni dans celui de la grâce, ils se tiennent humblement dans cette dépendance avec une respectueuse et amoureuse soumission, baisant les chaînes de la servitude qui les attache essentiellement à cette infinie bonté, et à cette Majesté adorable qui élève ou qui abaisse ses créatures comme

il lui plaît, selon le pouvoir de son suprême domaine.

Enfin le principal exercice doit être une sincère et actuelle volonté de contenter Dieu, ne cherchant et n'aspirant qu'à lui plaire purement pour l'amour de lui-même en tout ce qu'ils ont d'être, de vie, et d'action, ne voulant être que ce que Dieu veut qu'il soient, et prenant plaisir de demeurer tel qu'il les veut dans le temps et dans l'éternité.

§ II

Avis pour les âmes qui se veulent abandonner à l'esprit de la grâce.

Cette conduite n'est pas pour les âmes qui commencent à marcher dans les voies de la perfection, et qui ont encore les passions vives et immortifiées, mais pour celles qui ont déjà fait quelque progrès dans la vertu et qui sont attirées à la vie intérieure.

Il faut avant toutes choses qu'elles soient persuadées de ces grandes et importantes maximes.

I. Que Dieu est dans les âmes justes et d'une manière toute particulière, et bien plus parfaite que dans celles qui ne sont pas en état de grâce.

II. Que cette présence de Dieu dans les âmes justes consiste en son opération, et qu'il ne cesse d'opérer en elle des effets de grâce, différemment toutefois, selon les dispositions qu'elles y apportent. Dans quelques-unes, son opération est forte, continue et sensible : en d'autres elle est lente, souvent interrompue, et se réduit à peu de chose.

III. Que Dieu n'opère dans les âmes justes aucun effet, dont la privation, quand on l'accepte,

volontiers avec humilité, amour et confiance, ne soit méritoire et plus souhaitable que les effets même de l'opération de Dieu, quand on s'y attache, et qu'on les possède avec propriété.

IV. Qu'il n'y a que Dieu seul qui connaisse la multitude et la diversité des effets qu'il opère dans les âmes justes : les remplissant tantôt de lumières, tantôt de ténèbres ; les plongeant dans les peines, puis les élevant à ses caresses ; les comblant de ses dons, puis les dépouillant de tout, etc..

V. Que ce ne sont pas seulement nos péchés, nos passions dérégées, nos mauvaises habitudes, l'humeur immortifiée, les artifices du démon, l'esprit et les maximes du monde, qui empêchent Dieu d'opérer en nous selon ses desseins, mais que l'activité de notre propre esprit et l'impression qu'y font les objets dont les espèces et les images y entrent par le sens, traversent et affaiblissent encore beaucoup l'opération de Dieu.

VI. Que rien n'est plus important pour notre avancement spirituel que d'être disposés à recevoir l'action de Dieu, prompts et fidèles à suivre sa conduite, soumis aux volontés de son Esprit. Une âme qui est dans cette disposition peut s'assurer qu'en quelque état qu'elle se trouve, excepté celui du péché, c'est Dieu qui l'y met et qui l'y tient pour sa gloire, et que rien ne lui peut arriver, hormis le péché, qui ne soit l'exécution du conseil éternel de la divine providence sur elle.

Ces principes supposés, voici les règles de conduite que je voudrais prescrire aux âmes qui se veulent parfaitement donner à Dieu.

I. Qu'elles renoncent à leur propre esprit, et ne se servent non plus par elles-mêmes et pour elles-

mêmes de tout ce qu'elles ont d'être, de vie et d'action, que si elles étaient un pur néant.)

II. Qu'elles s'abandonnent uniquement à la conduite de l'esprit de Dieu qui réside en elles, se persuadant qu'il usera d'elles bien mieux qu'elles ne feraient elles-mêmes. Sur cette assurance elles tâcheront de se tenir dans un pur vide de toutes sortes de desseins, de désirs, de sentiments et de mouvements propres, dans une simple et nue dépendance de Dieu ; dans un état passif à l'égard de Dieu : indifférentes à tout et prêtes à tout : attendant toujours le mouvement de Dieu pour l'exécution de ses desseins et de ses œuvres, et n'y prenant qu'autant de part qu'il lui plaira de leur en donner.

III. Qu'elles sachent que si elles voulaient agir par elles-mêmes et sans l'impression de l'Esprit de Dieu, elles feraient la même faute que ferait un apprenti qui voudrait écrire tout seul, quoiqu'il eût la main de son maître actuellement appliquée à la sienne pour la diriger, et lui aider à former les lettres.

IV. Qu'elles aient une continuelle attention à la présence de Dieu et à son opération, sans toutefois se bander l'esprit par une application violente.

V. De cette simple attention à Dieu naîtront deux principaux effets : le premier, un doux acquiescement au bon plaisir de Dieu, une résignation à ses ordres, et un abandon à sa providence : le second une fidèle et constante coopération à tous ses desseins et à tout ce qu'il lui plaira d'opérer en elles et par elles.

Il n'est pas concevable combien d'avantages l'on tire de cette conduite. Dans cet état les âmes conservent une paix et une égalité inaltérable parmi

les divers accidents de la vie. Elles voient d'un même œil l'abondance et la disette, l'élévation et l'abaissement, le plaisir et la peine, la maladie et la santé, la force et la faiblesse, le travail et le repos, parce qu'elles voient toutes choses dans le dessein de Dieu, qui est l'unique centre. De quelque manière que Dieu les traite, elles sont toujours contentes ; elles reçoivent également les bons et les mauvais succès, parce qu'elles ne cherchent que la gloire de Dieu, qui se trouve toujours dans tout ce qui leur arrive. 2. Cette disposition les dégage de mille soins qui les inquiétaient auparavant, et les met dans une sainte liberté où rien ne les trouble : dans un oubli d'elles-mêmes, où elles ne pensent plus qu'à se consumer pour le service de Dieu. 3. Dans cette disposition leur foi devient plus vive, leur espérance plus ferme leur charité plus pure et plus ardente : leur esprit se remplit, leur cœur se rassasie ; et par un écoulement et une transfusion de leur volonté en Dieu, elles passent de leur être faible, étroit, imparfait, en l'Être de Dieu et en ses divines perfections, devenant en quelque manière immenses, infinies et immuables comme Dieu. Enfin elles trouvent en cet état un petit Paradis, et ce leur serait un Enfer que d'en sortir par le dérèglement de quelque passion, ou par une conduite purement naturelle.

§ III

Avis pour les âmes qui entrent dans les voies extraordinaires de la grâce.

Ce fut à une Religieuse Ursuline que le Père Rigoleuc donna cet avis

I. Souvenez-vous que Dieu exige davantage de ceux à qui il fait de plus grandes largesses.

II. Persuadez-vous que vous entrez dans un pays inconnu, dont les routes sont difficiles à découvrir, et pleines d'embûches ; et partant que vous avez besoin d'un bon guide.

III. Prenez garde que dans la ferveur de la grâce il ne vous arrive comme au vin nouveau, de ne pouvoir vous contenir, et d'éclater au dehors par des marques sensibles de ce qui se passe au dedans. Usez de la grâce avec modération, ne faisant paraître dans votre extérieur qu'une grande modestie, une sainte retenue, une sincère humilité, vous estimant dans votre cœur la moindre et la plus imparfaite de la maison, et vous comportant d'une manière qui témoigne que votre conduite s'accorde avec cet humble sentiment.

IV. N'admettez point dans votre esprit des sentiments de peu d'estime pour les autres, comme de croire qu'elles sont aveuglées d'amour-propre, qu'elles ont l'âme basse, le cœur étroit, peu de vertu. Mais opposez à ces sortes de pensées les sentiments de la vraie charité qui ne juge mal de personne, supportez toujours les faibles, et n'ayez jamais de mépris ni de rebut pour qui que ce soit.

Défiiez-vous toujours de votre humeur, de peur qu'elle ne se glisse insensiblement dans votre conduite spirituelle. Car la nature étant le fonds qui reçoit la grâce, il arrive presque toujours que l'humeur naturelle, si elle n'est entièrement purifiée, se mêle avec la grâce, et agit de son côté conjointement avec elle, suivant cet axiome des Philosophes, *que ce qui est reçu dans un sujet, y est reçu selon la disposition du sujet*. Ainsi observez soigneusement les impressions de l'Esprit de Dieu, et empêchez que l'humeur ne vienne à s'y mêler, et que votre propre esprit ne grossisse à vos yeux, ou n'altère les opérations de la grâce : ce qui serait en effet les diminuer et les corrompre.

VI. Prenez garde que l'abondance de la grâce ne vous donne occasion de présumer de votre mérite ou de vos forces. Souvenez-vous de votre disette au temps de votre abondance, selon l'avis du Saint-Esprit, et soyez bien convaincue comme d'une vérité de la Foi, que nous ne méritons rien de nous-mêmes, et que tout ce que nous avons, vient de la pure miséricorde de Dieu, que nous devons bien ménager pour notre salut et pour celui des âmes que nous pouvons aider. Ainsi la grâce ne vous rendra jamais téméraire, et vous vous appuierez sur elle de telle sorte, que vous joigniez toujours avec votre confiance en Dieu, une humble défiance de vous-même.

VII. Persuadez-vous que peut-être vous avez retranché les fruits, les feuilles et les branches de vos mauvaises habitudes ; mais que le tronc subsiste toujours avec les racines, qui peuvent encore pousser des rejetons si nous n'y prenons garde. Veillez donc soigneusement sur vous-même, et

attendez-vous à de plus fortes épreuves ; mais assurez-vous aussi, que les grâces que vous recevez de Dieu vous fortifieront de plus en plus.

VIII. Sachez que quand Dieu nous donne une grâce, l'ennemi vient en même temps pour tâcher de la ravir, s'il peut, ou du moins de l'affaiblir et de la souiller ; et pour cet effet il se sert beaucoup de notre humeur et de notre complexion naturelle, et surtout de notre amour-propre, si nous ne l'avons pas encore bien mortifié. Quelquefois cet esprit de ténèbres se transfigurant en Ange de lumière, contrefait la grâce et imite son opération, dilatant le cœur, augmentant la joie, élevant l'esprit par de hautes pensées ; d'où naissent des sentiments avantageux pour nous-mêmes, une basse estime pour les autres, un zèle plein d'aigreur pour les fautes d'autrui, qui est fort opposé à la tendresse de la vraie charité.

IX. Fuyez deux extrémités : l'une est de vous attacher au sentiment et au goût de la dévotion et des dons de Dieu ; ce qui est dangereux et fort ordinaire : car quand nous recevons quelque grâce, quelque consolation, ou quelque autre bien spirituel, l'amour-propre, qui se glisse même dans les choses les plus saintes, se l'approprie et le possède avec attache : de sorte que nous tombons à peu près dans les mêmes défauts à l'égard de nos biens spirituels, que les avarés à l'égard de leurs richesses et de leurs biens temporels. L'autre extrémité est de résister à la grâce, et ne se pas abandonner à l'Esprit de Dieu pour recevoir pleinement ses dons et son opération. En quoi plusieurs directeurs manquent beaucoup, ordonnant aux âmes qu'ils conduisent, de rejeter tout ce qui a quelque appa-

rence de grâce extraordinaire, au lieu de leur conseiller seulement de les recevoir avec une parfaite abnégation et dans un profond anéantissement, sans s'arrêter à les goûter, ni s'y attacher.

X. Évitez soigneusement les réflexions sur les lumières que Dieu vous donne et sur les choses qu'il opère en vous. Ces vues sont inutiles, d'autant que les grâces de Dieu dès là qu'elles sont reçues dans notre âme, y produisent leur effet indépendamment de nos réflexions. Elles sont encore dangereuses, d'autant qu'elles nous exposent aux illusions de l'ennemi, donnent occasion à l'orgueil et à l'estime de nous-mêmes, sont opposées à cette nudité de la foi qui est si précieuse dans l'état surnaturel, ôtent ce vide que la foi opère en nous ; et attirant l'âme au bas étage du sens, la ravalent et la dégradent de sa haute qualité de pur esprit. Il ne faut donc y faire de réflexion qu'autant qu'il est nécessaire pour en pouvoir rendre compte à votre Directeur.

XI. Ne vous arrêtez pas non plus à examiner les grâces que vous recevez, ni à vouloir juger de quel esprit viennent les choses qui se passent en vous. Cette disposition et ce jugement ne vous appartiennent pas. C'est à ceux qui vous conduisent à en connaître. Contentez-vous de leur en rendre compte avec une grande sincérité, et de votre part demeurez dans l'indifférence à l'égard de ces choses-là, n'en faisant point de cas. Par ce moyen quand même elles seraient du démon, elles ne vous nuiront point ; et si elles sont de Dieu, elles ne manqueront pas de produire leur effet, sans que vous vous mettiez en peine d'être assurée qu'elles viennent de lui.

XII. Tout ce que vous avez à faire, c'est de vous affermir dans les effets solides de ces grâces : de sorte que vous en demeuriez touchée, même après que l'impression de l'Esprit de Dieu sera passée. Car ces sortes d'opérations de Dieu passagères ne tendent qu'à établir dans l'âme des effets de vertu stables et permanents.

XIII. Ne vous arrêtez jamais à considérer ce que vous pouvez avoir acquis de perfection. Regardez seulement ce qui vous en manque, et ce que Dieu en demande de vous, et marchez à grands pas vers le but où vous prétendez, vous souvenant que cette vie n'est que le chemin de celle que nous cherchons. C'est pourquoi nous devons faire comme les voyageurs, qui ne s'amuse pas à regarder le chemin qu'ils ont déjà fait, mais qui considèrent seulement ce qui leur en reste à faire.

XIV. Si l'on ne vous estime pas fort avancée ni fort spirituelle, c'est un bonheur pour vous qui vous doit être précieux, et qui met vos grâces à couvert. Tâchez seulement d'être une bonne Religieuse, et de passer pour telle, afin de donner une bonne édification à vos Sœurs. C'est un grand avantage que de marcher à petit bruit. Gardez-vous bien de votre part de faire éclater rien d'extraordinaire : si Dieu veut manifester en vous quelqu'un de ses dons, soumettez-vous humblement à cette conduite. Je vous le dis encore une fois, vivez à l'extérieur comme le commun des bonnes Religieuses, dans une grande retenue et modestie, accompagnée de franchise et d'honnêteté, sans respect humain, toujours humble et affable, et d'une humeur toujours égale.

TRAITÉ II

L'HOMME D'ORAISON

OU INSTRUCTION TOUCHANT L'ORAISON MENTALE SELON LES TROIS ÉTATS DE LA VIE SPIRITUELLE.

CHAPITRE PREMIER

AVIS POUR LES COMMENÇANTS TOUCHANT LA MÉDITATION

§ I

Maximes générales touchant l'oraison.

L'oraison est un don de Dieu, qui dépend beaucoup plus de la grâce que de notre industrie et de notre travail. Le Saint-Esprit en est l'auteur et le Maître. C'est lui qui nous y appelle : c'est de lui que nous en devons attendre le succès. Nous pouvons néanmoins de notre côté nous y disposer par la pureté de cœur, par le recueillement, par la pratique des vertus qui rendent les âmes capables de traiter avec Dieu. L'usage et l'expérience servent encore beaucoup pour faciliter ce saint exercice, et la conduite d'un sage Directeur y est nécessaire

pour éviter les illusions du démon, qui sont si ordinaires et si dangereuses en cette matière.

II. Comme la fin et le but de l'oraison est de nous unir à Dieu par l'application de l'entendement et de la volonté, elle est d'autant plus parfaite qu'elle nous unit davantage à Dieu, et que par la communication de son esprit elle nous donne plus de force pour pratiquer le bien.

III. De toutes les différentes manières d'oraison que l'on peut faire, la meilleure à notre égard est celle pour laquelle nous avons le plus d'attrait, qui nous réussit le mieux, et dont nous tirons plus de profit, quelque sorte d'oraison que ce soit.

IV. Tout ce qui souille le cœur, comme les péchés, les passions et le dérèglement des sens ; ou ce qui l'embarrasse, comme le trop d'occupation, l'empressement, les scrupules, les inquiétudes d'esprit, empêchent le succès de l'oraison.

V. Allez à l'oraison avec une intention pure de n'y chercher que Dieu, et une humble résignation à sa volonté pour y faire et pour y souffrir tout ce qui lui plaira.

VI. Au commencement de l'oraison, avant que de vous appliquer au sujet que vous avez préparé, demeurez un peu de temps dans une cessation de toutes sortes d'actes. Cela sert pour arrêter l'agitation des sens, de l'imagination et de l'appétit ; pour mettre l'esprit en repos, et pour établir l'âme dans un fonds de paix intérieure qui la dispose à recevoir l'opération de Dieu.

VII. Mettez-vous ensuite dans la présence de Dieu par un acte de foi, qu'il faut renouveler de temps en temps pendant le cours de l'oraison.

VIII. Tenez le corps immobile et sans agita-

tion autant qu'il vous sera possible. Cela sert extrêmement pour la tranquillité de l'âme.

IX. Tenez-vous dans une application modérée à l'égard du sujet de l'oraison, et des actes de l'entendement et de la volonté, sans vous trop bander l'esprit, ni faire des efforts de la poitrine ou de la tête.

X. Ne tenez compte des extravagances de l'imagination, et ne vous inquiétez point de la peine qu'elle vous fait ; mais empêchez seulement que votre esprit ne la suive dans ses égarements, et lorsqu'il vient à se distraire, ramenez-le doucement à son sujet sans faire de réflexion sur les distractions.

XI. Persuadez-vous que quand vous ne feriez autre chose durant tout le temps de l'oraison que de tenir ferme dans le combat des pensées importunes que vous avez, sans y consentir, et de souffrir la peine, l'ennui et le dégoût que vous ressentez sans vous laisser abattre, ce serait une fort bonne oraison.

XII. Quand votre esprit se trouvera si aride que vous ne puissiez ni méditer ni produire des affections, souffrez cette sécheresse avec patience, et tenez-vous doucement en la présence de Dieu.

XIII. Arrêtez-vous davantage là où vous trouverez plus de dévotion et de goût, et tâchez de donner toujours plus d'action à la volonté qu'à l'entendement, vous portant plus aux affections qu'aux considérations.

XIV. Enfin souvenez-vous que puisque la meilleure oraison n'est pas celle où l'on a plus de goût, plus de consolation et de facilité, mais celle où l'on est plus fidèle, plus constant et plus soumis aux dispositions de la volonté de Dieu, le moyen

le plus assuré pour réussir dans l'oraison est la fidélité, la constance, la résignation à la volonté de Dieu, pour porter le poids de nos peines et de nos misères sans jamais nous décourager. Faisons de notre côté tout ce qui est en notre pouvoir, et tenons pour certain qu'en quelque disposition que nous nous trouvions à l'oraison, si nous sommes fidèles à la souffrir, Dieu la fera réussir à sa plus grande gloire, et à notre plus grand bien.

§ II

La pratique de la méditation, ou oraison de discours.

Dans l'oraison de discours, que l'on nomme communément méditation, chacune des trois puissances de l'âme a son emploi. La mémoire en propose le sujet et quelquefois l'imagination en représente une peinture ; l'entendement le considère, et en tire des conclusions pratiques ; la volonté en tire des affections et des résolutions.

On prend ordinairement pour sujet de sa méditation un mystère, ou une sentence de l'Écriture sainte, ou une vérité de la Foi.

Avant le temps de l'oraison l'on en lit le sujet, et l'on en prépare les points.

On commence par se mettre en présence de Dieu avec une profonde adoration ; puis on se représente confusément et en général le sujet qu'on veut méditer ; et pour le bien faire on demande au Saint-Esprit le secours de sa grâce et à la sainte Vierge son assistance.

Sur chaque point on fait des considérations, des affections, des réflexions et des résolutions.

I. Si l'on médite un mystère on l'envisage en détail, et on en développe toutes les circonstances pour s'instruire et se convaincre de ce qu'on doit faire ou éviter, ou souffrir. Si l'on médite une sentence de l'Écriture, ou une vérité de la Foi, on tâche d'en pénétrer le sens et l'on en tire des conclusions morales pour sa conduite. Et dans tous ces raisonnements on s'appuie particulièrement sur la Foi, que l'on fait servir de base et de fondement à tous les actes de l'entendement et de la volonté qui se font dans l'oraison.

II. Les affections naissent des considérations suivant le sujet que l'on médite. Les principales sont l'admiration, la reconnaissance et les actions de grâces, la confiance et l'abandon de soi-même entre les mains de Dieu, l'amour, les désirs, la joie et la complaisance, la compassion, la crainte, la haine, l'horreur, etc..

III. Faisant réflexion sur sa vie passée par rapport au sujet qu'on médite, on reconnaît les dérèglements de sa conduite, et l'on en reçoit une sainte honte, et une humble et amoureuse contrition.

IV. Sondant les sentiments de son cœur pour le présent, l'on tâche de se mettre et de s'affermir dans la meilleure disposition qu'il est possible, conformément au sujet de la méditation et aux lumières que Dieu donne.

V. Jetant les yeux sur l'avenir on fait de fortes résolutions soit pour la pratique du bien, soit pour la fuite du mal. L'on en prévoit les occasions, on s'encourage, on offre à Dieu ses bons désirs, et on lui fait mille protestations de fidélité.

Ainsi l'oraison se finit par un entretien affectueux

que l'on appelle colloque, où l'on s'adresse tantôt à Dieu, tantôt à quelqu'une des trois personnes de la sainte Trinité en particulier, tantôt à la sainte Vierge, ou aux Anges, ou aux Saints dont on invoque le secours.

§ III

Diverses manières d'oraison pour en faciliter l'exercice aux commençants.

La première est celle dont sainte Thérèse témoigne qu'elle se servit lorsqu'elle commença de traiter avec Dieu par ce saint exercice ; elle est fort aisée et diffère peu de la simple lecture.

On prend un livre spirituel, comme le *Nouveau Testament*, ou le *Livre de l'Imitation de Notre-Seigneur*, on en lit par intervalles quelque chapitre, ou quelques lignes. On médite un peu ce qu'on a lu, tâchant d'en pénétrer le sens, et de se l'imprimer dans l'esprit. On en tire quelque sainte affection, comme d'amour de Dieu, de pénitence, ou quelque autre vertu, et l'on propose de la pratiquer dans l'occasion, lorsqu'elle se présentera.

Il faut seulement éviter deux extrémités, l'une de trop lire, l'autre de vouloir trop méditer, de sorte que l'esprit vienne à s'égarer et à se dessécher, plutôt qu'à s'animer à la pratique du bien qu'on se propose. Mais il faut demeurer dans les bornes d'une juste modération, s'arrêtant à chaque pose autant de temps que l'esprit y trouvera un entretien agréable et utile.

La deuxième est presque la même que la précédente. On prend pour sujet un texte de l'Écriture, ou quelque prière vocale comme le *Pater*,

l'*Ave*, le *Credo*. On la prononce de bouche, ou seulement de cœur, on s'arrête sur chaque mot d'où l'on tire divers sentiments de piété, sur lesquels on s'entretient tandis que l'on y trouve du goût. A la fin on s'adresse humblement à Dieu pour lui demander quelque grâce, ou quelque vertu, suivant le sujet qu'on a médité.

Il faut observer trois choses dans la pratique de cette oraison : 1. De ne s'arrêter pas trop longtemps avec ennui et dégoût sur un mot, mais quand on n'y trouve plus de quoi s'entretenir, passer doucement à un autre. 2. Que quand on se sent touché de quelque bon sentiment, on doit s'y arrêter tandis qu'il dure, sans se mettre en peine de passer plus avant. 3. Qu'il n'est pas nécessaire de faire toujours de nouveaux actes, mais qu'il suffit quelquefois de se tenir devant Dieu, ruminant en silence les paroles qu'on a déjà méditées, ou goûtant le sentiment qu'elles ont produit dans le cœur.

La troisième peut servir lorsque le sujet qu'on a préparé ne fournit pas assez d'entretien. On peut alors s'occuper utilement à faire des actes de foi, d'adoration, d'action de grâces, d'espérance, d'amour, etc. Par exemple : Je crois, mon Dieu, que vous me voyez, que vous vous appliquez à ma conduite, etc. J'adore votre souverain domaine, et je vous rends hommage de mon être, et de tout ce que j'ai de pouvoir, comme d'un bien qui est à vous et que je tiens de vous, etc. Je vous rends grâce de ce que vous m'avez aimé de toute éternité, etc. J'espère que votre providence ne me manquera jamais dans mes besoins, et qu'elle me conduira heureusement à l'accomplissement de vos

desseins par les voies qu'il lui plaira de me marquer, etc. Je vous aime, ô éternelle beauté, infinie bonté, je vous aime uniquement et de tout mon cœur, etc. J'ai regret de vous avoir jusqu'à présent si mal servi, de vous avoir tant offensé, etc. Je désire que tout l'honneur que vos créatures vous peuvent rendre, vous soit effectivement rendu, etc.

Ces actes ne sont qu'un essai et un modèle de ceux qu'on peut faire : on peut leur donner autant d'étendue que l'on veut. Il faut s'arrêter un peu à chacun pour goûter le bon sentiment dont on est touché.

La quatrième est d'usage lorsqu'on ne saurait du tout méditer ni produire d'affection sur les points qu'on a préparés. Dans cette impuissance et cette stérilité l'on proteste devant Dieu qu'on a intention de faire autant d'actes de vertu, par exemple de contrition, qu'on respirera de fois, ou que l'on laissera couler de grains de son chapelet, ou que l'on prononcera de bouche quelque courte prière. On renouvelle de fois à autre cette protestation, et si Dieu donne quelque autre bon sentiment, on le reçoit avec humilité, et l'on s'y entretient.

La cinquième est pour les âmes qui sont dans les peines et les sécheresses, supposé qu'elles aient du courage et de la fidélité pour ne pas se laisser vaincre par les distractions, et qu'elles veuillent souffrir quelque chose pour Dieu.

La meilleure oraison qu'elles puissent faire alors, se trouvant stériles, enveloppées de ténèbres, et accablées de peines, c'est de s'abandonner généreusement à la souffrance sans s'inquiéter ni faire d'effort pour en sortir, sans faire d'autres actes

que celui de cet abandon d'elles-mêmes entre les mains de Dieu pour souffrir cette épreuve, et toutes les autres qu'il lui plaira. Elles peuvent encore unir leur peine à l'agonie de Notre-Seigneur dans sa prière au Jardin des Olives et à son délaissement sur la Croix, se persuadant qu'elles y sont attachées en esprit avec leur Sauveur, et s'animant par son exemple à y demeurer et à souffrir constamment jusqu'à la mort.

La sixième est une revue de son intérieur.

On tâche de rentrer en soi-même, et de reconnaître l'état de son âme, ses défauts, ses passions, ses faiblesses, ses infirmités, son impuissance, et le fond de ses misères et de son néant. L'on adore les jugements de Dieu à l'égard de l'état où l'on se trouve. On se soumet à sa sainte volonté, et on le bénit également pour les châtiments de sa justice et pour les faveurs qu'on reçoit de sa miséricorde. On s'humilie devant sa souveraine Majesté : on lui fait une sincère confession de ses infidélités et de ses péchés : on lui en demande pardon. L'on rétracte ses faux jugements et ses erreurs. On déteste tout le mal qu'on a fait, et l'on propose de se corriger à l'avenir.

Cette oraison est fort libre, et reçoit toutes sortes d'affections. On la peut faire en tout temps, mais surtout après quelque accident inopiné, pour se soumettre aux châtiments de la Justice de Dieu, ou après l'embarras de l'action pour se remettre dans le recueillement.

La septième est une vive représentation des fins dernières. Le Père Jean Avila, cet excellent Maître de la vie spirituelle, la recommandait fort : « *Imaginez-vous*, dit-il dans une lettre à un de ses

disciples, *que vous êtes déjà enterré, réduit en poussière, oublié de vos parents et de vos amis, et que « votre âme est déjà dans son état de séparation », etc.*

On se représente donc que l'on est effectivement réduit à l'agonie, et prêt à rendre l'âme. On se met en esprit entre le temps et l'éternité, entre la vie passée et le jugement de Dieu où l'on va paraître. On tâche de concevoir et de prendre par avance les sentiments que l'on aura dans cette extrémité, ce qu'on voudrait alors avoir fait, comment on voudrait avoir vécu, etc. On prévoit les peines qu'on ressentira. On rappelle en sa mémoire ses péchés, les dérèglements de sa vie, l'abus des grâces, comment on voudrait alors s'être comporté en telle et telle occasion, etc. Enfin l'on propose de remédier efficacement à tout ce qu'on a sujet de craindre en vue de cet état et de ses suites effroyables.

On peut aussi se figurer qu'on est déjà devant le Tribunal de Jésus-Christ, ou dans le Purgatoire, ou dans l'Enfer, etc. Plus cette représentation est vive, plus on profite de cette oraison.

C'est là l'état où Dieu met tous les jours spirituellement plusieurs âmes pour les détacher parfaitement du monde, et les décharner, s'il m'est permis d'user de ce terme : car c'est un ordre indispensable de la divine providence, qu'il faut absolument mourir de cette mort mystique pour avoir part à la première résurrection, qui consiste en l'affranchissement de la corruption des vices, et qu'il faut avoir passé par ce Purgatoire, pour arriver à la parfaite jouissance de Dieu, de la manière qu'on le peut posséder sur la terre.

La huitième s'appelle application d'esprit à

Jésus-Christ dans le Saint Sacrement. Voici comment :

1. Après avoir salué Notre-Seigneur dans ce mystère, avec tout le respect que demande sa présence réelle, on s'unit à lui et à toutes ses divines opérations dans la Sainte Eucharistie, où il ne cesse d'adorer, louer, et aimer Dieu son Père au nom de tous les hommes, et de la manière la plus parfaite qu'on puisse s'imaginer, c'est-à-dire en état de victime. L'on médite et l'on tâche de concevoir son recueillement, sa solitude, sa vie cachée, cet admirable dépouillement de toutes choses où il s'est réduit, son obéissance, son humilité, ses autres vertus selon le modèle qu'il en donne dans cet être Eucharistique. On s'excite à les imiter, et l'on propose de le faire dans les occasions qui s'en présenteront.

2. On offre au Père Éternel *Jésus-Christ* son Fils, comme la seule victime qui est digne de lui, et par laquelle nous pouvons rendre hommage à son suprême domaine, reconnaître ses bienfaits, satisfaire à sa Justice et obliger sa miséricorde à nous secourir.

3. On s'offre soi-même à Dieu, et on lui sacrifie son être, sa vie, ses emplois, et en particulier quelque mortification qu'on est résolu de pratiquer pour se vaincre, et cela pour les mêmes fins pour lesquelles Notre-Seigneur s'immole dans le Saint-Sacrement, et l'on fait cette oblation avec un désir ardent d'accroître, autant qu'on en est capable, la gloire qu'il rend à son Père dans cet auguste mystère.

On finit par la Communion spirituelle.

Cette oraison est excellente, et l'on doit se la

rendre d'autant plus familière, que notre bonheur en cette vie dépend de notre union avec Jésus-Christ dans le Saint Sacrement.

Je serais d'avis qu'on la fit une fois le jour, et particulièrement le soir.

La neuvième se fait au nom de *Jésus-Christ*, et sert beaucoup pour exciter la confiance en Dieu, et pour nous faire entrer dans l'esprit et dans les sentiments de Notre-Seigneur. Elle est fondée sur ce que nous sommes alliés au Fils de Dieu, ses frères, et les membres de son Corps mystique, et qu'il nous a cédé tous ses mérites, et légué les récompenses que son Père lui doit pour ses travaux et pour sa mort : c'est ce qui nous rend capables d'honorer Dieu d'un culte digne de Dieu, et ce qui nous donne droit de traiter avec Dieu et d'exiger en quelque façon ses grâces comme par justice. Nous n'avons pas ce droit comme créatures, et bien moins encore comme pécheurs, d'autant qu'il y a une disproportion infinie entre Dieu et la créature, et une infinie opposition entre Dieu et le pécheur : mais en qualité d'alliés du Verbe incarné, de ses frères et de ses membres, nous pouvons paraître devant Dieu avec confiance, traiter familièrement avec lui, et l'obliger de nous écouter favorablement, d'exaucer nos requêtes et de nous accorder ses grâces à cause de l'alliance et de l'union que nous avons avec son Fils.

On paraît donc de cette manière devant Dieu dans l'oraison, tantôt pour l'adorer, le louer, l'aimer par *Jésus-Christ* opérant en nous comme chef en ses membres, et nous élevant par son esprit à un état tout divin : tantôt pour lui demander quelque faveur en vertu des mérites de son Fils.

Et pour cet effet on lui représente les services que ce Fils bien-aimé lui a rendus, sa vie, sa mort, et ses souffrances, dont la seule récompense nous appartient par le transport qu'il nous en a fait.

Cette oraison se pratique excellemment dans l'état surnaturel, et c'est proprement dans cet esprit que ceux qui sont obligés à l'Office Divin, le doivent réciter. C'est de cette manière que l'Église prie, et c'est pour cela qu'elle finit toutes ses oraisons par ces paroles, *Per Dominum*, etc.

La dixième est mêlée, partie de simple attention à la présence de Dieu, et partie de méditation. On la fait en cette façon :

Avant que de s'appliquer à méditer le sujet qu'on a préparé, on se met en la présence de Dieu, sans prendre aucune autre pensée distincte, n'exciter d'autre sentiment que celui du respect et de l'amour pour Dieu, qu'inspire sa présence. On se contente de se tenir ainsi devant Dieu en silence, et l'on demeure dans cette simple quiétude d'esprit tandis (1) que l'on y trouve du goût. Ensuite on prend le point de méditation que l'on a préparé : sur quoi l'on fait les considérations, les affections, les réflexions et les résolutions selon la méthode ordinaire. Il serait bon de commencer ainsi toutes ses oraisons, se tenant en silence devant Dieu autant de temps que l'on y pourrait demeurer ; et dans le cours de la méditation, après chaque point, lorsque l'esprit est lassé de faire des actes, on peut fort utilement se reposer un peu dans cette simple attention à Dieu. Par ce moyen on s'établit dans le recueil-

(1) Pendant que : expression vieillie.

ment intérieur : on s'accoutume à fixer son esprit en Dieu, et on se dispose peu à peu à la contemplation, qui n'est autre chose qu'une simple vue de Dieu avec respect et amour. Mais c'est une illusion que demeurer ainsi par une pure paresse pour ne vouloir pas prendre la peine de méditer.

Quand on peut s'arrêter tranquillement en la présence de Dieu pendant un temps notable, sans être troublé de beaucoup de distractions, ni ressentir l'instabilité des puissances de l'âme, c'est signe qu'on n'est pas fort éloigné de l'état passif.

CHAPITRE II

AVIS POUR CEUX QUI AVANCENT TOUCHANT L'ORAISON AFFECTIVE

La méditation ou l'oraison de discours dispose peu à peu l'âme à l'oraison affective. C'est ainsi qu'on appelle celle où la volonté agit plus que l'entendement. Alors on ne peut presque plus méditer. L'esprit s'arrête dans la simple vue d'une vérité, et le cœur s'attache à quelque pieuse affection qui le tient doucement occupé, sans presque lui laisser le pouvoir de se porter ailleurs. Ainsi la seule pensée des souffrances de Jésus-Christ produit d'abord dans une âme qui les a déjà souvent méditées, un tendre sentiment d'amour, sans qu'il soit nécessaire qu'elle fasse toutes les considérations qu'elle faisait auparavant pour s'exciter à cette affection.

Cette oraison demande particulièrement trois dispositions : la première qu'on se soit appliqué

durant quelque temps à la méditation, pour s'instruire des vérités qu'on doit savoir, et pour étudier la connaissance de soi-même ; la deuxième, que l'on ait déjà fait quelque progrès considérable dans la mortification, dans la pureté du cœur, et dans la pratique des vertus ; la troisième qu'on ne puisse faire qu'avec peine tous ces divers actes que l'on fait ordinairement dans la méditation.

La pratique de cette oraison est aisée. Pour s'y préparer on fait quelque lecture conforme au dessein qu'on se propose, et qui puisse aider à produire les affections dont on veut être touché. Puis s'étant mis en la présence de Dieu, et l'ayant adoré avec un profond respect, on s'applique un peu à méditer le sujet qu'on a lu. A quoi l'on peut utilement ajouter la considération de quelqu'une des perfections de Dieu qui ait rapport à l'affection qu'on veut exciter, comme de considérer sa justice, si l'on veut s'émouvoir à des sentiments de crainte. Ensuite on donne à la volonté toute liberté de suivre son attrait.

De là naissent quantité de saintes affections, d'autant que la volonté qui est déjà disposée à toute sorte de bien en général, s'échauffe aussitôt, et se laisse emporter à sa ferveur selon le sujet qui lui est présenté. Quelquefois on s'arrête dans un simple acte de conformité à la volonté de Dieu, faisant une entière démission de soi-même entre les mains de Dieu, et lui sacrifiant tout ce qu'on pourrait vouloir. D'autres fois on se tient en silence devant Dieu, l'écoutant humblement, ou bien l'on s'abaisse jusqu'au centre de son néant devant cette suprême Majesté qu'on adore sans faire d'autre acte.

Il est important de se tenir ainsi en silence par intervalles durant l'oraison, pour plusieurs raisons : 1. Pour écouter Dieu, et lui donner lieu de nous parler au cœur. 2. Pour délasser un peu l'esprit du travail et de la fatigue des considérations. 3. Pour le disposer à quitter sa manière d'agir ordinaire, et à recevoir l'opération de Dieu. 4. Pour l'accoutumer à se détacher de soi-même, et à se rendre dépendant de Dieu en toutes choses. 5. Pour corriger sa trop grande vivacité, soit dans les exercices spirituels, soit dans les autres actions de la journée. 6. Enfin parce qu'il arrive assez souvent que l'esprit ne peut faire autre chose, tous ses actes lui étant ôtés.

Voici quelques modèles de cette sorte d'oraison sur deux sujets des plus importants.

§ I

L'oraison de connaissance et d'amour de Notre-Seigneur.

Le sujet de cette oraison est la personne du Verbe incarné, ses qualités et ses mystères.

I. On se représente par un acte de foi Jésus-Christ ou dans le sein de sa Très-Sainte Mère, ou entre les bras de saint Joseph, ou dans la crèche, ou sur la croix, ou dans quelque autre des états de sa vie mortelle, ou dans le Trône de sa gloire, ou dans le Tribunal de sa Justice, ou dans la sainte Eucharistie, ou dans les âmes justes et dans les Saints, en qui il imprime des marques si visibles de sa présence et des effets si sensibles de sa bonté. Tout cela sert pour arrêter l'entendement et fixer son imagination sur la personne adorable de Jésus-Christ.

II. L'on envisage toutes ses divines perfections, ses grâces, ses vertus, ses grandeurs en général, ou quelqu'une en particulier, comme son pouvoir, sa bonté, sa sagesse, son humilité, sa pauvreté, sa vie cachée, sa conversation avec les hommes, ses souffrances et sa mort sur la croix ; ses titres de Rédempteur, de Libérateur, de Sauveur, de Médiateur ; son Sacerdoce, sa Royauté, son domaine absolu sur tous les êtres. L'entendement s'applique doucement à cet objet, et tâche de le pénétrer intimement par un simple regard d'une foi vive, comme quand on s'arrête à contempler un excellent tableau, ou quelque pièce rare dont on est charmé.

III. On se réjouit autant qu'on en est capable, de ce que le Verbe incarné est ce qu'il est, comme d'un bien qui nous touche nous-mêmes, ou, pour mieux dire, comme de notre plus grand bien. Car, comme saint Paul a remarqué, les véritables amants du Fils de Dieu ne se regardent qu'en lui, et ne se sentent plus hors de lui : de sorte qu'ils s'imaginent être déjà dans la gloire, parce que Jésus-Christ leur chef y est. Ainsi, lorsqu'ils contemplent sa sainte humanité unie à la personne du Verbe, lorsqu'ils voient que tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu sont renfermés en elle, qu'elle possède toutes les richesses de la grâce et de la gloire, que toutes les perfections de la Divinité lui ont été communiquées, ils triomphent de joie, ils voudraient, s'il leur était possible, ne faire autre chose que contempler sans cesse cet unique objet de leur amour. Ils ne peuvent plus rien admirer ni rien goûter que Jésus-Christ ; rien n'est plus capable de leur donner aucune satisfaction, que

l'assurance qu'ils ont de savoir que Jésus-Christ est ce qu'il est, et que tous les honneurs, toutes les adorations, tous les amours des hommes et des Anges se terminent à lui, et s'y termineront durant toute l'éternité, comme au but et au centre où se rapportent tous les êtres.

IV. Faisant ensuite réflexion que tout ce qu'ils peuvent lui témoigner d'amour, tout ce qu'ils peuvent lui rendre de service, n'est rien au prix de ce qu'il mérite, ils en demeurent tout confus, et conçoivent une sainte haine d'eux-mêmes en vue de leur ingratitude et de leur infidélité. Ils s'en affligent sensiblement, et s'il leur était possible, ils voudraient ne faire autre chose que pleurer, pour effacer par leurs larmes, leurs péchés et ceux de tout le monde. Dans ce sentiment de zèle ils font leurs délices des peines, des afflictions et des pénitences, ne trouvant point d'autre consolation que dans cette participation de la croix de leur Sauveur.

V. Mais ensuite venant à considérer que Jésus-Christ possède en lui-même, indépendamment des créatures, un bonheur infini, et que malgré toutes nos oppositions il se procure lui-même, par les ressorts admirables de sa sagesse, la gloire qu'il veut tirer de nous, ils déposent dans son cœur tous leurs ressentiments. Ils adorent sa conduite, et ils se soumettent amoureusement aux dispositions éternelles de sa providence. Leur douleur se change en allégresse quand ils se représentent que leur Sauveur, pour n'être pas aimé ni honoré selon son mérite, n'en est ni moins aimable ni moins adorable. Ils voient avec plaisir que sa grandeur ne dépend pas de leurs services, et que pendant qu'ils

languissent dans la tiédeur, il a dans le ciel auprès de sa personne des millions d'Anges qui se consomment dans les pures flammes de son amour. Ils considèrent encore que ces crimes abominables qui inondent toute la terre, et dont le comble monte jusqu'aux cieux, bien loin d'obscurcir la splendeur qui environne le Trône de Jésus-Christ, la fait éclater avec plus de lustre : que nos infidélités, et le rebut que nous faisons de ses grâces bien loin de rien diminuer de sa gloire, contribuent même à l'augmenter ; que sa grandeur s'élève sur nos ruines, et que nos avantages et nos pertes n'arrivent que par les ordres de sa sagesse. Toutes ces considérations les consolent. Ils ont de la complaisance de se voir dans la nécessité de servir malgré eux à sa gloire en quelque état qu'ils puissent être, dans la vie et à la mort, dans les châtiments aussi bien que dans les récompenses.

VI. Enfin ils le conjurent d'exécuter en eux ses desseins, et de les fortifier de son secours pour accomplir ses commandements, ses conseils, ses inspirations jusqu'à ce qu'ils arrivent heureusement au Royaume de sa gloire, pour le voir, le posséder, et régner avec lui pendant toute l'éternité.

Au reste il n'est ni nécessaire ni à propos de former distinctement tous ces actes dans l'oraison. On doit s'arrêter au sentiment dont on se trouve touché. Il suffit même de contempler par un simple regard Jésus-Christ, ses perfections et ses vertus. Cette seule vue est capable d'opérer en l'âme de merveilleux effets, ainsi que le seul regard du serpent d'airain, que Moïse fit élever sur une croix dans le désert, guérissait de la morsure

des serpents. Car tout ce qui est en Jésus-Christ n'est pas seulement saint, il est encore sanctifiant, et il s'imprime dans les âmes qui s'appliquent à lui, si elles sont bien disposées. Son humilité nous rend humbles, sa pureté nous purifie, sa pauvreté, sa patience, sa douceur et ses autres vertus s'impriment dans ceux qui les contemplent. Ce que l'on peut faire sans aucune réflexion sur soi-même, mais simplement en les regardant avec estime, avec admiration, avec respect, avec amour et avec complaisance.

Ce n'est pas qu'on ne puisse encore utilement se proposer l'imitation des vertus de Notre-Seigneur, considérant combien l'on est sujet aux vices contraires, chercher les moyens de s'en défaire, lui en demander la grâce, et le prier que comme il est notre Chef, il influe et produise en nous, comme dans ses membres, ses perfections, sa vie et son esprit.

On peut faire oraison de la même manière sur les grandeurs, les perfections et les vertus de la sainte Vierge.

§ II

L'oraison de confiance en Dieu et d'abandon en sa providence.

On la peut faire en plusieurs façons. En voici deux qui serviront de modèle pour les autres.

La première est de considérer trois perfections de Dieu, qui, selon notre façon grossière de concevoir les choses divines, concourent aux dispositions de la providence, savoir : sa sagesse qui règle

et ordonne tout, qui connaît parfaitement tout ce qui nous touche, nos dangers, nos tentations, nos peines, nos difficultés, nos faiblesses, tous nos besoins, tous les moyens imaginables de nous secourir, et de faire réussir toutes choses à notre plus grand avantage ; sa bonté qui veut notre bien et qui l'a porté à nous aimer de toute éternité, et à nous donner dans le temps tant de preuves de son amour, dont il nous fait encore sentir tous les jours de nouveaux effets ; sa toute-puissance, qui peut exécuter, et qui exécute en effet tout ce que la sagesse propose et ce que la bonté détermine en notre faveur.

L'âme, s'arrêtant dans la contemplation de ces trois divins attributs, demeure en silence devant celui qui sait pourvoir à toutes ses nécessités, qui le veut et qui le peut faire efficacement. Cette seule pensée la satisfait. Il lui suffit que Dieu la regarde. Elle se contente de s'exposer à ses yeux et de se tenir devant lui dans un profond respect et une amoureuse confiance, s'abandonnant aux dispositions de sa volonté, sans rien demander, ni souhaiter, ni vouloir en particulier. Elle dépose tous ses intérêts entre les mains de Dieu, et se décharge de tous ses soins sur la divine providence, laissant Dieu vouloir pour elle, et disposer d'elle et de tous les êtres créés, comme il lui plaira pour le temps et pour l'éternité. Ce qu'elle fait de son côté, c'est de réunir tous ses désirs en un seul, savoir d'être toute à Dieu, et de mourir entièrement à elle-même et aux créatures. Voilà le seul désir qu'elle se réserve et qui l'occupe toute ; mais elle le ressent plutôt qu'elle ne le produit, et il est bien plus de Dieu que d'elle-même.

Que si elle a déjà fait quelque progrès considérable dans la perfection, elle s'oublie tout à fait elle-même et ses propres intérêts ; elle ne se souvient plus de ses besoins, et ne peut penser à rien qu'à l'amour dont elle est possédée.

Autre manière d'oraison de confiance en Dieu.

— Après avoir humblement adoré Dieu :

I. On s'arrête quelque temps à considérer les trois perfections divines qui agissent dans la conduite de la Providence.

II. On s'adresse à Dieu familièrement comme à un intime ami, on lui ouvre son cœur, et on lui représente tantôt ses péchés et les principales fautes où l'on est tombé depuis la dernière oraison, tantôt ses passions et ses mauvaises habitudes, tantôt ses peines, ses difficultés, ses inquiétudes, ses ennuis, ses doutes, ses faiblesses, et ses craintes. Sur quoi on lui demande pardon, grâce, lumière, conseil, force, appui, consolation ; et cela dans la plus profonde humilité, dans la plus tendre confiance et avec la plus parfaite résignation qu'il est possible. Quelquefois on lui présente sa vie passée, l'état présent où l'on se trouve, les événements de l'avenir. On lui expose ses désirs, ses espérances, ses prétentions et ses desseins.

III. On lui allègue les titres que l'on a pour obtenir ce qu'on lui demande, sa bonté, sa miséricorde, les mérites de Jésus-Christ son Fils, ses travaux, ses sueurs, ses fatigues, ses veilles, ses oraisons, ses souffrances, sa passion, son agonie et sa mort : lui offrant tout cela en paiement de la grâce qu'on lui demande. Et comme la vue et le

souvenir de ces excès de l'amour de Jésus-Christ échauffent le cœur et animent la confiance, on lui laisse le soin de ce qu'on désire obtenir de Dieu son Père, et l'on s'en repose entièrement sur lui.

IV. On passe de la confiance à la résignation, et l'on proteste à Dieu qu'on ne veut et qu'on ne prétend autre chose que ce qui lui plaira, qu'on s'abandonne aux dispositions de sa providence, qu'on se tiendra aussi obligé à sa bonté si elle refuse ce qu'on lui demande, que si elle l'accorde ; parce qu'on ne désire et qu'on ne goûte plus rien que sa sainte volonté, de laquelle on veut dépendre absolument en toutes choses.

C'est dans cette dépendance de la volonté de Dieu, dans cet abandon à la Providence, que les âmes qui aiment Dieu purement, trouvent leur refuge et leur repos, d'où elles ne peuvent ni ne veulent jamais sortir. C'est là le centre et le terme de toutes leurs affections, qu'elles voient avec complaisance anéanties dans l'amour qu'elles ont pour Dieu.

CHAPITRE III

AVIS POUR LES AMES LES PLUS ÉLEVÉES TOUCHANT L'ORAISON DE SILENCE, OU DE LA PRÉSENCE DE DIEU

§ I

Ce que c'est que l'oraison de silence.

L'oraison de silence est une simple et respectueuse vue de Dieu, une amoureuse attention à la

présence de Dieu, et un doux repos de l'âme en Dieu.

L'âme à la vue de Dieu qu'elle considère comme le seul être qui soit au monde, tout le reste n'étant rien, oublie tout, et se dépouille autant qu'elle peut du souvenir et de l'affection de toutes les créatures. Elle demeure devant Dieu en silence, et suspend les actes de toutes ses puissances à l'égard de quelque objet que ce soit. L'entendement ne fait autre chose qu'envisager Dieu par une foi nue sans aucun raisonnement ; la volonté n'a point d'autre occupation qu'un simple acquiescement en Dieu. Voilà en quoi consiste tout l'exercice de cette oraison.

Cette simple vue de Dieu n'exprime distinctement aucune connaissance particulière. C'est une notion confuse et universelle du souverain Être, mais qui le représente mieux que toutes les idées distinctes qu'on en peut former. Ce simple acquiescement est conforme à cette notion confuse. Il n'est formellement ni action de grâces, ni oblation, ni demande, ni aucun autre acte distinct d'une vertu spéciale ; mais il est tout cela éminemment, comme l'on parle. L'esprit et le cœur sont dans un repos tranquille, sans qu'ils aient rien de distinct, ni qu'ils puissent proprement dire qui les occupe. L'âme sent bien moins que Dieu la possède, et se contente de consentir à ce qu'il opère en elle sans le connaître ni le vouloir même connaître.

Nulle autre manière de prier n'a plus de rapport à la grandeur de Dieu, et rien ne sied mieux au néant que de se tenir en silence devant le souverain Être. L'âme qui se tient ainsi devant Dieu, avoue par son silence que Dieu est infiniment au-dessus

de tout ce qu'on peut dire ou penser de lui. Dans cette humble posture et par ce tacite aveu elle lui rend l'hommage le plus parfait qu'une créature puisse lui rendre. Sans dire mot elle dit tout ce qu'elle pourrait lui dire par voie de louange, de reconnaissance, d'amour, de confiance, et de quelque autre affection que ce soit. Faisant cesser son action basse et indigne de Dieu, elle fait en même temps cesser les dérèglements dont son action est remplie. Sortant de ses propres opérations, elle entre en celles de Dieu, et lui résigne son être et ses puissances, pour ne vivre et n'agir plus que par lui.

Cette oraison se passe dans le fond de l'âme où Dieu réside comme dans un secret sanctuaire, loin du bruit et du tumulte des créatures ; mais c'est un lieu fermé pour la plupart du monde par leur propre faute. Il ne se trouve que fort peu de personnes qui se mettent en état d'y entrer, ou qui aient assez de recueillement et de pureté pour y parvenir. On s'épanche trop au dehors, et l'on ne se dégage pas assez de la chair et du sang. Ainsi l'on se rend indigne d'une grâce que Dieu ne communique qu'à un petit nombre d'âmes choisies, qui par leur fidélité se disposent à la recevoir. Saint Augustin reconnaît en cela une conduite particulière de la bonté de Dieu à son égard, et lui rend grâces de ce que par un pur effet de sa miséricorde il lui avait facilité le chemin et ouvert la porte pour entrer dans son intérieur.

Plusieurs ont écrit de cette oraison. Le B. Evêque de Genève en parle souvent dans ses *Lettres*. Voici comme il décrit celle qui est partie active ou naturelle, et partie passive ou surnatu-

relle : « *Demeurez, dit-il, fidèlement invariable dans cette résolution de vous tenir en la très-simple unité et très-unique simplicité de la présence de Dieu par un entier dépouillement et une remise de vous-même entre les bras de sa très-sainte volonté ; et toutes les fois que vous trouverez votre esprit hors de cet agréable séjour, ramenez-l'y doucement, sans faire pourtant d'actes de l'entendement ni de la volonté. Car cet amour de simple confiance, cette remise et ce repos de votre esprit dans le sein paternel de la divine bonté comprend excellemment tout ce qu'on peut désirer pour plaire à Dieu.* »

Entre les Jésuites, le P. Jacques Alvarez de Paz en traite au quatrième livre de la *Vie Spirituelle*, le Père Louis Dupont dans la Préface de ses *Méditations*, et dans la *Vie du Père Balthazar Alvarez*, le Père Maximilien Sandaeus en sa *Théologie Mystique*, et le Père de Langle en sa *Conduite Spirituelle*. Le *Directoire* des Exercices de saint Ignace la désigne sur la fin, et saint Ignace même en divers endroits de ses Exercices, où il veut qu'on s'arrête sans méditer quand la volonté se sent touchée.

§ II

Les divers états de l'âme dans l'oraison de silence.

Trois sortes de personnes s'appliquent à cette oraison avec des succès différents, à proportion des diverses dispositions où ils se trouvent.

Quelques-uns s'ingèrent d'eux-mêmes témérairement dans cette oraison, pleins d'imperfections, de passions et de péchés, sans recueillement, sans

attrait intérieur ; et comme de leur part ils ne font rien, et que Dieu de son côté n'opère aussi rien en eux à cause de leur mauvaise disposition, ils perdent le temps, demeurant dans un faux silence et une vraie oisiveté.

D'autres fort avancés dans la vie spirituelle, bien établis dans la connaissance d'eux-mêmes, dans la pratique des vertus et dans la pureté de leur cœur, prévenus d'un attrait particulier de la grâce, sont tellement possédés de Dieu dans l'oraison qu'ils n'y agissent presque point. C'est Dieu qui les applique à sa présence et qui opère tout en eux. Ils ne font que souffrir l'action de Dieu, et y consentir par un amoureux acquiescement. Leur oraison est toute surnaturelle ; ils n'en sortent presque jamais ; et dans le plus grand embarras des occupations extérieures, ils jouissent toujours de cette simple vue de Dieu dans une intime et profonde paix. Ce n'est pas néanmoins qu'ils soient toujours dans une pure passivité. Dieu leur rend, quand il lui plaît, l'usage de leurs puissances et les fait agir ; mais alors ils n'agissent plus d'une manière basse et humaine comme autrefois. Leur manière d'agir est bien plus parfaite ; elle est toute surnaturelle et divine.

D'autres, dans un état comme mitoyen, ni si imparfaits que les premiers, ni si avancés que les seconds, ne pouvant plus méditer, n'y trouvant plus de goût, ni presque de profit, quelque diligence qu'ils fassent, se sentent comme contraints de demeurer dans un simple recueillement ; et suivant cet attrait, et l'avis de leur directeur, aidés des secours ordinaires de la grâce, ils suspendent les actes de l'entendement et de la volonté, et se

tiennent devant Dieu dans un respectueux silence. Leur oraison est naturelle, quant à la manière de la faire. On la peut pratiquer sans crainte d'illusion, et avec un très grand profit de son âme, pourvu qu'on soit courageux à se mortifier, et fidèle à suivre les mouvements de la grâce.

Ce qui fait les divers états de cette oraison, c'est la diverse manière que Dieu y opère dans les âmes. Car quoiqu'il opère en Souverain, et qu'il dispose de son action comme il lui plaît, sans que rien l'oblige à suivre d'autre règle de sa conduite que sa volonté, il a toutefois coutume de proportionner son opération à la disposition des âmes ; et selon qu'elles sont plus ou moins disposées, soit habituellement par les vertus et les grâces infuses, soit actuellement par le recueillement des puissances, il y opère plus ou moins. Ainsi que le soleil, plus l'air est pur et serein, plus il l'éclaire et l'échauffe par ses rayons.

Il n'est pas possible d'exprimer en particulier les différents états où l'âme se trouve devant Dieu dans cette oraison. Quelquefois elle demeure comme absorbée sans connaissance ni réflexion sur elle-même : d'autres fois elle se sent comme investie d'une lumière qui lui découvre le fond de ses misères. Elle est pénétrée tantôt de contrition à la vue de ses péchés, tantôt de reconnaissance pour les bienfaits de Dieu, tantôt d'amour pour sa souveraine bonté, tantôt de zèle pour le salut des âmes, tantôt de ferveur pour entreprendre toute sorte de bien. Quelquefois elle s'unit à Jésus-Christ, et s'écoule en quelque manière en l'âme sainte de son humanité, pour rendre à Dieu conjointement avec elle toute la gloire qu'elle lui doit.

D'autres fois elle s'associe aux Séraphins et à tous les Esprits bienheureux, pour adorer et aimer Dieu avec eux dans la plus grande simplicité d'esprit qu'il est possible. Souvent elle se sent remplie et toute rassasiée du goût de Dieu. Souvent elle ne fait ni reçoit rien dans le sens, toute l'action de Dieu se passant dans le sommet de l'esprit, et les puissances n'y voyant n'y goûtant rien. C'est alors qu'elle se doit tenir dans un plus grand calme, pour ne pas troubler l'action de Dieu et mieux recevoir les influences de sa grâce. Il arrive aussi assez souvent qu'elle ressent sa pauvreté, sa misère et son néant. Elle devient morne et comme une terre sèche, froide, stérile ; et dans cet état elle a bien de la peine à se supporter, particulièrement quand avec cela elle est encore abandonnée aux égarements de l'imagination, aux distractions de l'esprit et à la révolte des passions. Car elle souffre alors comme une espèce d'agonie, si elle n'est assez courageuse pour faire de sa peine un exercice de vertu, se conformant à la volonté de Dieu, et demeurant paisible dans le trouble, et contente dans les occasions d'impatience que lui cause ce martyre intérieur.

Toute cette diversité d'états est excellemment figurée dans les Prophètes, et particulièrement dans les *Psaumes*. « Mon âme, dit David, est « devant vous comme une terre sèche qui attend « la pluie (1). Je me trouve, dit-il ailleurs, comme « un passereau qui est tout seul sur un toit (2). « Et dans un autre endroit : Mon âme languit et

(1) Ps. 142, 6.

(2) Ps. 101, 8.

« se consume de douleur (1). » Et dans un saint transport de consolation spirituelle, il s'écrie :
 « Mon cœur et mon corps sont ravis de joie en la
 « présence du Dieu vivant (2). »

§ III

Comment occuper utilement son esprit dans l'oraison de silence.

Comme l'action de Dieu est presque imperceptible dans les âmes qui commencent à pratiquer cette sorte d'oraison, elles ont de la peine à y demeurer dans le vide et la nudité de la foi. L'esprit veut toujours agir, et ne peut se résoudre à perdre ses appuis ordinaires et à se voir dans le dépouillement où la grâce le veut mettre.

Pour l'accoutumer peu à peu à cette suspension de ses actes, il est bon de le recueillir par quelque lecture ou méditation qui serve à lui imprimer quelque goût spirituel, d'où il vienne insensiblement à tomber dans cette notion universelle et ce goût confus de Dieu, en quoi consiste l'oraison dont nous parlons. Mais si dans la suite il vient à se lasser, à s'affaiblir, à se distraire, à s'ennuyer ou à se relâcher, comme il arrive souvent, soit par sa faute, soit par une secrète disposition de Dieu ; voici de quelle manière il pourra se remettre dans son simple recueillement, ou passer avec fruit le temps de l'oraison.

I. Qu'il reprenne quelque point de méditation,

(1) Ps. 118, 81.

(2) Ps. 83, 3.

et qu'il en tire des affections qui le ramènent au simple repos de la présence de Dieu.

II. Qu'il se serve de quelque sentence ou parole de l'Écriture sainte, qui lui donnera du goût et de la force pour persévérer dans son attention à Dieu.

III. Qu'il se mette en devoir d'écouter Notre-Seigneur, s'il daigne lui parler. Il faut lui ouvrir son cœur avec une grande liberté.

IV. Qu'il s'exerce dans l'oraison affective, et particulièrement aux affections de résignation aux volontés de Dieu, d'indifférence pour toutes choses, de confiance en Dieu et d'abandon à sa providence.

V. Qu'il entre en soi-même le plus avant qu'il pourra par la connaissance de ses défauts, tâchant d'en pénétrer la grandeur, les circonstances et les démerites dans toute la contrition possible.

VI. Qu'il se revête intérieurement des dispositions de sainte Madeleine, ou de la Cananée, ou de la Samaritaine, ou du Publicain, ou de quelques autres semblables, et qu'il se tienne ainsi devant Dieu sans dire mot : ou bien qu'il se présente comme un mendiant à la porte de la miséricorde divine, attendant avec patience qu'elle lui soit ouverte : ou qu'il demeure comme un esclave devant les yeux de son Maître, en attendant ses ordres : ou qu'il expose ses langueurs et ses infirmités à Dieu comme au souverain médecin : ou qu'il lui représente ses misères, comme à son Libérateur.

VII. Qu'il se figure Notre-Seigneur dans l'état de quelqu'un de ses mystères, et qu'il se tienne devant lui dans un profond anéantissement, ou dans quelqu'autre affection conforme au sujet et au mystère qu'il se représente.

VIII. Qu'il prenne les sentiments des âmes séparées, s'imaginant tantôt qu'il se trouve dans le passage de cette vie en l'autre, et dans l'épouvante que cause la vue des nouveaux objets de l'éternité ; tantôt qu'il paraît devant le Tribunal de Jésus-Christ, tantôt qu'il est dans le Purgatoire.

Mais tout cela se doit faire dans la plus grande simplicité qu'il est possible, et l'on ne doit s'y arrêter qu'autant qu'il est nécessaire pour recueillir l'esprit, sans multiplier les actes, ni interrompre le cours de l'oraison de silence.

Il est néanmoins à propos de remarquer que, quand dans cette oraison l'on se sent doucement attiré à faire des actes, il faut suivre librement cet attrait et ne jamais résister au mouvement du Saint-Esprit : plus on en dépend, mieux on réussit.

§ IV

Des sécheresses et désolations de l'oraison de silence.

Il y en arrive de deux sortes, les unes naturelles ou ordinaires, les autres surnaturelles ou extraordinaires. Celles-ci sont envoyées de Dieu pour purifier l'âme, et la disposer à l'état surnaturel ou passif. Plus elles sont cuisantes, plus elles sont utiles. L'on n'y doit point chercher d'autre remède que celui de la patience, et d'un humble acquiescement à l'opération de Dieu, qui, quelque pénible qu'elle soit, vaut mieux que toutes les consolations spirituelles. Dans cet état il faut perdre volontiers ce que Dieu ôte : consentir de bon cœur qu'il retire la ferveur et les autres grâces sensibles : recevoir

sans résistance les impressions contraires : se bien garder de croire que l'on ne fasse rien alors dans l'oraison et que l'on y perde le temps : ne point s'embarrasser à examiner la cause de ses peines, ni faire d'effort pour en sortir et pour se procurer des sentiments de dévotion : jeter de fois à autre quelque regard amoureux vers Dieu, et du reste s'abandonner généreusement à toutes ses rigueurs, les souffrir constamment et demeurer sous sa main en silence, ainsi que l'agneau entre les mains de celui qui le tond.

Pour ce qui est des sécheresses naturelles qui ne sont point de l'opération de Dieu, si on les peut surmonter par la ferveur et dévotion sensible, on conseille de le faire doucement et sans effort.

I. Souffrir sa peine avec la plus grande résignation, patience et humilité qu'il est possible, sans se troubler.

II. Agréer cet état, s'en réjouir et s'y complaire en tant que c'est une disposition de Dieu qui l'ordonne par un jugement secret soit de sa miséricorde, soit de sa justice, que l'on doit adorer avec respect sans le vouloir pénétrer.

III. Offrir à Dieu cette peine en l'union de tous les délaissements, de toutes les désolations et les agonies que Notre-Seigneur a souffertes pendant sa vie et sa mort.

IV. Protester à Dieu de lui être fidèle et de le servir également dans toutes sortes d'états, comme n'aimant et ne cherchant que lui seul et non pas ses dons.

V. En vue de l'impuissance où l'on se trouve alors de donner à Dieu d'autres preuves de sa fidélité que celle de la souffrance présente et de l'espérance

d'une plus fervente dévotion pour l'avenir, s'unir d'esprit à toutes les créatures qui l'honorent et le loueront éternellement au ciel.

VI. Rétracter l'occasion que l'on a donnée à Dieu d'être ainsi traité, s'en repentir, et accepter la sécheresse comme une juste punition de ses fautes et de ses infidélités passées.

VII. Ne point fuir cette croix ; ne point abrégier le temps de l'oraison ; ne point chercher de consolation ni d'appui dans les créatures ; ne point adhérer aux distractions, au trouble, à l'ennui mais joindre sa volonté à celle de Dieu, pour ne vouloir en cet état que ce Dieu prétend et ensuite l'exécuter, autant qu'on le peut connaître.

§ V

Comment on peut discerner la vraie oraison de silence d'avec la fausse.

Nous avons déjà remarqué qu'il y a une vraie et une fausse oraison de silence. Il est important d'en bien faire le discernement, de peur de s'y laisser tromper.

On peut dire en général que quand on se présente à cette oraison avec un esprit peu recueilli, empressé, immortifié, plein d'attaches, sujet à des fautes volontaires, quand on n'y suspend ses actes que par force, qu'on adhère aux distractions, qu'on cherche les consolations, les goûts sensibles, qu'après l'oraison l'on est aussi peu exact, et peu fidèle, aussi faible à se renoncer et à se vaincre, qu'on était auparavant, et qu'on demeure toujours dans le même train de vie, et dans les défauts

ordinaires, il est visible qu'une telle oraison, n'est qu'un faux silence, et une pure oisiveté.

Les marques de la vraie oraison de silence sont : 1. Une facilité à trouver Dieu en soi, et à se tenir en sa présence. 2. Une facilité à calmer son esprit, à mettre ses puissances dans le vide, et à suspendre leur action, en quoi la grâce coopère avec l'âme par des secours plus abondants. 3. Une certaine insensibilité qui fait que l'on ne goûte rien, et qu'on ne prend plaisir à chose quelconque. 4. Un oubli de tout, jusqu'à n'avoir pas même la vue et le sentiment de soi-même et de son action. Ce qui n'est toutefois pas nécessaire et qui n'arrive que quand on est extraordinairement attiré de Dieu ; et d'ailleurs l'âme n'est pas toujours tout occupée, et il suffit qu'elle ne se remplisse d'aucune notion particulière, soit des choses matérielles, soit spirituelles, et qu'elle n'ait envie de penser ni aux unes ni aux autres. 5. Un certain goût et une saveur d'amour dans la volonté sans qu'elle en distingue en particulier l'objet ni la cause. Ce sentiment d'amour dure en plusieurs tout le long du jour, et ils le trouvent dans leur cœur toutes les fois qu'ils y font réflexion.

Il est vrai que tous ces signes ne se remarquent pas également dans toutes les âmes ; mais on peut dire en général que quand l'esprit se recueille sans peine dans cette oraison, qu'il s'y chauffe et reprend une nouvelle vigueur, et qu'ensuite pendant la journée on est plus recueilli, plus fort et plus fidèle dans les occasions, plus détaché des choses de la terre, plus appliqué à Dieu, il ne faut point douter que l'oraison qu'on fait ne soit bonne et qu'on n'y doive persévérer.

Vous me demanderez comment ceux que Dieu tient dans le purgatoire des aridités et désolations du sens, pourront s'assurer que leur oraison n'est pas un faux silence, puisqu'ils ne reconnaissent point en eux les signes que nous venons de marquer.

L'on répond que cette opération de Dieu dans ces âmes leur est une excellente oraison, quoi que le sens n'y comprenne rien, et qu'au contraire il soit extrêmement affligé, distrait et égaré.

Mais comment peut-on distinguer quand ces aridités et désolations sont de l'opération de Dieu, ou qu'elles viennent purement de notre faute ? On doit juger qu'elles sont de Dieu : 1. Quand on ne trouve non plus de satisfaction dans les choses sensuelles que dans les spirituelles, et qu'on a également le dégoût pour les unes et pour les autres ; car alors Dieu ne se contente pas de sevrer l'âme de ses consolations et de ses faveurs ordinaires, il lui mêle encore de l'absinthe en toutes choses, et ne lui laisse pas même la liberté d'agir pour satisfaire ses appétits en quoi que ce soit ; de sorte que, de quelque côté qu'elle se tourne, ne rencontrant que de la peine et de l'ennui, elle ne sait ce qu'il lui faut. 2. Quand on est vivement touché de se voir si froid et si insensible à l'égard de Dieu et des choses divines. Car les âmes tièdes et négligentes ne ressentent guère ni leurs fautes, ni le peu de service qu'elles rendent à Dieu. 3. Quand on ne peut plus méditer, ni tirer aucune affection des méditations et des lectures que l'on fait, quelque diligence qu'on y apporte. Car c'est signe que Dieu ne se veut plus communiquer par le sens, mais par le pur esprit au-dessus des sens. Il faut alors se préparer à souffrir toujours de plus grandes

sécheresses, moins agir de son côté, et laisser agir Dieu, qui attire l'âme à une manière d'opérer plus haute et plus parfaite, la purifiant de plus en plus de toute sa sensualité et sensibilité.

§ VI

Comment on peut connaître qu'une âme
est appelée à l'oraison de silence,
et quelles dispositions cette oraison demande.

On ne doit pas s'introduire de soi-même dans l'oraison de silence. Il ne le faut faire que suivant l'attrait de Dieu et par la conduite d'un guide expérimenté dans les voies de l'esprit, qui ait examiné si l'on est appelé à cette sorte d'oraison, et si l'on a les dispositions qu'elle demande.

Les marques par lesquelles on peut juger que Dieu appelle une âme à l'oraison de silence, sont :

I. Lorsqu'elle ne peut plus méditer, et que voulant appliquer l'imagination et les autres puissances, selon la méthode ordinaire, au sujet qu'elle a préparé, elle se sent comme interdite, sans que cela vienne de sa faute. Que l'on prenne seulement garde que cette impuissance de méditer soit véritable, et ne vienne point ou de la paresse qui fait fuir le travail de la méditation, ou de la superbe qui fait rechercher les oraisons sublimes, ou de l'artifice du démon, qui fait prendre le change pour tromper les âmes.

II. Lorsque l'imagination n'est plus portée à s'appliquer à aucun objet particulier, soit extérieur, soit intérieur, et que le sens n'y trouve plus de goût, bien que l'imagination ne laisse pas pour cela d'être encore vagabonde.

III. Quand l'entendement, s'étant longtemps exercé à méditer les vérités en détail, s'est accoutumé à les envisager d'une manière plus simple, et que la volonté bien purifiée est devenue comme une mèche prête à s'enflammer en diverses affections par le moindre mouvement de la grâce.

IV. Quand l'esprit se sent de fois à autre tout d'un coup recueilli en lui-même, sans avoir rien mérité qui l'ait pu toucher.

V. Quand l'âme prend plaisir à demeurer seule dans une amoureuse attention à Dieu, et qu'un simple acquiescement à ce que Dieu opère en elle lui suffit pour en être contente, de sorte que si elle voulait discourir ou produire divers actes, elle se distrairait et troublerait sa paix. De tous ces signes le plus certain c'est le dernier.

Outre cela, l'oraison de présence de Dieu demande une vie pure, affranchie du péché, dégagée du sens et des passions, éloignée du commerce du siècle et de toute sorte d'intrigue et d'embarras, un cœur libre de toute attache, un esprit vide du souvenir et de l'idée des créatures, une âme droite, un grand courage, une continuelle vigilance sur soi-même, une parfaite fidélité à suivre les mouvements du Saint-Esprit, qui communique ses grâces d'autant plus abondamment, qu'on les reçoit avec plus de docilité. Enfin la partie supérieure de l'âme doit être tellement disposée, que Dieu y réside comme dans un trône avec un empire absolu sur toutes les puissances intérieures et sur tous les sens extérieurs, sans que rien lui résiste. Plus l'obéissance qu'on lui rend est prompte, exacte, universelle, plus on s'avance dans la véritable félicité de cette vie et dans celle de l'éternité.

C'est pourquoi il faut s'abandonner entièrement à ce roi des cœurs, ne se réservant rien et lui soumettant tous ses succès et tous ses désirs : si toutefois l'âme dans cet état peut former d'autre désir que celui de s'anéantir en toutes choses, afin que Dieu seul vive et règne en elle. Ce qui s'accomplit dans la simplicité et l'unité d'un esprit, qui parmi les diverses occupations de la vie ne cherche que Dieu, ne goûte que Dieu, et n'a en vue que Dieu seul.

§ VII

Les plus ordinaires empêchements de l'oraison de silence.

Tout ce qui empêche le progrès des âmes dans la perfection, empêche à plus forte raison le succès de l'oraison de silence.

I. Les péchés et les imperfections volontaires, les habitudes vicieuses, les passions et les inclinations immortifiées, les dérèglements que le péché cause dans les puissances de l'âme, comme l'instabilité de l'imagination, le souvenir importun des choses passées dans la mémoire, les jugements erronés et l'ignorance dans l'entendement, la faiblesse et les semences de toutes sortes de maux qui demeurent toujours dans la volonté.

II. La multiplicité qui comprend l'empressement, le trop d'action, le tumulte et le tracas d'une vie trop extérieure. Tout cela suffoque l'esprit, l'affaiblit, le souille, le divise, l'éloigne de Dieu, trouble sa paix, lui ôte sa liberté, le jette en plusieurs fautes ; surtout l'empressement lorsqu'on désire avec trop d'ardeur ou d'impatience de voir la fin de ce que l'on a entrepris.

III. La sensibilité qui comprend non seulement les dérèglements des sens, la recherche des plaisirs et des commodités du corps dans le boire, le manger, le dormir, mais encore l'attache aux goûts et aux consolations spirituelles. Toute cette corruption de la partie inférieure obscurcit et appesantit l'esprit, et le porte au péché, qui n'est autre chose pour ainsi dire, que le toucher illicite des créatures, et le mauvais usage que l'on en fait.

IV. Le libertinage qui fait qu'on se permet toutes sortes de pensées, de réflexions, de desirs, d'affections, de petites satisfactions ; qu'on se relâche à faire, à dire, à goûter tout ce qui plaît, à fuir et à éviter tout ce qui déplaît ; qu'on se laisse aller au penchant de son naturel, et qu'on abandonne les puissances de son âme et ses sens à toutes sortes d'objets, sans vouloir se captiver en rien : ce qui livre l'esprit en proie à mille distractions, et donne entrée dans le cœur à toutes sortes d'imperfections.

V. La vanité, l'orgueil secret et la complaisance qu'on prend dans les avantages et les grâces dont on se voit enrichi. Il n'est pas concevable combien la superbe nuit au progrès des âmes, les retenant comme des navires échoués sans pouvoir avancer, leur ôtant la pauvreté d'esprit si nécessaire pour approcher de Dieu et traiter familièrement avec lui, et les plongeant dans l'hypocrisie et dans la duplicité, les jetant dans les illusions et dans les pièges de l'ennemi.

VI. La tiédeur dans les exercices de piété, la faiblesse à se vaincre dans les occasions, la nonchalance et la lâcheté à s'acquitter de ses emplois et des devoirs de son état, l'ennui et le dégoût des

choses spirituelles ; ce qui vient de ce qu'au lieu de vivre selon l'esprit de la grâce, l'on ne veut servir Dieu que dans ses vues humaines, et qu'on ne cherche que sa propre satisfaction et ses commodités qui énervent l'esprit et le séparent de Dieu.

VII. L'inconstance qui fait que l'on quitte aisément le bien commencé, ou que l'on change sans cesse de conduite, voulant essayer toutes sortes de moyens et de voies, sans persévérer dans aucune. Ce défaut est fort ordinaire : car on ne voit que très peu d'âmes qui se surmontent constamment, et s'attachent inviolablement à une conduite solide. La nature aime le changement, et ne peut se faire longtemps violence, si l'on n'a un grand fonds de courage pour s'affermir dans la pratique du bien.

VIII. Les scrupules et les peines intérieures ou extérieures, qui bien qu'elles soient dans le dessein de Dieu un excellent moyen pour disposer les âmes à l'union divine, ne laissent pas d'y être un obstacle quand on se laisse aller au trouble et à l'impatience.

IX. Les tentations du démon, dont les illusions à l'égard de l'oraison sont aussi dangereuses qu'elles sont fréquentes, n'y ayant point d'artifices dont il ne se serve pour surprendre les âmes sous de spécieuses apparences, qui conduisent insensiblement à l'erreur et au précipice : témoins les illuminés de ces derniers siècles.

§ VIII

Les principales aides de l'oraison de silence.

I. La pureté de conscience, ne faisant jamais la moindre faute avec vue, gardant son cœur avec

tant de soin, que rien n'y entre qui puisse déplaire à l'Esprit-Saint qui y réside, ayant la même retenue à l'égard des sens extérieurs, des yeux, des oreilles, de la langue, et veillant sans cesse sur tous les mouvements de son âme, pour l'empêcher de goûter ni chercher aucun plaisir hors de Dieu.

II. La mortification continuelle de tous les appétits et les goûts déréglés, de toutes les inclinations et les répugnances de la nature, et généralement tout ce qui ne sert pas au progrès de l'esprit et tout ce qui s'oppose à la parfaite liberté ; une entière abnégation de soi-même, de ses sentiments et de son propre jugement, et un dégagement absolu de toutes les créatures, qui mettent l'âme dans le vide que Dieu demande pour se communiquer.

III. Un grand fonds d'intérieur, par une secrète et intime conversation avec Dieu, de sorte qu'on ne le perde presque pas de vue, ayant toujours un œil tourné vers lui, et une partie de l'âme appliquée à le regarder, l'adorer, l'aimer, et à se composer en sa présence.

IV. La paix de l'âme solidement établie sur la victoire des vices et des passions ; le silence d'un esprit recueilli et disposé à toutes les volontés de Dieu ; un doux calme de toutes les puissances intérieures ; une parfaite soumission du sens à l'esprit, et de l'esprit à la grâce.

V. Une grande fidélité à suivre les mouvements du Saint-Esprit, et à faire tout le bien et éviter tout le mal dont l'occasion se présente, une continue et amoureuse dépendance de Dieu dans tous les divers événements de la vie : de sorte que nous unissions toujours notre volonté à celle de Dieu,

autant que nous la pouvons connaître, ou pour mieux dire, que nous perdions notre volonté dans celle de Dieu.

VI. L'action sert aussi beaucoup au progrès de l'oraison, quand l'action n'occupe pas trop l'esprit, et que l'oraison, comme un secret ressort, donne le mouvement à l'âme pour agir au dehors le long du jour avec paix, égalité et recueillement, sans trouble et sans empressement. Car alors l'action produite par le mouvement de la grâce, et rapportée à Dieu, fortifie l'esprit et lui sert pour s'élever à son centre. Au reste l'application d'esprit à Dieu et la fidélité qu'on lui rend dans l'action par une continuelle dépendance de lui, est une excellente oraison pour tous ceux qui, par le devoir de leur vocation, sont obligés de beaucoup agir.

VIII. Enfin tout ce qui nourrit l'esprit d'oraison, ce qui attire l'esprit de Dieu, ce qui contribue à la mortification intérieure et extérieure, à la pureté du cœur, à la simplicité de l'esprit ; tout cela aide au succès de l'oraison de présence de Dieu.

TRAITÉ III

LE PUR AMOUR OU LES MOYENS D'Y ARRIVER ET SES EFFETS (1)

CHAPITRE PREMIER

DE LA GARDE DU CŒUR

§ I

Ce que c'est que la garde du cœur, et en quoi elle diffère de l'examen de conscience.

La garde du cœur n'est autre chose que l'attention qu'on apporte aux mouvements de son cœur et à tout ce qui se passe dans l'homme intérieur pour régler sa conduite par l'esprit de Dieu, et l'ajuster à son devoir et aux obligations de son état.

D'où l'on peut voir combien cet exercice est différent de l'examen de conscience. 1. L'examen se fait en certains temps réglés, la garde du cœur se pratique à toute heure et n'a point de temps limité. 2. L'examen est une revue des actions passées et de plusieurs actions ensemble, et d'ordinaire d'une partie de la journée : la garde du cœur est une vue des actions présentes et une application d'esprit aux diverses parties d'une action à mesure qu'on

(1) L'édition de 1739 supprime ce premier titre, et fait du chapitre premier un traité distinct : de la Garde du Cœur ; — des chapitres deux et trois un autre traité sur la Nuit obscure de l'âme.

Nous préférons garder la division de la 1^{re} édition (1686).

la fait. 3. L'examen envisage les choses plus en gros et plus superficiellement ; la garde du cœur les considère en détail et d'une manière plus distincte et plus intime. 4. L'examen travaille la mémoire : la garde du cœur ne la fatigue nullement et n'est pas si engageante qu'on se pourrait peut-être d'abord figurer. Elle ne demande point une contention violente qui doive rendre l'esprit abstrait, mais seulement une attention d'esprit modérée, qui produit un fonds de paix intérieure, et qui est la source des plus grandes consolations qu'on puisse goûter en cette vie.

§ II

La nécessité de la garde du cœur.

Pour concevoir combien il importe de veiller sans cesse à la garde du cœur, il ne faut que faire un peu de réflexion sur la corruption de la nature que le péché nous a causée, sur la continuelle guerre que nous avons avec les ennemis de notre salut, et sur les dangers où nous sommes exposés à tout moment.

Car il est certain qu'à moins que nous n'ayons fait de notables progrès dans la grâce, notre cœur n'est presque jamais sans dérèglement, qu'il n'agit d'ordinaire que dans le trouble et dans l'impureté de l'amour-propre, et qu'il s'oppose incessamment à l'esprit de Dieu. Outre que son inconstance naturelle lui fait changer de face à toute heure, qu'il prend les différentes couleurs de tous les événements de la vie, et que les diverses impressions qu'il reçoit du dehors, le tiennent dans une per-

pétuelle vicissitude de sentiments contraires, il est encore sujet à une fièvre continue de quantité de passions, qui par la violence de ses accès l'empêche de demeurer dans le juste tempérament où il doit être pour jouir d'une parfaite santé. Il est sans cesse dans l'empressement et dans la recherche de ses satisfactions, sans cesse occupé à former de nouveaux projets pour se contenter et remplir ce vide immense de désirs, que la jouissance de toutes les créatures ne saurait satisfaire. Sa délicatesse et sa sensibilité sont extrêmes. La moindre chose l'offense. Les moindres atteintes le blessent. Il est plein de détours et de déguisements. Il aime les illusions qui le flattent, et pour comble de ses maux, il ne fuit rien tant que de se connaître et il se jette au dehors par toutes les voies qu'il rencontre, pour n'être pas obligé de rentrer en lui-même, ne pouvant supporter la vue de ses désordres, ni les reproches de la conscience.

Dans cet état on ne saurait croire combien le démon prend d'empire sur un cœur ainsi abandonné ; comme en la présence ou même à la simple idée des objets, il y excite quelle passion il lui plaît ; comme il y étouffe les bonnes inspirations, et y rend inutiles les attraites de la grâce ; comme dans les plus fortes impressions de l'esprit de Dieu il y fortifie tantôt les inclinations tantôt les répugnances de la nature ; comme il y renouvelle les vieilles habitudes, il y rallume les affections éteintes, il y réveille les sentiments assoupis, il y remue les semences et les idées des péchés passés ; comme il y traverse les desseins de Dieu, et y empêche, ou affaiblit, ou corrompt les opérations divines.

Ainsi le cœur demeurant ouvert aux objets étrangers, exposé aux surprises de l'ennemi, troublé par la guerre intestine de ses passions, dans la faiblesse et la corruption de la nature où nous vivons dans le commerce du monde qui est si contagieux, dans l'embarras des affaires qui se succèdent les unes aux autres, parmi une foule de soins qui partagent notre attention, parmi les amorces du péché qui se rencontrent partout, il n'est pas concevable de combien de défauts il se remplit, combien il se souille, combien de plaies il reçoit sans presque s'en apercevoir.

De là nous pouvons juger quel besoin nous avons de veiller sans cesse sur nous-mêmes. Et puisque notre perfection consiste en notre union avec Dieu, il est manifeste que nous ne pouvons espérer aucune perfection sans une continuelle attention à la garde de notre cœur, pour empêcher que rien n'y entre, et que rien n'en sorte qui puisse en troubler la paix et en ternir la pureté, ces deux qualités étant absolument nécessaires pour disposer nos âmes à l'union divine.

C'est pour cela que tous les maîtres de la vie spirituelle recommandent tant la garde du cœur, et qu'il y en a plusieurs qui ne donnent que ce seul précepte à ceux qui veulent s'avancer dans la voie de Dieu : Gardez votre cœur, ne perdez jamais de vue votre intérieur.

Je me souviens que le Père Louis Lallemant, qui a été un homme des plus éclairés en la science des saints, avait accoutumé de nous dire pendant notre troisième an de noviciat, qu'une des plus grandes grâces que Dieu nous fasse dans la Compagnie, et une de celles que nous devons demander

à Dieu avec plus d'instance, c'est d'être si vigilants à garder notre cœur que nous en connaissions et corrigions jusqu'aux plus petits mouvements déréglés, d'autant que si nous ne veillons sur nous-mêmes, il s'en glisse tous les jours dans notre cœur une infinité que nous ne connaissons pas.

Et en effet si cette attention est nécessaire généralement à toutes les âmes qui aspirent à la perfection, elle l'est encore bien plus particulièrement à ceux qui, par le devoir de leur vocation, sont presque toujours occupés dans les travaux de la vie active; en quoi, sans une continuelle vigilance, ils sont en danger de s'épancher trop au dehors, et par conséquent de se nuire beaucoup à eux-mêmes, et de faire peu de fruit à l'égard des autres. Car s'il est vrai que c'est de l'intérieur que toutes les fonctions extérieures du zèle des âmes tirent leur vie et leur efficace, quelles vertus auront-elles si l'on néglige le soin de son intérieur? Si, semblables aux torrents qui pour presser trop le cours de leurs eaux, et précipiter leur descente, se trouvent bientôt à sec, nous nous répandons tout au dehors avec empressement, faudra-t-il s'étonner que nous nous trouvions arides, sans dévotion, sans esprit intérieur? Hélas! qui sait que Dieu seul (1), combien nous intéressons (2) le succès de nos travaux pour le prochain, et combien le commerce du monde est préjudiciable à notre perfection, et peut-être à notre salut, manque (3) de nous appliquer à réunir toutes nos puissances intérieures pour

(1) qui sait sinon Dieu seul.

(2) combien nous compromettons.

(3) faute de nous appliquer.

résister à l'impression que les objets extérieurs font sur nos sens, et ensuite sur notre cœur!

D'où vient que tant de Religieux, tant de personnes dévotes, qui ont de si bons desirs, et qui font, ce semble, tout ce qu'il faut faire pour devenir saints, tirent néanmoins si peu de fruit de leurs oraisons, de leurs communions, de leurs lectures, et qu'après avoir pratiqué tous les exercices de la vie spirituelle durant tant d'années, on ne remarque presque point qu'ils en aient profité? D'où vient que les Directeurs qui conduisent les autres dans le chemin de la perfection, demeurent eux-mêmes toujours dans leurs imperfections ordinaires? que des hommes zélés, des ouvriers qui travaillent avec tant d'ardeur au salut des âmes, des gens qui se donnent tout entiers aux bonnes œuvres, ont cependant les passions si vives, sont toujours sujets aux mêmes défauts, et n'ont presque nulle entrée dans l'oraison? Tout cela ne vient que de leur négligence à garder leur cœur. Ces personnes abandonnent le soin de leur intérieur et se donnent trop au dehors. C'est ce qui fait qu'une infinité de fautes leur échappent, mille pensées inutiles, mille paroles inconsidérées, quantité de saillies d'humeur, de mouvements déréglés, d'actions purement naturelles et qui préviennent la grâce et la liberté. Ce qui ne leur arriverait pas s'ils avaient une attention actuelle à régler leur conduite intérieure, et s'ils se ménageaient un peu dans l'action, pour empêcher que les passions qui y trouvent leur aliment, ne s'y fortifient d'autant plus dangereusement qu'elles s'y déguisent sous une précieuse apparence de zèle et de vertu.

Il faut donc avouer que la garde du cœur est si

nécessaire pour profiter en la vie spirituelle, que l'on n'y avance qu'à proportion qu'on s'adonne à cet excellent exercice. Voici de quelle manière les commençants le doivent pratiquer.

§ III

La pratique de la garde du cœur.

Je suppose qu'après une retraite et une confession générale on ait formé une généreuse résolution d'être tout à Dieu à quelque prix que ce soit, et de s'étudier de toutes ses forces à la perfection ; qu'ensuite on ait fait toutes les diligences nécessaires pour reconnaître son état intérieur, ses passions, ses mauvaises habitudes, les voies de Dieu et la conduite qu'il inspire ; cela supposé, voici de quelle manière on doit s'appliquer à la garde de son cœur pendant le cours de la journée.

I. Faisons dès le matin un bon propos de veiller sur notre intérieur pour régler toutes nos actions, nos paroles, nos pensées, tous nos mouvements selon l'esprit de Dieu.

II. Tâchons de prévoir et de prévenir les occasions de nos fautes ordinaires où nous pourrions tomber soit par habitude, soit par surprise.

III. Tenons ferme dans les occasions du péché, de la tentation, et de la passion qui pourrait nous vaincre.

IV. Recevons les inspirations de Dieu et les impressions de la grâce dans toute leur étendue, et suivons-les sans remise et sans réserve.

V. Rentrions en nous-mêmes le plus souvent que nous pourrons, et en particulier à certains temps

déterminés comme au son de l'horloge, au changement des actions, et surtout après les plus longues et les plus notables ; et quelque accablés d'affaires et d'occupations que nous puissions être, n'abandonnons jamais tellement notre intérieur, que de fois à autre nous ne jetions les yeux dessus.

VI. Marquons par écrit nos fautes plusieurs fois par jour ; ce qui est de si grande importance que sans cela tout le reste ne servira pas beaucoup. Cette exactitude paraît un peu gênante : mais nous nous y condamnerons volontiers si nous considérons que nos péchés étant des caractères de confusion, marqués sur le front de nos âmes, et lisibles à toute éternité, à moins que la pénitence ne les efface, il est bien juste de les écrire du moins sur le papier, afin qu'en les lisant nous soyons excités à les pleurer. Cette petite peine sera la première punition de nos fautes, et nous l'offrirons à Dieu comme le premier fruit de notre contrition.

Enfin tâchons d'avoir une continuelle douleur de nos péchés, un parfait détachement de nous-mêmes et de nos inclinations, une disposition d'esprit à toutes sortes de croix, de dépouillements et de privations, même des lumières et des consolations spirituelles. Ainsi, ayant le cœur ouvert aux communications de Dieu, souple aux mouvements de la grâce, prompt à l'exécution de ses volontés, généreux et vigilant à étouffer les sentiments contraires, nous ferons de merveilleux progrès, et si la constance ne nous manque, nous arriverons à la plus haute perfection.

Voilà, ce me semble, les points essentiels de la garde du cœur. A quoi l'on peut ajouter que dans

les revues qu'on doit faire chaque semaine et chaque mois, il ne faut pas omettre d'examiner avec quel soin l'on pratique cet exercice, et quel profit on en tire.

Pour l'abrégé en deux mots, et le rendre par cette brièveté plus aisé, disons que la garde du cœur demande une attention actuelle, ou du moins fréquente sur son intérieur pour y réprimer les sentiments contraires à la grâce, et suivre les mouvements de l'Esprit de Dieu dans toute leur étendue.

§ IV

Les utilités et les avantages de la garde du cœur.

C'est proprement en cet exercice que consiste l'essence de la vie purgative. Il est l'accomplissement de ce commandement si exprès que Notre-Seigneur nous fait de veiller incessamment en attendant sa venue.

C'est la sentinelle du lit de l'époux. C'est le chemin le plus droit et le plus court, aussi bien que le plus aisé pour parvenir à la sainteté. C'est ce qu'on appelle marcher en esprit. C'est la disposition que Dieu requiert de nous pour se communiquer à nous, et nous unir à lui. C'est l'entrée des voies extraordinaires de la grâce.

Par cet exercice, les anciens solitaires d'Égypte et de Lybie, sans direction, sans assistance humaine, sans la fréquentation des sacrements, se sont élevés à la plus haute perfection ; le soin qu'ils avaient de veiller à la garde de leur cœur suppléant au défaut des autres moyens et leur étant comme un moyen universel pour supporter l'horreur et

les ennuis de la solitude, pour persévérer dans cette extrême nudité, cette austérité prodigieuse dont ils nous ont laissé de si rares exemples, et pour remporter sur les démons ces glorieuses victoires qui donnent de l'étonnement à ceux qui les lisent.

Ce fut principalement par cet exercice que saint Ignace gouverna nos premiers Pères dans la ferveur de leur conversion, et qu'il les disposa aux grandes entreprises qu'il a plu à Dieu d'exécuter par eux dans toutes les parties de l'univers.

Aussi voyons-nous tous les jours, que comme c'est par la garde du cœur que l'on commence la carrière de la vie spirituelle, c'est par elle qu'on s'y avance, et que les progrès qu'on y fait sont proportionnés à l'application qu'on apporte à garder son cœur.

Il n'y a point de livre ni de directeur qui enseigne mieux à se connaître et à se former, que cette continuelle vigilance sur son intérieur. Ce sera par elle que nous apprendrons à régler toute notre conduite selon les desseins de Dieu, à faire toutes nos actions dans la pureté de son amour, à modérer nos passions et à étouffer leurs premières émotions dès leur naissance. Elle sera comme un œil toujours dans la lumière et nous croîtrons en grâce et en mérite presque à chaque moment. Nous nous disposerons à recevoir la plénitude des dons du Saint-Esprit, et nous lui donnerons une liberté entière de nous conduire, et d'opérer en nous et par nous tout ce qu'il lui plaira. Nous aurons entrée dans le royaume de Dieu, où se trouve la paix de l'âme et cette grandeur de courage si nécessaire pour avancer dans les voies de l'es-

prit, et arriver au comble de la perfection. Nous découvrirons au dedans de nous-mêmes un nouveau monde caché à ceux qui n'ont des yeux que pour admirer la figure de ce monde visible qui passe comme un songe : une autre vie inconnue à ceux qui se laissent charmer aux plaisirs de la vie présente. Nous y verrons comme un grand théâtre ou trois sortes d'esprits, celui de Dieu, celui de la chair et le malin esprit paraissent sans cesse ou tous ensemble ou séparément, comme un champ de bataille où ces trois esprits combattent sans trêve et sans relâche pour la conquête de notre âme. Nous remarquerons cent fois le jour dans ces spectacles et ces combats intérieurs, les faiblesses de la nature, les ruses du démon, les artifices et les détours de l'amour-propre plus redoutable que le démon, les conduites amoureuses de l'esprit de Dieu et les ressorts admirables de la grâce. Nous serons admis en la familiarité de Jésus-Christ, et nous deviendrons ses disciples dans l'école du cœur, où l'on apprend plus en un moment que tous les maîtres de la terre n'en sauraient enseigner en un siècle.

Cette attention intérieure nous rendra capables de procurer le bien de notre prochain. Par elle nous acquerrons une prudence surnaturelle, et une dextérité toute divine pour traiter les affaires, pour pénétrer le fond des cœurs, pour discerner les esprits, et pour conduire les âmes à Dieu.

Enfin par cette vigilance, nous nous établirons dans une paix inaltérable, dans une égalité d'humeur et d'esprit toujours constante, dans une parfaite et invariable dépendance de Dieu : et quand nous ne ferions autre chose que de prati-

quer fidèlement cet exercice sans faire des actions éclatantes, ni des mortifications extraordinaires, nous contentant de faire ce qui est du devoir de notre état et ce que l'obéissance nous ordonne, et nous tenant sans cesse comme une sentinelle dans un petit retranchement intérieur pour observer les mouvements de notre cœur, nous ne laisserions pas d'arriver à une sublime sainteté. Comme au contraire quand nous recevriions les grâces les plus extraordinaires, que nous ferions des pénitences étonnantes, et que nous aurions les plus grands emplois de zèle et de charité, nous n'avancerons jamais beaucoup, et nous ne goûterons jamais les délices qui sont cachées dans la vie intérieure, ni la douceur de la présence du Saint-Esprit, si nous ne sommes soigneux de garder notre cœur. Faisons-en l'épreuve, et nous reconnaitrons bientôt par notre propre expérience que nos passions sont les causes les plus ordinaires de nos mécontentements et les instruments de nos peines : que les seuls dérèglements de notre cœur sont tous ces changements d'humeur qui nous travaillent en cette vie, et que le péché étant une fois détruit, les passions mortifiées, les mouvements du cœur réglés et soumis au Saint-Esprit, tout étant compassé dans notre intérieur, l'âme se trouve si remplie de lumière, et si comblée de joie, qu'elle possède déjà un avant-goût du paradis, reconnaît sensiblement que la sainteté et la félicité sont deux compagnes inséparables, et deux sœurs qui ne demeurent jamais l'une sans l'autre.

§ V

Du recueillement intérieur : en quoi il consiste, et combien il est nécessaire.

Comme la vie intérieure consiste en l'union et l'adhérence de l'entendement et de la volonté à Dieu et aux choses divines, pour être solidement intérieur, il faut : 1. Que l'entendement soit dégagé du tumulte et de l'embarras, des soins superflus et des pensées inutiles, et qu'il veille sans cesse sur la garde du cœur. 2. Que la volonté soit affranchie des passions et des affections qui la portent aux choses extérieures, et que toute son inclination soit pour le recueillement.

Par ce moyen l'esprit étant vide de tout ce qui le pouvait distraire, le cœur étant libre de tout ce qui le pouvait troubler, les sens étant dans la retenue, toutes les puissances de l'âme jouissant d'une profonde paix, l'on devient intérieur comme remarque saint Vincent Ferrier, et l'on se trouve en état de n'être occupé que de Dieu et des choses divines, et de rapporter à Dieu et à son service tout ce qu'on a d'action, de mouvement et de vie.

Ce recueillement intérieur est le fondement de tout l'édifice spirituel des âmes, de sorte que sans cela il est impossible d'avancer dans la perfection ; et l'on peut dire que toutes les grâces qu'une âme qui n'est point établie sur ce fonds, reçoit de Dieu, ne sont que comme des caractères formés sur l'eau, ou des figures imprimées sur le sable. La raison est, que pour s'avancer dans la

perfection, il faut nécessairement s'unir de plus en plus à Dieu : or sans le recueillement intérieur on ne peut s'unir à Dieu, qui ne fait son séjour que dans la paix de l'esprit, et dans la retraite d'une âme qui n'est point sujette au libertinage des sens, ni troublée par l'embarras des occupations extérieures. C'est pour cela que plusieurs maîtres de la vie spirituelle ne donnent que ce seul précepte : *Soyez intérieurs.* C'est comme s'ils disaient : *Ne vous épanchez point au dehors : Ne perdez jamais de vue votre cœur : Faites toutes choses en la présence de Dieu.*

Tous les plus grands saints ont été fort intérieurs, et saint Grégoire remarque que Dieu ne permet guère aux âmes qu'il chérit de s'appliquer aux choses extérieures. C'est ainsi que dans les familles considérables on emploie les valets aux services du dehors ; et pour ce qui est des enfants, on les retient à la maison.

En quoi néanmoins il faut prendre garde de ne se dispenser sous ce prétexte des emplois extérieurs, de l'obéissance et de la charité. Car il est certain que quand on s'y exerce dans l'esprit de sa vocation, ils ne causent point de dissipation, comme remarque le Bienheureux Jean de la Croix, et l'expérience le fait voir dans les hommes apostoliques.

CHAPITRE II

DE L'OBSCURE NUIT DE L'ÂME, OU DE LA
PARFAITE MORTIFICATION QUI DISPOSE L'ÂME
À L'UNION DIVINE

§ I

Ce que c'est que l'obscurité nuit de l'âme.

Ce que le Bienheureux Jean de la Croix appelle obscure nuit de l'âme n'est autre chose que la parfaite mortification, l'entière purgation de toutes les puissances de l'âme, le dépouillement du vieil homme, ce vide général de toutes choses créées, qui est la dernière disposition que Dieu demande en nous pour s'unir à nous.

La mortification que nous pratiquons avec le secours de la grâce, se nomme nuit active ou naturelle ; celle que Dieu opère en nous par des secours extraordinaires sans que nous y contribuions de notre part autre chose (1) qu'un simple consentement, s'appelle nuit passive ou surnaturelle.

On nomme nuit du sens celle qui regarde la partie inférieure et les facultés sensitives de l'âme ; et nuit de l'esprit celle qui concerne la partie supérieure et les puissances spirituelles.

(1) On dirait aujourd'hui « autrement, d'une autre manière » que par un simple consentement.

§ II

La nécessité de l'obscurité nuit de l'âme,
ou de la parfaite mortification pour tendre à l'union divine.

Pour en concevoir la nécessité il faut supposer :

I. Que notre perfection et tout notre bonheur dépendent de notre union avec Dieu. C'est pour cela que tout ce que Dieu opère en nous et à notre égard, ne tend qu'à nous rendre capables de nous unir avec lui, soit dans cette vie, où l'union quoique sujette au changement ne laisse pas d'être parfaite selon l'état présent ; soit dans l'autre vie où l'union est immuable, et dans la dernière perfection, les âmes étant affranchies de la corruption de la nature, et dans la pureté de leur être. C'est aussi à quoi nous devons tendre uniquement, et toute l'application de notre esprit et de nos puissances ne doit viser qu'à nous disposer à l'union divine.

II. Que plus l'âme est pure, plus elle s'unit parfaitement avec Dieu ; cette union consistant en ce que Dieu l'investit, la pénètre et la transforme tellement en lui, qu'elle en demeure comme toute divinisée. De même à peu près que plus le cristal et le verre exposés au soleil sont purs et sans tache plus le soleil les éclaire, les pénètre de ses rayons, et y exprime ses qualités propres.

III. Que rien ne nous empêche davantage de nous unir avec Dieu et de nous transformer en lui, que nos attaches pour les créatures, et la satisfaction que nous y recherchons, dont les funestes effets sont de souiller l'âme, de l'aveugler, de

l'affaiblir, de l'éloigner de Dieu, de la porter au péché, de la priver de mille grâces, d'attirer sur elle d'étranges châtiments de Dieu, de nourrir ses passions et ses dérèglements, et de la tenir toujours dans ses défauts et ses imperfections.

IV. Que nous nous attachons aux créatures en trois manières : la première, par la pensée, par le souvenir, et par l'idée que nous en conservons ; la seconde par l'affection et par les passions qu'elles excitent en nous ; la troisième, par leur usage, et par l'occupation que nous nous donnons à leur égard.

De ces principes il s'ensuit que pour nous unir parfaitement à Dieu, et pour éviter les dommages que l'attache aux créatures nous pourrait causer, nous devons nous en dégager le plus qu'il est possible, ne nous en occupant qu'autant que la nécessité nous y oblige, que l'obéissance nous l'ordonne, ou que la charité bien réglée le demande. Et encore alors ne le faut-il faire qu'avec une extrême réserve ; et pour le faire de la sorte, il faut être parfaitement mortifié.

Or, c'est en cette nuit obscure, dont nous parlons, que consiste cette parfaite mortification. C'est pourquoi quiconque aspire à l'union divine, doit entrer dans cette nuit, à la vérité affreuse à la nature, mais qui conduit sûrement au souverain bien de la vie présente, et à l'avant-goût de la vie bienheureuse.

§ III

Le nuit ou mortification active du sens.

Marcher dans cette nuit, c'est s'étudier à réformer entièrement les sens extérieurs et les intérieurs, et à purger parfaitement cette partie basse de l'âme, qui est le fond de toute corruption de la nature et l'élément du péché. C'est à quoi les âmes généreuses apportent le fer et le feu, étant persuadées que sans cela on ne peut espérer d'entrer jamais dans les voies sublimes de la grâce, ni de vivre de pur esprit, mais qu'on doit s'attendre de languir toute sa vie dans l'impureté du sens, et dans l'esclavage des passions, et de ne sortir jamais de la région animale.

Cette mortification commence par les sens, qui recevant la première impression des objets, sont la première source de nos dérèglements. Des sens elle passe à l'imagination, qui forme les images des objets dont les sens lui envoient les espèces. De l'imagination elle s'étend à l'appétit sensitif, qui, selon qu'il est touché, ressent le mouvement de diverses passions, et particulièrement des quatre qui troublent le plus la paix de l'âme, savoir : l'espérance, la joie, la crainte et la tristesse.

A l'égard des sens extérieurs en général.

1. Ne leur accorder aucun plaisir que dans la pure nécessité.
2. Dans les plaisirs qu'on est obligé de leur per-

mettre, ne leur laisser prendre de satisfaction que ce qu'on ne leur en peut refuser.

3. Réprimer leur appétit et leur vivacité, les sevrant de leurs objets, et ne leur donnant d'action que le moins qu'on peut.

4. Leur faire souffrir la peine contraire à leur appétit, comme la faim, le froid, etc.

A l'égard de chacun des sens en particulier.

1. Fuir la vue des choses curieuses, et des objets agréables qui pourraient satisfaire les yeux.

2. Se priver d'entendre des nouvelles, de belles voix, des concerts et des instruments de musique, et tout ce qui flatte les oreilles.

3. Ne parler que le moins qu'on peut. Éviter les longs entretiens et les communications inutiles au progrès de l'âme. Ne point raconter de nouvelles.

4. Ne point rechercher les bonnes odeurs, et ne s'y point arrêter quand elles se présentent, ne point fuir les mauvaises ni en témoigner de la peine quand elles se rencontrent.

5. Mortifier le goût par la faim et par la soif ; refuser à son appétit ce qu'il aime ; choisir à table ce qu'il y a de moins délicat et de plus insipide.

6. Macérer la chair par le travail et par la fatigue, par les veilles et par les autres sortes d'austérités ; avoir ses heures du coucher, du lever, du dormir réglées, et hors ce temps-là ne se point permettre d'assoupissement. En quoi néanmoins il ne faut rien faire qu'avec discrétion, et suivant la conduite d'un sage directeur.

7. Retrancher toute sorte de luxe, de curiosité,

de vanité, de commodité trop recherchée, et d'affectation dans ses habits et dans ses meubles.

Au reste pour se fortifier dans cet exercice, et s'y conduire sûrement, il faut jeter les yeux sur le Verbe incarné ; se proposant pour modèle de mortification le mystère de sa Croix où tous ses sens ont été non seulement dans le vide dont nous parlons, mais encore dans la peine et dans la douleur jusqu'à la mort.

A l'égard de l'imagination et de l'appétit sensitif.

Empêcher de continuelles réflexions que l'imagination fait sur les objets dont les espèces sont entrées chez elle par les sens. Veiller surtout à retenir ses égarements durant l'oraison et les autres exercices de piété ; et dans tout le cours de la journée ne lui permettre d'agir que pour la pratique du bien. Cette attention est d'autant plus nécessaire, que toutes nos séductions viennent ordinairement de l'imagination, qui nous représente les choses sous un faux visage, et non comme elles sont en elles-mêmes.

2. Quelque satisfaction que l'appétit sensitif trouve dans les créatures, si elle n'est purement pour le service de Dieu, y renoncer pour l'amour de Jésus-Christ qui durant sa vie mortelle ne prit de satisfaction en rien qu'à l'exécution de la volonté de son Père.

3. N'avoir aucune attache ni amitié particulière pour qui que ce soit, mais aimer également tous les hommes et les mettre tous également en oubli ne les regardant que comme des inconnus, afin de conserver plus purement toute l'affection de son cœur pour Dieu seul.

4. Être dans une indifférence générale pour toutes sortes de lieux et d'emplois, n'en désirant pas plus l'un que l'autre, évitant tout empressement, et se maintenant toujours dans une grande liberté d'esprit.

5. Se dégager autant qu'il est possible de tout ce qui ne sert point à nous unir à Dieu, soit des visites, des conversations, des entretiens, ou de tout le reste. Que si on ne peut s'en exempter, du moins prendre garde que le cœur ne vienne à s'y souiller par une satisfaction purement naturelle.

6. Mortifier entièrement l'amour de sa propre excellence, et le désir de l'honneur, ne parlant jamais à son avantage ; ne faisant rien pour acquérir l'estime des hommes ; ayant une basse opinion de soi, et se méprisant soi-même ; cherchant les occasions de se faire mépriser ; et se réjouissant de se voir dans le rebut et dans le mépris du monde.

7. Choisir toujours et en toute occasion, autant que la discrétion le permet, ce qui est le plus rude, le plus difficile, le plus pauvre, et le pire ; le travail plutôt que le repos, la peine et non la consolation.

8. Ne rechercher nullement les douceurs sensibles de la grâce, ni les goûts spirituels. Ne s'y point arrêter ni appuyer, mais les recevoir avec une grande abnégation, n'y coopérant que de l'esprit, et non pas des facultés sensitives.

9. Recevoir et souffrir volontiers les sécheresses, les dégoûts et les peines quand Dieu les envoie et les distractions et mouvements déréglés que Dieu permet qu'ils excitent dans la partie inférieure.

Par ce moyen l'on s'affranchit, autant qu'il est possible, de la corruption de la nature : on se main-

tient dans une sainte insensibilité pour tout ce qui pouvait émouvoir l'âme, ou la retirer de son application à Dieu ; et l'on se met en état de s'unir avec lui par une union de pureté, de simplicité, d'amour, et de ressemblance, qui est inviolable à toutes les impressions malignes des créatures.

§ IV

La nuit ou mortification active de l'esprit.

Outre les désordres des sens et des facultés sensitives, lesquels se communiquent ordinairement aux puissances spirituelles, celles-ci ont encore leurs dérèglements particuliers dont il les faut purger dans la nuit de l'esprit.

Cette sorte d'abnégation doit s'étendre non seulement aux choses extérieures et sensibles, mais aussi aux intérieures et spirituelles, et même aux opérations de la grâce et aux dons de Dieu, d'autant que l'amour-propre, si l'on n'y prend garde, se glisse partout, et corrompt les choses les plus saintes.

Elle est nécessaire pour disposer l'âme non seulement à l'union divine, mais encore aux divines opérations, qui seront d'autant plus ordinaires et plus fortes en elle, qu'elle se sera rendue par la mortification plus pure et plus vide de toutes les choses créées.

A l'égard de la mémoire.

La mémoire est pleine d'une infinité d'objets, que les sens corporels, les passions, l'amour des

créatures, le commerce du monde, les conversations, les entretiens, les occupations, les affaires, si l'on ne veille extrêmement sur soi, y font glisser à tout moment, et qui s'y impriment de telle manière, qu'elle ne s'en peut défaire comme elle voudrait, surtout des mauvais et des indifférents. Car il semble qu'elle ait comme naturellement autant de facilité à retenir ceux-ci, qu'elle a de peine à recevoir et à conserver les bons. Ce qui vient de ce que la nature corrompue s'attache avec plaisir à ce qui lui est agréable, et qu'elle a plus de penchant au mal que d'attrait pour le bien.

Ainsi l'on peut dire que la mémoire est le magasin de tous les dérèglements de l'âme, et que c'est elle aussi bien que l'imagination, qui conserve les semences des passions et des péchés, et qui donne retraite aux empêchements de la grâce.

Pour remédier à ce mal, il la faut vider, autant qu'il est possible, de tout ce qui n'est pas Dieu, ou de Dieu, et qui n'est pas absolument nécessaire pour se mieux acquitter des devoirs de son état. Voilà précisément à quoi on la doit borner, sans la charger comme l'on fait, d'un fatras de choses inutiles.

Ce qu'elle doit donc faire toutes les fois qu'il se présente à elle quelque idée ou notion qui ne sert de rien pour l'avancement spirituel, c'est de s'en détourner doucement par une simple et amoureuse conversion à Dieu : laisser passer toutes choses sans y faire de réflexion, si elle n'est nécessaire : et de tout ce qui frappe les sens, ne recevoir d'impression que le moins qu'elle pourra. De cette manière demeurant vide de tout, elle sera toute

occupée de Dieu, qui la remplira d'autant plus de ses lumières et de ses saintes impressions, qu'il la trouvera plus vide des créatures et plus pure.

A l'égard de l'entendement.

L'entendement, s'il n'est pas gouverné par l'esprit de la grâce, est extrêmement curieux, agissant, léger, inconstant, téméraire, porté à juger de tout, précipité dans ses jugements, arrêté à son sens, idolâtre de ses lumières, orgueilleux, ennemi de la soumission, facile à prendre de mauvaises impressions, et opiniâtre à les retenir, sujet à l'erreur et à quantité d'autres défauts qui empêchent l'union divine et l'opération de Dieu.

Pour le purger de ces désordres il faut :

1. Lui interdire non seulement les jugements mauvais et téméraires, mais encore les jugements inutiles qu'on fait à tout moment et en toute occasion, si l'on n'y prend garde, et ne lui permettre de juger de rien, si l'on n'y est obligé par la nécessité, par l'obéissance, ou par la charité.

2. Réprimer la curiosité non seulement à l'égard des choses naturelles et humaines, mais aussi à l'égard des spirituelles, l'empêchant de rassasier cette avidité qu'il a de se remplir sans cesse de nouvelles lumières, et se persuadant qu'il vaut incomparablement mieux n'avoir que peu de connaissances avec beaucoup d'amour et de ferveur, que peu d'amour et de ferveur avec beaucoup de connaissances.

3. Lui ôter ces continuelles réflexions qu'il fait sur lui-même et sur ses actes, sur ses avantages, sur les grâces et les dons de Dieu.

4. Arrêter ses évagations, et retrancher cette multiplicité de pensées qui est si contraire au recueillement intérieur.

5. Suspendre son raisonnement dans l'oraison, lorsque l'attrait de la grâce le porte à demeurer dans une simple attention à la présence de Dieu.

6. Ne le point laisser s'embarrasser dans des scrupules, des doutes et des perplexités de conscience, et le détourner de ces recherches entreprises qu'il fait, soit pour connaître la source de ses peines, et leurs remèdes, ou pour s'assurer dans son état.

7. Corriger cette lenteur et cette paresse qu'il a à s'appliquer au bien, ce penchant qui le porte à favoriser et suivre les inclinations de la nature, ces vues obliques et intéressées qui le détournent d'une droite et pure intention.

8. Le captiver aveuglément sous le joug de la Foi, et l'obliger de se soumettre humblement à la conduite des supérieurs, et au sentiment des personnes éclairées en chaque matière.

9. L'entretenir dans une basse estime de soi-même, le convaincre de ses faiblesses, de ses séductions et de ses erreurs, et prendre garde qu'il ne fasse trop de cas de ses propres biens, et des dons qu'il reçoit de Dieu.

10. Enfin mortifier le plus qu'on peut son activité, sa précipitation, son inconstance. Le retirer doucement de toutes les connaissances distinctes non seulement des créatures, mais de Dieu même, et le fixer uniquement en Dieu par un simple regard et une connaissance confuse et universelle de cet Être des êtres.

A l'égard de la volonté.

C'est de la volonté que vient le grand obstacle à l'union divine : car comme cette union est un effet de l'amour, elle demande une parfaite conformité de notre volonté avec celle de Dieu, l'amour ne pouvant unir ensemble que les volontés qui se trouvent conformes. C'est pour cela :

1. Qu'il faut bannir de la volonté toutes les affections purement humaines, et les inclinations naturelles, tous les mouvements que les passions y excitent, comme les souhaits, les craintes, la joie, le chagrin, les ennuis, les dégoûts, etc., le trop d'activité dans les opérations de la grâce, les efforts pour se procurer de la ferveur, l'empressement et l'inquiétude dans le désir des grâces, des vertus et même des souffrances, l'attache aux dons de Dieu, l'amour de sa propre excellence en ce qui regarde la perfection, une secrète ambition à l'égard des états sublimes et des communications extraordinaires.

2. Il faut accoutumer la volonté à vouloir peu de choses, et rien que selon le bon plaisir de Dieu, rien qu'avec modération, sans ardeur et avec une entière soumission aux ordres de la Providence : de sorte que n'ayant plus d'action hors de lui et des intérêts de sa gloire, n'aimant rien, ne désirant rien, ne goûtant rien que la volonté de Dieu, elle se transforme en cette adorable volonté, qu'elle s'y perde toute et s'y anéantisse heureusement.

3. Il faut lui faire aimer toute sorte de privation, d'abandon, de pauvreté, de sécheresse et de désol-

lation, à l'exemple de Notre-Seigneur qui préféra la nudité de la Croix aux richesses de la gloire dont il devait jouir : de manière qu'étant entièrement sevrée de toutes les fausses douceurs des créatures, elle fasse sa joie de vivre dans un dépouillement absolu de tout ce qui ne lui vient pas de Dieu, et qu'elle ne peut posséder ni goûter selon Dieu.

§ V

**Du vide que la Foi, l'Espérance et la Charité
mettent dans les trois puissances de l'âme,
pour la disposer à l'amour divin.**

Il est certain que l'âme ne s'unit avec Dieu en cette vie par aucun des objets qu'elle peut connaître, aimer ou posséder. Au contraire plus elle s'éloigne de toutes choses par la privation et le vide de tout ce qui peut tomber sous les sens, et dans l'esprit et le cœur humain, plus elle a de disposition pour s'unir à Dieu.

D'où il s'ensuit que l'on ne s'unit avec Dieu dans cette vie mortelle, que par la Foi, par l'Espérance et par la Charité, qui mettent dans l'entendement, dans la mémoire et dans la volonté ce parfait dépouillement, et ce vide mystique qui est requis pour affranchir l'âme de tous les empêchements de son union avec Dieu, en la séparant de tout ce qui n'est pas Dieu.

La Foi, qui est essentiellement obscure, élève l'entendement au-dessus des sens et des choses sensibles, au dessus de tout ce que l'imagination peut figurer et l'esprit concevoir, au-dessus de la raison et de toutes les connaissances naturelles,

au-dessus de toutes les visions corporelles et imaginaires, au-dessus de toutes les notions spirituelles et de toutes les infusions de la grâce. Et quand il serait tout plein de lumières surnaturelles, elle ne lui permet de s'y appuyer, ni d'en user, que par la conduite du Saint-Esprit, voulant qu'il s'en dénuie autant qu'il lui sera possible ; d'autant que tout cela n'est nullement proportionné à Dieu, et que plus on s'y arrête, plus on s'égare de la vraie voie qui conduit à Dieu, qui est la sainte obscurité et la mystérieuse nudité de la Foi.

L'Espérance, qui n'envisage que le souverain Bien, dont elle attend la possession, met la mémoire dans le vide de toutes les choses de cette vie, d'autant qu'elle les fait oublier, et de celles de l'autre vie, d'autant qu'elle ne fait qu'en promettre la jouissance, et ne la donne pas. Ainsi elle dépouille l'âme de toute possession, et ne lui permet de jouir d'aucun bien, ni de goûter aucun plaisir ni aucune consolation, ni même de sentir ses propres opérations. Elle lui ôte tout appui créé, et la réduit à une telle pauvreté, qu'elle ne lui laisse pas même, en quelque manière, l'usage de ses facultés libres, la tenant ainsi suspendue entre le ciel et la terre, et la faisant vivre dans un état de mort et d'oubli à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu.

La Charité, qui nous fait aimer Dieu par-dessus toutes choses par le seul motif de son infinie bonté, met par conséquent un vide général dans la volonté la dénuant de toutes ses attaches et de toutes ses inclinations pour les créatures, et ne souffrant point qu'elle ne retienne d'affection que pour Dieu et pour ses adorables volontés. Car sans ce déta-

chement il n'est pas possible d'aimer parfaitement Dieu de cet amour pur et souverain que la charité demande. Ainsi élevant l'âme au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, elle l'établit dans une sainte insensibilité pareille à celle des purs esprits, et dans un dégagement semblable à celui des âmes séparées sur qui les choses du monde ne sont plus capables de faire d'impression.

L'âme, dans cet heureux vide que la foi, l'espérance et la charité font en elle, trouve sa liberté, son repos et son assurance. Elle y est comme dans son centre ; elle y jouit d'une profonde paix ; elle y est inaccessible aux attaques et aux embûches du démon, qui n'a de prise que sur les âmes qu'il rencontre hors du vide de ces trois divines vertus. C'est là le sentier étroit, par où ceux qui marchent ne cherchant rien, trouvent tout. C'est par ce désert que l'on arrive à la véritable terre de promesse. C'est la suprême région de la vie spirituelle, où les vapeurs et les exhalaisons qui causent les orages et qui font les altérations de la moyenne et de la plus basse région, ne parviennent point.

§ VI

De la nuit ou mortification passive du sens de l'esprit.

Pour arriver au dernier point de pureté requis à l'union divine, il faut que Dieu mette lui-même l'âme dans cette sorte de mortification que l'on appelle nuit surnaturelle ou passive. A quoi il ne manque point d'ordinaire quand l'âme de son côté est fidèle et constante à pratiquer l'abnégation qui dépend d'elle, et que l'on nomme nuit naturelle ou active.

Celle-là est incomparablement plus forte et plus efficace pour épurer l'âme que celle-ci. On compare l'une à l'eau fraîche, qui n'ôte qu'à demi les taches du linge sale, et ne le blanchit pas entièrement ; et l'autre à l'eau chaude qui emporte toutes les taches, et blanchit parfaitement le linge.

Cette mortification que Dieu opère lui-même par un secours extraordinaire de sa grâce, se nomme surnaturelle, parce que les forces de la nature, quelque violence que l'on se fasse, ne peuvent arriver jusque là ; et on l'appelle aussi passive, d'autant que l'âme n'y contribue presque de son côté qu'en la souffrant volontairement, et se soumettant au dépouillement que Dieu fait en elle.

A l'égard du sens elle est une espèce de mort à toutes les choses créées ; et à l'égard de l'esprit, c'est une mort à toutes ses opérations.

Dieu fait à l'âme à peu près ce que les nourrices font aux enfants qu'elles veulent sevrer. Elles mettent sur leur mamelle du jus d'absinthe, ou quelque autre suc amer, pour empêcher l'enfant de téter. Ainsi Dieu voulant purifier l'âme en la sevrant de toutes les choses où elle prenait de la satisfaction, les remplit d'amertume, et fait qu'elle n'y trouve plus que du dégoût. Il détruit, ou plutôt il suspend la correspondance naturelle qui est entre l'esprit et le sens, entre les puissances spirituelles et les matérielles. Il détache l'esprit de l'action et du plaisir du sens. L'imagination est dans le trouble, l'entendement dans une captivité qui l'étonne, l'appétit dans une insensibilité pour toutes sortes d'objets, la volonté dans une aridité où elle ne peut goûter les créatures ni Dieu, et se trouve sans désir, sans affection et sans mou-

vement. Dans cet état on craint tout et on doute de tout. Ce ne sont que ténèbres affreuses, gémissements profonds, douleurs pénétrantes, tristesses inconsolables, impuissance générale pour tous les actes sensibles des vertus. L'âme se croit perdue et cependant dans son fond elle demeure tranquille en la présence de Dieu, lui laissant faire en elle et permettre à son égard et à l'égard de tous les êtres, tout ce qu'il lui plaît.

Il se passe dans cet état des choses inconcevables que l'on ne peut bien expliquer, ceux-mêmes qui les expérimentent ne pouvant se faire entendre là-dessus.

C'est ainsi que Dieu achève de purifier l'âme, lui ôtant sa manière d'agir naturelle et humaine, pour lui en donner une surnaturelle et toute divine. Ensuite de quoi la mémoire et l'imagination vides de cette confusion d'objets qui les remplissaient, ne sont plus occupées que de la seule vue de Dieu, et des choses qu'il faut faire par son ordre, et qui ne se présentent à elle qu'à mesure qu'il les faut faire. L'entendement affranchi de ses réflexions et de son activité reçoit paisiblement les effusions de la lumière incréée. La volonté entièrement libre, parfaitement pure, se transforme et s'écoule avec plaisir en celle de Dieu. L'appétit sensitif élevé au-dessus de sa nature devient tout spirituel et tout divin, n'agissant plus que par le mouvement de l'esprit de Dieu. Enfin l'âme se trouve si changée, qu'elle n'est plus de ce monde, et elle se regarde comme étrangère parmi les créatures. Sa conversation est bien plus dans le ciel que sur la terre ; et elle traite si familièrement avec Dieu, elle a de si étroites habitudes avec la cour céleste, qu'on

peut dire qu'elle est déjà en quelque façon domestique de Dieu, et associée à la vie des Bienheureux.

§ VIII

Réponse aux objections qu'on peut faire contre le vide des trois puissances.

Il semble que la doctrine de ce vide mystique tend à l'erreur, et que l'on peut en tirer des conséquences dangereuses.

La première, que selon cette doctrine il faudrait rejeter les lumières et les notions infuses, et même toutes les communications de la grâce.

Réponse. — Il ne s'ensuit pas qu'il les faille rejeter, mais seulement qu'il les faut recevoir avec une grande abnégation, sans s'y attacher par un esprit de propriété. Car comme ces sortes d'infusions surnaturelles, dès là qu'elles sont reçues en l'âme, y opèrent l'effet que Dieu prétend, de vouloir les retenir et posséder comme l'on possède les biens temporels, c'est une attache de l'amour-propre, qui ne sert qu'à empêcher leur effet. On peut bien néanmoins en conserver ou rappeler quelquefois le souvenir, non pour les goûter ou pour s'y complaire, mais pour ranimer sa ferveur et s'exciter à la vertu. Que si leur souvenir ne produit point cet effet, il faut absolument s'en défaire par le vide de la foi. Pour ce qui est des visions corporelles ou imaginaires, des caresses sensibles et des autres grâces gratuites, où l'illusion a coutume de se glisser, les âmes qui désirent servir Dieu dans la nudité de la foi et la pureté de l'esprit, doivent plutôt procurer (1) de ne les avoir pas, ou de s'en

(1) Procurer de, signifie ici veiller à, chercher à.

défaire, que de les avoir. Il faut seulement remarquer qu'il y a certaines communications de la grâce, qui sont si sublimes et si spirituelles, certains écoulements de la Divinité en l'âme, qui sont si purs, qu'on peut les recevoir sans danger d'en mésuser. Mais ces sortes de faveurs ne se font d'ordinaire qu'aux âmes qui sont parvenues au plus haut point de la perfection.

La seconde, que des principes de cette doctrine, il s'ensuivrait qu'on ne doit point faire de lectures spirituelles, puisqu'elles remplissent l'esprit de diverses connaissances et de notions distinctes, qui sont contraires à ce prétendu vide des puissances.

Réponse. — Il est vrai que c'est un défaut assez ordinaire à plusieurs âmes, de se remplir de lectures indigestes et sans ordre. Il n'en faut que très peu à ceux qui ont déjà fait quelque progrès notable dans la perfection, la seule présence de Dieu dans laquelle ils marchent toujours, leur étant plus utile que tous les livres spirituels. Plus les opérations intérieures deviennent simples, moins on a de besoin des choses extérieures pour s'unir à Dieu. Il faut toutefois avouer que les lectures qu'on fait par obéissance, ou par l'ordre de son directeur, avec la modération et les dispositions requises, servent beaucoup, surtout aux commençants et aux âmes moins avancées.

La troisième, que ce vide mystique semble interdire les actes intérieurs, et porter les âmes à une dangereuse oisiveté.

Réponse. — Cet écrit, quant à ce qui concerne le vide des puissances spirituelles, n'est que pour les âmes qui sont déjà dans l'état surnaturel, ou

que la grâce y attire ; et non pas pour celles qui ne marchent que dans les voies ordinaires. Or on ne permet point à celles-là cette multiplicité d'actes intérieurs, qui est nécessaire à celles-ci, pour leur fournir de quoi s'occuper utilement dans l'oraison.

CHAPITRE III

AVIS POUR LA CONDUITE DES AMES DANS L'ÉTAT SURNATUREL OU PASSIF

§ I

Ce que l'on entend par l'état surnaturel.

Les mystiques appellent ainsi l'état des âmes qui sont tellement possédées de l'esprit de Dieu, qu'il agit bien plus en elles qu'elles-mêmes, surtout dans l'oraison, où elles ne font plus autre chose que de consentir à l'opération de Dieu, acquiescer à son bon plaisir, s'abandonner entre ses mains, se reposer dans le sein de sa providence, le regarder amoureusement d'une vue simple, et se tenir devant lui dans un respectueux silence.

C'est dans cet état que Dieu communique ses faveurs éclatantes et ses dons extraordinaires ; et il n'est pas possible d'exprimer les caresses et les profusions de grâces qu'il fait aux âmes qu'il y a élevées.

Elles sentent quelquefois d'une manière ineffable leur union avec Jésus-Christ, la présence du Saint-Esprit, ou des autres personnes de la sainte

Trinité, celle de la sainte Vierge, des Anges et des Saints ; elles goûtent Dieu d'une façon admirable, et elles en viennent quelquefois à un tel point de dégagement des créatures, qu'elles oublient tout jusqu'à ne se pas sentir elles-mêmes, se trouvant comme toutes transformées en Jésus-Christ, et heureusement perdues en Dieu. Leur conversation est bien plus dans le ciel que sur la terre ; et il semble qu'elles fassent l'essai de la vie des Bienheureux. Mais on n'arrive là qu'après de fortes épreuves.

§ II

Les dispositions nécessaires pour arriver à l'état surnaturel.

Il y en a de deux sortes : les unes éloignées, les autres prochaines. Les dispositions éloignées sont : 1. Un esprit bien fait, une humeur douce et modérée, une inclination qui se porte naturellement au bien : quelquefois la grâce supplée au défaut de ces avantages de la nature. 2. Une bonne constitution de l'homme intérieur, laquelle consiste en la réformation générale des puissances, l'entendement étant affranchi de ses erreurs et de ses fausses maximes ; la volonté guérie de ses goûts dépravés et de ses affections déréglées ; l'appétit purgé de ses passions ; l'imagination retirée de ses égarements ; la mémoire vide du souvenir, et des idées des choses de la terre ; et l'âme établie dans une profonde paix. 3. Le recueillement extérieur, le silence, la solitude, l'éloignement de toutes sortes d'intrigues, et d'embarras d'affaires et d'occupations inutiles. 4. La pratique des vertus solides, l'esprit d'oraison et une continuelle mortification.

Les dispositions prochaines sont ordinairement celles-ci : 1. De grandes et violentes épreuves par des tentations de blasphème, d'infidélité, de désespoir, d'impureté, par des scrupules et des troubles de conscience, par des tristesses mortelles, et des peines intérieures et extérieures de toutes manières. C'est là le purgatoire par où il faut passer pour arriver à ce bienheureux état, qui est le paradis de cette voie. Ces épreuves sont plus ou moins rudes et durent plus ou moins selon qu'il plaît à Dieu d'en disposer. Elles viennent en partie de l'esprit humain, que Dieu abandonne à ses propres misères ; en partie de l'esprit malin, dont Dieu se sert pour purger les âmes de leurs taches, et de la corruption de la nature. Mais les plus sensibles sont celles qui viennent immédiatement de Dieu, lorsqu'il s'applique lui-même à faire souffrir l'âme, qu'il la regarde comme en colère, et qu'il appesantit sa main sur elle, et qu'il lui fait porter le poids de sa justice, et sentir l'impression de sa sainteté. 2. L'âme ne peut plus méditer comme elle faisait auparavant. Tout son attrait est pour l'oraison affective, et presque toutes ses forces viennent à se recueillir dans la seule volonté. 3. Elle se trouve liée dans ses opérations, ne pouvant plus agir dans l'oraison ni de l'entendement ni de la volonté, et ce commerce d'amour qu'elle avait avec Dieu lui est interdit. Elle demeure dans un profond silence, dans lequel elle fait toutes ses actions sans former d'intention distincte, et toute son occupation intérieure se borne à la seule vue de Dieu. 4. Dieu lui ôte tout ce qui lui restait de dévotion sensible, de goût et de consolation spirituelle. L'entendement se remplit de ténèbres et

d'obscurité ; la volonté se trouve froide, aride et stérile, dans l'ennui et dans le dégoût ; l'imagination fait de la peine ; l'appétit se révolte ; on ne se sent que de la faiblesse : ce qui n'empêche pas néanmoins que la volonté supérieure ne se porte toujours au bien, et n'ait horreur du péché. En quoi l'aridité d'épreuve est différente de celle de punition, où la volonté devient lâche pour la pratique du bien et incline au mal. 5. Après cela Dieu éclate tout de nouveau dans l'âme, ses obscurités et ses sécheresses se dissipent en un moment par de nouvelles clartés et de nouvelles grâces. Elle se sent toute pénétrée de l'onction céleste qui se répand dans ses puissances. Elle brûle, elle se consume dans les pures flammes de l'amour qui la possède.

Quand on est arrivé là, on passe d'ordinaire le reste de sa vie dans une perpétuelle vicissitude de ces sortes de consolations et d'épreuves ; celles-ci servant de disposition à celles-là, selon l'ordre que Dieu a établi de ne mettre ses dons que là où il a mis le vide de toutes les choses créées, et de ne se communiquer qu'aux âmes qu'il a purifiées pour les rendre capables de recevoir son opération.

Ces dispositions qui sont les degrés et les marques de l'état surnaturel ne se suivent pas toujours dans le même ordre que nous les venons de rapporter, quoiqu'il arrive assez souvent que Dieu les règle de la sorte. Mais il est libre de communiquer ses grâces en quel ordre et en quelle manière il lui plaît ; il prend quelquefois plaisir à mettre certaines âmes dans l'état surnaturel sans les avoir fait passer par les épreuves ordinaires.

§ III

Les défauts qu'on doit éviter dans l'état surnaturel.

Quand on commence à entrer dans les voies surnaturelles, on tombe si l'on n'y prend garde, en quantité de défauts qu'on peut rapporter aux sept vices capitaux, comme fait le Bienheureux Jean de la Croix.

La superbe. — 1. Comme les grâces qu'on reçoit alors sont nouvelles et extraordinaires, l'esprit en demeure ébloui et charmé. Il les regarde avec plaisir et les prise beaucoup, les grossissant même et les enflant dans son idée par la complaisance qu'il a de s'en voir orné. D'où il prend occasion de concevoir une estime avantageuse de soi-même, et un secret mépris pour les autres à qui Dieu ne fait pas les mêmes faveurs. 2. On veut faire éclater au dehors ses bons sentiments. On aime à parler des secrets de la vie mystique. On en fait même des leçons aux autres ; et pour s'attirer leur estime on leur fait confidence de ses dispositions intérieures et de ses richesses spirituelles. De quoi le démon ne manque pas de se prévaloir, augmentant la ferveur sensible de la dévotion, pour accroître ensuite la vanité qui flatte le cœur. 3. On s'afflige trop de ses péchés et de ses faiblesses par une occulte présomption de ses propres forces, et une téméraire confiance en la grâce : comme si dans l'état où l'on se voit, on ne devait plus être sujet à aucun péché. Il ne faut jamais s'étonner de ses chutes, mais seulement se relever avec une humble et amoureuse confiance en Dieu, autant de fois que l'on tombe.

L'envie. — Elle porte à désirer les mêmes grâces qu'on remarque dans les autres, et à s'attrister de ce qu'on ne s'avance pas dans la perfection autant qu'eux. On doit être bien aise de se voir devancé de tout le monde, pourvu que Dieu soit glorifié.

L'avarice spirituelle. — 1. Désirer la perfection et les grâces extraordinaires par un esprit de propriété et non pas pour l'intérêt de Dieu. Posséder les dons de Dieu avec attache et quand il les retire, ne s'en laisser dépouiller qu'à regret et s'efforcer de les conserver, ou d'en rappeler l'idée au lieu de les recevoir avec indifférence et abnégation quand il les donne, et de les perdre volontiers quand il lui plaît de les ôter. 3. Vouloir accroître et prolonger par son industrie et par ses propres efforts les opérations de la grâce, comme sont les lumières, les connaissances, les douceurs et les consolations divines ; ce qui est proprement les corrompre et les perdre. Il faut demeurer dans une disposition purement passive tandis que ces sortes d'opérations durent, se contentant d'y consentir ; et après qu'elles sont passées n'y plus penser, mais seulement s'affermir dans les bons effets qu'elles ont laissés dans l'âme pour l'exciter à la pratique des vertus. 4. Se porter avec empressement à lire divers livres mystiques, à consulter plusieurs directeurs, et à chercher sans cesse de nouveaux moyens de s'avancer ; ce qui ne sert qu'à contenter la curiosité de l'esprit, au lieu de s'arrêter à une conduite réglée, et de faire plus de fonds sur la mortification et la pureté de cœur, que sur tous les moyens extérieurs.

La luxure spirituelle. — Elle fait qu'on recherche

les consolations, les tendresses et les douceurs de la grâce à cause qu'elles flattent le sens. En quoi il arrive quelquefois que leur impression s'étend jusque sur le corps, d'où naissent des mouvements sensuels dans les personnes qui ne sont pas encore accoutumées aux caresses divines. Le démon s'y mêle souvent, soit pour jeter ensuite l'âme dans les scrupules et dans le découragement, et lui faire quitter l'oraison et la communion, soit pour l'attirer insensiblement à ces honteuses libertés où, sous couleur de perfection, il fait tomber ces faux dévots qu'on appelle *Illuminés*. Il faut toujours demeurer dans la pureté de l'esprit, ne chercher que Dieu, ne s'attacher qu'à lui, ne tenir compte des mouvements sensuels, ne s'en inquiéter nullement, n'y faire pas même de réflexion. La seule crainte d'y tomber est capable de les exciter.

La gourmandise spirituelle. — Elle rend l'âme avide et insatiable des délices et des consolations célestes, et fait que l'on s'arrête plus à goûter les dons de Dieu que Dieu même. Quelques-uns croient ne point réussir dans leurs exercices spirituels, s'ils n'y ont du goût et de la dévotion sensible. D'autres s'imaginent que là où ils ne sentent point de goût, c'est un signe que la volonté de Dieu ne s'y trouve point. Plusieurs se persuadent que Dieu est content quand ils le sont aussi eux-mêmes. Ce sont là des illusions puérides. Quand on aime Dieu solidement, on prend plaisir à se priver pour l'amour de lui de ses propres satisfactions, même des plus saintes, et l'on cherche plutôt les sécheresses et les peines, et tout ce qui est attaché à la Croix.

La colère. — Elle se fait sentir lorsqu'on passe de l'état des consolations à l'aridité. Alors si l'on

ne veille sur soi-même, il est aisé de se laisser aller à des inégalités d'humeur, à l'impatience, au chagrin et à un zèle plein d'amertume. On se fâche contre soi-même de se voir si imparfait. On a de la peine à se supporter, et dans cette aigreur d'esprit on fait des résolutions, qui n'étant pas assez fondées sur la défiance de soi-même et la confiance en Dieu, n'ont presque point d'autre effet que de causer un surcroît de peine, quand on voit qu'on ne les a pas gardées.

La paresse. — Elle fait que les âmes accoutumées aux attraites sensibles de la grâce fuient toutes les choses où elles ne trouvent point de goût, et que dans la sécheresse elles sont lâches et languissantes, et quittent aisément leurs exercices de piété. L'on en voit qui ne se portent à la vertu qu'à force de consolations spirituelles et qu'à mesure qu'elles y sont attirées par les grâces sensibles. C'est une conduite mercenaire et intéressée. Les âmes généreuses qui servent Dieu en esprit et en vérité sont plus fidèles et plus constantes dans son service, lorsqu'elles sentent moins de dévotion et de ferveur.

Ces sortes de défauts sont si enracinés en nous, que nous ne pouvons que très difficilement nous en défaire avec le secours des seules grâces ordinaires. Il n'y a que la main de Dieu qui puisse entièrement les arracher, et c'est pour cela qu'au commencement et même dans le progrès de l'état surnaturel il a accoutumé de mettre les âmes dans cet état que le Bienheureux Jean de la Croix appelle l'obscurité du sens et de l'esprit : c'est-à-dire, dans des aridités, des dégoûts, des ennuis, des ténèbres, et d'autres peines secrètes qui puri-

fient admirablement toutes les puissances matérielles et spirituelles.

§ IV

Avis pour ceux qui conduisent les âmes dans l'état surnaturel.

Ceux que Dieu fait entrer dans la vie surnaturelle, ont besoin de guides éclairés, et qui n'ignorent pas ces routes inconnues à la sagesse humaine. Voici les principaux devoirs des directeurs qui les conduisent.

I. Discerner et faire connaître aux âmes les différents mouvements des divers esprits. Ce qui est en elle de l'esprit de Dieu, et qui n'en est pas. On prend souvent pour opération de la grâce ce qui n'est qu'un pur effet d'une cause naturelle. Il faut avoir beaucoup d'égard à l'humeur et à la complaisance des personnes que l'on conduit.

II. Prendre garde que l'ennemi ne les trompe, et que rien n'arrête leur progrès.

III. Seconder l'opération de Dieu en elles, et leur apprendre à coopérer aussi elles-mêmes de leur côté, autant qu'elles en sont capables, sans toutefois devancer l'esprit de Dieu, ni les pousser plutôt à une chose qu'à l'autre. C'est à Dieu seul qu'il appartient de mettre les âmes dans le chemin par où il veut les conduire, et de leur en faire les premières ouvertures.

IV. Les exercer dans la pureté de cœur et dans la connaissance d'elles-mêmes, de leurs passions et de leurs imperfections, leur recommandant de

veiller sans cesse sur leur intérieur, d'obéir fidèlement à toutes les vues que Dieu leur donne, tant pour la fuite du mal que pour la pratique du bien ; de ne faire jamais aucune faute avec advertance, et de ne mépriser jamais la moindre inspiration qu'elles reconnaîtront venir du Saint-Esprit.

V. Leur ôter toutes sortes d'attaches aux créatures, et les porter doucement, mais efficacement, à combattre leurs inclinations et leurs répugnances en toutes choses, même dans les spirituelles ; à mortifier leurs sens, ne les appliquant précisément qu'à ce qui est nécessaire ; à bannir de leur imagination et de leur mémoire, autant qu'il est possible, toutes les images et les idées des choses extérieures ; à n'accorder à la nature que ce qu'on ne lui peut refuser, et à ne se pardonner aucune faute sans en faire pénitence.

C'est une maxime constante, que quiconque aspire à la perfection de la vie intérieure ne doit rechercher aucune satisfaction naturelle ni du corps ni de l'esprit, mais y renoncer sincèrement, et ne les souffrir que quand elles se présentent par nécessité.

Après qu'on s'est ainsi dégagé de soi-même et de toutes ses propres satisfactions, Dieu ne manque non plus de répandre en l'âme ses lumières et ses grâces, que le soleil en plein midi, l'air étant pur et serein, ne manque point d'éclairer et de chauffer la terre.

VI. Ne leur permettre rien de curieux, ni d'exquis ni de trop grande valeur, nulle propreté recherchée ni dans leurs habits ni dans leurs ameublements, ni même dans l'usage des choses qui concernent la dévotion, comme les images, les reliquaires, les

livres. Ainsi les dépouillant des moindres choses à quoi l'affection des personnes dévotes a coutume de s'attacher, leurs passions viendront à s'amortir faute d'objets qui les nourrissent, comme le feu vient à s'éteindre manque d'aliment qui l'entretient.

VII. Leur recommander particulièrement le silence, la retraite, le repos d'esprit, le bon emploi du temps : de parler peu, de retrancher les visites et les conversations inutiles, et d'éviter également le trop d'occupations et l'oisiveté de peur de tomber d'un côté, dans l'empressement et le trouble, et de l'autre, dans la langueur et le relâchement.

VIII. Les appliquer surtout à l'étude de Jésus-Christ, à sa connaissance, à son amour, à son imitation ; les faire entrer dans son esprit, et les conduire par ses maximes et ses exemples : de sorte qu'elles ne se proposent pas seulement sa vie et ses actions pour modèle de leur conduite, mais qu'en toutes choses elles n'agissent que par son mouvement, et comme ses membres animés de son esprit.

IX. Les accoutumer à une grande liberté de cœur, et les tenir toujours dans une grande indifférence pour leurs emplois, et pour tout ce qui dépend de leur choix, sans leur permettre de s'attacher à rien par elles-mêmes : de sorte qu'elles soient également disposées à faire ou à laisser quoi que ce soit, ne recevant leur détermination que de la grâce avec une parfaite soumission à sa conduite.

X. Les éprouver par les humiliations, et les porter à l'amour du mépris : à embrasser volontiers les occasions qui s'en présentent et qu'il est bon de

leur procurer avec discrétion ; à se condamner toujours intérieurement, et ne s'excuser jamais quand on les reprend ; à céder à tout le monde autant que la prudence le permet ; à ne se tenir jamais offensées de personne, et à ne se choquer jamais de rien, quelque traitement qu'on leur fasse. Par ce moyen elles acquerront une solide humilité, sans laquelle il n'est pas possible qu'elles subsistent longtemps dans leur état.

XI. Leur inspirer le désir des croix, et l'esprit de pénitence, qui est si nécessaire dans cet état pour en supporter les épreuves, et pour servir Dieu avec une égale fidélité, dans la sécheresse et dans la ferveur sensible. Qu'elles opposent généreusement cette sainte rigueur à la tendresse de l'amour-propre qui affaiblit le cœur, et le rend lâche dans les combats de la vie spirituelle, et qu'elles tiennent pour une maxime assurée que la pénitence du cœur et les contradictions extérieures sont une bonne partie de la croix des âmes extraordinaires, et que plus elle est pesante, plus elle contribue à leur avancement, pourvu qu'elles la portent avec résignation et constance.

XII. Leur cacher autant qu'il est possible ce que Dieu met en elles de grâces éclatantes : ne leur témoigner jamais que l'on en fasse grand cas, et leur défendre d'en juger elles-mêmes avantageusement. Il est dangereux de croire qu'on reçoit de Dieu des faveurs extraordinaires. Notre esprit enchanté par l'amour de sa propre excellence, est si accoutumé à grossir dans son idée les biens qui nous appartiennent et à les faire paraître à nos yeux plus grands qu'ils ne sont en effet, que nous tombons dans ce défaut, même à l'égard des dons,

de Dieu, par une vaine satisfaction de nous en voir enrichis.

XIII. Enfin comme Dieu agit beaucoup plus dans les âmes qu'il élève à l'état passif, qu'elles n'agissent elles-mêmes ; ceux qui les conduisent se doivent bien garder de les charger de diverses méthodes, et d'une quantité de moyens de perfection, qui quoique bons en eux-mêmes, ne feraient que les embarrasser, et leur nuiraient plus qu'ils ne leur serviraient. Un seul moyen bien choisi et soigneusement pratiqué, comme, par exemple, l'exercice de la présence de Dieu, en vaut cent autres.

TRAITÉ IV

L'AIMABLE JÉSUS, OU L'EXERCICE D'AMOUR ENVERS NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Les raisons qui persuadent l'amour de Jésus-Christ sont au-dessus de tout sentiment. Les âmes les goûtent selon leur état dans la grâce ; et il semble que de vouloir chercher des motifs pour nous porter à aimer Notre-Seigneur, c'est vouloir allumer un flambeau pour voir le soleil dans son midi.

En effet, quiconque envisagera d'une foi vive l'être et le néant unis ensemble par une union si merveilleuse en la personne d'un Dieu fait homme pour l'amour des hommes ; qui considérera que ce Dieu incarné nous a aimés jusqu'à ce point, qu'il a voulu nous mériter la grâce du salut par sa mort et par la mort de la croix, la plus cruelle et la plus

honteuse de toutes les morts ; que pouvant nous appliquer ses mérites en mille manières, il a choisi celle d'un abaissement qui a jeté le ciel et toute la nature dans l'étonnement, se donnant à nous dans l'Eucharistie sous les espèces du pain et du vin, et faisant de sa chair et de son sang l'aliment de nos âmes, pour nous unir plus étroitement à lui, et nous transformer en lui ; que nous ne vivons de la vie de la grâce que par l'union que nous avons avec lui, et que tous les biens surnaturels que nous recevons ou que nous espérons nous viennent de ses mains ; qui, dis-je, sera convaincu de ces vérités, comment pourra-t-il ne se pas dévouer tout à l'amour de ce Dieu-Homme qui doit posséder les cœurs de tous les hommes par tant de titres ? Pour ne le pas aimer, il faut ou ne pas le connaître, ou être pire que ce malheureux démon, dont il est parlé dans la vie de sainte Catherine de Gênes, qui ne se plaignait point des flammes qui le brûlaient, ni des autres peines qu'il souffrait, mais seulement de ce qu'il était sans amour, c'est-à-dire, sans cet amour que tant d'âmes ignorent ou rebutent à leur malheur éternel,

C'est le Saint-Esprit qui allume cet amour dans les cœurs. Il faut le lui demander sans cesse par de très instantes prières ; et pour y contribuer de notre part, il faut embrasser avec ferveur, et pratiquer avec exactitude les exercices de ce divin amour.

Il y en a de trois sortes ; ceux de l'amour affectif, ceux de l'amour effectif, et ceux de l'amour passif. Ceux-là sont les affections intérieures que l'on produit envers la personne adorable de Jésus-Christ. Ceux-ci sont les preuves et les effets qui marquent la sincérité et la solidité de ces sortes

d'affections. Ces derniers sont les opérations de Jésus-Christ même dans l'âme bien disposée.

CHAPITRE PREMIER

DE L'AMOUR AFFECTIF

De toutes les affections que l'amour du Verbe incarné peut produire, je me contenterai d'en marquer en particulier seulement quatre, qui pourront servir de modèle pour en former d'autres.

La première est le désir du bien et de la gloire de Jésus-Christ. C'est ici que ses véritables amants ramassent toute la force de leurs puissances, pour désirer son bien et sa gloire avec des ardeurs, des transports et des langueurs qui ne se peuvent exprimer. Ils voudraient se consumer tout entiers dans son service : et quoi qu'ils fassent pour lui donner des preuves de leur amour, quand ils feraient même des choses prodigieuses, ils croient toujours que ce qu'ils font et tout ce qu'ils peuvent faire n'est rien. Car de même que cet Homme-Dieu a au dedans de lui une vie immense d'amour au prix de laquelle tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a souffert pour les hommes, n'est que comme un atome ; et de même que Dieu a en soi une vie infinie de félicité, de sagesse, de puissance, de bonté, et d'amour, en comparaison de laquelle tout ce qu'il opère au dehors n'est qu'un point, et comme rien ; de même ceux qui aiment ardemment Notre-Seigneur, quoi qu'ils fassent et qu'ils souffrent pour lui, quand même ils amèneraient un monde entier au pied de sa croix pour l'adorer, et qu'ils souffriraient tous les

supplices des saints Martyrs, ils ne s'estiment jamais faire et souffrir que fort peu de chose en comparaison de ce qu'ils voudraient faire et endurer pour leur aimable Sauveur. Ces désirs dans leur violence rappellent toutes leurs passions, toutes leurs inclinations et tous les mouvements de leur cœur, les retirant des autres objets, et les réunissant dans le seul amour du Fils de Dieu ; de sorte qu'ils n'ont plus qu'un désir et un penchant, et toute cette vaste multitude de passions et de souhaits aboutit au seul désir de la gloire de Jésus-Christ. De même, à peu près, qu'au sortir de cette vie toutes nos affections et nos passions, qui sont maintenant répandues parmi les créatures, s'unissent avec violence dans un seul mouvement qui n'a pour but que les seuls intérêts de l'éternité. De là on peut aisément juger quels sont les effets d'un amour qui a des desseins si rapides et si violents.

La seconde affection est la complaisance que les amants du Verbe incarné ont de ses biens et de sa gloire. Ils peuvent ici s'étendre à l'infini, voyant tous les avantages de la nature, toutes les richesses de la grâce et de la gloire ; toutes les perfections de la Divinité assemblées dans l'objet de leur amour. Ils n'y découvrent que des abîmes et comme des espaces immenses, et une étendue infinie de grandeur. Ils n'y reconnaissent point de bornes. Dans cette vue charmante ils goûtent avec un plaisir inconcevable tous les titres et tous les apanages de gloire que possède l'adorable humanité du Fils de Dieu. Ils n'ont point de plus doux contentement que de la contempler comme l'objet des amours, des hommages, des adorations et des louanges de toute la cour céleste. Ils sont ravis de savoir

qu'elle a l'autorité souveraine de juger les hommes et les Anges, et que le sort et le bonheur éternel de toutes les créatures est entre ses mains. Ils triomphent de joie, de voir que son domaine s'étend sur toute la nature, qu'elle règne absolument dans l'ordre de la grâce et dans l'état de la gloire, que tout le monde visible et invisible est sous ses pieds, et que tous les esprits tremblent en sa présence, et sont obligés de l'adorer, ou par une soumission volontaire d'amour, ou par la souffrance forcée des effets de sa justice. Les amants du Verbe incarné se perdent dans ces grandes vues, et demeurent comme interdits dans la considération de cette suprême majesté qu'ils voient élevée pour jamais au comble de toute la grandeur, de toute la gloire et de toute la félicité. Dans les doux transports de cette complaisance, et dans l'excès de cette joie ils baisent les chaînes de cette bienheureuse servitude qui les attache à cet adorable maître, souhaitant de rendre la dépendance qu'ils ont de lui encore plus grande et plus étroite, s'il leur était possible.

La troisième affection est une douleur sensible, et qui s'augmente sans cesse à la vue des péchés qui se commettent contre la majesté divine. Ils se dessèchent, comme David, par la violence de leur zèle. Ils se pâment comme ce saint Prophète, dans le souvenir des injures que les pécheurs font à leur Sauveur. Ils ne peuvent ni voir ni entendre sans horreur les outrages qui lui sont faits par ses ennemis. Ils déplorent la perte de tant de malheureuses âmes qui vont heurter à tout moment contre leur Rédempteur, et qui se brisent, pour ainsi dire, contre sa sainteté par leurs impiétés et leurs sacrilèges, contre sa sagesse par leurs erreurs, contre

sa bonté par leurs noires malices, faisant naufrage dans le port même du salut, si j'ose parler de la sorte. Ils s'affligent inconsolablement de voir que Jésus n'est point encore connu dans tant de vastes régions de l'univers, et qu'il n'est adoré ni aimé d'une infinité de pauvres peuples qui gémissent sous la tyrannie des démons. Ils contemplent quelquefois leur Sauveur dans cet état pitoyable où sainte Brigitte le vit un jour, tout déchiré de plaies et couvert de sang, se plaignant à elle de ce que ceux qui méprisaient son amour l'avaient outragé de la sorte. Ces pensées leur percent le cœur de douleur. Mais comme ils vivent dans le sentiment des Saints qui considèrent le présent comme déjà passé, et l'éternité comme déjà présente, ils s'élèvent au-dessus des pensées et des sentiments du temps, et regardent les outrages de Jésus-Christ comme déjà passés, l'envisageant lui-même comme dans son triomphe et dans la consommation de son règne, ils voient tous ses ennemis vaincus, terrassés, anéantis sous ses pieds ; l'orgueil des superbes abattu, l'impiété des athées confondue, l'insolence des libertins réprimée, la rébellion des pécheurs domptée. Cette vue les console, et modère l'excès de la douleur que leur causait la considération des offenses de leur souverain Maître. Ils sont encore sensiblement touchés de voir des âmes basses et rampantes, qui s'étant engagées dans un état de perfection, n'ont cependant que l'ombre et l'apparence de la vertu dont elles font profession. Enfin ils se confondent eux-mêmes à la vue de leurs propres imperfections, et ils voudraient se cacher dans le fond des abîmes, à cause de leur ingratitude et de leur infidélité dans le

service d'un Roy pour lequel ils avouent qu'ils devraient brûler d'amour, et immoler mille fois leur vie.

La quatrième affection est la confiance en Notre-Seigneur, et l'abandon de soi-même entre ses mains. Ses fidèles amants animés de cette confiance s'entre-tiennent avec lui dans l'oraison, comme avec un intime ami, de tout ce qui les touche, s'en remettant entièrement à son amoureuse providence.

1. Ils lui rendent compte de leurs péchés, de leurs imperfections, de leurs passions, de leurs mauvaises dispositions, et de tout le mal qu'ils reconnaissent en eux-mêmes, lui en demandant la contrition et la grâce de se corriger. Quelquefois même ils lui en demandent la punition par un zèle de satisfaire à sa justice, et ils s'offrent à porter tous les châtimens qu'il lui plaira, hormis le péché, qu'ils appréhendent plus que l'enfer. 2. Ils lui représentent toutes leurs peines, leurs traverses, leurs afflictions, leurs chagrins, leurs dégoûts, lui demandant seulement la force et la constance pour demeurer inviolablement attachés à son bon plaisir dans toutes sortes d'événements. Et pour cet effet ils lui allèguent l'amour qu'il a pour nous, sa croix, ses souffrances et sa mort. 3. Dans tout le cours de leur vie ils s'abandonnent entièrement à sa providence, déposant entre ses mains, tous leurs soins, leurs désirs, leurs espérances, leurs craintes, leurs inquiétudes, leur réputation, leurs avantages, leurs commodités, leur vie, leur mort, tous leurs intérêts pour le temps et pour l'éternité, ne désirant ni plus de douceurs, ni moins de douleurs, ni plus de repos, ni moins de travaux, ni plus de santé, ni moins d'infirmités, ni plus de succès, ni moins de

traverses et de disgrâces qu'il lui plaira, étant résolu de prendre tout de sa main avec une parfaite soumission, adorant les dispositions de sa volonté en toutes choses, et ne voulant être que ce qu'il lui plaira pour sa plus grande gloire, qu'ils considèrent comme la fin de tous les êtres.

On peut produire beaucoup d'autres affections envers Notre-Seigneur, comme de reconnaissance, d'adoration et de louange. Il suffit d'en avoir donné le modèle.

CHAPITRE II

DE L'AMOUR EFFECTIF

Pour ce qui est de l'amour effectif, son exercice est de nous rendre semblables au Verbe incarné, autant que nous le pouvons être en cette vie. C'est là le caractère de notre sanctification, qui consiste en ce que par la grâce qui nous a été communiquée dans le mystère de l'Incarnation, et qui s'étend tous les jours en nous, et s'y exprime par le Sacrement de l'Eucharistie, nous nous rendons semblables au principe de notre être dans la grâce, qui est la personne adorable de Notre-Sauveur. De sorte que comme il est la vive image de Dieu son Père, de même nous devenions ses vives images, exprimant en nous tous les traits de ses états, de ses mystères et de ses vertus.

Pour cela trois choses sont nécessaires, qui sont comme autant d'exercices de son amour effectif : une mortification générale de la sensualité, une

parfaite liberté d'esprit, et une entière dépendance de Jésus-Christ dans toutes nos actions. Par ce moyen nous deviendrons semblables à lui, et notre vie extérieure et intérieure sera une vive expression de la sienne.

I. La mortification imprime en nous les traits extérieurs et sensibles de la ressemblance de Notre-Seigneur. Ses effets sont : 1. De borner les plaisirs du corps à la seule nécessité à l'égard du boire, du manger, du dormir, et des divertissements ; 2. De régler tous les sens, et particulièrement les yeux, la langue, les oreilles, n'y admettant aucun plaisir ni aucune impression qui puisse blesser la pureté de l'esprit, ou en retarder le progrès ; 3. De bannir les visites et les conversations inutiles, les amitiés purement naturelles, les railleries, les ris excessifs et les effusions de joie ; 4. De rejeter tout ce qui sent le luxe et l'esprit du monde, les vains ornements, l'affectation et la propreté recherchée, tout ce qui peut choquer la modestie et la simplicité chrétienne dans les habits, dans les meubles et dans l'usage des choses de la vie ; 5. De retrancher l'orgueil, la vanité, la fierté, l'ambition, et tout ce qui paraît grand et éclatant aux yeux des hommes, qui n'est en effet que bassesse aux yeux de Dieu.

II. La liberté d'esprit rend notre intérieur conforme à celui de Jésus-Christ. Elle demande que nous ne regardions en toutes choses que la volonté de Dieu, et que nous soyons toujours disposés à l'accomplir sans empressement. Quand on a donné son cœur à l'amour de Jésus, cet amour n'y souffre plus ni sentiment ni propre volonté, il le dépouille de toutes les attaches, et le met dans une sainte indifférence où tout lui est égal. Il ne veut rien et

il veut tout. Il ne se soucie point à quoi les ordres de Dieu l'emploient, si c'est à une chose éclatante ou de peu de considération, fâcheuse ou agréable. Toutes sortes de succès sont l'accomplissement de ses désirs, parce que voulant tout ce que Dieu veut qu'il arrive, rien ne lui arrive qui ne le contente. Ceux qui sont attachés à leur emploi, au lieu de leur demeure, à leurs commodités, ou à quelque autre chose, ne peuvent servir Notre-Seigneur avec liberté d'esprit, parce qu'ils sont esclaves de leur propre volonté. Ce qui fait qu'ils vivent avec peu de mérite, qu'ils troublent la paix de leur âme, qu'ils se retirent de la conduite du Saint-Esprit, et des voies de la grâce, qu'ils trouvent le joug de Notre-Seigneur rude et pesant, et qu'ils s'exposent à mille sortes d'illusions et de dangers. C'est pourquoi les âmes ferventes doivent quitter toutes sortes d'occupations en vue de l'amour de Jésus-Christ, quand il le demande, et rien ne leur doit être considérable, rien ne les doit toucher que l'amour de Jésus, tout le reste demeurant à leur égard dans l'indifférence. Il faut seulement prendre garde que cette indifférence ne dégénère point en nonchalance et en lâcheté. C'est ainsi que les Saints ont toujours été disposés à quitter non seulement leurs emplois, mais encore leurs sentiments, pour prendre ceux des autres, quoique moins parfaits que les leurs. Et saint Vincent Ferrier remarque que la perfection de la charité nous oblige à suivre les sentiments des autres, quand il il n'y a point de péché, rejetant les nôtres qui nous doivent toujours être suspects, et qui d'ordinaire tiennent plus de la nature que de la grâce à cause de l'attache que nous avons à nous-mêmes.

III. Pour le regard de nos actions, elles portent le caractère de la ressemblance de Notre-Seigneur, quand nous les faisons par son esprit, comme ses membres, et que c'est de lui que nous recevons le mouvement qui nous fait agir, comme ses instruments. Ainsi, ce que nous devons faire, quand la raison, ou l'obéissance, ou l'inspiration de Dieu nous ont déterminés à quelque action particulière, c'est de renoncer d'abord à notre propre esprit et aux secrètes recherches de l'amour-propre, puis nous livrer à l'Esprit de Jésus-Christ, et prendre de lui le mouvement et l'intention, ensuite exécuter les desseins de Dieu, et nous appliquer à notre action purement en vue de la volonté de Dieu, sans nous arrêter à la satisfaction que nous y pouvons ressentir, ni nous rebuter pour l'ennui et le dégoût que nous y pouvons trouver, mais demeurer constamment dans la dépendance de l'Esprit de Jésus-Christ, et lui donner pleinement l'usage de nos facultés et de notre être, pour accomplir en nous et par nous les desseins de son Père.

Cette manière d'agir est parfaite, et met les âmes hors des atteintes de la vanité. Car d'un côté se voyant dans le néant, étant convaincues qu'elles ne sont qu'un pur néant, et d'ailleurs cependant voyant qu'elles opèrent le bien, elles sont obligées de reconnaître que ce n'est pas elles qui agissent, mais que c'est un autre esprit qui opère en elles et par elles des choses si éloignées de l'abîme du néant et des misères où elles se voient plongées. Ce qui fortifie tellement leur amour, qu'il leur semble quelquefois que ce n'est plus elles-mêmes, mais un autre qui vit en elles, et qui fait par elles tout ce qu'elles font.

Il n'est pas concevable combien l'on tire d'avantages de ces exercices de l'amour du Verbe incarné. Le cœur se détache des créatures, l'amour-propre se diminue et s'éteint, les défauts se corrigent, l'âme se remplit de l'Esprit de Jésus-Christ, et l'on avance à grands pas dans la perfection.

CHAPITRE III

DE L'AMOUR PASSIF

Je n'entreprends pas ici de dire tout ce que l'amour de Jésus-Christ opère dans les âmes pures. Il me suffit de rapporter seulement quatre de ces opérations.

La première opération de Jésus-Christ dans l'état surnaturel est de blesser l'âme d'une plaie douce et agréable qui la rend malade, et comme languissante d'amour ; et de même que les malades perdent l'appétit et le goût des viandes, la couleur et l'embonpoint, de même l'âme qui a reçu cette plaie de l'amour divin, perd le goût et l'affection des créatures. Elle prend une autre constitution intérieure. Ses appétits et ses désirs ne peuvent plus se porter aux choses de la terre, et n'ont plus de mouvement que pour aller chercher en Jésus-Christ leur centre et leur repos. Les soupirs éclatent de temps en temps. Une secrète langueur consume lentement le corps. On ne trouve plus d'appui ni de consolation que dans l'unique objet que l'on aime. Mais il n'y a que la main d'un Dieu qui puisse faire une telle plaie dans l'âme de ses saints amants.

La seconde opération de Notre-Seigneur dans les voies surnaturelles consiste en ce que l'âme déjà blessée de la sorte que nous venons de dire, sent sa plaie s'approfondir de plus en plus et les impressions de l'amour augmentent jusqu'à ce point qu'elle ne peut faire autre chose que de chercher sans cesse son Dieu. Elle en est tout occupée en tout temps et en tout lieu. Ses pensées, ses affections, ses paroles, toutes ses actions sont imbues de cet amour. Soit que l'on travaille ou qu'on se repose, qu'on veille ou qu'on dorme, qu'on mange ou qu'on se divertisse, on ne pense continuellement qu'à l'objet de son amour, et on n'a soin que de l'aimer et de lui plaire. Tous les autres soins se sont uniquement perdus dans cet unique soin. Mais pour en venir là, il faut se purifier de plus en plus, renoncer à tout autre amour, effacer de son esprit toutes les idées qui n'ont point de rapport à Jésus-Christ. Et comme les efforts de l'âme, quelque généreuse qu'elle soit, sont trop faibles pour l'élever au point de pureté que Dieu demande d'elle, il y met lui-même la main, et par une rigueur favorable il jette cette pauvre amante dans des peines extraordinaires, où elle se purifie comme l'or dans le creuset.

La troisième opération de l'amour de Jésus-Christ dans l'état passif, est d'éclater en des actions héroïques et dignes de l'amour de Dieu. Mais tout cela n'est point capable de contenter une âme qui porte au dedans d'elle un incendie d'amour immense. Les plus grands efforts lui semblent petits, la multitude ne lui paraît quasi rien, la plus longue durée ne lui est que comme un moment. Quoi qu'elle fasse, elle s'estime toujours inutile et

la plus méchante de toutes les créatures, parce que l'amour lui enseignant ce que Dieu mérite, et lui faisant goûter plus intimement la souveraine Vérité, elle voit clairement que tout ce qu'elle fait est imparfait, et que ses meilleures actions sont pleines de défauts ; ce qui la guérit de la vanité et de la présomption, et l'empêche de juger mal des autres.

La quatrième opération de l'amour de Jésus-Christ dans les voies surnaturelles, est de mettre l'âme dans un état de souffrance et comme en une perpétuelle croix, lui donnant d'ailleurs tant de force, que tout lui semble facile et léger. Son plaisir est de mourir mille fois le jour pour celui qu'elle aime. Elle ne cherche plus de goût ni de consolation en Dieu, bien loin d'en chercher dans les créatures. Elle ne demande plus de faveurs à Dieu pour ses propres intérêts, mais elle applique tous ses soins à connaître comment elle pourra plaire davantage à Dieu ; et, le connaissant, elle se porte de tout le poids de son inclination et de toute l'étendue de ses forces à l'entreprendre et à l'exécuter. Et Dieu, de son côté, voyant que dans ce pénible état, dans ce dépouillement général des créatures elle lui témoigne un amour si généreux, si pur, si désintéressé, il ne peut souffrir qu'elle soit dans la peine sans la secourir, et il se sent comme obligé de lui faire des caresses et de se communiquer à elle avec des profusions extraordinaires de grâces.

APPENDICE

INSTRUCTION AUX RELIGIEUSES

Un des plus grands désordres des Monastères, et dont cependant on se met le moins en peine, est d'y recevoir des filles sans vocation.

Les Religieuses qui les reçoivent et qui leur donnent leur voix, font en cela également tort à la Religion, à ces filles et à elles-mêmes. Elles font tort à la Religion en lui donnant des sujets, qui n'y étant pas appelés de Dieu, et par conséquent n'ayant pas la grâce de la vocation, ne peuvent s'acquitter dignement des devoirs de cet état, et au lieu de rendre service à l'Ordre, n'y causent d'ordinaire que du relâchement, de la division et des scandales ; 2^o elles exposent ces filles à un péril évident de se perdre, en les engageant dans un genre de vie à quoi elles ne sont pas propres, les chargeant d'un joug qu'elles ne pourront porter, les obligeant à une règle qu'elles ne garderont pas, et les mettant dans une autre voie que celle que la divine providence leur avait préparée pour leur salut ; 3^o elles se rendent elles-mêmes responsables à Dieu de la perte de ces âmes, et de tous les désordres qu'elles causeront dans la Religion pour y avoir été intruses contre les desseins de Dieu.

Pour se bien conduire dans une affaire de cette importance, il faut supposer :

I. Qu'encore que l'état religieux soit une voie si sûre pour le salut des âmes, et si avantageuse pour arriver à la perfection de la vie chrétienne, cependant tous ceux qui y entrent, n'y sont pas attirés par l'esprit de Dieu, le démon y en pousse quelques-uns dans la connaissance qu'il a de leurs mauvaises dispositions, prévoyant qu'ils y tiendront son parti, et qu'ils seront les instruments de ses desseins pour y faire glisser le relâchement et le libertinage, pour en troubler la paix, et pour y autoriser le désordre par les exemples de leur vie déréglée. C'est une vérité que les Saints enseignent, et que l'expérience confirme tous les jours.

II. Que plusieurs entrent en Religion par des motifs purement humains ; la volonté d'un père et d'une mère, l'intérêt et la décharge de la famille, l'attache qu'ils ont pour une personne religieuse, ou quelque autre considération temporelle les ayant déterminés à ce dessein.

III. Qu'il n'y a d'ordinaire que très peu de solides et véritables vocations, la plupart étant faibles et douteuses, qui dans la suite du temps ne produisent rien moins que les fruits qu'on en attendait.

IV. Que si une Novice a fait paraître une mauvaise humeur, un esprit mal fait, de méchantes inclinations, des passions trop vives, dont elle ne s'est pas sérieusement corrigée, et que sur la fin de son Noviciat elle se trouve encore en de notables dérèglements, c'est une marque qu'elle n'a point de vocation. Car si c'était Dieu qui l'appelât à cet état, on reconnaîtrait en elle les effets de la grâce qui accompagne toujours la vocation de Dieu.

V. Que la plupart des scandales et des chutes

funestes que l'on voit arriver dans les Religions, viennent de la négligence qu'on apporte à éprouver la vocation des personnes qu'on y reçoit, et de la trop grande facilité qu'on a à les recevoir.

VI. Qu'en la réception des filles, il est bien plus ordinaire de pécher par trop de facilité que par trop de rigueur, et que l'on en reçoit plutôt trop que trop peu.

VII. Qu'en cette rencontre on commet souvent plusieurs fautes, soit par ignorance ou par imprudence, par une lâche complaisance et une politique toute mondaine, ou par une fausse compassion, un vain scrupule, et une crainte mal fondée de blesser la charité en renvoyant une Novice, bien que devant Dieu on ne la juge pas propre pour la Religion.

VIII. Que l'on a communément trop d'égard au bien temporel des Monastères, à la dot des postulantes, à la faveur qu'on se promet de leurs parents, de leurs alliés, ou de leurs amis, et que ces vues intéressées l'emportent souvent sur celles de la Religion et de la grâce, dont on étouffe les lumières.

IX. Que d'ailleurs aussi quelquefois c'est par une passion secrète, par un esprit de vengeance, de jalousie, d'aversion, déguisé sous l'apparence trompeuse du zèle du bien de la Communauté, que l'on refuse la voix à une jeune fille qui la mérite. Ainsi pour colorer l'injustice qu'on fait à une postulante ou à une novice pour la considération de quelque religieuse sa parente ou son alliée, que l'on n'aime pas, on se fait accroire que sa réception donnerait lieu à des brigues et à des partis contraires à la paix et au repos de la Maison.

Toutes ces considérations sont autant de preuves

qui montrent qu'on ne saurait apporter trop de précaution quand il s'agit de la réception ou de la profession des filles. Et c'est sur cela que sont fondés les décrets des Papes, les Canons des saints Conciles, et les sentiments des Docteurs, qui sont si exprès et si sévères sur ce sujet.

Pour faire un sage discernement d'une bonne vocation et de celle qui n'en a que l'apparence, il faut premièrement demander la lumière du Saint-Esprit, et puis prendre un esprit droit et désintéressé, fermant les yeux à toutes sortes de complaisance et de respect humain, et n'envisageant que la gloire de Dieu, le bien des âmes et l'intérêt de la Religion selon Dieu.

Il y a trois divers temps pour éprouver les Novices. Le premier, lorsqu'elles demandent l'habit religieux étant encore dans le monde. Le second, après leur entrée dans le Monastère, pendant qu'elles sont encore en habit séculier. Le troisième, depuis leur vêtue jusqu'à leur profession.

Lorsqu'elles sont encore dans le monde il faut examiner depuis quand elles se sentent appelées à la Religion, quelle a été l'occasion et quel est le motif de leur vocation ; si elles ont une bonne complexion forte pour leur âge ; si elles n'ont point quelque disgrâce ou incommodité, quelque défaut notable de corps ou d'esprit ; si leur extérieur est composé, modeste et honnête ; si la dot qu'elles offrent est suffisante et bien assurée. A quoi cependant on ne doit point avoir égard, quand d'ailleurs elles ont tous les autres avantages qu'on peut désirer, et que le Monastère est assez accommodé. Mais hélas ! on fait tout le contraire, et plus une

Maison religieuse est riche, plus on exige de grosses dots pour l'entrée des filles.

Il est à propos de ne les recevoir pas d'abord qu'elles se présentent, mais de différer l'accomplissement de leurs désirs, pour voir si ce délai augmentera leur ferveur ; ce qui arrive toujours quand les désirs sont véritables.

On peut encore juger de la solidité de leur vocation par le courage et la constance qu'elles témoignent tant à faire de leur côté tout ce qui dépend d'elles, qu'à vaincre les obstacles qui s'opposent à leur dessein, et à supporter les petits rebuts qu'il est bon de leur faire quelquefois pour les éprouver. Car il est certain que si l'Esprit de Dieu est bien fondé en elles, et qu'elles soient fidèles, ces sortes d'épreuves, bien loin de les rebuter et de les refroidir, les affermiront davantage dans leur bonne résolution, et augmenteront l'ardeur de leurs poursuites.

Enfin l'on doit considérer si le désir de la Religion opère en elles quelque notable changement de mœurs ; si elles deviennent moins mondaines, plus recueillies, plus dévotes ; car à moins de cela on a sujet de douter de leur vocation.

Depuis qu'elles sont entrées dans le Monastère jusqu'à ce qu'elles prennent l'habit, il faut particulièrement examiner leur humeur, leurs passions et leurs inclinations naturelles ; si elles ont l'esprit bien fait, l'âme candide et sincère : ce qui est un point de grande considération ; si elles sont douces, paisibles, dociles, capables d'une vie régulière ; si elles ont les talents nécessaires pour les emplois de la Religion.

Après leur prise d'habit, pendant tout le temps

du noviciat, il faut soigneusement remarquer l'estime et l'affection qu'elles ont pour leur vocation ; la violence qu'elles se font pour se vaincre, pour mortifier leurs passions, et pour corriger leurs défauts ; de quelle manière elles reçoivent les avis et les instructions qu'on leur donne, et quel profit elles en font ; leur soumission à l'obéissance, leur exactitude à l'observation des règles ; leur ouverture de cœur pour leur maîtresse ; leur étude et leur application pour prendre l'esprit de l'Ordre ; leur fidélité à s'acquitter de leur devoir et de leurs exercices de dévotion, et le fruit qu'elles en tirent. Si l'on ne reconnaît en elles ces marques d'une vraie vocation, l'on ne doit pas les recevoir. Et pour éclaircir encore ceci davantage, voici les cas auxquels on est obligé en conscience de les renvoyer et de leur refuser sa voix.

I. Si elles n'ont pas la santé, l'esprit et les talents requis pour les fonctions de la Religion ; surtout si étant malsaines et infirmes, elles n'ont qu'une vertu médiocre. Car en ce cas elles ne peuvent être qu'à charge à la Communauté.

II. Si elles sont excessivement mélancoliques, naturellement scrupuleuses, toujours dans le trouble et dans l'inquiétude, sujettes à des faiblesses d'imagination, arrêtées à leur sens, ne se conduisant que par humeur, et ne voulant faire que ce qui leur plaît ; car ces sortes de défauts sont ordinairement incorrigibles.

III. Si elles ont un mauvais naturel, un esprit violent et emporté, qui ne peut rien souffrir, inquiet et brouillon, qui ne peut se tenir en paix, fier et ambitieux, qui ne peut vivre dans la dépendance, jaloux et défiant, qui se forge mille ombrages,

intrigant et dissimulé, qui procède toujours avec artifice, et dont on ne peut pénétrer le fond, ni les desseins ; car ces sortes d'esprits sont incompatibles avec l'état Religieux.

IV. Si elles sont naturellement lâches et paresseuses, sensuelles, attachées à leur bouche et à leur corps, à une vie molle et au divertissement, fuyant le travail et la peine qui se rencontre dans le chemin de la perfection religieuse.

V. Si elles sont délicates, qu'elles fassent paraître des ressentiments extraordinaires lorsqu'on les reprend ; ou si dures, que toutes les instructions qu'on leur donne ne prennent point racine en leur âme.

VI. Si l'on s'est aperçu qu'elles se portent avec ardeur à des amitiés particulières et à des partialités ; si elles aiment passionnément le parloir, les visites et le commerce des séculiers.

Tous ces défauts sont autant de préjugés pour conclure qu'elles ne seront pas bonnes Religieuses, et par conséquent qu'il ne les faut pas recevoir.

Enfin si pendant leur Noviciat on n'a presque point remarqué de changement en elles, ne s'étant pas mises en peine de se surmonter, ou n'ayant corrigé que superficiellement leurs mauvaises habitudes de sorte que nonobstant les soins qu'on a pris d'elles et les avis qu'on leur a donnés, elles soient encore dans le fond presque aussi légères et immodestes qu'elles étaient au commencement ; si elles ne témoignent pas plus d'affection pour les choses spirituelles, ni d'attrait pour la vie intérieure, on peut juger qu'elles ne sont nullement propres pour la Religion, et l'on ne les y peut admettre sans se rendre coupable de tous les désordres qu'elles y causeront.

Que si l'on a de la peine à se déterminer sur le parti qu'on doit prendre, de donner ou de refuser sa voix, voici comment on se doit conduire dans ce doute.

S'il s'agit de recevoir une postulante en habit séculier, ou de lui donner l'habit de Religion, lorsqu'on a des raisons pour et contre, on ne doit pas la refuser ; puisqu'on aura le loisir de s'éclaircir davantage, le temps du Noviciat étant destiné à cette épreuve.

Mais s'il est question d'admettre une Novice à la Profession Religieuse, on ne le peut faire dans le doute : de sorte que si pendant son Noviciat elle ne s'est pas comportée de telle manière qu'on puisse juger positivement qu'elle est digne de la profession, l'on est obligé de lui refuser sa voix, et on doit absolument la renvoyer.

Mais c'est une jeune fille de qualité : le Monastère a de grandes obligations à ses parents ; elle est nièce de la Révérende Mère, sœur d'une religieuse que l'on considère beaucoup : elle offre une grosse dot ; ce n'est encore qu'une enfant qui se changera avec l'âge ; et après tout, si l'on y regardait de si près, et si l'on faisait un choix si scrupuleux des sujets qu'on reçoit dans les cloîtres, on n'en recevrait guère ; et qui maintiendrait la Religion ?

Toutes ces considérations ne sont point des motifs sur quoi précisément on puisse recevoir une fille, quand, en conscience, on ne l'en juge pas capable pour ses qualités personnelles. Un petit nombre de bons sujets, appelés de Dieu à la Religion, la serviront incomparablement mieux qu'un grand nombre que l'on y recevra sans vocation.

Faisons de notre part notre devoir, et du reste

confions-nous en la divine providence. Mais on écoute trop la prudence humaine, et c'est ce qui gâte tout. L'on entreprend de grands desseins, on veut acquérir, bâtir, faire un Palais, une Eglise magnifique ; et pour cela il faut avoir de l'argent et recevoir des filles, quelques mauvaises qualités qu'elles aient. Ce sont les Supérieures qui sont en cela les plus coupables ; et à la fin on voit par expérience que ni les personnes, ni les biens temporels que la sagesse de la chair a fait entrer de cette manière dans les Cloîtres, n'y réussissent jamais.

Mais, me direz-vous, quoique je doute de la vocation de cette Novice, ou que je ne la juge pas propre pour la Religion, ne puis-je pas déposer mon doute pour m'en rapporter contre mes propres lumières à la Supérieure ou au Confesseur qui ont entrepris de la faire recevoir ? Non, vous ne le pouvez pas faire en bonne conscience. Comme chacun en cette rencontre est obligé de répondre de sa voix, personne ne doit suivre le sentiment d'autrui contre le sien propre, mais il faut se conduire par ses lumières selon Dieu.

Tout ce que nous venons de dire, fait voir de quelle importance est la conduite des Novices, et combien les fautes que leurs Maîtresses y peuvent commettre, sont préjudiciables au bien de la religion. Voici les principales :

I. Ne les éprouver pas assez, et ne leur procurer pas assez d'occasions de faire paraître leur humeur, et le fond de leur esprit.

II. Ne leur pas faire assez connaître leurs défauts et l'importance de les corriger, leur en suggérant les moyens, et leur aidant à s'en servir.

III. Ne leur pas donner assez d'accès ; leur être trop difficile et trop sévère, et les traiter d'une manière qui leur resserre le cœur et qui leur ôte la confiance.

IV. Avoir trop de complaisance pour elles, s'accommoder trop à leur humeur, favoriser leurs passions et ne les pas tenir assez dans la régularité.

V. Les presser trop, exiger trop d'elles, ne supporter pas assez leurs faiblesses, et ne s'accommoder pas assez à leur portée selon la prudence de la charité.

VI. Négliger les devoirs de sa charge ; ne s'en acquitter que légèrement, et se laisser vaincre au travail, à la peine et au dégoût qui l'accompagnent. Comme cet emploi est un des plus pénibles, aussi bien qu'un des plus importants de la Religion, il est d'un grand mérite devant Dieu quand on s'en acquitte dignement.

Enfin, ne pas informer sincèrement la Communauté de l'état des Novices, de leurs progrès, et de leurs bonnes ou mauvaises qualités.

LE DIRECTEUR

B. LETTRES

INTRODUCTION

Le Père Champion n'a pas édité toutes les lettres du Père Rigoleuc qu'il a eues entre les mains. Nous ne connaissons rien d'une correspondance particulièrement intéressante : celle du Père avec la sœur Marie de Sainte-Barbe, ursuline de Pontivy (1). Le Père Rigoleuc estimait une des grandes grâces de sa vie d'avoir été en rapport avec cette sainte fille ; à son avis c'était comme un exemplaire vivant de la doctrine mystique de saint Jean de la Croix. Le Père Champion avait le dessein de donner, dans une brochure spéciale, les lettres de cette admirable religieuse avec les réponses de son directeur ; il ne l'a pas réalisé ; nous ne saurions trop le regretter.

Les quarante lettres qui suivent sont toutes adressées à des religieuses ursulines ; plusieurs sont inconnues. On trouvera plus loin quelques détails sommaires sur la sœur Catherine de Saint-Bernard, converse d'une vertu extraordinaire, fort chérie du ciel, sur la sœur Louise de Saint-Stanislas qui, en peu d'années, est arrivée à une éminente perfection et sur la Mère Jeanne de Sainte-Madeleine, supérieure de Pontivy.

(1) Cf. Dom Lobineau : *Vies des saints de Bretagne*, t. IV, pp. 111-114.

Peut-être d'ailleurs importe-t-il assez peu de connaître les personnes auxquelles il écrit ; il suffit de savoir que toutes : religieuses converses, sœurs de chœur, supérieures, sont des âmes de haute vertu, menées par des voies extraordinaires ou du moins peu ordinaires. Rigoleuc, dans ses *Lettres*, applique les principes qu'il développe dans ses *Traité*s ; l'intérêt n'est pas petit de voir comment il garde avec des personnes différentes, dans des circonstances diverses, le même bon sens naturel et surnaturel, la même finesse de psychologie, le même zèle d'apôtre, la même austère et chaude charité. Dans cette correspondance, dans cette direction, Dieu seul compte.

Toute la perfection consiste à faire la volonté divine ; cette volonté est bonne et sanctifiante surtout quand elle éprouve ; la voie des peines et des rigueurs est de beaucoup la meilleure, la plus sûre, celle qui unit parce qu'elle détache. Nous coopérons à l'action purifiante et crucifiante de Dieu par l'humble aveu de notre néant et de nos fautes, ; rien de grand en nous sinon nos ingratitude et nos infidélités. Séparés de nous-mêmes et des créatures, nous adhérons vraiment à Dieu non dans les consolations ou les grâces sensibles, mais dans la nudité de la foi ; pour y mieux parvenir il faut offrir au Père Éternel les souffrances, les agonies, les délaissements de Notre-Seigneur ; sa soumission perpétuelle et inviolable aux volontés éternelles ; emprunter aux richesses du Rédempteur tout ce qui manque à notre pauvreté ; suppléer à nos défauts, réparer nos fautes par l'offrande des vertus et des perfections de celui qui s'est fait homme pour sauver les hommes. Nous devons nous porter à la joie qui plus que la tristesse est l'esprit de Dieu, et ne mettre aucune limite à nos désirs, à nos attraites : « Plus nos actes sont universels et ont d'étendue, plus ils sont parfaits. L'imperfection vient de la limitation (p. 273). »

Une supérieure ne doit pas agir avec trop d'empressement, ne point se troubler des fautes de ses filles, ne les point bousculer par un zèle plein d'aigreur ou de colère ; s'emporter c'est oublier que l'on traite, en présence de Dieu, des affaires et des intérêts de Dieu ; il faut non se donner soi-même mais donner

Dieu : « Ne débitez aux autres que ce que vous recevez de l'Esprit... Regardez-vous comme celle de la maison qui est le plus propre de gâter tout (p. 340). »

Rigoleuc comprend à mi-mot et sait lire entre les lignes : « Si je voulais juger de votre conduite, je croirais que vous vous empressiez un peu trop, soit pour les fautes qui arrivent ou qui peuvent arriver, soit par les moyens de les prévenir et de les empêcher (p. 341). »

Une supérieure doit donner aux âmes lumière et force, et puis compter sur leur bonne volonté ; c'est ainsi que Dieu agit avec les hommes, ainsi que Jésus agissait avec ses disciples : « Il les instruisait et les exhortait selon les desseins éternels du conseil de Dieu ; puis il les laissait en leur liberté, sans s'empresser nullement pour ce qui devait arriver (p. 342). »

Vouloir trop bien faire nuit quelquefois.

À une religieuse malade il conseille de vivre dans une fidélité et constante dépendance de Dieu ; comme étreintes il lui souhaite de recevoir amoureuxment et généreusement la réponse de mort que le Ciel semble lui donner. La maladie est le grand moyen de sanctification, parce que c'est la plus sûre manière de se détacher ; être entre la vie et la mort c'est être dans une entière dépendance à Dieu. Trois sentiments sont alors utiles à l'âme : contrition pour le passé, soumission pour le présent, confiance pour l'avenir. Les douleurs de cet état ne permettent pas d'oublier que les douleurs, la Croix de Jésus ont sauvé le monde ; imiter dans la maladie la résignation de Jésus au Calvaire, c'est rendre à Dieu le plus grand service qu'on puisse lui rendre.

La direction du Père Rigoleuc est virile, le contraire serait pour nous surprendre : il ne peut souffrir qu'une âme religieuse s'amuse à des bagatelles, et ne tende pas toujours à son centre qui est le souverain bien : « Vous vous arrêtez trop aux difficultés qui se présentent à votre esprit et vous envisagez l'état où Dieu vous met comme une espèce de mort qui vous donne

de l'horreur. Hé ! quoi, ma chère sœur, appelez-vous mort ce qui cause le plus solide contentement du monde et qui est un Paradis anticipé ? » (p. 293).

Mais il le sait bien, les âmes auxquelles il s'adresse ont besoin d'être soutenues, aidées, portées quelquefois. Il les encourage avec une sainte et éternelle charité. Encourager c'est pour lui, d'abord éclairer. La lumière qu'il cherche et qu'il trouve si pure, il la projette sur les âmes qu'il veut dans la vérité. Il le répète, il s'explique, il multiplie les : « Je veux dire, C'est-à-dire, Je vous veux apprendre, Je vous dirai, Ne vous imaginez pas que, Je ne suis point d'avis que, Prenez garde que, Je ne puis vous laisser dire » ; il sollicite les questions, éclaire les difficultés, il a peur que certains mots, certaines expressions courantes ne soient pas assez nettement saisies, il les repense et les renouvelle. Nous l'entendions tout à l'heure dire à une malade qu'elle a reçu du Ciel une réponse de mort : « Cette réponse de mort, ajoute-t-il, est un état où l'on se tient déjà pour mort et dans lequel on ne possède plus la vie que par emprunt. On la reçoit chaque jour comme une nouvelle faveur, ou comme le recouvrement d'une chose désespérée ou perdue, et de laquelle on est entièrement détaché par une humble soumission aux dispositions de l'auteur de notre être. L'on ne forme plus de desseins sur sa vie ni sur les choses temporelles. Le cœur est déjà tout dans le terme où il aspire. L'on fait état que chaque jour est le dernier, et qu'on doit mourir à tout moment (p. 303). »

Ailleurs il parle de l'amour *liant* qui d'ordinaire accompagne certains états très pénibles de la vie mystique. Il a peur que le mot ne soit pas bien compris : « On l'appelle liant, explique-t-il, d'autant que dans ces agonies de la mort du sens, dans cette affreuse solitude de l'esprit, parmi les ténèbres et les froideurs et les désespoirs de cette espèce d'enfer, bien que cet amour ne paraisse presque point, il lie néanmoins l'âme à Dieu d'une manière imperceptible, mais par une liaison bien plus forte que n'est ordinairement celle qui est fondée sur les douceurs et les grâces sensibles (p. 327). »

Il éclaire l'esprit sur ce qu'il doit croire, il l'éclaire sur la conduite qu'il doit tenir : « Voici ce que vous devez faire.... Dans votre état tout consiste à..., Imiter la patience de l'Agneau immaculé..., Vous donnez un peu trop d'action à votre esprit..., Bannissez toutes les craintes qui vous inquiètent. » Et les conseils, les ordres suivent précis, numérotés ; il ne dédaigne pas de descendre aux détails : faire une inclination de tête devant une image, se frapper la poitrine, baiser la terre. Surtout pas de découragement. Rigoleuc est l'apôtre de la confiance : « Quand nous tomberions cent fois le jour, relevons-nous autant de fois... Nous ne serons pas condamnés au jugement de Dieu pour nos chutes, si nous avons été toujours constants à nous en relever (p. 270). »

C'est un maître qui gouverne les esprits et les volontés, c'est un père qui gagne et ravit les cœurs. Sous la rudesse extérieure, on trouve vite la plus exquise bonté : l'amour seul fait l'apôtre. Rigoleuc n'a pas peur de montrer son affection pour les âmes, il y met une souveraine réserve, mais il ne cache pas ses sentiments : « Bon courage, ma chère sœur, peut-être que cette épreuve ne sera pas de longue durée..., Je vous porte compassion, ma chère sœur..., Je veux vous marquer ici pour votre consolation..., Bannissez toute crainte..., Je rends grâce à Notre-Seigneur de ce que l'oraison dont vous me parlez vous a bien réussi. » Cette affection surnaturelle ne redoute pas de voir les âmes aux prises avec les difficultés, dans la souffrance, bien au contraire, elle y pousse comme aux seules vraies joies : « Mon Dieu ! que les plus violentes impressions de peines que vous souffrez seraient précieuses à quelques âmes que je vois dans un continuel désir de souffrir ! (p. 311). »

Le conseil est adroit, et la conclusion très simple pour un cœur généreux : Pourquoi ne pas faire comme tant d'autres ? Père qui converse familièrement avec ses enfants, Rigoleuc n'hésite pas à se mettre en scène, à ouvrir son âme ; n'est-ce pas quelquefois la meilleure manière d'ouvrir les autres ? Il raconte ses expériences : « J'ai connu plusieurs âmes..., Il y a

une servante et proche d'ici un bon villageois..., Je connais une bonne âme..., Je sais des âmes... », etc. Parfois même il révèle, sans se nommer toutefois, des épreuves et des grâces personnelles : « Hélas ! si vous en étiez réduite au point, où quelqu'un de ma connaissance s'est vu durant bien des années, si vous aviez une continuelle vue de votre réprobation, si vous entendiez prononcer à tout moment à l'oreille du cœur la sentence de votre condamnation éternelle, si vous portiez partout l'idée et le sentiment de l'Enfer imprimé au fond de votre âme, sans vous en pouvoir défaire, que serait-ce ? (p. 316). »

Deux fois il rappelle le souvenir du Père Lallemand. Cet abandon, cette paternelle simplicité si vide d'égoïsme et de recherche personnelle, gagne la confiance : on se donne plus facilement quand on est sûr d'être compris.

Les *Lettres* de Rigoleuc sont écrites avec le même souci littéraire, le même soin des détails que ses meilleurs *Traités*. Écrivain de race, inconsciemment, non, très consciemment, il cherche à mettre la pensée en pleine valeur ; il la glisse souvent dans une image qui lui donne plus de relief. Vouloir méditer dans certains états d'âme « C'est comme si quelqu'un allant en poste descendait de cheval et marchait à pied pour aller plus vite (p. 297). »

Le lecteur déjà convaincu par le raisonnement qui précède, sourit : il n'oubliera plus. Ici ou là, il exagère et file trop certaines métaphores : « Le palais de notre âme est dépravé »... (p. 291).

L'artiste montre le bout de l'oreille, sans nuire au directeur ; presque toujours il est sobre et vrai : vents et gelées d'hiver, soleil qui rayonne sur les collines et les vallées du Morbihan, barques échouées sur le rivage ou courant sur les flots les voiles gonflées de brise, il trouve sans effort le souvenir, l'image qui incarne et fait vivre la pensée. Certaines lignes qui semblent êtres venues d'elles-mêmes sous sa plume, sont trop finement observées pour ne pas avoir exigé de longs efforts. Il écrit à la

sœur Catherine de Saint-Bernard : « Cette oraison de foi nue n'est pas dans les sens. Comme les sens n'y ont point de part ils y souffrent beaucoup au commencement. Ils voudraient bien y trouver leur propre satisfaction, et ne l'y trouvant pas, ils s'inquiètent, ils s'ennuient, ils s'affligent, ils murmurent et se plaignent ouvertement (p. 274). »

Rigoleuc aurait pu s'arrêter après la première phrase, l'essentiel est dit. Mais le lecteur alors ne devinera rien du petit drame intérieur qui s'agite dans l'âme, ni des divers sentiments qui s'y succèdent : inquiétude, ennui, affliction, murmure, plainte ouverte ; pour en saisir la trame et dénouer les fils, il fallait l'attention d'une fine psychologie. Les lettres contiennent bien des pages qui, sous leur facilité apparente, laissent voir le même soin et le même bon travail.

Aujourd'hui les âmes pieuses, et plusieurs autres s'occupent beaucoup, je dirai même un peu trop, des voies extraordinaires de la vie spirituelle et des oraisons mystiques ; les *Lettres* de Rigoleuc disent à peu près tout ce qu'il est utile de savoir sur cette matière : doctrine et pratique, et le disent fort bien. Elles devraient suffire à tous sauf aux spécialistes. Elles sont intéressantes, saines, surnaturelles, on ne saurait trop en conseiller la lecture.

LETTRES SPIRITUELLES

I. Lettre à la Sœur Catherine de S.-Bernard,
Religieuse Ursuline.

*C'était une fille d'une vertu extraordinaire et fort chérie du Ciel.
Par humilité elle ne voulut être que sœur converse. Le Père
lui donne plusieurs avis sur les dispositions de son âme.*

Sur ce que vous m'avez marqué sur l'état de votre âme je vous dirai :

I. Qu'il me semble que vous vous laissez un peu trop aller à la crainte. Ce n'est pas qu'il ne soit bon de marcher toujours dans la vie spirituelle en esprit de crainte : mais la crainte, pour être bonne, doit être produite en nous par l'Esprit de Dieu. Celle qui vient de nous-mêmes est un trouble comme les autres passions, et empêche l'opération de Dieu. J'en dis autant de la tristesse. Nous ne devons point nous y exciter nous-mêmes. Si Dieu nous l'envoie, il la faut souffrir. Mais de nous-mêmes nous devons plutôt nous porter à la joie, qui est plus de l'Esprit de Dieu.

II. Quand Dieu vous visite par quelque grâce, vous n'avez qu'une chose à faire, qui est de ne rien faire, sinon de laisser faire à Dieu ce qu'il lui plaît. Mais après son opération, oubliant la grâce et le goût de la grâce que vous avez reçue, tâchez de conserver les bons effets qu'elle vous a laissés, et de vous y fortifier.

III. Une des meilleures dispositions que je vois en vous, c'est cette généreuse résolution d'être toute à Dieu, et de le servir de toute l'étendue de vos forces d'esprit et de corps, en toute occasion sans réserve et sans relâche. Vous pourriez faire utilement votre examen là-dessus jusqu'à ce que vous vous sentiez bien établie dans cette perfection. Il vaut mieux n'avoir servi Dieu que peu de temps dans cette plénitude de cœur, que de l'avoir servi plusieurs années dans nos rétrécissements de cœur et nos langueurs ordinaires. Faites-vous rendre par vous-même un compte exact de la fidélité que vous apporterez à pratiquer ceci, et soyez bien sur vos gardes.

IV. Ne vous étonnez de quoi que ce soit qui vous arrive de nouveau ; vous verrez bien d'autres choses si Dieu vous conserve la vie, et s'il vous continue ses miséricordes. Ne songez seulement qu'à lui être fidèle, et à vous bien servir de ses dons, vous humiliant d'autant plus qu'il vous en comblera davantage. Autrement les dons et les faveurs de Dieu vous conduiront au précipice. Ainsi quelques grâces que vous receviez, et quelque ferveur que vous sentiez dans le service de Dieu, n'estimez en vous rien de grand, que vos péchés et vos ingrattitudes.

V. Gardez-vous bien de vous laisser tromper par les visions, soit corporelles, soit spirituelles. N'en jugez ni pour, ni contre, mais tenez-les pour indifférentes, jusqu'à ce que vous en ayiez rendu compte à ceux qui vous conduisent. Au reste quand elles seraient du démon, elles ne vous nuiront point si vous les recevez avec une parfaite abnégation sans vous amuser à les regarder avec complai-

sance, ni vous en estimer davantage, ni chercher d'où elles viennent, cette discussion n'appartenant qu'à vos Directeurs.

VI. Ne vous arrêtez pas non plus aux doutes qui vous viennent sur votre état intérieur, et sur votre oraison ; vous n'avez point droit d'en juger, ni de toutes les choses qui vous arrivent. Exposez seulement avec sincérité à vos Directeurs vos doutes et tout ce qui se passe en vous, et rapportez-vous-en à leur jugement. Si vous vouliez décider vous-même de ce qui vous touche, de quelque manière que vous en jugeassiez, le démon et votre propre esprit pourraient vous tromper ; et vous ouvririez la porte au trouble, pour entrer dans votre âme.

VII. Ce songe du jugement, et la crainte qu'il vous laisse fut une grâce de Notre-Seigneur : vous devez l'en remercier, et vous souvenir toute votre vie de faire maintenant ce que vous voudrez avoir fait quand il faudra paraître devant ce souverain juge.

VIII. Cette odeur et cette absinthe viennent de la même cause, et ce sont des choses que Dieu donne quand et à qui il lui plaît. Il y a quelque temps qu'un des Prêtres qui nous accompagnent dans nos Missions avait la même grâce, et elle lui manqua un jour pour quelque infidélité, comme je crois. Ne vous arrêtez nullement à cela, et sachez qu'il vaut souvent autant perdre ces sortes de grâces que de les avoir.

IX. Le désir du martyre a déjà opéré en vous de bons effets, et il en opérera encore à l'avenir, mais il ne vous doit pas porter à aucune indiscretion. Laissez faire à Dieu en vous ce qu'il lui plaira :

il vous fera souffrir d'esprit ce que vous ne souffrirez pas de corps ; et pour ce qui est du martyre, remettez-vous en totalement à sa providence.

X. Soyez attentive à la vue de vos fautes, quand il plaît à Dieu de vous la donner. Écoutez humblement les réprimandes intérieures qu'il vous en fait. C'est une grâce fort précieuse. Correspondez-y fidèlement, évitant avec tout le soin possible de retomber dans les fautes qui vous sont montrées, et recevant en esprit de pénitence la peine qu'elles vous causent, et les remords de votre conscience.

XI. Faites en sorte que vos fautes vous soient toujours externes, comme vous dites. J'entends qu'elles ne soient point domestiques ni habituelles, et que vous n'y tombiez pas dans toutes les occasions qui s'en présentent ; mais seulement par faiblesse et par surprise.

XII. Ne vous fâchez et ne vous attristez de rien. Les moindres mouvements volontaires de quelque passion que ce soit choquent l'esprit de Dieu, et troublent la paix de l'âme. Parlez peu. Soyez intérieure et recueillie. Pensez à cette vie crucifiée que Dieu veut de vous, et recevez avec joie les souffrances qu'il vous envoie.

XIII. Quant à ce qui regarde l'oraison, la meilleure à votre égard est celle pour laquelle vous avez le plus d'attrait, qui vous réussit le mieux, et dont vous tirez plus de profit, quelque sorte d'oraison que ce soit ; souvenez-vous de cet avis et ne quittez pas de vous-même votre manière d'oraison pour en prendre une autre. Ne le faites que par le conseil de ceux qui vous tiennent la place de Dieu ; je crois que vous n'avez dorénavant qu'à vider votre esprit de toutes choses, et même de

vos propres industries, à suspendre les actes de l'entendement et de la volonté, et à laisser agir Dieu en vous, simplement sans faire autre chose que de consentir à son opération.

XIV. C'est un sentiment fort sage que de vous présenter toujours à l'oraison avec un esprit de pénitence et de contrition, en vue de vos péchés et de vos infidélités. Ne les envisagez cependant que confusément, et non pas en détail, de peur de vous distraire. Mais après avoir commencé par ce sentiment, vous le devez quitter pour entrer dans votre simple recueillement, si ce n'est que l'attrait de la grâce vous porte à le continuer. De quoi vous ne devez faire nulle difficulté, puisque cette douleur et cette contrition est une excellente oraison lorsque Dieu l'opère en vous.

XV. Estimez beaucoup la grâce que Dieu vous fait de marcher en sa présence, et d'être le long du jour parmi les occupations extérieures comme dans l'oraison. Tenez-vous toutefois dans une grande simplicité, sans faire divers actes, si Dieu ne vous les inspire sans que vous les recherchiez.

XVI. Vous ne deviez pas vous divertir de ce recueillement intérieur, où vous vous trouviez durant vos prières vocales. Sachez en général qu'en de pareilles rencontres, il n'y a que l'obéissance qui vous doive obliger à ces sortes de divertissements, et que vous ne devez pas les prendre par votre propre mouvement ; mais seulement demeurer dans votre simple attention à Dieu.

Persévérez, ma chère sœur, et affermissez-vous dans cette grande résolution de travailler tout de bon à un renouvellement général de vous-même, sans rien épargner dans l'exécution de ce dessein,

surmontant généreusement tous les obstacles qui pourront s'y rencontrer. Laissez agir Dieu en vous avec toute liberté : ne vous effrayez point de la nouveauté des voies où il vous fait entrer. Il est lui-même la voie, la vérité et la vie. Je vous le dis encore un coup, ne portez aucun jugement sur les choses extraordinaires qui vous arrivent, sinon après que vous les aurez déclarées. Alors vous en jugerez conformément au sentiment de votre Directeur.

II. — Lettre

A LA MÊME.

Il lui donne d'excellentes règles de modestie.

La modestie pour être parfaite doit rendre notre extérieur aussi soumis à la grâce que le corps l'est à l'esprit. Pour cela voici les règles que vous devez garder.

I. Appliquez-vous tellement à régler votre extérieur que tous les mouvements soient autant de l'esprit de Dieu que du vôtre, sans vous faire néanmoins trop de violence.

II. Le ris que le Saint-Esprit appelle erreur et illusion dans la misère où nous vivons, doit être honnête et modéré, n'éclater aucunement, et n'en venir jamais jusqu'à la dissolution.

III. Veillez soigneusement à la garde de vos yeux, de peur qu'ils ne se laissent aller à la curiosité ou à la légèreté, ou qu'ils ne fassent paraître les impressions malignes de quelque passion déréglée, un emportement de colère, un mouvement d'indignation, de dépit, de mépris, un excès de

sévérité, un abattement de tristesse, une agitation d'inquiétude, etc.

IV. C'est la langue qui d'ordinaire blesse le plus la modestie et la conscience. Usez d'une juste modération dans vos paroles, évitant également les deux extrémités, de parler trop et de parler trop peu, de parler brusquement ou avec précipitation, et de parler trop lentement ou avec affectation. Ne contredisez les autres que dans la nécessité. Ne contestez jamais, et ne vous échauffez jamais beaucoup pour quoi que ce soit. Gardez volontiers le silence. Ne continuez, et n'entretenez jamais un discours que vous auriez commencé mal à propos. Mais dès le moment que vous vous apercevez que vous êtes engagée à dire quelque chose qu'il fallait taire, désistez-vous aussitôt et ne passez pas plus avant. Je connais une personne d'une vertu fort accomplie que Dieu a comme abandonnée pendant huit jours, pour avoir dit quelques paroles contre l'avertissement intérieur qu'il lui donnait de ne les pas dire ; et l'on m'a cependant assuré que cette faute ne consistait qu'en dix paroles, de compte fait.

V. Mortifiez la curiosité d'apprendre des nouvelles, et ne témoignez jamais que vous preniez plaisir aux railleries, aux contes divertissants, et aux discours qui choquent l'esprit de la grâce.

VI. Tenez tous vos sens extérieurs dans leur devoir, et ne leur permettez la recherche d'aucune satisfaction qui ne soit pas nécessaire.

VII. Que votre marcher, votre port, votre posture, vos gestes et tous les mouvements de votre corps respectent la personne adorable de Jésus-Christ qui doit vous animer par son esprit plus

que votre propre âme. Proposez-vous donc souvent devant les yeux ce divin modèle, et sa très sainte Mère, vous représentant leur personne, leur manière d'agir, de parler, de converser.

Enfin que votre modestie soit constante, toujours égale et inviolable à toute sorte de légèretés.

III. — Lettre

A LA MÊME.

Il l'exhorte à ne se point empresser pour son avancement ni se décourager pour ses fautes : et il lui enseigne la meilleure manière de les réparer.

Ne vous empressiez point pour votre avancement spirituel, ma chère sœur ; Dieu vous donne le temps pour vous corriger, et il ne prétend pas que vous soyez parfaite aussitôt que votre activité naturelle vous le fait désirer. Tâchez d'adoucir par la confiance en Dieu cette gêne intérieure qui vous inquiète de vous voir si imparfaite.

Ne laissez jamais passer une faute sans vous imposer quelque pénitence, quand ce ne serait que de faire une inclination de tête en la présence de Dieu, ou devant quelque Image, ou de vous frapper la poitrine ou de baiser la terre.

Souvenez-vous que la meilleure manière de réparer une faute que l'on vient de commettre, c'est de se captiver et se vaincre en quelque occasion où l'on n'userait pas de cette rigueur, si l'on n'avait pas dessein de punir sa lâcheté passée.

Nos chutes ne nous doivent jamais étonner. Quand nous tomberions cent fois le jour, relevons-nous autant de fois, et ne nous laissons jamais

abattre au découragement ; ce qui serait une plus grande faute que toutes celles où nous serions tombés. Nous ne serons pas condamnés au jugement de Dieu pour nos chutes, si nous avons toujours été constants à nous en relever.

Vous avez besoin de force et d'humilité : car ce n'est pas un petit combat que celui qu'il faut soutenir au commencement de son progrès dans la vie spirituelle pour se supporter soi-même et ses chutes, ses faiblesses, sa malice, ses illusions, ses tentations, ses dégoûts, ses désespoirs, et mille peines humiliantes et importunes qui arrivent d'ordinaire aux âmes qui viennent de se donner tout à Dieu. Mais si parmi tout cela vous demeurez fidèle à la grâce, marchez constamment dans la voie de l'esprit sans retourner en arrière, ni vous arrêter à considérer les difficultés de votre chemin, vous avancerez beaucoup en peu de temps.

Sachez que nos fautes mêmes doivent contribuer à notre profit, et que Dieu prétend que nous nous en servions pour nous élever à lui par une amoureuse contrition, et un humble abandon de nous-mêmes à sa justice et à sa miséricorde, dans l'espérance et la résolution de faire à l'avenir un meilleur usage de ses grâces.

IV. — Lettre

A LA MÊME.

Il lui montre combien il importe de se donner pleinement à Dieu, et que tous les préceptes touchant la perfection se peuvent réduire à trois.

Continuez ma chère sœur, à vous affermir de

plus en plus dans cette généreuse résolution de vous donner toute à Dieu sans réserve.

Une âme qui ne s'est point encore absolument donnée à Dieu par un total abandon d'elle-même, est exposée à toutes sortes d'objets, de passions et d'affections, comme une place sans défense est exposée au premier ennemi qui voudra s'en emparer. Mais quand nous nous donnons pleinement à Dieu, nous rompons tout d'un coup toutes les attaches des créatures, et nous ne trouvons plus rien sur la terre qui soit capable de nous arrêter dans notre course.

Notre peu de progrès dans la vie spirituelle, et le relâchement où nous vivons, ne viennent que de ce que nous n'avons pas le courage de nous renoncer et mépriser nous-mêmes une bonne fois, et puis de nous donner tout au recueillement et à l'oraison, pour être parfaitement possédés de Dieu. Nous ne nous donnons à lui qu'avec mille restrictions ; et ce que nous lui donnons aujourd'hui, nous le reprendrons demain, à la première occasion qui se présentera de satisfaire la passion qui nous domine. Pour vous, ma très chère sœur, faites à Dieu le sacrifice entier : faites-le sans cesse : donnez tout à Dieu, et ne réservez rien.

Ne vous embarrassez point d'une multitude de diverses maximes pour votre conduite. Cette variété ne cause souvent que de la confusion, et ne produit point d'autre effet qu'une satisfaction de les avoir apprises, et de s'être diverti à les lire ou à les entendre.

Tous les préceptes de perfection qu'on peut donner, se peuvent, ce me semble, réduire à trois points, que je vous recommande très particuliè-

rement. Le premier est de ne faire jamais aucun péché avec vue, et de se rendre si fidèle et si exact à suivre la conduite du Saint-Esprit, que l'on ne tombe qu'en des fautes de surprise, n'entretenant jamais volontairement aucune imperfection habituelle. Le second de faire toujours ce qu'on croit être le plus parfait et le plus glorieux à Dieu, se surmontant généreusement dans les occasions, où l'on ressent davantage les faiblesses de la nature. Le troisième d'exécuter entièrement et constamment la volonté de Dieu, en tout temps et en tout lieu, de quelque manière qu'elle nous soit intimée, soit par l'inspiration divine, soit par la direction de Supérieurs.

J'ai connu plusieurs âmes qui se sont fort avancées en faisant leur examen particulier sur ces trois points, et se condamnant à quelque pénitence pour chaque faute qu'elles commettaient contre la pratique de cette perfection.

Faites-en l'essai, ma chère Sœur, il servira du moins à vous convaincre de votre faiblesse et de votre misère.

V. — Lettre

À LA MÊME.

Il l'exhorte à suivre un attrait de la grâce général et confus, qui ne la déterminait à rien de particulier.

Suivez librement l'instinct de la grâce, laissez aller votre cœur là où il est attiré, sans limiter et déterminer votre action, si l'instinct que vous sentez n'est pareillement déterminé. Je veux dire que si

l'attrait de la grâce vous porte à quelque bonne œuvre en particulier, vous devez suivre cet attrait, et faire le bien particulier qui vous est proposé. Mais si vous ne vous sentez portée à rien de particulier, vous devez demeurer dans cet attrait général pour toute sorte de bien, sans vous déterminer et vous borner vous-même à quelque action particulière. Et comme d'ordinaire rien de distinct n'est représenté à votre entendement, et que votre volonté ne sent aucune inspiration particulière, tenez-vous hardiment dans cette sainte indétermination, et dans cette disposition générale au bien, laquelle n'excepte rien et embrasse tout, n'embrassant rien en détail. C'est là une espèce d'immensité qui imprime à l'âme un excellent caractère de celle de Dieu. Plus nos actes sont universels et ont d'étendue, plus ils sont parfaits. L'imperfection vient de la limitation.

VI. — Lettre

À LA MÊME.

Il l'affermît dans l'oraison de silence, et la console dans la peine qu'elle avait de voir ses fautes et son peu de progrès.

Vous faites une faute considérable dans votre oraison, en ce que vous n'y tenez pas votre esprit dans l'égalité que ce saint exercice demande, afin que l'on s'y avance. Vous croyez n'y rien faire, et y perdre le temps ; et cette pensée vous afflige et vous inquiète. Mais, ma chère Sœur, dans la connaissance que j'ai de l'état de votre âme, je ne vois rien qui puisse vous faire perdre le temps, sinon

cet ennui et cette tristesse à laquelle vous vous laissez abattre.

Cette oraison de foi nue n'est pas dans les sens. Comme les sens n'y ont point de part, ils y souffrent beaucoup au commencement. Ils voudraient bien y trouver leur propre satisfaction et ne l'y trouvant pas, ils s'inquiètent, ils s'ennuient, ils s'affligent, ils murmurent et se plaignent ouvertement : mais il ne faut pas se mettre en peine de leur mécontentement, ni prétendre de les contenter dans cette manière d'oraison simple, où il ne faut marcher que dans la foi et dans une parfaite nudité d'esprit, dans le vide de toutes les choses créées.

Afin que désormais vous soyez mieux instruite sur cette matière, et que vous ne vous y trompiez plus, lisez la Règle de la volonté de Dieu (p. 413 et 414 (1)), et de là vous jugerez si vous êtes dans la bonne ou dans la mauvaise oisiveté.

Ce mécontentement que vous avez de vous-même, et des pénibles dispositions où Dieu vous retient vous pourrait beaucoup nuire. Défaitez-vous-en, et ne croyez pas que nous contentions toujours Dieu, quand nous sommes nous-mêmes contents. Au contraire persuadez-vous que bien souvent, quand nous sommes le moins satisfaits de nous-mêmes, c'est alors que Dieu l'est davantage de nous. Assurément vous mesurez trop votre progrès par la propre satisfaction de votre esprit, et par les effets sensibles qui en sont une mauvaise règle.

(1) Ce volume est du Père Benoît de Canfeld, capucin ; Rigoleuc cite de mémoire, voici le titre exact : *Règle de perfection réduite au seul point de la volonté divine*. Le livre fut très loué au XVII^e siècle, mais aussi fort critiqué. Saint François-de-Sales (*Œuvres*, t. IV, p. 9), le trouve parfois subtil et obscur.

Vous vous aigrissez aussi pour vos fautes, et vous n'en prenez pas la douleur dans l'esprit de Dieu, mais dans l'esprit humain qui s'en dépîte, s'en trouble et s'en abat, au lieu que l'esprit de Dieu en même temps qu'il humilie le cœur dans la vue de ses fautes, il le relève doucement par la confiance qu'il donne que l'on en sera plus courageux et plus fidèle à l'avenir. Vous faites encore des fautes : mais quoi ! pensez-vous devoir être parfaite dès le premier jour que vous entrez dans la voie de la perfection ? Dieu vous supporte bien dans vos défauts, supportez-vous aussi vous-même. Faites que vos fautes vous humilient et vous abaissent, mais ne souffrez pas qu'elles vous causent de l'aigreur et du dépit contre vous-même.

Vous mesurez encore le profit de vos Communions par les effets sensibles de la grâce. C'est une faute grossière. Ne savez-vous pas que la grâce est une chose spirituelle, et par conséquent infiniment élevée au-dessus des sens ? Ce que l'on ressent de la grâce n'en est que le marc et la lie : quant à la grâce, on ne la ressent point parce qu'elle n'est pas sensible. Au reste je ne m'étonne pas si vos Communions ont peu d'effet. Cet empressement que vous avez pour votre avancement spirituel, et cette tristesse que vous entretenez volontairement, en sont la cause. Otez ces obstacles, et vous verrez bientôt avec quelle abondance Notre-Seigneur vous comblera de ses bénédictions.

VII. — Lettre

A LA MÊME.

En quoi consiste la nudité d'esprit.

Pour répondre à la demande que vous me faites touchant la nudité d'esprit, je vous dirai que pour les choses extérieures, je crois que Notre-Seigneur nous fait assez connaître jusqu'à quel point il veut que nous en soyons dépouillés. Quant aux intérieures, il me semble que nous pratiquerons une parfaite nudité d'esprit si nous nous contentons de ce que Dieu nous donne de connaissance et de grâces, n'en désirant pas davantage, mais par une abnégation générale renonçant à tout ce que nous ne savons pas, à tout ce que nous ne faisons pas, et à tout ce que nous n'avons pas, et nous tenant volontiers dans les bornes des dispositions de sa providence à notre égard. Il se contente que nous le servions selon la mesure des talents qu'il nous donne.

J'estime que la nudité du sens est la voie la plus courte et la plus efficace pour arriver à cette nudité d'esprit. C'est là où Dieu prétend conduire une âme quand il la prive non seulement de tout le plaisir et de toute la satisfaction qu'elle pourrait prendre dans les créatures, mais encore de toutes les consolations et de tous les goûts sensibles qu'elle pourrait trouver en lui-même. Plus cet état est rigoureux, plus l'âme se dénuée ; et pour moi je tiens que c'est un dépouillement fort agréable à Dieu, que de mourir volontiers au goût, au plaisir

et à l'affection de tout ce que Dieu nous ôte, et de vivre sans appui, sans goût, sans plaisir, sans attache, et même sans application hors de Dieu. C'est là la porte étroite par où il faut entrer dans le Ciel.

Je ne puis mieux vous instruire de cette nudité d'esprit, qu'en vous représentant l'idée que les Saints nous en donnent.

Saint Paul l'exprime aux chrétiens de Corinthe en ces termes : « Je vous déclare, mes Frères, que le temps est court et qu'à l'avenir ceux qui sont mariés doivent vivre comme ne l'étant point ; ceux qui pleurent, comme ne pleurant point ; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant point ; ceux qui achètent comme ne possédant point ; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point, parce que la figure de ce monde passe » (1). Saint Basile veut que les Religieux vivent dans le même dégagement affectif de leur corps, que si leur âme en était effectivement séparée ; qu'ils soient sans ville, sans maison, sans rien de propre, sans parents, sans amis, sans affaires, sans connaissances de choses humaines, ayant le cœur vide de toutes les créatures ; que par ce dénuement ils seront disposés à recevoir les impressions de l'esprit de Dieu. Voici ce qu'un Père de notre Compagnie fort spirituel, écrit sur ce sujet à un de nos Pères : « Je n'avais encore jamais conçu, dit-il, et je n'eusse pu m'imaginer en quelle nudité d'esprit Dieu nous veut réduire, en quel désert il nous veut mener pour nous faire arriver à la pureté de la grâce. Il faut que l'âme ne sente rien des

(1) I Cor. VII, 29-32.

« choses de cette vie, ni de ses propres opérations,
 « et qu'elle ne se sente pas elle-même. Il faut qu'elle vive
 « dans une obéissance qui lui renverse tous les sens,
 « c'est-à-dire, tous les mouvements bons, indifférents
 « et mauvais ; dans une pauvreté qui ne lui laisse
 « pas même l'usage de ses facultés libres : dans une
 « pureté qui ne lui permette pas de prendre plaisir
 « en aucune chose créée. Il faut qu'étant ainsi revenue
 « en sa simplicité originelle, ayant pris comme une
 « nouvelle naissance, elle soit méconnaissable à elle-
 « même et aux autres, et qu'elle n'ait plus de vie ni
 « de mouvement que pour adorer un homme qui est
 « Dieu, et qui en sa manière d'agir est haï ou du
 « moins rebuté de tous les autres hommes, qui se
 « prosternent à la vérité devant lui, mais qui refu-
 « sant de suivre sa doctrine et ses conseils, et tenant
 « en pratique sa vie et ses maximes pour folie, ont
 « horreur de l'imiter, bien qu'il soit la voie, la vérité
 « et la vie. Dans cet état l'âme se fortifie, s'établit et
 « s'enracine en Dieu : elle vit de ce qu'elle croit et
 « de ce qu'elle espère : elle subsiste dans un vide,
 « où elle ne voit rien ; dans une suspension, où elle
 « ne trouve aucun objet qui la contente : plongée
 « dans l'abîme de la foi, perdue dans les ténèbres où
 « Dieu habite, ne cherchant le goût d'aucune chose,
 « mais réservant pour l'avenir tous ses desirs, toutes
 « ses espérances et toutes ses satisfactions. Cependant
 « l'amour divin la remplit et la décharge de tout
 « fardeau. Elle ne songe point si on lui rit ou si on la
 « querelle : si on la bat, elle n'en sent rien ; si on la
 « caresse, on ne la peut gagner ; si on la menace, on ne
 « la peut fléchir ni vaincre. Rien n'est capable de
 « l'émouvoir, parce qu'elle ne prend nullement garde
 « à ce qu'on lui fait, ni à ce qui se passe autour d'elle,

« tenant toujours les yeux collés sur l'unique objet de
 « son amour, comme n'étant que pour lui, et ne pen-
 « sant qu'à lui (I). »

VIII. — Lettre

A LA MÊME.

Ce que c'est que de dépendre de Dieu.

Vous me demandez ce que c'est que de dépendre de Dieu, je vous dirai, ma chère Sœur, qu'il me semble que cette dépendance comprend trois choses : l'action, la souffrance, et les divers succès ou accidents de la vie.

Quant à l'action nous devons dépendre de Dieu, comme la main dans son mouvement dépend de l'esprit dont elle est l'organe. Nous ne devons non plus agir par nous-mêmes, par notre propre jugement, par notre volonté propre, et par nos inclinations particulières, que la main n'agit point par elle-même ; et comme elle reçoit tout son mouvement de l'esprit qui l'anime, de même nous devons recevoir toute notre action de Dieu qui est l'esprit de notre âme, et le principe de notre vie. Il faut

(I) Cette lettre du Père Surin n'est pas adressée au Père Huby comme le dit le Père Champion, mais au Père d'Attichy ; elle est du mois d'août 1634. Cf. *Lettres spirituelles du Père Jean Joseph Surin, de la Compagnie de Jésus*, étude critique par Louis Michel et Ferdinand Cavallera, t. I, p. 108. Les variantes sont curieuses ; sont-elles de Rigoleuc ? J'inclinerais à le penser ; Champion, pourtant, a pu se permettre, avec une citation de Rigoleuc, les mêmes libertés qu'il prenait avec le texte. Mais alors il faut reconnaître que, dix ans plus tard, quand Champion éditait à Nantes, chez Jacques Mareschal, les *Lettres spirituelles* du Père Surin, il a oublié ses corrections de 1686, et donne d'une manière différente, ce passage de la lettre au Père d'Attichy, *Lettres spirituelles*, t. I, pp. 129-130.

drait faire ici un grand examen sur toutes les actions de la journée pour reconnaître en quoi et combien nous agissons par nous-mêmes et par nos passions sans le mouvement de la grâce, et sans la conduite du Saint-Esprit. Au moins prescrivons-nous cette règle inviolable de ne jamais rien faire en faveur de nos propres intérêts contre les lumières que Dieu nous donne.

Pour ce qui regarde les souffrances nous devons tâcher de les recevoir dans le dessein de Dieu, les considérant comme un gage de son amour, un présent de sa libéralité, un effet de sa bonté, une disposition de sa paternelle providence, et un moyen de notre prédestination éternelle, qui s'exécute autant, ou même plus par nos croix que par nos bonnes œuvres. Dans nos souffrances nous devons nous représenter Jésus souffrant ; et à son exemple nous devons souffrir tout de la part de tout le monde en quelque manière que ce soit, et de la manière qu'il plaît à Dieu que nous souffrions. Toute l'action de notre esprit ne doit être alors appliquée qu'à imprimer dans notre cœur le sentiment de ces paroles, *Fiat voluntas tua*. Dans ce sentiment nous adorerons humblement la sainte volonté de Dieu, et nous nous soumettrons doucement à ses ordres, quelque rigoureux qu'ils soient, sans nous occuper de notre mal, ni en rechercher le soulagement par des remèdes exquis et extraordinaires, ou avec empressement. Souffrons comme font les âmes souffrantes du Purgatoire, dans lesquelles, ainsi que remarque sainte Catherine de Gênes, le sentiment de l'amour et de la conformité à la volonté de Dieu est aussi vif que celui de la douleur. Voilà, ce me semble, la plus belle idée

d'une parfaite souffrance que l'on puisse concevoir.

Enfin pour ce qui est des succès et des accidents ordinaires ou extraordinaires de la vie, rien ne nous doit beaucoup toucher ni étonner ; notre cœur doit demeurer dans un fort inaccessible à tout cela. Nous devons être si élevés au-dessus de tous les événements temporels, que nous les voyions comme infiniment au-dessous de nous. Si tout ce qui se passe autour de nous devait exciter en nous du bruit et du tumulte, où en serions-nous ? Représentons-nous les Anges qui sont à notre côté : avec quelle égalité d'esprit voient-ils tout ce qui nous arrive ? Figurons-nous, si nous voulons, le monde comme un point dans l'immensité de l'air. Que peut-il se passer de remarquable dans la conférence d'un point ? Surtout considérons de quelle manière les Saints qui sont dans l'éternité bienheureuse, voient en Dieu tous les divers succès des choses qui se passent dans le temps, avec quelle soumission à la volonté de Dieu, hors de laquelle ils ne veulent rien.

IX. — Lettre

À LA MÊME.

Des solitudes mystiques par où il faut passer pour arriver à l'union divine.

Pour arriver à cette intime solitude où l'âme seule avec Dieu seul possède le souverain bonheur de cette vie, il faut passer par plusieurs autres solitudes fort affreuses à la nature.

La première est celle des sens extérieurs qu'il faut retirer de la multiplicité des objets, ne les appliquant qu'au service de Dieu, et ne leur donnant que peu d'action.

La seconde est celle de l'imagination, d'où il faut bannir, s'il est possible, toutes les images des choses corporelles et sensibles.

La troisième est celle de l'appétit sensitif, où résident les passions qu'il faut mortifier, laissant la place vide autant que l'on pourra avec le secours de la grâce.

La quatrième est celle de la mémoire qui se remplit naturellement d'une infinité d'espèces des choses créées qu'il faut ensevelir dans l'oubli, ne conservant que le souvenir de Dieu seul et des choses qui portent à Dieu.

La cinquième est celle de l'entendement, d'où il faut chasser une multitude confuse de pensées, de jugements, de réflexions, de raisonnements, de connaissances et de curiosités qui l'occupent, si l'on n'y prend garde.

La sixième est celle de la volonté, où il faut anéantir tous les désirs et toutes les affections purement humaines, n'y souffrant que celles qui viennent de Dieu, ou qui tendent à Dieu.

Après que l'âme a passé par toutes ces solitudes si pleines d'horreur et de sécheresse, s'étant enfin affranchie de la servitude des créatures, et dégagée des impuretés de l'amour-propre, elle entre dans la septième solitude, qui est celle où les vertus héroïques font leur demeure, loin du commerce et de la vie ordinaire des hommes. C'est là qu'elle commence à goûter le fruit de ses travaux passés, et à recueillir la manne du ciel, qui ne se donne

qu'aux âmes généreuses pour récompense de leurs combats et de leurs victoires.

De là elle monte aisément à la dernière solitude, qui est la plus haute et la plus retirée. C'est celle de l'union divine, que l'on peut appeler le Paradis de la terre, le pays de la parfaite liberté des enfants de Dieu, la région du pur amour et l'élément des âmes favorites. C'est là que hors du bruit et de l'embarras des créatures, dans une paix inconnue au monde, l'âme ne voit plus que Dieu seul au-dessus de tout sentiment ; qu'elle n'entend plus, que Dieu seul dans le profond silence de toutes ses puissances intérieures ; qu'elle est toute plongée et comme toute perdue en Dieu dans l'anéantissement affectif de tout le reste.

Rien ne peut troubler l'âme solitaire dans ce désert, parce que rien n'y entre que par le mouvement de l'amour divin et par la conduite du Saint-Esprit.

Au reste, quoique ce désert soit le centre du vrai repos des âmes, il n'y en a cependant que fort peu qui aient le bonheur d'y arriver, parce qu'il n'y en a que fort peu qui aient assez de courage et de force pour surmonter toutes les difficultés d'un si long et si pénible voyage ou qui rencontrent des guides expérimentés pour les conduire dans ces routes inconnues à la sagesse des hommes.

Prions Jésus-Christ, le passereau solitaire, qui conduit les colombes ses Épouses dans la solitude, qu'il nous donne des ailes pour voler après lui.

Jetons aussi les yeux sur la solitude où cet adorable Sauveur s'est réduit dans le Saint-Sacrement et prenons-la pour modèle de la nôtre. Combien y est-il éloigné des sens ? combien peu d'action et de

commerce sensible y a-t-il ? que sa vie y est cachée ! que son dépouillement y est grand et universel ! Que son application à Dieu son Père y est intime et constante !

X. — Lettre

A LA MÈRE JEANNE DE SAINTE MAGDELENE,
SUPÉRIEURE DES URSULINES DE PONTIVY.

Il lui donne divers avis pour établir une âme dans le simple recueillement.

Je me trompe, ou vous ne m'avez pas écrit également le bien et le mal de la personne dont vous me parlez. Si d'ailleurs je n'en savais davantage, je n'aurais que fort peu de choses à vous répondre. J'ai même douté si ce que vous me mandez lui convenait. Cependant son nom et le caractère de sa main m'ont assuré dans cette incertitude. Voici donc ce que j'ai à vous dire pour sa conduite.

Faites-lui bien entendre que nos actions ne doivent nullement occuper notre esprit. Nous n'y devons apporter d'application qu'autant précisément qu'il en faut pour les bien faire. L'empressement et le soin superflu sont des effets de notre amour-propre, et viennent souvent d'un désir déréglé de plaire aux créatures et de les contenter.

Cet esprit qui semble avoir beaucoup de vie, de mouvement et d'action, doit être peu à peu et doucement retenu et modéré. Faites-lui particulièrement éviter la multiplicité dans laquelle il se perdrait infailliblement étant si actif. Il faut ôter la matière à ce feu, ce qui peut se faire en deux manières,

ou en la dégageant de la multitude d'emplois, ou en l'attachant fortement à un seul, qui est ce silence de toutes les puissances de l'âme, et cet intime recueillement en Dieu, comme il est expliqué dans l'écrit que je lui ai laissé. La clôture et la solitude extérieure, et la garde même des sens servent de peu, si l'on ne réprime ce tumulte intérieur et ce continuel caquet de l'esprit, si l'on n'arrête les évagations ordinaires de l'imagination.

La grâce de l'oraison de silence peut retirer l'esprit de la multiplicité des objets qui le dissipent, et l'attirer à l'unité, pourvu que pendant les actions de la journée on tâche de se tenir à peu près dans le même recueillement qu'à l'oraison sans se laisser aller volontairement à des pensées inutiles. Autrement ce serait vouloir être imparfaite de gaieté de cœur, que d'avoir quitté le monde, et s'être séparée du commerce et des emplois de la vie séculière, pour vivre en Religion dans la même dissipation et le même égarement d'esprit que ceux qui sont le plus engagés dans le monde, vu même qu'il s'y trouve des âmes ferventes, qui, par le recueillement intérieur qu'elles pratiquent, s'unissent si fortement à leur principe, que tous les discours et tout le bruit du monde qui retentit sans cesse à leurs oreilles, ne fait non plus d'impression sur leur esprit que le souffle du vent ou le bruit des eaux. Il y a ici une servante (1), et proche d'ici un bon villageois qui sont dans cet état, et bien au delà. Ce dernier est si abîmé en Dieu, qu'il lui arrive quelquefois lorsqu'il garde ses bœufs et ses vaches, que voulant les suivre, il va, sans y penser, d'un autre côté.

(1) La Bonne Armelle, Cf., p. 43.

Il n'est pas concevable combien l'application de notre esprit est précieuse. La personne pour qui vous m'écrivez en doit faire grand cas. Je ne lui voudrais permettre que deux sortes d'actions : ce silence intérieur dont je lui ai enseigné la pratique et une attention fidèle et constante à retrancher tout ce qui pourrait troubler sa paix. Je crois que si elle prenait cela pour matière de son examen particulier, elle en tirerait un grand avantage.

Qu'elle lise attentivement les premiers chapitres de la *Montée du Carmel* touchant les dérèglements de la mémoire, et qu'elle tâche de se mettre dans la nuit active de cette faculté, de la manière que le B. Jean de la Croix l'explique.

Après cela qu'elle se persuade que le recueillement intérieur est l'ouvrage du Saint-Esprit, et que si les autres puissances nous échappent, au moins la volonté, ainsi qu'elle-même l'expérimente, nous est toujours sujette avec le secours de la même grâce ordinaire; et que le jeu et le trouble de la division étant dans les autres parties de l'âme, tandis que celle-ci demeure dans son assiette, unie à Dieu et soumise à ses ordres, il n'y a rien à craindre. Mais il arrive quelquefois qu'étant encore faible, elle se laisse emporter et cède au désordre des autres facultés.

Je conseille à cette chère Sœur de se tenir calme au sommet de l'esprit, et au centre de la volonté, pendant qu'il y a le plus de trouble dans la partie inférieure de l'âme. Ce qu'elle peut faire avec l'assistance de la grâce qui ne lui manque jamais.

C'est une fort bonne oraison que de tenir ferme contre les distractions que l'on a pendant l'oraison,

si, nonobstant leur importunité, l'esprit est calme et la volonté arrêtée en Dieu. Vous ne pouvez faire d'oraison qui vous soit plus utile, bien qu'il y en ait de plus délectable. Ainsi ne vous troublez point pour vos troubles, puisque si vous vous y comportez comme je vous ai déjà dit, ils affirmeront votre fidélité, comme les vents fortifient les arbres dans leurs racines.

Enfin qu'elle se souvienne que le recueillement des puissances de l'âme étant une bonne partie de la santé de l'esprit, comme elle ne l'a pas encore acquise, ce n'est pas merveille si une plaie qui n'est pas encore fermée, saigne encore. Dieu lui fait une faveur particulière de lui ôter quelquefois en un moment ses peines, de percer et de dissiper par un rayon de sa grâce tous les nuages qui environnent son âme. Cette grâce lui manquera, si de son côté elle manque de fidélité à Dieu. C'est cette fidélité que nous devons conserver comme la prune de nos yeux.

XI. — Lettre

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Il l'instruit touchant l'oraison de simple recueillement.

Ne vous imaginez pas que l'on ne fasse rien dans l'oraison lorsque l'on y est attiré à un simple recueillement. On consent à l'opération de Dieu, on jouit de Dieu, on goûte le fruit de son travail : et les âmes qui sont conduites par cette voie, doivent bien se donner de garde de s'en retirer pour se remettre dans le chemin ordinaire de la méditation. Puisque Notre-Seigneur leur fait la faveur de les

inviter à se reposer dans son sein comme ses chères Épouses, elles seraient inciviles et inconsidérées, si elles refusaient les caresses de leur Époux.

Mais pour bien faire cette oraison, il faut avoir le cœur bien pur et vide de toutes les choses créées, et l'esprit totalement appliqué à Dieu.

Ce n'est pas que je blâme la méditation. Elle est excellente ; et les âmes à qui Dieu ne donne autre chose, s'en doivent contenter, si elles ne se veulent mettre en danger de se perdre. Mais celles que Dieu attire à l'oraison de simple union, se font un tort extrême si elles résistent à cet attrait, arrêtant par force leur esprit à une multiplicité de considérations, d'affections et de résolutions étudiées. Car sans tous ces efforts Dieu a, dans la simple voie où il les appelle, des inventions admirables pour leur faire connaître les vérités qu'il veut qu'elles sachent, et il les leur fait entendre avec des paroles si claires, il les leur imprime au fond de l'âme d'une manière si efficace, qu'elles en demeurent incomparablement mieux instruites qu'elles ne l'auraient été par plusieurs méditations selon la méthode ordinaire.

Tout ce qu'elles doivent faire de leur côté, c'est d'être fort soigneuses de joindre à ces grâces et à leur oraison une véritable et solide mortification, une grande pureté de cœur, et une profonde humilité. Car toute leur oraison, et les lumières qu'elles y reçoivent, ne leur sont données qu'afin qu'elles se perfectionnent dans ces vertus. Que si elles ne s'en servent pas pour cet effet, manquant de fidélité à correspondre aux desseins de Dieu, elles ne continueront pas dans l'oraison, ou si elles continuent, on la doit tenir pour suspecte d'illusion.

Au reste il ne faut pas s'étonner si marchant par cette simple voie l'on fait bientôt de si grands progrès. Quand Dieu fait tout dans une âme, il y fait bien de l'ouvrage en peu de temps. Mais il y a si peu de personnes qui se disposent à cette oraison qu'on peut dire que celles qui le font, sont *les uniques de leur mère*, je veux dire de la divine providence.

Pour vous, ma chère Sœur, afin que vous ne vous trompiez pas en suivant cette voie si exposée aux illusions, quand on ne la prend pas bien, je veux vous apprendre les marques par lesquelles vous pourrez reconnaître si vous êtes dans la vraie oraison de silence. (1)

I. Si après avoir préparé le sujet de votre oraison à l'ordinaire, vous ne pouvez vous en servir, mais que vous sentiez votre cœur, votre esprit, et le fond de votre âme attiré doucement à cet intime repos, sans que vous apportiez, de votre part aucun artifice pour vous y mettre.

II. Si dans ce recueillement vous apprenez à obéir à Dieu et à vos Supérieurs promptement et aveuglément, à ne dépendre que de la providence, et à ne vouloir que la volonté de Dieu.

III. Si ce repos vous détache de toutes les créatures pour vous unir à votre Créateur, et s'il vous ôte le goût de toutes les choses de la terre, et de tout ce qui n'est pas Dieu.

IV. S'il vous rend plus simple et plus sincère à déclarer l'état de votre âme avec une naïveté d'enfant.

V. Si nonobstant la douceur que vous goûtez

(1) Cf. plus haut : *L'homme d'oraison*, ch. III, § 6.

dans ce divin repos, vous êtes prête à supporter les sécheresses quand Dieu vous en enverra, et à vous servir de vos considérations et de vos affections, quand il voudra que vous les repreniez.

VI. Si cet attrait vous donne plus de résignation et de patience dans les souffrances, et un plus grand désir de souffrir, sans vouloir d'autre soulagement que celui de votre céleste Époux, ni chercher d'autre satisfaction que la sienne.

VII. Si ce recueillement vous établit plus fortement dans le mépris du monde et de vous-même, et dans l'estime et l'amour du mépris et des humiliations.

Enfin s'il vous donne plus de courage et plus de force pour vous vaincre et pour vous mortifier, plus de fidélité à correspondre aux grâces de Dieu, et plus de diligence et d'exactitude à vous acquitter de vos devoirs et des obligations de votre état.

Si, dis-je, vous reconnaissez en vous toutes ces marques, ou la plupart, ne doutez nullement que vous ne soyez appelée de Dieu à l'oraison de silence et tenez-vous y dans la plus grande simplicité que vous pourrez.

XII. — Lettre

A UNE RELIGIEUSE URSULINE,

qui commençait à entrer dans l'oraison de silence

Il l'y affermit et lui enseigne le moyen d'y réussir.

Je rends grâces à Notre-Seigneur de ce que l'oraison dont vous me parlez, vous a bien réussi. Il n'est pas concevable combien elle est utile, quand

on la fait avec les dispositions qu'elle demande. Je connais une bonne âme, qui depuis quinze jours qu'elle s'y applique, en a déjà tiré un merveilleux profit.

Pour la bien faire, il faut être sans trouble, avoir les passions mortifiées, tenir son esprit dans un grand recueillement, et ne faire aucune faute avec vue. Sans cela, faire cette oraison, c'est amasser d'une main, et répandre de l'autre.

Hélas ! il semble que vous ne voulez point entrer dans le vide et dans la nudité de l'esprit, qui est la voie sûre pour arriver à cette sorte d'oraison. Vous êtes encore trop dans le commerce des créatures, et vous ne dégagez point assez votre esprit et votre cœur de leur souvenir et de leur affection. Renoncez-y, ma chère Sœur, et mettez-vous dans la parfaite liberté où Dieu vous appelle. Ce nous est un malheur extrême de pouvoir goûter autre chose que Dieu, que ses desseins et que son bon plaisir. Cet appétit déréglé que nous avons pour les créatures, est la ruine des âmes. S'occuper de leur idée, prendre plaisir à penser à elles, c'est se réduire à la malédiction fulminée dans l'Écriture contre le Serpent et contre les ennemis de Dieu, qui sont condamnés à *lécher la terre* (1). Le palais de notre âme est dépravé ; il le faut guérir peu à peu en le sevrant de tous les goûts sensibles, et l'accoutumant à ne goûter que Dieu, que Jésus-Christ, et que les choses éternelles. O que ces divins objets sont un entretien charmant, un mets délicieux pour les âmes qui ne cherchent point ailleurs leur satisfaction ! Elles y trouvent dès cette vie un avant-goût de l'éternité bienheureuse.

(1) *Inimici ejus terram lingent. Ps. 71, 9.*

La lecture de votre lettre me fait voir que je ne puis assez vous presser sur ce point de retirer votre esprit de ces bagatelles qui l'amuse, et de le mettre en état de se porter à son centre, et d'aller s'unir à son souverain bien. Je veux que les choses de Dieu ne soient pas toujours à votre goût ; elles y deviendront peu à peu, et votre goût se changera infailliblement par le soin que vous prendrez de lui ôter la cendre et les charbons, pour lui donner le pain et les viandes solides. Vous verrez bientôt en vous cet heureux changement, si vous êtes fidèle à coopérer avec la grâce, et si vous aimez la solitude et le recueillement intérieur, ne consommez pas vos jours et le temps de la vie, dont les moments sont si précieux, à regarder et à goûter des objets qui tôt ou tard feront votre supplice.

Que craignez-vous ? Hélas ! ma chère Sœur, craindre de vous captiver, c'est craindre d'avoir un Paradis sur la terre. Je sais des âmes à qui le commerce des créatures est une croix insupportable, et qui souhaiteraient d'être dans les plus sombres déserts, pour n'avoir plus d'habitude avec le monde, et pour en perdre le souvenir et ne s'occuper que de Dieu seul. Il est visible que Notre-Seigneur désire de vous le même dégagement ; et ces bons intervalles, où vous voyez toutes les choses créées au-dessous de vous, sont comme des appas dont il se sert pour vous attirer, et comme la montre et les arrhes des grands biens qu'il vous a préparés, si vous voulez vous donner toute à lui.

Mais vous vous arrêtez trop aux difficultés qui se présentent à votre esprit, et vous envisagez l'état où Dieu vous veut comme une espèce de mort qui vous donne de l'horreur. Hé quoi, ma chère

Sœur, appelez-vous mort ce qui cause le plus solide contentement du monde, et qui est un Paradis anticipé ? Est-ce mourir que de se donner tout à Dieu ? Mourez donc, mourez volontiers de cette heureuse mort qui devant Dieu est la source de la véritable vie. Perdez-vous dans ce vide des créatures où Dieu remplit des biens et des délices du ciel les âmes qui, pour l'amour de lui, renoncent aux fausses douceurs de la terre, et qui ne connaissent plus d'autre bonheur que celui d'être uniquement à lui, et de vivre dans l'entière dépendance de ses adorables volontés.

Lisez le Bienheureux Jean de la Croix.

XIII. — Lettre

A LA MÊME.

Il l'encourage à marcher dans la nudité d'esprit, et il lui donne quelques avis sur l'oraison de simple attention à Dieu.

Assurément vous avez trouvé la source de la vie si vous persévérez fidèlement dans la disposition intérieure où Dieu vous met.

Marchez courageusement par ce chemin du vide où l'on vous fait entrer, et laissez le sens dans la sécheresse et dans la douleur. Il mérite bien cette peine pour avoir été si longtemps le siège du péché. D'ailleurs c'est une sangsue qui demande toujours et qui n'est jamais rassasiée. N'ayez point d'égard à son appétit. Faites-le jeûner sans pitié jusqu'à ce qu'étant bien purifié il soit en état d'avoir part au banquet de l'Agneau, et de goûter les délices du Seigneur. Mais il ne jouira de ce bien que quand il

sera parfaitement soumis à la grâce ; et jusqu'à ce temps-là n'ayez pour lui que de la dureté, et joignez-vous avec Dieu pour le sévrer de tous les goûts sensibles et de tout ce qui peut le flatter.

Au reste ayez un peu de patience ; ce vide intérieur que vous avez à présent tant de peine à supporter, sera un jour la demeure délicieuse de votre âme, et vous reconnaîtrez par votre expérience que c'est dans ce vide et dans le dépouillement de toutes choses, que se trouve le Paradis de cette vie.

Ne rejetez pas cependant les consolations spirituelles quand Dieu vous les donne. Recevez-les avec abnégation, sans vous arrêter à les regarder ni à les goûter, et ne faites point de réflexion sur ce qui se passe en vous dans l'oraison. Ces retours sur soi-même sont dangereux. Ils donnent lieu aux vaines complaisances, à la propre estime, et aux illusions du démon qui ne manque pas d'échauffer la ferveur, et de suggérer des pensées sublimes et capables d'élever et d'enfler l'esprit, d'où s'ensuivent à la fin de grandes misères. C'est pourquoi, ma chère Sœur, oubliez-vous vous-même, autant que vous pourrez dans l'oraison, et n'y faites autre chose que de vous y tenir devant Dieu, en silence, avec respect et amour.

Quant aux distractions et aux extravagances de l'imagination, ne vous en inquiétez nullement : on ne s'en défait pas comme l'on voudrait. Soyez seulement fidèle à n'y pas adhérer, et tenez-vous alors constamment à Dieu dans la pointe de l'esprit.

Je ne suis point d'avis que dans les sécheresses vous récitiez des prières vocales. Ce serait en quelque

façon éviter la croix, et sortir de ce vide et de cette nudité d'esprit, où je désire tant de vous voir établie. Demeurez contente dans votre pauvreté, supportez volontiers le poids de votre misère, et reconnaissez humblement à quoi le péché nous a réduits. Il a produit en nous un être malin qu'il faut détruire à quelque prix que ce soit, pour être tout à Dieu : et c'est par les délaissements, par les privations, et par ces sortes de peines que Dieu a coutume de le détruire.

Dans cet état, Dieu agit souvent d'autant plus en l'âme, qu'il y semble moins agir ; et pendant que la partie inférieure est dans la désolation, il opère de merveilleux effets dans la partie supérieure, pourvu qu'on tienne ferme en sa présence malgré l'inclination de la nature, qui porte l'esprit à se divertir ailleurs. C'est en ce temps-là que la grâce extirpe les racines de nos péchés, comme l'hiver et la gelée dessèchent et font mourir les racines des mauvaises herbes, et tous les insectes que la terre produit dans une saison plus douce.

Ne récitez donc plus des prières vocales lorsque vous vous trouverez aride dans l'oraison. Il n'y a qu'un seul cas où je voulusse vous le permettre. Ce serait si la volonté se trouvait si lâche et si faible, qu'elle vous fît consentir à perdre le temps dans une pure oisiveté.

XIV. — Lettre

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Il lui donne quelques intructions touchant l'oraison et les délaissements où elle s'y trouvait.

Je vous conseille d'agir avec Dieu fort simplement et à la bonne foi, sans tant de recherches et de préparatifs. Le cœur lui dit tout. Il voit et connaît tous nos pouvoirs et toutes nos faiblesses ; et néanmoins lorsqu'il nous fortifie le plus, nous cherchons de l'appui ailleurs qu'en lui. Ce n'est pas que je veuille vous défendre l'usage des moyens ordinaires dont l'on se sert pour réussir dans l'oraison ; mais je dis que d'en vouloir tirer plus d'aide que Dieu ne permet, c'est une mauvaise conduite.

Prenez garde que les réflexions que vous faites sur votre état, ne vous portent à désirer ce que vous n'avez pas. Le meilleur est de ne désirer rien, même des choses spirituelles, mais de résigner entre les mains de Dieu tous vos désirs.

Quand vous vous trouvez dans les délaissements intérieurs, abandonnez-vous y vous-même. C'est une faute notable que d'aller chercher des appuis : Dieu les ôte alors absolument. Comment les voudrions-nous chercher ou retenir contre sa volonté ? Pour gagner avec Dieu il faut tout perdre. Notre-Seigneur dans la soif qui le brûlait sur la Croix n'eut pour rafraîchissement que du fiel et du vinaigre. Ainsi, ma chère Sœur, dans vos aridités ne faites point de lectures tendres et affectives pour vous consoler : faites-en de sèches et solides, comme

serait celle de vos constitutions et de vos règles, simplement pour vous soutenir, et pour satisfaire à votre obligation.

C'est encore une faute, que de vouloir alors méditer. C'est comme si quelqu'un allant en poste descendait de cheval et marchait à pied pour aller plus vite. Cet état est une espèce de contemplation qui vaut incomparablement mieux que la méditation.

Il ne faut point nous affliger des peines que la nature sent alors si vivement, ni de nos distractions ni de nos chutes, ni de quoi que ce soit. Dieu nous veut faire sentir ce que nous sommes, quelle est la misère de la nature dans le péché, et à quel point de désolation se trouve réduite la créature, quand elle est abandonnée de son Créateur. C'est une petite participation de ce que souffrent les âmes dans le Purgatoire et dans l'Enfer, dont il semble que le délaissement de Dieu est comme le centre. Disons avec Job : « *Quand il me voudrait ôter la vie, j'espérerais toujours en lui* (1). »

Il y a deux sortes d'élévations : celle de l'entendement, et celle de la volonté. La première qui se fait par de sublimes connaissances de Dieu, est bien plus dangereuse et plus sujette à la curiosité, à l'estime de soi-même, aux tromperies du démon. La deuxième qui se fait par l'abnégation de tout ce qui n'est point Dieu, est bien plus sûre, plus parfaite et plus conforme à l'état de la vie présente. Elle est bien plus dans la nudité d'esprit. C'est celle-ci que vous pouvez excellemment pratiquer dans vos sécheresses et vos peines.

(1) Etiam si occiderit me, in ipso sperabo, Job, 13, 15

XV. — Lettre

A LA MÊME.

Il l'exhorte à correspondre à la grâce que Dieu lui faisait de la reprendre de ses fautes et de l'en châtier.

Les deux grâces les plus souhaitables dans la vie spirituelle sont la connaissance de notre cœur et la contrition, d'autant qu'elles sont les plus opposées à l'esprit d'erreur et au péché à cause des effets qu'elles produisent en l'âme, savoir de la purifier de plus en plus, et de la rendre capable des plus hautes, des plus simples et des continues opérations de Dieu. Car Dieu étant la pureté même, il purifie l'âme à proportion qu'il veut se communiquer à elle.

Ce qu'elle doit faire de son côté, c'est de souffrir généreusement et avec une parfaite résignation les pénibles opérations de Dieu, qui, la purifiant, la disposent à ses plus douces communications. Qu'elle demeure donc en silence sous la rigueur de la main de Dieu dans la même posture que Jésus-Christ sur la Croix, lorsqu'il portait tout le poids de la sévérité de Dieu son père.

Qu'elle ne s'arrête nullement à penser ce qu'elle souffre, de peur de donner lieu à l'ennui qui pourrait naître de cette réflexion ; ou si elle y pense que ce ne soit que pour y remarquer comment ses peines ôtent les taches qui la rendaient désagréable aux yeux de Celui à qui seul elle veut plaire.

Il est vrai que cette purgation est rude aux sens : elle est cependant infiniment plus douce que si elle

se faisait dans l'autre vie. Ce serait la justice d'un Dieu vengeur qui la ferait alors, et c'est la miséricorde d'un Dieu d'amour qui la fait à présent. Hélas ! que les peines des pauvres âmes du Purgatoire sont bien autres que les vôtres. Ce que Dieu punit dans l'Enfer par un feu éternel, qui en un clin d'œil réduirait le monde en cendres, il le punit ici par un châtiment si doux, qu'on peut dire en quelque manière qu'il lave nos péchés dans un bain délicieux. Et cependant nous ne nous abandonnerons pas aux dispositions de sa paternelle providence ?

J'estime beaucoup cet attrait qui vous porte à désirer que la volonté de Dieu se fasse en vous à quelque prix que ce soit : mais j'estime encore bien davantage ces élancements du cœur pour courir au bon plaisir de Dieu par-dessus toutes les difficultés qui pourraient vous arrêter.

La lumière qui nous découvre et qui punit nos défauts est toute surnaturelle, et demande une grande fidélité. Elle s'augmente ou se diminue à proportion que l'on y correspond avec plus ou moins d'exactitude.

Le Saint-Esprit imprime sans cesse dans les âmes qui se sont rendues capables de ses opérations particulières, deux différents mouvements : l'un d'éloignement et de séparation des créatures, l'autre d'union avec Dieu. C'est à ce dessein qu'il leur fait connaître leurs fautes, qu'il les en reprend, qu'il les châtie, et qu'il leur apprend à discerner les mouvements de la grâce, ceux de la nature, et ceux du démon, ces trois sortes d'esprits agissant toujours en nous, hormis dans le sommeil.

XVI. — Lettre

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Il l'exhorte à la vie intérieure et à la parfaite abnégation et nudité d'esprit.

Puisque Dieu vous fait jouir des fruits de la paix qu'il a établie dans votre âme, employez-les à son service, ma chère Sœur ; et comme vous n'avez que peu d'occupation au dehors, imitez la vie intérieure des Saints, qui ont au dedans d'eux-mêmes un emploi en quelque manière infini, et d'une étendue immense, qui les occupe sans travail, et avec un repos délicieux, qu'on peut appeler l'avant-goût de la félicité céleste. Notre-Seigneur vous ouvrira la porte de ce paradis intérieur, si vous êtes fidèle à suivre ses voies et ses desseins avec une droite et pure intention.

N'ayez donc point d'autre vue dans toute votre conduite que de faire la volonté de Dieu, par le seul motif de lui plaire ; et lorsque vous vous donnez au recueillement, que vous approchez des Sacraments, ou que vous faites quelque autre chose à quoi vous avez de l'affection, prenez garde que le goût ne vous y attire plutôt que la volonté de Dieu, et que votre cœur n'y cherche et n'y prenne de la satisfaction sans s'en apercevoir. C'est une maxime générale qu'il faut soigneusement se donner de garde des choses où l'on trouve du plaisir.

Dans la faiblesse et la disette où nous vivons ici-bas, nous devons recevoir les consolations célestes et les douceurs sensibles, quand Dieu nous

les donne ; mais l'état de pénitence qui est celui de cette vie, et la fidélité que nous devons à l'amour de Notre-Seigneur, ne nous permettent point d'avoir d'autre inclination que pour la croix.

Nous aimons naturellement ce qui flatte notre amour-propre, nous le désirons avec empressement, nous nous l'approprions, et nous le possédons avec attache. Nous nous reposons en cette possession, nous nous y complaisons ; notre esprit s'élève, et notre cœur se remplit d'orgueil. C'est à quoi je vous recommande de veiller soigneusement, ma chère Sœur, vous établissant dans cette sainte nudité d'esprit, que vous savez, qui ne s'attribue rien, qui ne sait ce que c'est que d'avoir et de posséder quoi que soit, et qui est insensible, ou plutôt morte à tout, sinon à coopérer avec la grâce, et à en témoigner à Dieu de la reconnaissance.

Remarquez avec attention si dans vos actions la nature ne s'ingère point à agir la première, ou si la grâce la prévient et la réprime.

Voyez laquelle des deux a coutume de se produire la première. Dans la plupart du monde, et même des personnes spirituelles, la nature et les passions agissent toujours les premières, ou du moins se présentent les premières pour agir, si l'on n'a soin de les retenir, et si l'on n'apporte une attention particulière pour empêcher ce désordre.

Quand une passion s'élève dans votre cœur, arrêtez la première impression qu'elle y peut faire. Il est plus aisé de lui en fermer d'abord l'entrée que de l'en chasser, quand elle s'en est une fois emparée. D'ordinaire nous nous laissons séduire par les premiers mouvements de notre amour-propre : et d'abord qu'un objet se présente à notre esprit,

la volonté, qui est prévenue en sa faveur, le peint avec les couleurs dont elle est imbuë, et le représente à l'entendement sous le visage que la passion lui donne. Ce qui émeut puissamment l'âme, si elle ne se tient sur ses gardes, pour éviter cette séduction.

Gardez cette maxime de juger peu, et de déférer peu à votre jugement propre. Combien de personnes, qui d'ailleurs sont assez détachées de leur propre volonté, tombent tous les jours dans les illusions du démon par l'attache à leur sens. Le renoncement à son propre jugement est bien difficile. On en trouve qui se dépouillent de tout le reste avec une merveilleuse édification du monde. Mais de se dépouiller de leurs propres lumières, de leurs vues, de leur raison, c'est ce qu'ils ne feront jamais. On peut dire que ce sont leurs lumières qui les aveuglent, et leur raison qui les séduit. Voilà un piège des plus cachés et des plus dangereux de la vie spirituelle. C'est pourquoi nous devons nous défier extrêmement de nos sentiments, peu déférer à nos vues, et quand même nous jugerions qu'elles viennent de Dieu, les soumettre toujours au jugement de ceux qui nous tiennent sa place. C'est là un fruit solide de l'humilité.

Il faut viser en toutes choses à exterminer ce malheureux être que le péché a produit en nous. Ne différons point à le faire mourir. Voyez comme Dieu traite le corps après la mort ; comment il l'anéantit et le réduit en poussière. Ce que la justice divine fait au corps, il le faut faire à proportion à l'âme, puisque c'est elle qui est la cause de tout le mal.

XVII. — Lettre

A LA MÊME.

Sur ce que ses indispositions l'avaient réduite à un tel point, qu'on désespérait de sa santé, il l'exhorte à vivre dans un parfait dégagement de la vie.

Je vous souhaite pour étrennes la paix de l'âme dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, et dans la fidèle et constante dépendance des ordres de sa providence, et je désire que vous receviez généreusement et amoureusement la réponse de mort que le ciel semble vous donner. Recevez-la dans le même esprit que saint Paul la reçut quelque temps avant son martyre.

Cette réponse de mort est un état où l'on se tient déjà pour mort, et dans lequel l'on ne possède plus la vie que comme par emprunt. On la reçoit chaque jour comme une nouvelle faveur, ou comme le recouvrement d'une chose désespérée ou perdue, et de laquelle on est entièrement détaché par une humble soumission aux dispositions de l'Auteur de notre être. L'on ne forme plus de desseins sur sa vie ni sur les choses temporelles. Le cœur est déjà tout dans le terme où il aspire. L'on fait état que chaque jour est le dernier, et qu'on doit mourir à tout moment. L'on y est disposé, et l'on se soumet à cette nécessité en l'union de la mort de Notre-Seigneur, de celle de sa très sainte Mère, et de toutes les précieuses morts des Saints. L'on fait le sacrifice de sa vie pour trois fins. La première, pour satisfaire à la Justice de Dieu, qui nous a

condamnés à mourir pour nos crimes. La seconde, pour se voir dans un état où l'on ne puisse plus ni l'offenser ni le perdre. La troisième, pour le posséder comme le souverain bien pour lequel nous avons été créés, et qui seul nous peut rendre heureux.

J'estime beaucoup votre patience et votre obéissance. Elles sont d'un grand mérite ; et le sacrifice que vous faites de votre vie en acceptant la mort, est incomparablement plus grand que ne serait la vie même employée à pratiquer tout le bien dont vous êtes capable.

XVIII. — Lettre

A LA MÊME.

Sur le même sujet.

Je m'imagine que vous vous portez toujours à l'ordinaire, tantôt mieux et tantôt plus mal quant au corps ; mais selon l'âme toujours bien, sans vicissitude, sans changement. Je n'en doute point ; et quand je pense à l'état où je vous vois depuis tant de temps, je le considère comme le moyen le plus propre que Dieu vous pouvait donner pour vous sanctifier, en souffrant à tout moment la douce rigueur de sa sainte volonté, et vous y sacrifiant continuellement. Cet abandon est estimé le plus haut point de la vie chrétienne et le plus méritoire. C'est le plus pur et le plus parfait exercice de la dépendance de Dieu, et de conformité à son bon plaisir.

Je vous conseillerais d'avoir une dévotion particulière aux Saints qui ont été ressuscités, et d'imi-

ter leur seconde vie, ne vivant plus que comme eux dans les sentiments de l'éternité.

Comme la maladie consume de jour en jour votre corps, je voudrais que votre âme s'en dégageât de plus en plus, ne s'occupant nullement ni de ses souffrances, ni de ses soulagements ; ne refusant ni recherchant les remèdes, mais demeurant toujours dans la même égalité d'esprit. Quand Notre-Seigneur vous visite, et quand il vous délaisse, soyez également contente.

Exercez-vous dans le dessein de l'aller voir et de le posséder. On a eu révélation que l'âme d'un de nos Pères souffrait en l'autre vie des peines particulières, pour n'avoir pas assez hardiment désiré dans celle-ci de voir Dieu, et de jouir de Lui dans la gloire. Enfin souvenez-vous que ce fut dans la Croix que s'accomplit la rédemption du monde, le plus grand et le plus saint ouvrage qui se soit jamais fait. Ainsi, ma chère Sœur, estimez que le plus grand service que vous rendrez à Dieu, ce sera d'imiter, dans l'état où il vous a mise, les dispositions intérieures de Jésus-Christ sur la Croix.

XIX. — Lettre

A LA MÊME.

Sur le même sujet.

Plus je considère l'état où vous êtes, plus j'admire la conduite de Dieu à votre égard. Elle est toute de miséricorde, et d'une si grande miséricorde, que vous ne devez jamais cesser de l'en remercier et de le bénir.

Vous êtes dans l'occasion du monde la plus favorable pour vous sanctifier. Considérez, je vous prie, quel trésor de grâces et de mérites vous pouvez acquérir.

Prenez cet état avec tous ses apanages de faiblesses et de douleurs, comme de la main de cette paternelle providence qui peut aussi bien vous donner la santé que la maladie, comme elle la donne en effet à tant de personnes qui en usent si mal.

Je suis d'avis que pour coopérer avec l'action de Dieu en vous, vous tenant déjà morte, vous receviez de sa main tous les matins la vie comme une nouvelle faveur qu'il vous fait.

Pensez, de fois à autre, dans la solitude de votre cellule, quels sentiments d'amour et de reconnaissance vous auriez pour Notre-Seigneur, si vous ayant appelée à lui il y a deux ans, vous étiez présentement dans le Ciel et dans la jouissance de l'éternité bienheureuse.

Je le prie de tout mon cœur qu'il vous continue la vie dans la mort, et qu'il montre en vous la diversité des voies qu'il nous a ouvertes pour aller à lui.

XX. — Lettre

A LA MÊME.

Il la console en lui représentant que Dieu a coutume d'envoyer aux personnes qu'il chérit le plus, de rudes épreuves sur la fin de leur vie.

Il y a longtemps que Notre-Seigneur vous tient dans la souffrance et dans la Croix pour exprimer en vous l'image de la sainte Passion.

Sur quoi je vous dirai ce que j'entendais dernièrement lire de Tobie que, « parce qu'il était agréable aux yeux de Dieu, il fallait qu'il fût éprouvé par les afflictions » (1).

Le Père Antoine Gaudier, un de nos pères d'un mérite extraordinaire et fort avantagé des dons de la grâce, disait qu'on avait remarqué dans les plus vertueux de notre Compagnie, que sur la fin de leurs jours, Dieu ne manquait point de les mettre dans la Croix, de quelque manière que ce fût. Ce qu'il disait des autres, lui arriva à lui-même. Car outre qu'il fut toujours persécuté d'un démon depuis qu'il l'eut chassé de la maison d'un gentilhomme du pays de Liège, qui entretenait un commerce familial avec ce démon, il fut encore éprouvé par de grandes maladies. Plusieurs sont attaqués de la paralysie, d'autres tourmentés des cuisantes douleurs de la pierre. Quelques-uns sont travaillés d'insomnies fâcheuses ; de noires vapeurs de la rate font souffrir à d'autres des peines fort importunes et humiliantes. J'en ai vu à qui Dieu a envoyé le mal caduc deux ou trois ans avant leur mort. Il en mourut un dernièrement de la vexation d'un esprit follet qui l'empêcha de dormir six mois entiers, ce maléfice lui ayant été causé par des misérables qu'il avait tâché de corriger charitablement. Un autre a passé les deux dernières années de sa vie sans dormir que très peu, étant d'ailleurs accablé d'une affliction intérieure qui ne le quitta qu'au lit de la mort. Je ne finirais pas, si je voulais vous dire tout ce qui se présente

(1) Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. Tob., 12, 13

à mon esprit sur ce sujet. C'est ainsi que Dieu met souvent le comble à la perfection de ceux qu'il aime.

Consolez-vous donc, ma très-chère Sœur, de ce qu'il vous traite comme une de ses filles bien-aimées. Remerciez-le de la part qu'il vous donne en la Croix de son Fils, et priez-le qu'à mesure que le corps s'affaiblit et se consume, l'esprit se fortifie dans son amour, et se purifie de plus en plus dans sa grâce.

XXI. — Lettre

A LA MÊME.

Il la console, lui montrant les avantages de cette vie mourante qu'elle menait.

D'un côté, je vous porte compassion, ma chère Sœur ; mais de l'autre, vous voyant sous la main de votre divin Époux, ou plutôt dans son sein, je vous porte quelque sorte d'envie. Tenez-vous y doucement en repos malgré vos souffrances et demandez-lui qu'il vous donne les sentiments qu'il avait pour son Père pendant qu'il fut en la Croix. Imitiez cet heureux état, demeurant comme la victime sous la main de celui qui l'immole à Dieu.

Etre entre la vie et la mort, c'est l'occasion où l'on peut témoigner plus de fidélité à Dieu à qui nous devons tout.

Prenez également le mal et les remèdes. Tout vient de la main de Notre-Seigneur. Ce sont comme deux mouvements contraires qui tendent toutefois à une

même fin. Dites-lui que vous ne demandez ni la vie ni la mort, et bien moins la vie, sinon pour souffrir davantage si c'est sa volonté.

Que s'il lui plaît de vous appeler à lui, repassez par votre esprit en général les succès de l'autre vie ; et offrez-lui en union de sa sainte Passion et pour l'expiation de vos péchés, tous les efforts de sa justice, que vous devez ou que vous pouvez ressentir au sortir de cette vie.

XXII. — Lettre

A LA MÊME.

Sur le même sujet.

Je ne puis me lasser de vous dire que l'indisposition de votre corps met votre âme dans l'état du monde le plus souhaitable, qui est d'être à tout moment entre la vie et la mort dans une entière dépendance de Dieu. Cette indifférence qui vous rend également disposée à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner de vous, vous sera la matière d'une précieuse couronne si vous y persévérez.

Je ne vous conseille qu'un seul acte dont vous tâcherez de faire la continuelle occupation de votre esprit, c'est cet abandon de vous-même entre les mains de Dieu, ce sacrifice de vous-même que vous lui ferez sans cesse par un total acquiescement à sa sainte volonté.

Après cela, puisque vous voulez faire une confession générale, je suis d'avis, que pour vous mieux connaître et vous mieux exciter à la componction, vous distinguiez les péchés où vous tombez par

pure fragilité, ceux que vous commettez de propos délibéré, et ceux où l'humeur, l'habitude, et la coutume vous entraînent. Faites de tout cela un faisceau, et jetez-le avec vous dans le feu de la contrition, si Notre-Seigneur l'allume dans votre cœur.

Toutes les saintes âmes qui se trouvent dans le danger où vous êtes, ont comme trois vues ou trois applications particulières : l'une à la contrition pour le passé ; l'autre à l'acquiescement et à la soumission pour le présent ; et la dernière à la confiance et à l'abandon pour l'avenir. Autant que la grâce vous donnera d'attrait pour ces trois vertus, exercez-vous y. La contrition est la plus nécessaire, et saint Augustin ne voulait pas même que les Saints les plus parfaits sortissent de ce monde sans la pénitence du cœur qui est la véritable contrition.

Souvenez-vous que les Chérubins tremblent devant Dieu, et que les plus pures intelligences ne se trouvent pas sans tache devant la Sainteté incréée. Ainsi, après avoir développé les replis les plus profonds de votre conscience pour découvrir toutes vos fautes, soumettez votre vue à celle de Dieu à qui rien n'est caché, et priez-le humblement de porter la main et l'éponge partout où il voit des souillures dans votre âme, quelque forte et rigoureuse que doive être son opération.

Offrez-vous à réparer en la manière qu'il lui plaira, la gloire et les services que vous avez refusé de lui rendre par le passé.

Ne désirez plus rien pour vous, mais que tous vos désirs aboutissent uniquement à Dieu. Celui de voir Dieu, et celui de souffrir, sont excellents, le Saint-Esprit en étant le principe.

Ne pensez point à être plus grande au ciel, mais seulement à être plus à Dieu, et à remplir fidèlement ses desseins.

Employez bien le peu de temps qui vous reste et retranchez soigneusement toutes sortes d'inutilités. Les moindres moments de la vie sont infiniment précieux.

Pour ce qui regarde les nécessités du corps, soumettez-vous à cette servitude en esprit de pénitence, comme une criminelle que la justice divine y a condamnée en punition du péché de notre premier père et de ses propres offenses.

XXIII. — Lettre

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Il l'instruit de la manière qu'elle doit porter ses peines intérieures et du profit qu'elle en doit tirer.

Dans l'état des peines où vous êtes, ce que vous devez faire, c'est de vous soutenir constamment, vous humilier profondément, vous acquitter fidèlement de tous vos exercices, et ne rien omettre de vos devoirs, vous abandonner généreusement à la souffrance, et attendre paisiblement la consolation de la grâce, quand il plaira à Notre-Seigneur de vous la donner.

Mon Dieu ! que les plus violentes impressions des peines que vous souffrez seraient précieuses à quelques âmes que je vois dans un continuel désir de souffrir. Assurément vous êtes dans l'occasion de gagner beaucoup, et il m'est évident que l'amertume de la pilule que vous sentez si vivement, est une marque certaine de la santé qu'elle produira.

Vous me dites qu'au sortir de ces abois, vous entrez dans une paix pleine de consolation. C'est là où Dieu vous veut mener par ce chemin si rude à la chair et au sens. Il vous donne ces douceurs comme des arrhes de la félicité qu'il vous a préparée, pour récompense de la fidélité qu'il exige de vous dans cet état. Sachez qu'il n'y a point de travail ni de martyre dans cette vie, qui soit une disposition proportionnée aux moindres communications de Dieu. Nous sommes infiniment au-dessous de lui par la considération de notre néant, et nous lui sommes infiniment opposés par le péché. Or, il est question de nous approcher de lui jusqu'à la familiarité. Il s'agit de nous introduire dans ce Paradis terrestre où il se communique pendant cette vie : et c'est à quoi nous disposent ces sortes de peines qui sont une espèce de purgatoire. Quelle pureté pensez-vous que Dieu demande d'une âme qu'il veut élever à l'état surnaturel ! Cet état est une faveur si rare, que j'ai connu quantité de religieuses et de séculiers, qui ont fait et souffert pour Dieu de très grandes choses pendant cinquante et soixante ans, et que Dieu n'a cependant jamais tirés des voies naturelles, qui y ont passé toute leur vie et qui y sont morts : quelques-uns même, ce qui est plus déplorable, ont trempé dans des défauts qu'à peine Dieu souffre-t-il en ceux qui commencent à marcher dans les voies surnaturelles.

Dans votre état tout consiste, à mon avis, à seconder l'action de Dieu en votre âme, qui est de la purifier de ses péchés, de ses passions, de tous les dérèglements, et des moindres taches que les péchés et les passions y ont laissées. Voilà le but où vous

devez tendre, et c'est à quoi vous devez travailler. De cette manière, faisant cesser la cause de vos peines, vous en terminerez le cours, ou vous les adoucirez, et vous irez de vous-même sans violence au terme où l'on vous entraîne à présent par des ronces et des buissons. Car Dieu ne punit point deux fois une même chose, et il ne condamne point ceux qui préviennent le jugement de sa rigueur.

Gardez-vous bien d'aller chercher du soulagement parmi les créatures. Leur commerce hors de la nécessité, ou des ordres de Dieu, ne vous peut être que nuisible, et ne servira qu'à augmenter vos peines, au lieu de les diminuer.

Il me semble que vous donnez un peu trop d'action à votre esprit. Réprimez donc son activité. Plus vous le pourrez élever au-dessus du sens, et le tenir dans le vide des puissances et dans une suspension de leurs actes, ce sera le mieux. Par ce moyen vous le rendrez inaccessible aux traits de l'ennemi, qui ne passent point la région du sens.

Retranchez, si vous m'en croyez, mille petites satisfactions de la nature, soit dans la conversation, soit dans le traitement du corps, soit dans les divertissements, avec modération toutefois, et sans trop gêner votre esprit qui souffre assez d'ailleurs. Dieu a coutume de jeter dans l'amertume et dans les peines ceux qui cherchent des douceurs et des plaisirs hors de lui. Ce qui vous fait le plus souffrir sont les réflexions que vous faites sur vos peines, et cette sensibilité qui vous persuade que votre mal est plus grand qu'il n'est en effet, qu'il est dangereux, qu'il est sans remède. Étouffez tous ces

sentiments, et n'admettez que le moins que vous pourrez le souvenir de vos peines.

Imitez la patience de l'Agneau Immaculé, et cette douce résignation, cette paix inaltérable qu'il conserva toujours dans tout le cours de ses souffrances. Quelque mauvaise que vous semble être votre disposition intérieure, n'estimez pas que le mal aille à la mort, sinon à la mort de vos passions et de vos défauts. Vous l'éprouverez, si vous demeurez constante, comme j'apprends que vous êtes, à souffrir la main du Médecin céleste, qui par les rigoureuses opérations procure la parfaite santé de votre âme.

Bannissez donc toutes les craintes qui vous inquiètent. Craindre encore après les assurances qu'on vous a tant de fois données, ce n'est pas une tendresse de conscience, c'est une recherche d'amour-propre, une attache à votre sens, et un effet de l'orgueil de votre esprit.

En quelque crainte ou perplexité que l'on se trouve, le moyen infaillible de s'assurer, c'est de se soumettre aveuglément à la conduite de son directeur ou de son supérieur. C'est là la voie de l'obéissance qui est hors des prises du démon, et dans laquelle il n'a jamais rien gagné. Souvent il n'y a point d'autre voie pour trouver la paix et le repos de la conscience.

Quand votre directeur se tromperait, vous ne vous tromperiez pas en lui obéissant, pourvu que ce ne soit pas en des choses évidemment mauvaises et contraires à la loi de Dieu.

XXIV. — Lettre

A LA MÊME.

Sur le même sujet.

Persuadez-vous une bonne fois, que Dieu tôt ou tard contente sa justice sur nous en la manière qu'il lui plaît, soit en cette vie soit en l'autre. Et pour vous, ma chère sœur, il vous traite fort favorablement dans l'état que vous me marquez, puisqu'en même temps qu'il vous punit, il vous purifie, et vous dispose à de grands biens dont il veut un jour vous combler. Il ne punit que fort peu de personnes de cette sorte, et quand il le fait, sa conduite dans cette rencontre est un jugement d'une infinie miséricorde, sous l'apparence de la rigueur de sa justice.

Assurez-vous que s'il vous engage en de rudes combats, il vous donne la grâce de vaincre votre ennemi, et de tirer avantage de ses propres armes contre lui-même.

Ces dégoûts, ces tristesses, ces craintes, et toutes ces peines qui affligent les sens, vous fortifieront et vous établiront un jour dans une parfaite santé, pourvu que vous ayez le courage de les souffrir.

Si vous aviez les *Sermons* de Thauler, je voudrais que vous lussiez celui du quatrième dimanche d'après Pâques ; vous y trouveriez un passage qui a autrefois bien consolé un cœur extrêmement affligé.

Hélas ! si vous en étiez réduite au point où quel-

qu'un de ma connaissance (1) s'est vu durant bien des années, si vous aviez une continuelle vue de votre réprobation, si vous entendiez prononcer à tout moment à l'oreille du cœur la sentence de votre condamnation éternelle, si vous portiez partout l'idée et le sentiment de l'Enfer imprimé au fond de votre âme, sans vous en pouvoir défaire, que serait-ce ?

Je vous conseille de ne point écouter cette foule de pensées, d'ennuis et de désespoirs, qui occupent la partie inférieure de l'esprit. Retranchez-vous dans l'autre partie, où réside cette bienheureuse paix, qui doit un jour remplir toute votre âme, quand elle aura été purifiée selon la mesure des grâces que Dieu y veut mettre, et qu'il y mettra effectivement si vous ne l'en empêchez par votre inconstance et votre infidélité.

Bon courage, ma chère Sœur, peut-être que cette épreuve ne sera pas de longue durée. Il y a ici une personne séculière que Notre-Seigneur a tenue pendant quelques mois dans des travaux semblables aux vôtres, y ajoutant encore à diverses reprises une grosse fièvre continue, et à présent elle ne se connaît presque plus, tant elle regorge de consolations. Mais quand Dieu vous tiendrait toute votre vie dans ce pénible exercice, il ne vous traiterait que comme il a traité quantité d'âmes chères, qui n'ont goûté sur la terre, que fort peu de temps, les fruits de la paix que cette longue et effroyable guerre leur avait acquise. Sainte Catherine de Bologne ne sortit de ces épreuves que deux ans avant sa mort. Tant d'autres y sont demeurés jusqu'à ce

(1) Il s'agit de lui-même, au témoignage du Père Champion.

qu'ils y aient trouvé la véritable vie par la mort, et dans la mort que cet état leur a causée.

Au reste vous vous faites grand tort de ne pas rendre un compte sincère de vos peines. L'humilité que vous pratiqueriez en les découvrant, vous attirerait le secours de la grâce qui les adouciraient. Vous ne combattriez pas seule, et vous résisteriez bien mieux. Au lieu que cet orgueil secret qui vous empêche de les déclarer, les fortifie, et fait que ne leur donnant point d'air, elles aigrissent votre esprit et l'affaiblissent beaucoup.

XXV. — Lettre

A LA MÊME.

Sur le même sujet.

L'une des plus grandes grâces que Dieu nous fasse, c'est de nous poursuivre par des peines de quelque manière que ce soit, après nos péchés ou notre relâchement dans son service.

Vous me dites que l'attaque qui vous est la plus importune, c'est celle du désespoir. Sachez que nous n'en avons jamais moins de sujet, que quand Dieu permet que nous en soyons plus fortement attaqués. Son dessein est de nous obliger de recourir à lui, et de nous toucher du sentiment de nos péchés. C'est une médecine un peu rude, mais fort efficace pour opérer dans les âmes de merveilleuses guérisons. Dieu l'applique à ceux qu'il lui plaît de retirer de leurs désordres. Ceux qu'il laisse dans la continuation de leurs péchés sans leur appliquer ce remède ou quelque autre semblable, on peut

juger qu'il les traite comme des malades désespérés. Ainsi rendez-lui grâce de ce qu'il ne vous traite pas de la sorte, et gardez-vous bien de croire qu'il vous abandonne, comme vous pourriez peut-être vous l'imaginer.

J'ai vu plusieurs âmes qui ont passé par la même épreuve, et maintenant une personne de ma connaissance en est réduite à un tel point, qu'elle en a la fièvre et est contrainte de garder le lit. Mais son mal est pour le plus grand bien de son âme. Car j'en connais plusieurs de sa condition, qui dans une vie fort criminelle ne souffrent rien, Dieu les laissant vivre dans la jouissance de leurs plaisirs parce qu'il semble les avoir rejetés.

Cependant comme ces peines peuvent arriver quelquefois jusqu'à un tel excès qu'il y aurait danger, qu'aigrissant l'esprit, elles ne causassent du relâchement, ou ne fissent mal à la tête, voici la conduite que je vous conseille de garder pour en prévenir les dangereuses suites :

I. Donnez à Dieu ce qu'il vous demande, et pour le connaître sondez bien votre cœur, et voyez à quoi Dieu vous pousse le plus par les inspirations, et ce que vous croyez qu'il désire de vous.

II. Retranchez absolument tout ce que vous pourrez remarquer qui lui déplaît. Je connais un serviteur de Dieu, lequel sitôt qu'il faisait une certaine action, ne manquait presque jamais d'être assailli de peines, et quelquefois avec tant de violence qu'il lui fallait désister tout court malgré lui ; et sur cela sa peine cessait. Ce n'est pas que cette action fût mauvaise : elle eût été dans un autre un acte de vertu. Mais Dieu ne demandait pas cela de lui ; et, le faisant par amour-propre,

Dieu voulait témoigner que cela lui déplaisait.

III. Donnez-vous garde de la mélancolie ; elle est comme la nourrice de ces sortes de peines, et la tanière des démons, où ils font leur séjour ordinaire. Conservez-vous dans une constante égalité d'humeur ; et quand vous vous sentirez accablée de tristesse, divertissez-vous à quelque occupation extérieure qui puisse récréer innocemment votre esprit sans le dissiper.

IV. Je sais quelqu'un qui dans cet état de peines se mit à s'étudier uniquement à la pureté de cœur, à se donner aux œuvres de charité, et à marcher tête baissée dans le service de Dieu, sans s'amuser à ses peines. Par ce moyen il se trouva merveilleusement soulagé, et bien que de fois à autres il sentit encore vivement ses peines, elles lui étaient ôtées par des sentiments d'amour de Dieu, qui lui remplissaient le cœur de tant de douceur et de force, qu'à la fin ses peines devinrent ses délices. La même chose vous arrivera infailliblement, si vous avez le même courage et la même fidélité.

Renoncez tout de bon à toutes ces vaines satisfactions que vous recherchez dans la conversation et l'entretien des créatures. C'est ce qui foment vos peines, et si Dieu vous traite selon les lois ordinaires de sa providence, vos peines dureront pour le moins autant que ces légères mais dangereuses imperfections. Voilà le point capital sur lequel vous devez m'écrire, et je souhaite que vous m'en rendiez un compte exact. Tous les remèdes sans celui-ci sont inutiles. Il faut ôter les amusements qui ont excité l'orage dont votre âme est agitée.

Enfin affermissiez-vous dans une charité géné-

reuse et désintéressée, sans aucun retour sur vous-même. Rien n'est plus doux à ceux qui aiment véritablement Dieu, que de le servir sans se mettre en peine de connaître leur état, ni de savoir si leurs services lui sont agréables. La privation de cette assurance, quand on en fait un sacrifice à Dieu, est un heureux état où l'amour pur se pratique excellemment.

XXVI. — Lettre

A LA MÊME.

Sur le même sujet.

Bon courage, et confiance dans l'amour de l'ami fidèle qui aime toujours et n'abandonne jamais que ceux qui l'abandonnent eux-mêmes les premiers.

Je sais une personne qui, ayant souffert trois ans entiers des travaux semblables aux vôtres, est enfin depuis quelques mois dans une paix et une ferveur admirable. Je veux vous marquer ici pour votre consolation quelque chose de ce qu'il m'écrivit dernièrement.

« Je me suis vu, dit-il, l'espace de trois ans et demi, en de continuelles tentations de blasphème, d'hérésie, d'infidélité, de scrupules, de désespoir, d'aversion et d'horreur pour les choses les plus saintes de notre Religion. De sorte que j'ai passé les quatre et les cinq nuits entières et tout de suite sans dormir, le corps tout trempé de la sueur que me causait l'effort que je faisais pour résister à la tentation, de crainte d'y succomber. »

Vous voyez une partie de ses peines. Voici l'heureux changement que la grâce a fait en lui.

« Depuis le quatrième de may de cette année 1642, ajoute-t-il, environ les neuf heures du matin, au sortir de l'autel, mon cœur fut pris d'une manière qui ne se peut dire. Je ne faisais incessamment que soupirer. J'étais à table, en conversation dans les compagnies, comme si je n'y eusse pas été, sans sentiment de tout ce qui s'y passait. Il fallait que je me contraignisse beaucoup pour retenir mes larmes. En quelle solitude n'eussé-je pas voulu être alors ? cela me dura six heures. Un des jours de la Pentecôte un tressaillement de cœur me saisit avec tant de violence, que je croyais que mon cœur s'allait fendre. L'après-dînée la même chose m'arriva, de sorte que je fus plus d'un quart d'heure sans pouvoir parler, ni presque me mouvoir, etc. »

Ecoutez maintenant comment ses peines ont pris fin :

« Un de vos Pères, dit-il, me conseilla dans l'excès de mes peines de n'en point désirer avec empressement la délivrance, mais plutôt de m'abandonner entièrement à la volonté de Dieu. Depuis que j'ai mis mon cœur dans la résignation, mes peines ont cessé. »

XXVII. — Lettre

A LA MÊME.

Il lui donne divers avis sur ses peines, et particulièrement sur la tentation d'impureté dont elle était travaillée.

Soyez généreuse et constante, ma chère Sœur, et

ne faites pas votre mal plus grand qu'il n'est. Dieu qui permet à l'ennemi de vous tenter, mesure la tentation et la proportionne à vos forces. Elle est moindre que le secours qu'il vous donne.

C'est de cette manière qu'il met à l'épreuve la fidélité des âmes qu'il chérit. Jamais il ne vous a encore marqué plus évidemment son amour. Ne voyez-vous pas qu'il combat avec vous, et que ces peines intérieures qui vous travaillent, sont une contrebatterie qu'il oppose aux attaques de la concupiscence ? Il en use souvent de la sorte dans cette guerre intestine que la chair fait à l'esprit. Il envoie au secours de celui-ci les scrupules et les remords de conscience, les sécheresses, le dégoût, l'ennui, les violentes impressions de crainte, les pensées de blasphème, d'infidélité, de désespoir, les persécutions, les maladies, et tout cela fait une diversion, et repousse les pensées molles, et les délectations sensuelles. Ainsi, ma chère Sœur, profitez du renfort que Dieu vous envoie, et regardez toutes ces peines dont votre esprit est assiégé comme des troupes auxiliaires qui doivent vous aider à remporter la victoire sur les ennemis de la pureté.

Mais voyez si vous ne leur donnez point occasion de vous attaquer : car ces sortes de tentations viennent assez souvent de notre peu de soumission à l'obéissance, de notre peu de fidélité aux mouvements de la grâce, ou de quelque faute habituelle que nous négligeons de corriger. Et dans ces occasions Dieu voyant que notre esprit ne se veut pas soumettre à sa conduite intérieure, ou à celle des personnes qui nous tiennent sa place, il permet justement que la chair se révolte contre l'esprit.

Ainsi je vous conseille de donner à Dieu tout ce qu'il vous demande, et d'examiner sérieusement si vous ne lui refusez rien, si vous êtes exacte à suivre toutes les inspirations divines, si vous ne manquez en rien à l'obéissance, si vous n'entretenez pas volontairement quelque défaut. Voyez si vous aimez la mortification, si vous pratiquez l'abstinence, si vous ne cherchez point vos aises et vos commodités, si vous ne vous occupez point trop du soin de votre santé ? N'êtes-vous point dans de petites intrigues ? N'usez-vous point quelquefois d'artifice et de déguisement ? La curiosité, le libertinage n'ont-ils plus d'empire sur votre esprit ? Ne donnez-vous point de prise à la vanité ? Ne désirez-vous point l'estime des hommes ? N'avez-vous point quelque secrète complaisance pour vous-même ? Ne vous liez-vous pas plus volontiers avec celles d'entre vos sœurs qui ont le plus d'esprit ? et ne vous éloignez-vous pas de la conversation des plus simples et des plus grossières ? Si vous pouvez découvrir que vous soyez sujette à quelqu'un de ces défauts, c'est par là qu'il faut commencer le combat.

Les autres armes, dont vous pouvez vous servir utilement, sont :

I. La présence de Dieu. J'estime que rien n'est plus efficace pour nous soutenir et nous fortifier, que d'élever souvent l'esprit et le cœur à Dieu ; car par ce moyen il se fait en l'âme comme un regard passif par lequel elle se voit réciproquement regardée et chérie de Dieu. Et qui pourrait être lâche, considérant qu'il combat aux yeux de son Dieu ?

II. Les fréquentes visites au Saint-Sacrement, l'invocation fréquente de la sainte Vierge, de saint

Joseph, de votre Ange Gardien, et quelques neuvaines en leur honneur. Adressez-vous à eux avec confiance, et dites-leur que celui qui vous dirige par leur ordre, vous envoie à eux pour leur demander du secours. Faites cela dans un esprit de sainte simplicité. Je sais quantité de bonnes âmes qui, en ayant usé de la sorte par l'avis de leurs Directeurs, s'en sont très bien trouvées.

III. Une soigneuse vigilance à garder votre cœur, à tenir les portes de vos sens bien fermées, à rejeter d'abord les premières idées du mal, et à étouffer les amorces du péché dès qu'elles paraissent. Toutes les réflexions en cette matière sont dangereuses.

Voici quelques maximes importantes pour votre instruction. Mettez-les dans votre mémoire pour vous en souvenir dans les occasions.

I. Ni les pensées mauvaises, ni les mouvements déréglés, ni rien de ce qui se passe d'impur dans le corps, n'est péché mortel que quand on y prend plaisir de propos délibéré, ou qu'on se le procure par un motif de plaisir.

II. Faire en faveur de la tentation quelque chose qui cause un plaisir, que l'on accepte volontairement, c'est un péché mortel.

III. Plus l'attaque est forte, plus la résistance doit être vigoureuse. Il est dangereux d'agir mollement avec un ennemi puissant qui vous combat sans relâche.

IV. On peut résister à la tentation en deux manières, ou en faisant que l'esprit en conçoive du déplaisir avec effort pour s'en défaire, ou en divertissant l'esprit ailleurs, et lui donnant le change.

V. Une personne qui a la conscience timorée, et

qui est dans de grandes tentations où elle craint d'avoir péché, sans pourtant en être assurée, se peut confesser en cette sorte. Elle explique l'espèce de la tentation, elle ajoute qu'elle s'accuse de la faute qu'elle y peut avoir commise sans le savoir, du consentement qu'elle peut y avoir donné sans s'en apercevoir. Dans ces sortes d'occasions, quand on a une fois exposé à son confesseur l'état de son âme, cette manière d'accusation conditionnelle est suffisante, puisqu'on ne peut rien dire de certain.

XXVIII. — Lettre

LETTRE A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Il l'instruit de la manière de se conduire dans les peines surnaturelles par lesquelles Dieu commençait à l'éprouver.

La dernière fois que je vous vis, je m'étonnai que Notre-Seigneur ne vous menât point encore par la voie des mortifications surnaturelles. Mais, grâce à sa miséricorde, vous y voilà entrée. Bon courage, ma très chère Sœur, Dieu ne vous avait point encore donné de gage plus sensible de son amour, ni d'assurance plus certaine du dessein qu'il a de vous conduire à la perfection, que maintenant qu'il commence à vous sevrer, vous retirant de la mamelle et vous ôtant le lait dont il vous a nourrie jusqu'à présent. Car c'est là la comparaison la plus juste dont on se puisse servir pour exprimer vos soustractions de grâces et de goûts sensibles, vos aridités et vos peines.

Le service que vous rendez à Dieu dans cet état pénible est bien plus pur et plus désintéressé. Les

sentiments que cet état inspire, et la vie que l'on y mène, sont bien plus conformes à Jésus-Christ crucifié. Comme c'est en la Croix qu'il a accompli l'œuvre de notre salut, dans le plus grand délaissement qui fut jamais, il veut que la plus grande coopération que nous puissions apporter à notre salut, soit dans la participation de sa croix et de ses souffrances.

Reconnaissez donc humblement la grâce qu'il vous fait, et souvenez-vous des avis que je vais vous donner.

1^o C'est le mieux d'attribuer à vos péchés et à vos imperfections cet état de délaissement ; 2^o Vous devez être patiente et constante à souffrir tout comme de la main de Dieu, dont la providence vous est fort favorable ; 3^o Tenez pour certain que vous n'êtes jamais mieux que quand vos peines sont plus cuisantes et plus amères. Car alors elles purgent plus efficacement votre âme, et c'est ce que vous devez souhaiter ; 4^o Évitez les scrupules qui vous pourraient venir sur vos confessions, et n'en faites point de générales : cela vous nuirait plus que vous ne sauriez penser ; 5^o Comme les enfants sevrés ne font que pleurer, sont chagrins et incommodes, et s'offensent de la moindre chose, prenez garde que vous ne soyez de même : veillez sur votre humeur, et soutenez votre esprit par la douceur et la charité, qui auront d'autant plus de mérite devant Dieu dans cet état, que la grâce y aura bien plus de part que la nature ; 6^o Ne pensez ni à votre salut, ni à votre perte. Ces pensées-là, dans l'état où vous êtes, sont des détours d'amour-propre qui cherche à se contenter. Ne pensez qu'à plaire à Dieu, et laissez-le disposer de vous pour le temps

et pour l'éternité, sans vous mettre en peine d'autre chose que de le servir. Il y a plaisir d'abandonner tout entre les mains de Dieu, et de lui résigner même le soin de notre salut, pour lui rendre ensuite un service plus désintéressé, et l'aimer d'un amour plus pur ; 7^o Assurez-vous que c'est maintenant que Notre-Seigneur met la main à l'œuvre de votre avancement spirituel. C'est pourquoi perdez volontiers tout, lumières, goûts, sentiments de dévotion, repos de conscience, et les autres secours dont nous abusons en tant de manières, que Dieu est obligé de nous en dépouiller : non qu'il nous les ôte véritablement, mais il les retire du sens et les cache à nos yeux pour un temps.

O que je verrais volontiers votre âme dénuée de tout, dans le dernier abandon, sans appui et sans assurance, n'ayant devant les yeux que des horreurs, ne découvrant que des abîmes, ne sentant que des croix, plongée dans l'ennui et dans la douleur, ne goûtant que du fiel et de l'amertume, et avec tout cela généreuse et affermie dans cet amour liant qui accompagne d'ordinaire ces sortes d'états ! On l'appelle liant, d'autant que dans ces agonies de la mort du sens, dans cette affreuse solitude de l'esprit, parmi les ténèbres et les froideurs, et les désespoirs de cette espèce d'enfer, bien que cet amour ne paraisse presque point, il lie néanmoins l'âme à Dieu, d'une manière imperceptible, mais par une liaison bien plus forte que n'est ordinairement celle qui est fondée sur les douceurs et les grâces sensibles.

XXIX. — Lettre

LETTRE A LA MÊME.

Sur le même sujet.

Je rends grâces à Notre-Seigneur de plusieurs grands biens que je vois qu'il vous fait.

I. C'est un grand bien que de savoir par expérience qu'il y a dans notre âme un fonds intérieur, où pendant que la guerre et le trouble sont dans les puissances, nous pouvons conserver la paix, et demeurer constamment avec Dieu qui fait là sa principale résidence. C'est aussi là que nous devons nous retirer, et ce doit être là notre citadelle, quand les ennemis qui nous assiégent, se sont emparés des dehors. Heureuse l'âme qui peut s'établir dans ce retranchement intérieur, sans en sortir jamais, ni pour le tracas des occupations extérieures, ni pour la recherche des plaisirs des sens, ni pour la violence des peines qu'elle souffre.

II. C'est encore un grand bonheur, que les lumières que Notre-Seigneur vous donne, soient efficaces, et que, vous persuadant le bien, elles vous le fassent faire. Cela montre que Dieu est dans votre âme, et qu'il va s'en rendre le maître. Il faut que de votre part vous lui soyez fidèle et reconnaissante, vous abaissant toujours sous ses dons, et vous estimant plus vile que les vermineux, qui n'ont jamais offensé Dieu, ni mal usé de leur être.

III. C'est une grande grâce, que de ne sentir que du dégoût pour toutes les créatures : car elles sont

les pièges et les filets dont notre ennemi se sert pour nous perdre, et nous ne devons jamais les envisager sans nous souvenir de la malédiction qu'elles ont encourue pour avoir tant de fois contribué à offenser leur Créateur. Je vous recommande seulement que ce dégoût des créatures soit assaisonné de l'amour de Dieu : car sans cet assaisonnement il serait à craindre que le naturel ne s'y mêlât. Or, partout où le naturel se mêle, il y porte la corruption. C'est le poison de la vertu. Des parties qui composent le vieil homme, c'est la première qui reçoit la vie, et la dernière qui la perd. C'est pourquoi il faut absolument mortifier notre humeur, et rien n'est plus souhaitable que cette mort, d'où dépend la perfection de la vie de la grâce.

Pour ce qui est des distractions, vous ne devez pas vous en inquiéter. Que sommes-nous nous autres ? Nous croyons-nous incapables de ces faiblesses ? Reconnaissons humblement que nous n'avons encore fait qu'offenser Dieu, et que nous pouvons encore faire pis à l'avenir, comme il est arrivé à tant d'autres qui étaient incomparablement plus avancés que nous. C'est l'amour-propre qui nous fait souhaiter de réussir en tout. Mais encore une fois humilions-nous dans nos faiblesses, et regardons toujours comme une tentation la pensée qui nous veut faire croire que nous sommes capables de bien faire quoi que ce soit. Le remède de vos distractions est de vous retirer du tumulte des puissances dans le fonds intérieur dont je viens de vous parler, et là offrir au Père Éternel les délaissements et les agonies de Jésus-Christ, et adorer cette adhérence perpétuelle et inviolable que l'âme

sainte du Fils de Dieu a eue à la conduite, aux volontés et à l'essence de Dieu son Père. Nous avons droit d'emprunter de notre Sauveur tout ce qui nous manque, et nous ne pouvons mieux suppléer à nos défauts, ni réparer nos péchés qu'en présentant à Dieu les vertus et les perfections de son Fils, contraires à nos vices.

Ne vous étonnez point de ne connaître rien de bon dans votre état.

On peut aimer parfaitement Dieu sans savoir qu'on l'aime. L'amour caché, fort et constant est un précieux trésor. Mon Dieu ! ma chère Sœur, quel avantage que de faire le bien sans attrait et sans sentiment, dans la pureté de l'esprit !

XXX. — Lettre

A LA MÊME.

Il lui apprend à discerner quand les peines intérieures sont une épreuve ou un châtement.

Vous désirez connaître comment l'âme peut distinguer si l'état de langueur et de dégoût où elle se trouve, est une punition de ses péchés, ou une épreuve de sa fidélité. Voici la règle sur quoi l'on en peut juger (1).

Si l'âme commet beaucoup de fautes de propos délibéré, si elle fait peu de cas des petites fautes, si elle donne à ses sens et à son esprit la liberté de chercher leur propre satisfaction, si elle se permet

de se répandre au dehors sur les objets qui se présentent, si elle néglige son avancement spirituel, si elle ne se met pas en peine de se vaincre et de mortifier ses passions, elle peut juger que l'état où elle se trouve est la punition de ses dérèglements ; et, par conséquent l'unique remède de ses peines est d'en retrancher la cause, en corrigeant ses défauts.

Mais si elle ne fait presque point de fautes que par surprise et par fragilité, si elle ne reconnaît point en soi les dérèglements que je viens de marquer, mais seulement un ennui et un dégoût de toutes choses, une obscurité d'esprit, une sécheresse de cœur, une tristesse, une inquiétude, et d'autres semblables peines intérieures dont elle ne peut découvrir la cause ; si ces peines cessent de temps en temps, et lui donnent quelque relâche, étant soudainement dissipées comme par un éclair de lumière et de ferveur ; si parmi ces peines elle conserve toujours la volonté d'être toute à Dieu en quelque état qu'il la mette, et si, dans cet état de peines, elle ne fait pas plus de fautes qu'à l'ordinaire ; qu'elle s'assure que cet état est une épreuve de Dieu, et une sorte de mortification sur-naturelle que Dieu envoie et qu'il ôte comme il lui plaît. En un mot, c'est l'état le plus sûr et le plus heureux où elle puisse souhaiter d'être. Cette épreuve et cette purgation de l'esprit est très amère au sens, mais elle est très utile et nécessaire à l'âme.

Faites-en un bon usage, ma chère Sœur, la supportant avec patience, et vous en recueillerez bientôt les fruits avec joie.

(1) Cf. plus haut : *L'homme d'Oraison*, Ch. III, § v.

XXXI. — Lettre

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Il lui recommande d'avoir une égale disposition d'esprit dans les divers états où elle se trouve, et de suivre exactement les vues que Dieu lui donne.

Vous vous étonnez trop des changements de disposition qui vous arrivent. Il faut vous élever au-dessus de tout cela, et en quelque état que vous vous trouviez, être toujours la même.

L'esprit est au-dessus de tous les états, quand il en distingue peu les vicissitudes, ne s'amusant ni à les remarquer, ni à y faire des réflexions, mais se tenant également uni à Dieu dans toutes sortes d'états, n'y envisageant que les desseins de Dieu. Dans l'obscurité de la foi où nous vivons, les conduites de Dieu sont pour nous un mystère caché ; mais quoiqu'elles nous soient impénétrables, nous les devons toujours adorer, nous les devons aimer, et nous y attacher par une entière soumission à sa volonté, ou plutôt par une espèce de transformation de notre volonté en la sienne. Il fait en nous le jour et la nuit, l'hiver et l'été, comme il lui plaît ; et tous ces changements tendent à notre bien et à sa gloire.

Il nous importe extrêmement de connaître combien l'exactitude de l'esprit de Dieu est grande, et la pureté de ses voies inconcevable. Les vues qu'il nous donne de nos fautes, nous obligent de désister à l'instant et de ne passer pas outre.

Nous remarquons que le Père Louis Lallemant

se taisait quelquefois tout court pour obéir à la lumière qui lui montrait quelque imperfection en ce qu'il avait commencé de dire. La Bienheureuse Marie de l'Incarnation, si connue sous le nom de Mademoiselle Acarie avant qu'elle fût Carmélite, faisait la même chose.

Ces sortes d'illustrations sont des écoulements de la lumière incréée qui réside en nos âmes, et qui seule a droit de nous conduire. Nous sommes obligés de les estimer infiniment et de les suivre avec la dernière exactitude. Or, quoique nous les devions suivre en toute occasion, soit qu'elles nous montrent le bien qu'il faut faire et les actions particulières de vertu que nous devons pratiquer, soit qu'elles nous fassent voir le mal qu'il faut fuir et les fautes actuelles que nous devons éviter, elles demandent néanmoins de nous une bien plus grande fidélité, lorsqu'elles nous découvrent les mauvaises habitudes dont il faut nous défaire, et les passions que nous devons mortifier. Car ce sont là les principes funestes de tous nos désordres, et les principaux empêchements de notre progrès spirituel. Ainsi, ma chère Sœur, respectez beaucoup toutes les vues que Dieu vous donne pour accomplir ses desseins et marchez constamment sous la conduite de la lumière qui vous marque tous les pas que vous devez faire dans les voies de la perfection. Plutôt mourir que de manquer jamais à la suivre.

XXXII. — Lettre

A LA MÊME.

Il l'exhorte à correspondre aux grandes grâces qu'elle recevait, à s'humilier et à se tenir toujours dans une simple attention à Dieu.

Il semble que les grâces sont dans leur dernière perfection, lorsqu'elles donnent à l'âme comme un nouvel être surnaturel, demeurant en elle comme de nouveaux principes, ou de nouvelles facultés qui la font agir d'une manière extraordinaire et toute divine.

Il est aisé de juger quelle reconnaissance et quelle fidélité elles demandent dans cet état sublime, puisque dans le moindre degré elles nous doivent être infiniment précieuses par la considération de celui qui nous les a acquises, du prix qu'il a donné pour nous les acquérir et de la fin (1), pour laquelle il nous les communique. C'est le Fils de Dieu qui nous les a méritées. Il n'y en a pas une qui ne lui ait coûté la vie. Nous étions distinctement présents à son esprit, dès qu'il nous les achetait au prix de son sang. Dès lors il nous destinait dans sa pensée toutes celles qu'il influe en nous à présent comme chef dans ses membres ; et c'est par une bienveillance spéciale qu'il nous en fait lui-même l'application dans le dessein qu'elles opèrent notre salut et notre sanctification. En quoi il nous préfère à des millions d'âmes qui n'ont pas la même part

(1) Le texte donne « et de pour laquelle ».

que nous à ses largesses. Que si dans ces vues les moindres grâces sont si chères à ceux qui aiment tendrement Notre-Seigneur, quelle estime et quel usage ne devons-nous point faire de ces grâces extraordinaires que nous recevons souvent, et surtout de cette sublime grâce d'une continuelle présence de Dieu, et d'une intime union avec lui ? Voir Dieu, et toutes choses en Dieu, traiter familièrement avec Dieu dans l'embarras même des occupations extérieures ; ne chercher et ne trouver de plaisir et de satisfaction qu'en Dieu ; n'être touché que de l'intérêt de Dieu ; recevoir tout de la main de Dieu, c'est le paradis de ce monde.

Mais il faut s'humilier, ma chère Sœur, et vous souvenir qu'après tout vous êtes celle qui s'est vue autrefois dans un état bien différent de celui-ci, et qui peut-être à l'avenir serait encore pis, si la main de Dieu ne la soutenait. Soyez donc solidement humble. Quelque faveur que Notre-Seigneur vous fasse, tenez-vous toujours devant lui dans un profond anéantissement, ne vous appuyant point par une présomption téméraire sur ses dons, n'y prenant nulle complaisance, et n'en faisant point d'autre usage que de les rapporter uniquement à son service et à sa gloire, de la manière la plus simple et la plus désintéressée qu'il vous sera possible. Autrement vous ferez de votre élévation votre ruine.

Pour les emplois extérieurs, qui sont d'obligation, il faut y donner autant d'attention qu'il est nécessaire pour s'en bien acquitter. Ce serait une illusion que de ne s'y pas assez appliquer sous prétexte de recueillement intérieur. Le vrai recueillement ne nous empêche point de bien faire nos

actions extérieures. Il aide plutôt, et il ne nous rend abstraits qu'à l'égard de ce qui n'est point de notre devoir.

Cette manière simple de se tenir et d'agir en la présence de Dieu, et cette union, ou pour mieux dire, cette unité d'esprit avec Dieu est une excellente opération dont il est lui-même l'auteur, et ne demande de notre part qu'une constante égalité d'esprit.

Il faut qu'une âme soit bien purifiée pour reconnaître en soi cette immensité, qui répond en quelque manière à celle de Dieu, ne pouvant être remplie que de Dieu. Nous ne la connaissons presque point. Elle est au fond de notre âme, et nous ne pénétrons guère jusque-là, nous sommes trop occupés au dehors.

XXXIII. — Lettre

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Sur ce qu'elle commençait à entrer dans les voies surnaturelles il lui donne divers avis.

Une âme que Dieu met dans la disposition que vous m'avez marquée, doit garder la conduite que je vais vous donner.

I. Quand vous rendez compte de votre état, dites-en sincèrement tout le bien et tout le mal. Autrement on ne peut vous aider que par hasard.

II. Ne vous attachez nullement à vos pratiques du temps passé, qui vous ont autrefois été utiles, mais qui vous seraient à présent nuisibles. Ne vous forcez point à faire divers actes, quand vous vous

trouvez comme dans l'impuissance de les produire, et ne faites point de violence à l'attrait intérieur. Abandonnez-vous y plutôt librement, et laissez-vous en la disposition de l'esprit de Dieu qui veut vous posséder pleinement sans souffrir que vous l'assujettissiez à des conduites méthodiques, hormis celles qui sont d'obligation, et que l'obéissance vous prescrit.

III. Si l'ennemi voit que vous fassiez cas des connaissances sublimes, des pensées affectueuses, des goûts et des tendresses de dévotion, et des autres grâces sensibles, il ne manquera pas de les feindre, et de vous en donner les sentiments en abondance. Surtout lorsque Dieu opérera en vous hors du sens, dans le pur esprit, il usera de cet artifice pour vous attirer de l'esprit au sens, et vous faire prendre le change au grand préjudice de votre âme.

IV. Plus vous serez dans les ténèbres, dans le dégoût, dans les peines, et dans l'incertitude même de votre état, et comme dans la certitude apparente de votre perte, vous en serez d'autant mieux, pourvu que d'ailleurs vous soyez fidèle et patiente.

V. Souvent dans l'oraison et dans le cours de la journée ne pouvant vous occuper d'aucune bonne pensée, ni exciter dans votre cœur aucun sentiment de dévotion, parce que Dieu pour votre plus grand bien mettra le sens dans le vide, vous vous imaginerez que vous perdez le temps, que vous êtes dans l'illusion, et que l'on vous trompe. Persuadez-vous que c'est alors d'ordinaire que Dieu opère le plus dans l'âme. Contentez-vous de ce que Dieu vous donne de dévotion, et n'en cherchez pas davantage. Quand l'âme ne peut faire aucun

exercice de ses puissances, la résignation à la volonté de Dieu, et la soumission à son esprit vaut mieux que toute autre diligence humaine.

XXXIV. — Lettre

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Il l'instruit des devoirs d'une âme que Dieu comble de grâces.

L'abondance des grâces que vous me marquez recevoir de Dieu, vous oblige, ce me semble, à trois principaux devoirs.

Le premier est une profonde humilité. Soyez comme les bons arbres qui s'abaissent d'autant plus qu'ils sont chargés de fruits ; et n'oubliez jamais qui vous êtes, ni qui vous avez été, une pauvre fille fort faible, et fort ignorante, une créature des plus ingrates et des plus criminelles du monde.

Le second, une grande fidélité à coopérer avec Dieu, et à lui rendre les fruits de ses grâces, et à produire des effets de vos bonnes résolutions.

Le troisième, une extrême reconnaissance pour les biens que Notre-Seigneur vous communique.

Hélas ! tout ce que nous pouvons faire pour Dieu est si peu de chose. Toute la fidélité, la coopération, la diligence et la ferveur que nous pouvons apporter à son service, sont si peu considérables à ses yeux. Au contraire notre négligence, nos infidélités, nos lâchetés, nos défauts, nos crimes pèsent si fort au poids du sanctuaire, que cela n'est pas concevable. De sorte que de nous-mêmes nous ne devrions nous porter à rien plus ordinaire-

ment qu'à la honte et à la confusion de nos misères, à la contrition de nos fautes.

Demandez souvent à Dieu la grâce d'une humble reconnaissance, d'un fidèle usage de ses dons, et d'une exacte coopération à ses desseins.

Je crois bien que vous ne voyez point de danger, et que vous ne sentez pas en vous de faiblesse dans l'occasion dont vous me parlez ; mais vous ne devez pas moins pour cela vous tenir toujours sur la défiance. Nous avons un fonds inépuisable de péchés et de corruption. Et comme il arrive que des personnes qui mourront dans un mois, ne sentent encore rien du mal qu'ils nourrissent en eux-mêmes, et qui leur ôtera la vie, de même en quelque état que nous soyons, si Dieu ne nous assiste de sa grâce, nous avons au dedans de nous-mêmes des semences fatales de notre perte, qui ne laisseront peut-être pas un jour de produire leurs funestes effets.

XXXV. — Lettre

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

(continué dans sa charge de Supérieure)

Il lui donne d'excellents avis sur les devoirs des Supérieures.

Je bénis Dieu des sentiments de résignation et de patience que je vois qu'il vous a donnés. Rendez une visite à Notre-Seigneur devant le Saint-Sacrement, et dans un profond anéantissement d'esprit en sa présence, examinez les fautes de votre gouvernement passé.

Voyez si vous n'avez point agi avec trop d'empressement ; si vous ne vous êtes point troublée par les fautes de vos Sœurs ; si vous ne leur avez point donné de mécontentement par votre faute ; si votre zèle n'a pas eu plus d'aigreur et de colère que de compassion et de douceur ; si vous avez fait paraître de l'empchement en quelque occasion ; si dans votre conduite vous vous êtes comportée comme une personne qui traite des affaires et des intérêts de Dieu en sa présence ; si vous n'avez point plus attendu de votre adresse et de votre vigilance, que de l'assistance de Notre-Seigneur.

Tenez la balance bien droite en tout ceci. Regardez Dieu en tout ce que vous commandez ; rendez-vous dépendante de lui. Ne débitez aux autres que ce que vous recevrez du Saint-Esprit. Quand vous êtes obligée de reprendre quelqu'une de vos Sœurs, souvenez-vous qui vous êtes, et qui vous avez été autrefois. Prenez garde que la supériorité n'entre dans votre esprit par ce qu'elle a qui flatte la nature. Ne vous estimez pas plus qu'avant que vous fussiez en charge ; croyez seulement que vous êtes plus comptable et plus exposée que vous n'étiez auparavant. Il n'est pas concevable combien de filles perdent dans la supériorité ce qu'elles avaient pu amasser de mérites avec bien de la peine pendant qu'elles étaient inférieures. Regardez-vous comme celle de la maison qui est la plus capable de gâter tout.

Abaissez plus que jamais vos sentiments : tenez pour suspect tout ce qui vient de vous ; ne faites point de fond sur vos talents et sur vos soins ; appuyez-vous uniquement sur le secours de la grâce.

N'omettez rien de vos dévotions ni de ce que Dieu vous a autrefois inspiré. Ménagez bien le temps, et n'en perdez aucun moment, s'il est possible. Soyez égale en tout temps : ne prenez point trop les choses à cœur, et rendez-vous indépendante des divers événements, sans souffrir qu'ils altèrent la disposition de votre cœur. Quand vous avez fait de votre côté ce que vous avez pu et ce que vous avez cru devoir faire, tenez-vous en repos, et abandonnez à la providence divine les succès, selon qu'il lui plaira d'en ordonner.

Si je voulais juger de votre conduite, je croirais que vous vous empressiez un peu trop, soit pour les fautes qui arrivent ou qui peuvent arriver, soit pour les moyens de les prévenir et empêcher. Quand vous voyez que quelque faute s'est commise, faites-en l'amende honorable à Dieu dans votre cœur, frappant votre poitrine, ou baisant la terre et puis, si vous y pouvez remédier, demandez-en la grâce à Notre-Seigneur, et apportez-y ensuite le remède en son temps. Que si vous ne le pouvez faire, demeurez en repos, et donnez ordre autant qu'il sera possible, qu'une pareille faute n'arrive plus ; je serais d'avis que vous fissiez toujours une partie de la pénitence de vos Sœurs, avec discrétion, et selon la mesure de la sainte obéissance.

Il me paraît que dans l'occasion que vous m'avez écrit vous avez voulu empêcher un mal par un autre mal, je veux dire par un empressement et une trop grande chaleur pour le bien. Considérez comme Dieu agit à notre égard. Il fait de son côté ce que sa sagesse et son amour lui suggèrent en notre faveur : puis il nous laisse une pleine liberté

de nous déterminer à faire le bien ou le mal. Voyez comme Notre-Seigneur agissait avec ses disciples. Il les instruisait et les exhortait selon les desseins éternels du conseil de Dieu : puis il les laissait en leur liberté, sans s'empresser nullement pour ce qui devait arriver. Je crois que quand vous avez fait doucement et efficacement ce que vous avez dû faire, et que vous n'avez point manqué à cette fidélité et diligence modérée que votre office exige, vous ne devez aucunement vous inquiéter des fautes qui se font. Vouloir trop bien faire, nuit quelquefois : il y a des esprits qui se fortifient dans le mal, quand ils voient qu'on s'oppose trop fortement à eux. Dans ces rencontres, il faut avoir un cœur large, et attendre de Dieu le remède de ces sortes d'esprits, selon que la providence en disposera. C'est pourquoi l'on dit communément qu'il vaut mieux alors traiter avec Dieu qu'avec les hommes, et qu'on gagne plus sur les cœurs, en s'adressant à celui qui les tient entre ses mains, et qui les tourne comme il lui plaît. Je voudrais vous voir agir en de pareilles occasions ; non que je me persuade que vous voulussiez tout rompre, et faire de l'éclat, mais je crains que vous n'appréhendiez trop les fautes, et que vous ne soyez pas assez établie dans cette sérénité de cœur et de visage, et dans cette égalité d'esprit que les Supérieurs ne doivent jamais perdre.

Nous ne remarquons jamais aucun empressement dans le Père Louis Lallemand, bien qu'au commencement nous ne fussions pas tous également dociles et soumis à ses sentiments : mais il nous charma tous par sa douceur et sa condescendance, et par une humilité si rare et si obligeante,

qu'il n'y en avait pas un seul de nous, qui n'avouât qu'il n'avait jamais vu un tel Supérieur. Enfin avant trois mois, il avait absolument gagné tous les cœurs. En quelque temps qu'on l'abordât, vous eussiez dit qu'il n'avait rien à faire, que d'écouter ce qu'on voulait lui dire, quoiqu'il fut tellement occupé, que nous savons que le travail de trois ans dans son emploi de Directeur du troisième an de Noviciat, lui a coûté la vie. Jamais on ne voyait d'altération dans son visage ni dans sa voix, et l'esprit de Dieu était si présent en tout ce qu'il disait et faisait, que nous en étions merveilleusement édifiés.

XXXVI. — Lettre

A LA SŒUR LOUISE DE SAINT-STANISLAS,
URSULINE DE PLOËRMEL.

C'était une jeune Religieuse d'un excellent esprit et d'une grande ferveur, qui dans le peu d'années qu'elle a vécu, est arrivée à une éminente perfection. Le Père lui donne divers avis pour sa conduite.

J'ai résolu de satisfaire à votre désir, et mettre par écrit mes petits sentiments touchant la conduite du Saint-Esprit ; mais je n'en ai encore pu trouver le loisir : je le ferai le plus tôt que je pourrai.

Cependant je vous dirai pour répondre à votre lettre, que plus vous entrerez dans les voies de l'esprit, plus ces délaissements seront rudes, pénibles, affligeants et fréquents. C'est pourquoi préparez-vous y, et ne vous amusez pas à en rechercher la cause, souffrez-les aveuglément et en silence.

Ne vous conduisez point par les sensibilités.

En quelque disposition que vous vous sentiez n'en faites jamais ni plus ni moins. Soyez toujours fidèle, exacte et contente de ce que Dieu vous donne. Lisez le 5^e, le 6^e et le 7^e Chapitre de la 2^e Partie du Livre des *Secrets sentiers de l'amour divin*.

L'un des plus grands moyens pour avancer et pour plaire à Dieu, est le silence et le recueillement intérieur et extérieur en la présence de Dieu. C'est ce que je vous recommande très particulièrement. Sans cela il ne faut rien prétendre aux largesses du Saint-Esprit. C'est là l'unique préparation pour le recevoir, et la disposition nécessaire pour le conserver.

Le 6 juin 1646.

XXXVII. — Lettre

A LA MÊME.

Il l'encourage dans les peines par lesquelles Dieu l'éprouvait.

Je bénis Dieu de ce qu'il vous éprouve pour vous purifier. Ce que vous me mandez de la disposition de votre âme est le plus grand signe que le Saint-Esprit vous ait encore donné de sa présence, et le gage le plus assuré du bien qu'il vous veut faire. Vous voilà maintenant dans le grand chemin. Dieu se déclare, ôtant du sens ce qu'il avait fait goûter de ses dons et de ses grâces. Je ne m'étonne pas tant de ce qu'il vous traite ainsi à présent, que de ce qu'il a tant tardé à le faire.

Le service qu'on rend à Dieu dans l'abondance des suavités et des consolations spirituelles, n'est pas fort considérable. Si la dévotion demeurerait tou-

jours dans les sentiments et dans la tendresse, elle serait molle et capable de peu de choses. Il faut qu'elle se fortifie et qu'elle s'enracine en l'âme par les sécheresses, les répugnances et les contrariétés. L'hiver n'est pas moins utile aux arbres que l'été, bien qu'il ne le semble pas.

Dieu vous envoie cet état : 1. Pour vous donner occasion de souffrir. 2. Pour vous apprendre à vous connaître. 3. Pour vous obliger à vous résigner parfaitement entre ses mains. 4. Pour vous fortifier. 5. Pour vous éprouver. 6. Pour couronner votre fidélité.

Gardez-vous bien de rien omettre de vos exercices ordinaires, de vous laisser aller à faire des fautes avec vue, et de vous décourager. Servez Dieu toujours également en quelque disposition que vous vous trouviez, de goût ou de dégoût.

C'est ordinairement dans ce temps de sécheresse et dans cet état de peines que Dieu reconnaît les âmes qui sont capables de s'avancer dans la perfection.

Le 19 juillet 1646.

XXXVIII. — Lettre

A LA MÊME.

Il lui donne avis pour l'établir dans la connaissance d'elle-même, et l'animer à la fidélité.

Je vous conjure, ma chère Sœur, de ne vous arrêter pas dans un si beau chemin. Je vois que tout est calme dans votre esprit. Rien ne vous traverse. Profitez de la belle saison, et employez saintement

un si heureux temps. Il en viendra un autre où vous aurez besoin de courage et de force ; préparez-vous y bien.

Je suis absolument d'avis que vous vous adressiez à votre Mère Supérieure, pour la prier de vous dire vos défauts, et ce qu'elle désire de vous pour votre perfection. Dites-lui, si vous voulez, que c'est par mon ordre que vous lui demandez cette charité, et travaillez ensuite sérieusement sur ce qu'elle vous aura dit.

Outre cela, pour mieux connaître vos fautes, examinez soigneusement toutes vos actions de la journée, l'une après l'autre, et tâchez de découvrir les faiblesses et les imperfections qui s'y glissent. Appliquez-vous ensuite à reconnaître les dérèglements des sens et des puissances de l'âme : vous y trouverez de quoi vous occuper. Après cela voyez si vous êtes fidèle à vous corriger des fautes que vous remarquez dans vos examens, et des péchés dont vous vous accusez dans vos confessions ; quel fruit vous tirez des Sacraments et de vos oraisons ; quelle préparation vous y apportez ; comment vous vous surmontez dans les occasions ; si vous commettez des fautes avec vue, et si vous suivez toujours la voie la plus étroite, et si vous embrassez ce que vous jugez le plus parfait ; avec quelle exactitude vous gardez vos règles ; comment vous vous acquittez des emplois de l'obéissance et de vos autres devoirs ; avec quelle ferveur vous vous portez à faire la volonté de Dieu en toute occasion, autant que vous le pouvez connaître.

Toutes ces recherches avec la direction de votre Mère Supérieure vous aideront à discerner sur quoi vous devez faire votre examen particulier.

Ce que je vous recommande par-dessus tout, c'est de prendre garde de tomber dans une certaine nonchalance et insensibilité à l'égard de vos fautes. Défiiez-vous de vous-même, et ne vous appuyez nullement sur vos résolutions. Soyez grave, modeste, retenue, intérieure : marchez toujours en la présence de Dieu. Rentrez souvent en vous-même pour considérer la situation de votre esprit, et veillez tellement sur vous que rien ne vous échappe, que vous ne l'ayez bien pesé et bien examiné. Enfin souvenez-vous des quatre points de votre écrit, et tâchez de faire croître vos forces intérieures, et de vous avancer toujours en esprit.

Le 3 août 1648.

XXXIX. — Lettre

A LA MÊME.

Il lui donne quelques points de perfection à pratiquer.

Voici l'abrégé de ce que je vous dis dernièrement, et la tâche que je vous donne pour ces six mois.

I. Soyez fidèle à suivre l'esprit de Dieu avec la dernière exactitude. Ne retournez point sur vos pas, mais avancez toujours selon la mesure des grâces que Notre-Seigneur vous fera. N'omettez rien de vos devoirs avec advertance. Aimez la constance dans la fidélité.

II. Proposez-vous d'être sans cesse en oraison plus par une foi nue de la présence de Dieu, par un simple acquiescement à sa volonté, par un

oubli et un dégagement général de toutes choses et de vous-mêmes, en la vue de Dieu, que par aucun acte s'il ne vous est inspiré, ou par aucun effort qui pourrait vous nuire.

III. Tâchez, selon que Notre-Seigneur vous en fera la grâce : 1^o de ne commettre aucune faute de propos délibéré ; 2^o de choisir toujours ce que vous estimerez le plus parfait ; 3^o d'accomplir la volonté de Dieu dans toutes les rencontres où il vous la fera connaître. Pratiquez tout ceci selon vos forces, et selon la mesure de la grâce, et marquez par écrit vos fautes pour me les montrer.

Le 5 novembre 1648.

XL. — Lettre

A LA MÊME

Il lui donne divers avis pour sa conduite.

Sur tout ce que vous m'avez fait connaître jusqu'à présent des dispositions de votre âme, voici la conduite que je voudrais vous donner, afin que vous marchiez sûrement et sans vous tromper dans les voies de la perfection, où il se rencontre tant d'illusions.

I. Estimez toujours davantage la voie des peines et des rigueurs de Dieu, que celle des grâces sensibles et des douceurs spirituelles, quand même vous y auriez le ravissement de saint Paul. La première est bien plus sûre, et plus certaine et plus efficace pour pénétrer et humilier l'esprit, outre que l'ennemi y a sans comparaison bien moins de

prise, et que la nature y est bien plus vaincue, plus soumise et plus mortifiée. J'ai vu arriver dans l'autre de grandes chutes et des changements surprenants en plusieurs âmes par l'abus qu'elles faisaient des dons de Dieu, mais dans celle-ci je n'ai rien vu de semblable. Je connais une personne en qui j'ai remarqué de grandes choses avant que Dieu l'eût mise dans la voie de ses rigueurs. Mais ces choses n'ont pas été de durée, et sans doute cette personne ne les a pas reçues de la manière qu'il les faut recevoir pour en profiter. Un esprit qui n'a point été dompté, purifié, éprouvé par les peines, réussit rarement dans la voie des choses extraordinaires. J'avoue qu'il faut recevoir Dieu en la manière qu'il lui plaît de se communiquer, et que ce n'est pas à nous à choisir le chemin pour aller à lui ; mais de notre part nous devons toujours être plus disposés à marcher par la voie des peines, des privations, du vide et de la nudité d'esprit, et nous devons juger qu'elle nous est la plus avantageuse.

II. Ne jugez point que rien de ce qui se passe en vous, vienne de Dieu, si vos directeurs ne vous en assurent. Si cela produit quelque bon effet, tâchez de le conserver et d'en être reconnaissante, y apportant de votre part toute la fidélité que vous pourrez : mais ne jugez jamais de la chose ; autrement il n'est pas moralement possible que l'ennemi ne vous trompe tôt ou tard. Gardez-vous bien d'en juger, quelque bon effet que cela vous apporte, et quelque ressemblance qu'il ait avec les saints. N'estimez non plus en vous rien de grand, que votre ingratitude et votre infidélité. Croyez que votre âme n'est pas un sol propre à porter les

grandes choses. Humiliez-vous en toute rencontre : anéantissez le plus que vous pourrez toute votre propre action, comme un obstacle à l'union divine et portez votre esprit au dénuement de toute sorte de désirs, d'inclinations et d'affections, plus qu'à aucune autre pratique de dévotion.

III. Recevez avec une entière abnégation tout ce qu'il plaira à Dieu de vous donner de part en ses faveurs ; ne vous arrêtant point à les goûter ni à y faire des réflexions ; ne vous y appuyant point par une vaine confiance, mais en Dieu seul que vous devez uniquement regarder en toutes choses, tout le reste n'étant qu'amusement et un pur néant.

IV. Vivez dans un grand abandon de vous-même en Dieu, mettant en lui toutes vos pensées, tout votre amour, toute votre espérance, tout votre appui : tâchant de n'agir que par son instinct, et par le mouvement de sa grâce ; recourant à lui en toute occasion avec une confiance filiale, et vous assurant que lui seul vous protégera.

V. Ne soyez point affamée des dons de Dieu, mais de Dieu seul ; renonçant à toute autre possession que la sienne, et tâchant de le posséder dans une parfaite pureté et pauvreté d'esprit.

VI. Persuadez-vous qu'entre tous les moyens créés qui peuvent conduire les âmes à la perfection, il n'y en a point de meilleur que ce simple acquiescement en Dieu, et cette simple attention à sa présence. Ainsi attachez-vous à ce saint exercice. Tenez-vous à Dieu seul, et tâchez de dépendre uniquement de lui. Il n'y a que fort peu de personnes qui sachent se dégager, comme il faut, de la multiplicité des moyens et des pra-

tiques, n'en prendre que dans la justesse, et se réduire à la simplicité qui met l'âme dans la prochaine disposition pour recevoir l'opération de Dieu.

Pour vous, ma chère Sœur, contentez-vous de Dieu seul, ne désirez que lui, et souffrez constamment et amoureusement toutes les privations de moyens, de grâces, d'occasions qu'il permettra qui vous arrivent, et croyez que son bon plaisir, et le manque de tout vaut mieux que l'abondance de tout.

VII. Enfin je vous recommande la fidélité à suivre la grâce, la constance à pratiquer le bien, la persévérance à vous surmonter, la paix et l'égalité d'esprit dans toute sorte d'accidents ; et je prie Notre-Seigneur de vous donner ces vertus si précieuses et si nécessaires.

Le 27 juin 1647.

J'ajoute encore un mot de grande importance pour la paix de la conscience. C'est une maxime assurée, que toute personne qui n'est point dans l'habitude du péché, mais plutôt dans la détermination, et même dans la possession de n'en commettre aucun de propos délibéré, ne se doit jamais mettre en peine pour les doutes, et les perplexités de conscience qui lui peuvent venir ou de son propre esprit ou de l'esprit malin ; et si elle n'est positivement certaine qu'elle a failli, elle ne se doit nullement condamner, mais demeurer dans la possession de son innocence, qu'elle ne doit jamais déposer que par la certitude du péché, après qu'elle a suffisamment examiné la chose qui la peut mettre en peine. Deux choses sont donc

nécessaires pour maintenir l'âme en paix contre les doutes et les scrupules : la première de ne point faire de faute de propos délibéré ; la seconde de ne s'amuser point aux doutes qui peuvent venir là-dessus, et de n'agir que sur la certitude. Faute de suivre ces deux avis, il ne se peut dire combien le démon a troublé, et enfin perdu d'âmes, qui d'ailleurs avaient beaucoup de bonne volonté, mais qui recherchaient plus d'assurance dans leur voie, que Dieu ne leur en voulait donner. Cet empressement à vouloir trop s'assurer, vient de l'amour-propre et de l'opiniâtreté à suivre son propre jugement. Gardez-vous bien de l'un et de l'autre. Je recommande à vos prières la mission que nous allons faire le Père Huby et moi. Je ne serai de retour à Quimper que la première semaine du mois d'août. Écrivez-moi vers ce temps-là.

TROISIÈME PARTIE

L'APÔTRE DES PRÊTRES

INTRODUCTION

Le Père Rigoleuc répétait avec bonheur qu'il aimait mieux gagner à Dieu un prêtre que cinquante personnes de la première qualité. Les prêtres ne sont-ils pas les substituts de Dieu ? par leur ministère, ils communiquent ses grâces ; leurs paroles, leurs exemples guident le monde. L'ignorance, les négligences, les scandales des mauvais prêtres sont la cause principale des désordres de l'Eglise, de la perte des âmes. Quand, chaque matin, après s'être comme revêtu de Jésus-Christ dans l'oraison, Rigoleuc, monte à l'autel, uni au Rédempteur, agissant en son nom, son allié, son frère, membre de son corps mystique, prêtre et victime avec lui, il se croit tout-puissant. Que de fois il s'affligea de ce que, la rédemption du Sauveur étant si abondante, il n'y eût que peu de personnes à s'en appliquer les fruits ! C'était chez lui un besoin irrésistible, une vocation dans sa vocation, de se consacrer au service et à l'instruction des prêtres. Il estimait que Dieu lui-même, par saint Corentin, le lui avait clairement manifesté. C'était vers 1650 ; dangereusement malade à Quimper, disposé à mourir, il se sent poussé à demander une prolongation de vie pour travailler à la sanctification des prêtres. Il prie saint Corentin, évêque de Quimper, apôtre de la Bretagne, d'appuyer sa requête si elle est conforme au plan divin. Il entend alors une voix, celle du saint : « Allez donc, instruisez les prêtres ! » Il guérit. Plus que jamais, il se donne à ses frères dans le Sacerdoce.

Charité affectueuse, respect, dévouement, conseils, visites, encouragements ; il a bientôt fait de gagner leurs cœurs. Catéchistes, confesseurs, prédicateurs, les prêtres ne sauveront les âmes que s'ils sont des saints. Il les engage à faire une retraite

de trois jours au moins. Dans des entretiens, dans des visites qu'il multiplie, dans les missions qu'il donne au diocèse de Vannes, il est au service des ecclésiastiques, il les suit, cherche à les bien connaître, examine leurs goûts, leurs talents, comment il pourra, au mieux de la gloire de Dieu, faciliter, grandir leur apostolat. Il les instruit sur leurs devoirs d'état : catéchismes, confessions, prédications, sacrements, vie spirituelle ; il compose pour eux des traités simples, pratiques, sur la méthode à suivre dans leurs études, les auteurs à consulter, leur valeur. Il faut lire soigneusement « Bertaut sur une matière, puis en prendre trois ou quatre autres, comme serait l'*Institution* du cardinal Tolet, le *Manuel* de Navarre, Fernandez et Binsfeldius, en faire comme un précis pour en conférer ou disputer avec un ou plusieurs autres qui fissent la même diligence de leur part » (p. 88) (1). Persuadé que le fruit d'une mission dépend surtout des confesseurs, il fait tous les jours, des conférences aux missionnaires. Il faut au confesseur science, bon sens, expérience, discernement des esprits, douceur ; avant tout il sera uni à Dieu. Il doit prêter une oreille aux aveux du pénitent, de l'autre, écouter Dieu qui, seul, lui apprendra ce qu'il doit dire, les réprimandes, les conseils, les encouragements à donner. Par les missions le Père Rigoleuc, aidé du Père Huby, de M. de Kerlivio et d'une foule de prêtres choisis et formés par lui, fait, au diocèse de Vannes, le même bien que le Père Maunoir, M. Le Nobletz, M. de Trémariac, M. de Kérisac et leurs disciples au diocèse de Quimper. Parfois les équipes se mêlent : les Pères Rigoleuc et Huby travaillent avec le Père Maunoir au pays de Léon et dans la Cornouaille ; le Père Maunoir avec les Pères Rigoleuc et Huby dans les campagnes du Morbihan. Jusqu'en 1658, année de sa mort, Rigoleuc est le grand directeur des missions de Vannes ; son âge, son talent, son expérience, sa sainteté lui donnent la première place ; le Père Huby lui succède ; le disciple remplace le maître.

Rigoleuc ne sait pas le breton, il ne peut donc avoir, comme prédicateur, une grande influence ; sa parole grave, ardente fait impression sur les cœurs, mais il n'est pas un orateur ; le Père

Huby soulève ceux qui l'entendent, pas lui. Son rôle, son apostolat c'est de former des missionnaires, d'apprendre aux jeunes prêtres à parler. Il leur enseigne à faire une leçon de catéchisme, à composer des sermons ; il a écrit pour leur usage un petit traité de rhétorique. Grâce à lui ils savent bâtir un plan, le développer ; il corrige leurs essais ; il les exerce à débiter, en sa présence, des sermons composés en français ; ils les traduiront plus tard en breton. Les jours de fête, il conduit les jeunes orateurs dans une paroisse de campagne, aux environs de Vannes : il les fait monter en chaire, lui-même en surplis est debout sur le marchepied de l'autel ; il les soutient de la voix, du geste par des questions adroites, des objections prévues, il les excite, les anime, les encourage ; l'assistance goûte fort ces conférences dialoguées. Le jeune prédicateur, assuré du secours du Père Rigoleuc qui ne le quitte pas des yeux, prend confiance, le résultat dépasse son espérance. Rigoleuc lui-même, frappé du succès de la méthode, l'emploie le plus souvent possible : elle n'était d'abord qu'un moyen de lancer un débutant timide, elle devient une des meilleures industries de son apostolat.

Dans l'âme bretonne, impressionnable, mobile, facilement portée aux superstitions, aux vagues tendances mystiques, Rigoleuc veut mettre d'abord une foi profonde et raisonnée ; catéchiste émérite, il exige que les prêtres apprennent au peuple le catéchisme. « Le simple peuple est plus capable et ordinairement plus édifié d'un catéchisme que d'un sermon » (*Instructions*, p. 136). Voici la marche à suivre : apprendre pendant la semaine aux enfants un article de la foi ; le dimanche, les interroger devant le peuple, sur ce qu'ils ont appris ; expliquer clairement et « populairement » leur réponse. Cela fait, le prêtre monte en chaire et reprend, dans un sermon bien préparé, la leçon de catéchisme ; se souvenant toujours de réduire la thèse à l'hypothèse, et de descendre des propositions générales aux cas particuliers, ou par quelques doutes, ou par quelques questions que l'on propose et que l'on résout nettement » (*Instructions*, p. 127). La méthode était bonne aux jours de Rigoleuc ; d'humbles curés de campagne s'en servaient avec grand fruit, voilà une cinquantaine d'années, elle n'a rien perdu de son efficacité ; heureux qui sait, qui veut et qui peut en user.

(1) Les références renvoient aux *Instructions ecclésiastiques*. Vannes, Jean Gallès, 1680.

Rigoleuc conseille à ses catéchistes plusieurs sortes de livres : le *Catéchisme Romain* et celui du *Concile*, l'*Hortus Pastorum* de Marchantius, le grand *Catéchisme* de Canisius, enrichi des passages des Pères, les *Catéchismes* de Grenade, de Baillius, de Tolet, excellents en leur genre ; des livres de cas de conscience : l'*Institution* de Tolet, le *Manuel* de Navarre, *Medula Casuum* de Fernandès, Binsfeldius et Bertaut ; des Livres spirituels : la *Grande Guide des Pécheurs* de Grenade, l'*Introduction à la vie dévote* par saint François de Sales, les *Méditations* du Père du Pont, la *Connaissance et l'Amour de Notre-Seigneur*, par le Père saint Jure, les œuvres de Rodriguez ; les Histoires : *Speculum Vincentii Belvacensis*, l'*Index* de la vie des saints ; le *Catéchisme historial* du Père Daveroux, composé en latin, en quatre tomes, comprend toute la doctrine chrétienne ; enfin les Sermonnaires : « les Sermons de Grenade et d'Osorius sont bons, Besse a de belles similitudes, Valadier de bonnes saillies, Molinier, au jugement de plusieurs, passe en politesse pour le premier de ceux qui de notre temps ont imprimé des sermons ». (*Instructions*, p. 134.) Rigoleuc conclut : « Voilà un nombre compétent d'auteurs desquels le catéchiste peut tirer de l'instruction » ; et voilà qui nous aide à mieux connaître sa manière et ses goûts.

Le catéchiste, avant de descendre de chaire, n'oubliera pas de faire répéter les mystères de la foi nécessaires au salut ; il y en a toujours qui les ignorent. Il devra aussi « intimier au peuple la connaissance, le service et l'amour de la Personne adorable de Jésus-Christ ; ... au temps de l'Eglise naissante, les Apôtres et les fidèles ne prêchaient quasi autre chose » (*Instructions*, p. 141). La Sainte Vierge voulut le rappeler à saint Dominique ; cet avis maternel fut cause des magnifiques succès de son apostolat. Toutefois les catéchistes se garderont de deux extrêmes : faire vanité de leurs talents, céder lâchement à la peur du qu'en dira-t-on. Champions de la vérité, qu'ils ne tiennent compte d'aucun sifflement, quelque bouche qui les souffle ; unis à Dieu, sous l'obéissance des supérieurs, édifiant les fidèles, ils seront eux et leurs travaux, bénis de Notre-Seigneur.

En 1646, Rigoleuc fit approuver par Mgr Sébastien de Rosmadec, évêque de Vannes, un volume intitulé : *Instruction sur les principaux devoirs des Confesseurs et des Catéchistes*. Le prélat

lui-même avait demandé au Père d'écrire cet opuscule ; un autre intitulé : *Conduite des Confesseurs au fait de l'absolution*, fut imprimé par l'ordre de Mgr Charles de Rosmadec, neveu et successeur de Mgr Sébastien de Rosmadec. En 1680, vingt-deux ans après la mort de Rigoleuc, les deux volumes furent réunis dans un seul opuscule : *Instructions ecclésiastiques sur les principaux devoirs des Confesseurs et Catéchistes et sur les Exercices de piété propres de leur état, avec une conduite de la Retraite de trois jours*, par le Révérend Père Jean Rigoleuc de la Compagnie de Jésus. A Vannes, chez Jean Galles, imprimeur et libraire du Collège, proche le Séminaire. Le Père Champion affirme que le Père Rigoleuc avait en outre commencé un traité plus ample sur les devoirs des prêtres et des recteurs ; le traité resta inachevé. Champion avait songé à le compléter et à réunir les trois opuscules dans un seul ouvrage. Je ne crois pas qu'il ait donné suite à ce projet.

Par ses leçons, par ses livres, surtout par l'exemple de sa vie, Rigoleuc de 1640 à 1658, année de sa mort, réussit à former, dans le diocèse de Vannes, un groupe d'élite : missionnaires, confesseurs, prédicateurs catéchistes, des orateurs remarquables et de saints ouvriers apostoliques : M. Lelay, recteur de Radenay ne prêchait jamais sans faire pleurer son auditoire, M. Hésauc, recteur de Radenac, aurait été goûté dans des chaires illustres. Mgr Charles de Rosmadec, qui mourut archevêque de Tours, un des prélats les plus sages et les plus éclairés du royaume, ne craignait pas de dire que le diocèse de Vannes était redevable au Père Rigoleuc de tous les prêtres excellents qu'il possédait. Il aimait à consulter le Père dans les cas difficiles, il lui avait donné toute liberté de l'avertir, il estimait ses conseils au-dessus de tous les autres, parce qu'il le savait bien informé, très sage et très surnaturel.

Sur la fin de sa vie, probablement en 1654 ou 1655, Rigoleuc, infirme, menacé d'apoplexie, et toujours abusant de ses forces résolut de construire à Vannes un séminaire. Aider les jeunes clercs est la grande idée de l'époque que travaillent à réaliser l'Oratoire, saint Vincent de Paul, saint Jean Eudes, M. Olier. Rigoleuc les imite. Mgr de Rosmadec est favorable au projet, plusieurs catholiques éminents aident le Père de leurs conseils

et de leur fortune. A sa mort, le bâtiment n'est pas achevé. Rigoleuc ne sera pas mêlé aux difficultés qui surviennent. Mgr de Rosmadec change d'avis ; le clergé ne veut pas de séminaire. Les bâtiments achevés deviennent par l'influence de M. de Kerlivio et du Père Huby, la première maison de retraite pour hommes du diocèse de Vannes. Elle réussit à merveille, deux mille retraitants ecclésiastiques et laïques y passent bientôt par année. Une maison de retraite pour femmes sera bâtie plus tard : M^{lle} de Francheville, M^{me} du Houx y auront les mêmes succès que les fondateurs de retraites d'hommes. Rennes, Quimper, Saint-Malo, Saint-Pol-de-Léon, Nantes, Douai, Paris, Avignon imiteront Vannes : l'œuvre des retraites partout où elle existe porte des fruits de vie. Mais Rigoleuc n'est plus là pour féliciter ses grands amis, ses chers disciples : M. de Kerlivio et le Père Huby pour jouir avec eux du bien fait aux âmes. Du haut du ciel il les bénit et leur sourit.

Les pages que l'on va lire et que Champion n'a point corrigées, sont extraites des *Instructions ecclésiastiques*, édition de Vannes 1680 (1), de la troisième partie intitulée *Conduite pour la Retraite spirituelle*. Dans une note préliminaire Rigoleuc indique la fin, la méthode de cette retraite, les dispositions à y apporter, l'ordre des exercices. Ils doivent durer au moins trois jours. Une retraite qui durerait douze ou quinze jours est conseillée. Sérieusement faite « elle porterait conséquence du salut de nombre de personnes, voire en serait la crise. » Mais je ne sais si les prêtres du diocèse de Vannes en ont jamais fait de telle, en commun. Pendant la retraite de trois jours il y a chaque matin deux Considérations, suivies de Réflexions et d'Examens ; l'après-midi une revue des Exercices du matin suivie d'une Lecture, puis une troisième Considération accompagnée, comme celles du matin, de Réflexions et d'Examens. La Sainte Messe, la récitation du Bréviaire, la préparation de la Confession générale et des résolutions occupent le temps libre.

Le premier jour on traite de l'importance du salut, le second jour des dangers auxquels il est exposé, le troisième jour des moyens

(1) J'ai trouvé par hasard un exemplaire de ce petit volume, à Brest, je n'en connais pas d'autres.

de l'assurer. Si l'on rapproche ce plan de celui des Exercices de saint Ignace, on voit que Rigoleuc ne va pas au delà des méditations de première semaine. A peine s'il montre la divine figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il recommande pourtant au catéchiste de faire connaître au peuple. On lira plus loin un portrait du démon, notre commun ennemi, qui n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre ; Rigoleuc, qui aime à plein cœur le Roi divin du Règne, dont il a médité tant de fois et goûté les attraits, la grandeur et l'amour, ne dit rien, dans sa retraite, de l'aimable Jésus « qui a jeté le ciel et toute la nature dans l'étonnement, se donnant à nous dans l'Eucharistie, sous les espèces du pain et du vin, et faisant de sa chair et de son sang l'aliment de nos âmes pour nous unir plus étroitement à lui, et nous transformer en lui ». (p. 135.) Le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, n'est pas présenté aux prêtres de la terre, comme l'idéal divin dont ils doivent se rapprocher selon la mesure de grâce qui leur est donnée. Rigoleuc parle fort bien de la hauteur incomparable de l'état surnaturel, où « l'âme lavée dans le sang adorable du Verbe Incarné, et enrichie du trésor infini de ses mérites, porte des traits de beauté capable d'attirer les yeux de Dieu lui-même ». (p. 229) ; de la Sainte Communion par laquelle nous sommes comme entés et incorporés à la divine personne, « tirons d'elle et respirons l'esprit et la vie, le mouvement et l'action dont la sainte Humanité est animée » (p. 230) ; il ne fait méditer ses retraitants sur aucun mystère de l'Homme Dieu. Voilà qui étonne et en même temps affirme son dessein de s'en tenir aux seules considérations essentielles, à l'*unum necessarium*, au salut. Aujourd'hui pareille retraite sacerdotale serait bien incomplète. Rigoleuc vise à obtenir une excellente confession générale, puis à faire prendre de bonnes résolutions ; il parle comme si la crainte des châtiments éternels devait, plus sûrement que l'amour, obtenir ce double résultat : il s'adresse plus à la raison qu'au cœur. Il est difficile de dire qu'il a tort, quand on se rappelle l'état du clergé dans la première moitié du XVII^e siècle. Son tempérament le portait, d'ailleurs, à ces considérations austères. On peut estimer qu'il aurait dû ne pas s'en contenter.

Les pages de la *Conduite pour la Retraite spirituelle* sont à méditer ; ce n'est pas assez de les lire : tous les mots portent. Pleines à

craquer, les phrases pèsent de tout leur poids sur l'esprit qu'elles finissent par convaincre ; des images sobres et grandes emportent dans des espaces et des durées infinies l'imagination et la sensibilité qui s'étonnent, s'effraient au contact d'idées et de tableaux qui dépassent toute conception humaine. Rigoleuc y insiste avec une inlassable persévérance, avec tout son talent où passent des lueurs de génie, avec son zèle de Dieu et des âmes ; zèle et talent ici et là sont terribles mais par amour. Avant tout il faut assurer le salut.

CONDUITE POUR LA RETRAITE SPIRITUELLE

I. Si saint Bernard a si fort appréhendé (1) qu'un grand Pape ne courût risque de son salut dans l'administration de sa charge, et dans l'emploi qu'il prenait pour le salut des âmes qui lui étaient commises, je crois qu'il n'y a personne qui n'ait à craindre pour soi, dans les mêmes fonctions entreprises avec beaucoup moins de lumière, et de conduite, que celle de ce grand prélat.

C'est pourquoi il est raisonnable que ceux qui travaillent au salut des autres, ne négligent pas le leur propre, considérant qu'outre que la discrète charité les y oblige, il y a du hasard (2) de s'abandonner en sorte aux ministères qui regardent le prochain, que l'on s'oublie soi-même. Dans cette occurrence ce petit ouvrage ne semblant pas devoir être accompli (3), s'il manquait de conduite en chose de telle importance, l'on y trouve une brève et facile méthode de la retraite spirituelle, si fort recommandée à tous ceux qui vaquent au salut du prochain, que les Saints Personnages

(1) Considéré comme à craindre, « Redoute l'empereur, appréhende Sévère », Corneille, *Polyeucte*, V, 5.

(2) Risque.

(3) Parfait en son genre. « La France le vit alors accompli dans ces derniers traits. » Bossuet. Par « petit ouvrage » Rigoleuc entend le volume de *Instructions ecclésiastiques* que termine la *Conduite pour la Retraite spirituelle*.

mêmes ont, pour elle, interrompu le cours de leurs plus importantes occupations, et de leurs salutaires emplois. Pour y procéder donc avec ordre, il faut reconnaître premièrement la fin de cette Retraite, les moyens d'y vaquer, puis les dispositions qu'il y faut apporter.

II. La fin que l'on s'y propose, est de conduire l'âme par la connaissance de soi-même, et par le propos efficace d'un sincère amendement, à toute la sûreté de conscience possible, et à une vie exactement conforme aux devoirs de sa vocation. La méthode pour la rendre plus facile, même à ceux qui n'ont pas l'usage de la Méditation, est de s'exercer à la considération simple et nue de quelques vérités importantes, à la lecture et à l'examen de conscience, qui sont les trois exercices de piété les plus aisés, et aujourd'hui les plus ordinaires.

La pratique de la considération est de lire peu à peu, et avec application d'esprit, les points proposés ; puis d'y faire une sérieuse réflexion, donnant lieu à l'esprit de Dieu de toucher le cœur par l'exacte appréhension des vérités proposées, invoquant son aide de temps en temps, et produisant des actes, tantôt de douleur et de regret de ses fautes, tantôt de désir et de ferme propos d'amendement à l'avenir, ou de choses semblables, selon que l'esprit s'y trouvera poussé.

La lecture est aisée ; l'on y dispose (1) l'esprit sur la pensée que Dieu nous va parler ; c'est pourquoi on lui demande la grâce, et la docilité requise pour lui obéir ; puis on lit peu à peu, goûtant ce

(1) Poser, établir. « Tout se dispose à leurs contentements ». Corneille. *Le Cid*, I, 2.

qu'on lit, et en tirant quelques saintes résolutions pour la pratique.

Il y a trois sortes d'examens. Le premier, est l'examen ordinaire du jour, qui comprend l'action de grâces pour les bienfaits reçus, la revue des péchés de pensées, de paroles, et d'actions commis pendant le jour, et le propos de s'en corriger. Le second se fait pour la Confession générale, sur l'interrogatoire couché (1) ci-devant. Le dernier est particulier, et se fait sur les principales actions du jour, qui sont la célébration de la sainte Messe, la récitation de l'office divin, l'administration et la réception des Sacraments, l'emploi du temps, l'étude, le repos, le repas, et la conversation. La Méthode est que :

1. L'on remarque les fautes qu'on y commet,
2. Les causes d'où elles procèdent,
3. Les remèdes qu'on y peut appliquer,
4. L'on en demande pardon avec propos de s'en amender.
5. L'on prend quelques motifs pour se fortifier au dessein de l'amendement proposé.

III. Pour ce qui regarde la disposition dans laquelle il faut vaquer à cette Retraite, on y doit apporter un esprit docile, un cœur ouvert, et un propos résolu, non seulement d'éviter les péchés passés et d'en retrancher les occasions à l'avenir, mais encore de faire, et d'embrasser tout ce que Dieu inspirera, tant pour la plus grande sûreté de la conscience, que pour la réforme des mœurs. L'on composera son esprit à la plus grande paix, et égalité que l'on pourra, pour le rendre d'autant plus

(1) Inscrit. Rigoleuc en a parlé dans les pages précédentes.

capable des mouvements de la grâce, et de l'action de Dieu. Généralement on lui demandera une particulière assistance de son Esprit pour profiter de cette occasion, et une résolution déterminée de changer de vie, et de quitter les occasions du péché.

L'on s'excitera à cette disposition, considérant que les moindres grâces que Notre-Seigneur nous offre, lui ont coûté tout son sang, que nous rendrons compte de l'abus que nous en faisons, à proportion du prix qu'elles ont coûté, que cette occasion changerait le cœur à nombre de personnes, à qui elle ne sera jamais offerte, que Dieu peut-être diffère de longtemps la punition de nos péchés dans l'attente de ce jour, que ce peut être la crise (1) de notre salut, et l'une des dernières sermons de la grâce, après laquelle si nous la rebutons, il n'y en a plus pour nous. Finalement, nous considérerons la grandeur de cette miséricorde en ce qu'au même instant que Dieu ôte le temps et la vie à plusieurs milliers d'âmes qui en feraient plus leur profit que nous, et qui les achèteraient au prix de mille mondes s'ils étaient en leur disposition, il nous présente des moyens si puissants et des occasions si favorables, voire (2) nous presse d'accepter les offres de sa miséricorde, pendant qu'il exerce les plus sévères jugements de sa Justice sur d'autres qui ne l'ont pas tant offensé que nous.

IV. La pratique de cette Retraite, est que l'on se retire au moins pour trois jours des occupations ordinaires, prévenant les occasions qui pourraient causer du divertissement. Le soir, devant que (3)

(1) Le moment décisif.

(2) Même.

(3) Avant de . « Il mourait devant qu'être à la ville. » La Font. *Fables VI*, 16.

d'entrer en la Retraite, l'on en lit la pratique jusques à la première Considération : particulièrement l'on apprend la Méthode des examens et des considérations. L'ordre de tous ces Exercices, est que le matin l'on fasse deux Considérations avec leurs Réflexions, et Examens, en sorte que le Bréviaire et la Messe se disent entre l'une et l'autre Considération. L'après-dinée se fait une revue des exercices du matin, puis la lecture, l'Examen particulier, et les Vêpres ensuite : après quoi l'on fait la dernière considération, puis Matines, et Laudes, et la préparation de la Confession générale. Après souper l'on dit le Chapelet, l'on fait quelque lecture, l'on donne encore quelque temps à la Confession générale, finissant par une brève revue de tous les Exercices du jour, particulièrement du fruit que l'on en a tiré, et des bonnes résolutions que l'on a faites.

Au reste l'on donne à chaque Considération au moins une bonne demi-heure, et autant à chaque Examen ; l'on commence, et finit chaque exercice par le *Pater* et l'*Ave*. Il les faut tous faire en la présence de Dieu, que l'on croit et adore présent au lieu où l'on y vaque. Il faut lire chaque considération peu à peu, et la relire plusieurs fois : surtout il faut insister sérieusement sur les réflexions et sur les résolutions, vu que tout le fruit en dépend. On peut lire la Vie des Saints, et d'autres Livres spirituels à propos des matières que l'on traite. Il faut souvent, pendant le jour, élever son cœur à Dieu, se considérer en sa sainte présence, donner lieu à son esprit (1), écouter au fond du cœur

(1) Laisser agir son esprit.

ce qu'il demande, s'excitant à lui obéir ponctuellement. Quoi que l'on puisse faire cette Retraite de soi-même, comme elle est ici déduite (1), si l'on y procède exactement, on en tire néanmoins plus de fruit y vaquant sous la conduite de quelque personne qui ait l'usage de l'Oraison mentale. Pour ce qui est du temps, quoi qu'il soit limité à trois jours seulement, l'on y peut employer davantage, si le loisir le permet.

Enfin la cause générale de la corruption des mœurs dans le monde, étant que l'on n'appréhende (2) pas assez l'affaire du salut, ni cette inconcevable nécessité où nous sommes d'en prendre les moyens (3), l'on ne propose à méditer en cette Retraite, sinon (4) la grandeur, et l'importance de cette affaire, par la considération de l'état dans lequel nous sommes en cette vie, où tous nos devoirs se bornent au service de Dieu, et aux soins de notre salut.

PREMIÈRE JOURNÉE

I. CONSIDÉRATION. — Nous vivons en ce monde sous la Majesté d'un Dieu qui nous ayant créés pour les seuls intérêts de sa gloire, exige de nous, de tout le poids de son être, et de toute l'autorité de son infinie Majesté, tout ce que nous avons de vie et d'action, dans l'emploi de son amour et de son service. Ainsi nos actions le regardent comme

(1) Exposée.

(2) Ne voit pas assez le péril où se trouve le salut.

(3) Les moyens de l'assurer.

(4) Que.

un être infini, primitif (1) et souverain, lequel de toute nécessité imaginable elles doivent honorer, comme fin dernière, à laquelle par toutes les obligations possibles nous les devons rapporter ; comme juge tout sage et tout puissant, qui en doit reconnaître le mérite, et punir les désordres dans les temps et dans l'éternité.

Ensuite d'une si pressante obligation nous vivons aux yeux de notre Juge, et agissons sous cette justice primitive et incréée, qui règle dans l'univers tout ce qui se dérégle, qui tire à l'ordre et au devoir par des voies imperceptibles, et par des providences occultes tout ce qui semble en échapper, qui ne nous permet pas impunément (2) ne lui pas rendre nos devoirs ; lesquels nous acquittons (3) nécessairement, ou par la pratique du bien et de la vertu, ou par la souffrance du mal, et de la peine : cette loi se gardant inviolablement dans le monde, que le péché ne s'y trouve jamais sans son correctif qui est la peine.

Ainsi étant incessamment dans la balance, sa justice comptant nos pas, pénétrant nos pensées, pesant nos actions et nos élections au poids du sanctuaire, il n'est point d'actions humaines, ni d'élections libres, non seulement qui ne laissent en nos âmes des marques inviolables de leur production, mais qui ne soient suivies des effets de la justice ou de la miséricorde de Dieu, selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises : de sorte qu'il n'y a un moment de notre vie pendant lequel nos actions n'impriment au fond de nos âmes des carac-

(1) Premier, à l'origine de tous les autres.

(2) De.

(3) Nous remplissons l'obligation qu'ils nous imposent.

tères de gloire ou de confusion éternelle, et qui ne portent conséquence d'un état particulier dans l'éternité ; ce qui nous met dans une nécessité de bien vivre qui excède toute intelligence et tout sentiment.

RÉFLEXION. — Sur ces considérations se fera une réflexion pour reconnaître le poids que de si pressantes vérités crues de foi divine, devraient avoir eu dans un cœur véritablement chrétien. L'on se représentera quelle vie l'on a menée jusques à présent, sous de si grandes obligations d'être à Dieu ; combien peu d'impression l'on en a eu, le peu que l'on a opéré dans leur vue, combien mal on les conçoit encore maintenant, combien peu l'on s'en voit touché en comparaison de ce qu'on le devrait être. L'on s'étonnera que le cœur humain se passionnant si fort pour les choses mortelles, reçoive si peu d'impression des choses si hautes, et si importantes, et que ceux qui sont si sensibles aux intérêts de l'honneur, et des commodités du temps, soient si stupides (1) à concevoir ceux de l'éternité, et si froids à les poursuivre. Il faut rendre grâces à Dieu, de ce que, nonobstant nos péchés, nous ayant supportés jusqu'à maintenant, il nous donne encore le temps de réparer les fautes du passé par un sérieux amendement à l'avenir, et d'ajuster désormais notre vie et nos sentiments à ces vérités. C'est la résolution avec laquelle se doit conclure cette considération.

EXAMEN. — La connaissance de soi-même, qui s'acquiert par l'usage de l'Examen de la conscience, est si nécessaire au salut (2) qu'à moins de

(1) Engourdis, lents.

(2) Le texte porte *à* salut.

se connaître, il n'est pas moralement possible de se corriger, non pas même de se bien confesser, ni d'arriver à aucune sûreté de conscience qui puisse contenter un esprit. C'est pourquoi saint Augustin rendait grâce à Dieu, de ce qu'il avait eu entrée en son intérieur, y avait reconnu les replis de son esprit, l'état de sa conscience, et le fond de son cœur, et qu'il l'avait pu faire par sa seule grâce, sans laquelle, ni lui, ni personne n'était capable d'un si grand bien ; la plupart du monde n'ayant ni vue ni action sur son intérieur, et vivant tout au dehors, si Dieu n'y mène comme par la main, et ne fait naître le jour en ce chaos obscur. Afin donc de vaquer à une si nécessaire connaissance, il faut premièrement voir à quels péchés l'on est sujet, autant que la mémoire y fournira : particulièrement si on se peut juger être, moralement parlant, en sûreté de conscience ; ce qui l'empêche, et depuis quand ; si l'on peut répondre de la bonne foi, et de l'intégrité de ses Confessions, et si l'on est dans le scandale (1), ou dans quelque violent soupçon de péché notable, ou d'ailleurs (2) noté de quelque malversation : si l'on est dans l'occasion prochaine de péché mortel, si l'on en a contracté l'habitude, si on est engagé en quelque haine, rancune, ou inimitié ; si on a du bien d'autrui, ou si on a fait tort à personne que l'on n'ait pas réparé, si on s'acquitte des devoirs de sa vocation. Enfin pour plus aisément connaître ses péchés, on peut jeter la vue sur le cours de la journée, sur ses ordinaires emplois, hantises, habitudes, exercices ; on peut examiner ses pensées, paroles et actions

(1) Si l'on vit dans un état de scandale.

(2) D'autre part ; le mot est ici inutile.

journalières. Maintenant, ayant reconnu ses péchés ordinaires, on considérera en quelles occasions on les commet, quels maux s'en ensuivent (1), quelles en sont les causes, quels remèdes on y peut apporter. A quoi servira d'abord d'en prendre quelques motifs comme serait de se souvenir que les péchés des personnes qui ont plus reçu de grâces de Dieu, ou qui sont plus dans la montre et dans la vue, comme ils provoquent sa colère dans un point qui ne se peut dire, aussi en sont les peines sévères à proportion ; desquelles on ne peut être beaucoup éloigné dans une vie si courte, et si caduque. Et quel malheur est-ce d'aller au jugement de Dieu, d'un côté plein d'instructions, de connaissances, d'obligations négligées, et d'ailleurs (2) chargés de péchés, non jamais pleurés, ni corrigés. Qu'il ne faut pas mesurer les suites, ni l'énormité de nos péchés à nos simples appréhensions, mais aux lumières de la Foi, et aux sentiments des Saints, qui, à la vue de leurs imperfections, ont fait et souffert des choses extraordinaires : témoins ceux desquels parlent Cassian (3), Théodoret, et toute la vie des Pères : témoin celui-là même, qui dans l'Allemagne, le siècle passé, étant revenu d'un transport extraordinaire, se retira de sa maison pour pleurer ses péchés, demeura tout extatique (4), et insensible aux choses mortelles l'espace de six mois, mourant après avoir étonné tout le monde d'une vie si extraordinaire et d'un changement si prodigieux. Qu'enfin

(1) « Quels inconvénients auraient pu s'en ensuivre ». Molière, *Amphytrion* II, 3.

(2) D'autre part.

(3) Cassien.

(4) Transporté, hors de lui.

il importe de se souvenir, que comme le plus grand bien qui soit jamais arrivé à la nature humaine, c'a été l'Incarnation du Verbe (1) : de même le plus grand mal qui lui puisse arriver, c'est l'endurcissement de cœur, et l'obstination de la volonté dans le péché.

II. CONSIDÉRATION. — Nous sommes en cette vie entre deux si prodigieuses éternités, et entre deux fins si éloignées de nos sentiments, soit de gloire et de félicité, soit de peines et de supplices, que c'est une grande punition du péché, que nous y puissions avoir crainte, ni (2) souhait pour autre chose. Car d'un côté, outre que la gloire qui nous y est proposée est le chef-d'œuvre des mains de Dieu, et le théâtre où il déploie les richesses de sa gloire, outre qu'elle est la récompense de la mort, et des souffrances d'un Homme-Dieu, et qu'elle nous est acquise par ses sueurs et par ses agonies ; l'on y propose aux yeux glorifiés, des beautés qui doivent bien-heurer (3) la vue du Verbe Incarné, des concerts et des mélodies, des plaisirs et des délices qui doivent être la félicité de nos (4) sens glorieux : de sorte que dans cette société de gloire que l'âme bienheureuse possède avec Jésus-Christ, elle reçoit plus de plaisir et de félicité dans le moindre moment de temps perceptible, que n'en ont reçu tous les hommes depuis le monde créé (5) ; jusque-là (6) que, comme le monde sub-lunaire n'est qu'un point imperceptible en comparaison du

(1) Cf. la *Doctrine spirituelle*... 6^e Principe, c. 2, art. 2

(2) Nous dirions *ou*.

(3) Rendre plus heureuse, plus chère (bien, heureux).

(4) Le texte porte *cet*.

(5) Depuis la création du monde.

(6) A ce point que.

Ciel, de même tout ce qui est entré de solide contentement dans l'esprit humain, toute la gloire, toutes les délices et tous les plaisirs des Monarques, même multipliés autant que la pensée y peut fournir, ne sont qu'un point, voire que le néant en comparaison des plaisirs inconcevables, et de la gloire que reçoit un Bienheureux en si peu de temps que l'imagination nous peut figurer.

D'autre part, pour ce qui regarde l'état de la damnation éternelle, l'on en peut conjecturer quelque chose de quatre circonstances qui s'y rencontrent. Dieu trouve dans l'âme d'un damné une malice infinie à punir qui est celle du péché mortel ; il applique à la punir une justice infinie, accompagnée d'un pouvoir infini ; il emploie à cette punition toute l'éternité, qui est une durée infinie. Enfin le fonds qui doit porter ce supplice, étant capable de souffrir toujours un plus grand tourment quelque inconcevable qu'il puisse être s'il est fini, il n'est point d'esprit capable de concevoir jusques où va l'excès de ce supplice, non pas même d'en former, en l'état où nous sommes, de justes appréhensions. De sorte qu'un damné souffre davantage dans une minute, que tous les hommes depuis la création du monde n'ont enduré : voire à tel excès, que si de tous les feux et de toutes les roues, de toutes les maladies et de toutes les douleurs du corps et de l'esprit, et généralement de tout ce que la nature peut contribuer (1) à un supplice, Dieu en formait un qu'il déchargeât sur un seul homme, non pas par (2) l'espace de six mille ans,

(1) Fournir. « Je souhaiterais néanmoins d'y contribuer quelque chose. » Pascal.

(2) Pendant.

mais de cent mille millions de siècles, encore ne serait-ce que des roses en comparaison des peines des damnés, des feux et des flammes qu'ils souffrent, dont l'ardeur est si inconcevable, et l'action si violente, que si elles brûlaient en ce monde élémentaire (1) de la force inestimable dont elles brûleront les corps et les âmes des damnés dans l'éternité, elles auraient en fort peu de temps consumé la terre et les mers et embrasé tout l'Univers : et il faut que ceux qui ne peuvent souffrir une piqûre d'épingle ni une bluette de feu y brûlent éternellement.

RÉFLEXION. — En vérité y a-t-il plus de foi dans le monde ? y croit-on ceci ? Ceux qui, à la vue d'une éternité de tels supplices, peuvent vivre dans le scandale, et dans l'occasion prochaine du péché, ceux qui pour le néant d'un peu de lucre, ou de commodité éteignent cent fois le jour ces lumières dans leurs âmes, ceux qui ayant reçu le caractère du Dieu vivant et l'onction de sa grâce, tant pour approcher des autels en qualité de médiateurs entre Dieu et les hommes, que pour se préserver eux-mêmes et les autres de l'éternité de ces peines, ne vaquent à rien moins qu'aux devoirs de leur vocation, ne négligent rien tant que la chose du monde qui leur est la plus importante, et qui leur doit être la plus en recommandation, y pensent-ils ? en ont-ils une solide croyance ? Pouvoir fermer les yeux à de telles vérités, et négliger de si pressantes nécessités, approcher toujours des justes supplices d'une si dangereuse nonchalance, n'est-ce pas une insensibilité monstrueuse, ou une aliéna-

(1) Inférieur.

tion d'esprit, et une frénésie toute formelle (1) ? L'esprit de Dieu dira le reste au fond du cœur, si on y prête l'oreille.

RÉSOLUTION ET EXAMEN. — De toutes ces vérités il résulte et doit passer en résolution inviolable à tout esprit qui a la crainte de Dieu, qu'il entreprenne désormais son salut à l'abandon de tout le reste, et lui donne le premier lieu entre ses soins, ses passions, et ses occupations, et qu'il commence en cette occasion, par une sérieuse réflexion sur sa vie, sur ses mœurs et humeurs, sur l'état présent de sa conscience, évitant cet horrible jugement de Dieu qui éclate aujourd'hui sur tant de personnes, qui pour ne rentrer jamais en eux-mêmes, s'en vont au jugement de Dieu les yeux sillés (2) d'un chaos de péchés et de passions déréglées, et se trouvent plutôt dans les peines que dans la vive appréhension de leurs péchés. Pour prévenir un si grand malheur, il est nécessaire qu'ayant vu à quels péchés on est enclin, on remonte à leurs sources et à leurs principes, qui sont les humeurs et les complexions naturelles, les passions et les inclinations vicieuses, les dérèglements des sens et des puissances, et toutes les mauvaises habitudes. Il faut donc voir quelles passions nous travaillent, quelles pentes et inclinations nous ressentons au mal, combien nous sommes esclaves des trois démons du monde, de l'honneur, du plaisir, de l'intérêt, et généralement à quels dérèglements nous sommes sujets, à quels péchés ils nous portent, en quelles occasions, quelles en sont les causes ; puis il faut en trouver les remèdes pour les appliquer.

(1) Complète, dans sa pleine et actuelle réalité.

(2) Cillés, clos, fermés de cils.

De là on vient aux plus ordinaires tentations, faiblesses, lâchetés, manquements et omissions, au bon ou mauvais usage que l'on fait des sacrements, au fruit que l'on en tire ; voyant combien l'on a du pouvoir sur soi aux occasions, quelle force on s'y fait, en quelle disposition l'on se trouve pour s'acquitter des obligations de son état, pour la fuite du mal et pour la pratique du bien, généralement pour le changement de vie et la correction du passé. Cet examen requérant une sérieuse application d'esprit, se doit faire à loisir et à plusieurs reprises, remarquant toujours les causes et les remèdes du mal, pour y pourvoir à l'avenir.

Pour se fortifier au dessein de s'amender, l'on peut penser que si c'est un grand mal que d'offenser Dieu, c'en est un bien plus grand d'en avoir contracté l'habitude, de le faire par élection, par humeur, par coutume, par inclination, par toutes les voies possibles dans l'état où nous sommes. Que toute passion donne un pouvoir particulier à l'ennemi sur nous, que selon la remarque de saint Grégoire le Thaumaturge, les passions sont ses chiffres, ses livrées, la marque de son esclavage, et comme son caractère, qui consigne à son service et lui approprie, autant que Dieu le permet, tout esprit passionné : que comme les dons du saint Esprit nous rendent flexibles aux mouvements de la grâce, de même les passions nous rendent souples aux suggestions de l'ennemi. Partant, qu'un homme passionné est toujours dans le premier acte du péché, toujours dans la disposition d'offenser, voire est à demi possédé par le démon de sa passion qui le tourne et le manie à son gré. Qu'au sentiment des Pères de la primitive Église, les péchés réitérés

dégénèrent en félonie et en obstination par la continue (1), que ce sont des ingratitude dénaturees et des révoltes outrageuses à l'esprit de Dieu, qui tirent en queue (2) des punitions, et des jugements que nous ne pouvons ni prévenir ni appréhender. Que c'est une indignité sans pareille, que ceux qui ont une fois banni de leur âme l'ennemi de leur salut, l'y rappellent, non pas une ni deux fois, mais cent mille fois, qu'ils renouent le traité qu'ils avaient rompu et rétablissent le commerce auquel ils avaient renoncé. Que retomber toujours de la sorte, c'est se repentir de la pénitence, condamner le dessein de sa réconciliation, et faire satisfaction (3) au Diable, et à l'Enfer de leur avoir voulu échapper. Qu'enfin telles rechutes semblent être autant d'apostasies de la foi, et que ceux-là se justifieront difficilement d'athéisme et d'impiété au Jugement de Dieu, qui, appréhendant les maux de cette vie au point qu'on les redoute (4), n'ont aucun sentiment de ceux de l'autre, qui sont si énormes en comparaison, et desquels, vivant de la sorte, ils se doivent tenir si assurés.

.

III. CONSIDÉRATION. — Entre ces deux éternités heureuse et malheureuse, et dans cette inconcevable nécessité où nous sommes de faire notre salut, les Anges ont déjà paru sur les rangs, et, selon l'ordre de leur création, ont les premiers pris

(1) L'habitude.

(2) Tirent après elle.

(3) Donner satisfaction.

(4) Craignant au point de les redouter.

parti. Je les vois au premier instant de leur être, dans la grâce, sous les mêmes devoirs et obligations où nous sommes ; au second instant, je regarde les uns dans la gloire, heureux pour jamais, les autres précipités au fond de l'abîme pour un seul mauvais souhait. Y a-t-il esprit humain, ni angélique capable de concevoir combien il leur importait de ne pas faillir en ce choix ? Un moment de fidélité les mettait dans la gloire ; ils avaient devant eux une immensité de temps et de durée, ils avaient en main tous les succès de l'avenir à prévoir, tous les intérêts de leur être à ménager, ils avaient, s'il faut ainsi parler, à bâtir leur fortune, et à faire le sort de leur éternité. Pour une seule mauvaise élection vue, consentie, et passée en un instant, être tombé dans le centre de la misère, devoir sentir éternellement la pesanteur de la main de Dieu, en des tourments qui dans un excès inimaginable sont aussi bien sans fin que sans remède, c'est bien de leur part la plus grande faute qu'ils pouvaient commettre, et la plus grande perte qu'ils pouvaient faire, et, de la part de Dieu, l'un des plus horribles jugements de sa justice, et des plus effroyables punitions qu'il pouvait infliger à de pures créatures.

Je passe outre, et vois le premier homme au même détroit (1) : j'envisage sa chute, et son péché, aussitôt je le vois dépouillé de la justice originelle, banni du Paradis terrestre, réduit aux misères de la vie et aux angoisses de la mort, lui et toute sa postérité. Je vois ensuite un million, non pas d'hommes seulement, mais de peuples et de na-

(1) Passage difficile, difficulté. « Un Dieu existant et une âme immortelle le jetaient dans un fâcheux détroit. » St-Simon, XI, 186.

tions, qui, ayant depuis Adam vécu sous les mêmes nécessités et dans les mêmes devoirs, ont à leur grand malheur dans ce choix pris le pire. La Foi me représente leur mort malheureuse, leur condamnation effroyable, leurs rages, et leurs fureurs dans les peines. Je les vois sous la violence des démons en des flammes allumées par le soufflé du Dieu vivant, dans un supplice, où il déploie sa toute-puissance, son pouvoir absolu : quelle leçon, quelle école pour tous les hommes qui ont de la foi et de la raison !

Enfin je me vois maintenant moi-même sur les rangs, dans les mêmes devoirs, entre les mêmes extrémités. J'ai devant moi une éternité de temps et de durée, j'ai comme eux à ménager tous les intérêts de mon être pour l'avenir : on me promet, d'une part, le comble de la félicité dans la jouissance de la gloire ; d'ailleurs, on me menace d'une éternité de peines et de supplices : l'une et l'autre passent infiniment toutes mes pensées et mes sentiments, je suis comme au milieu, et dans la liberté du choix. Avec cela le temps qui m'est donné pour me résoudre est fort court : voire est si peu de chose, que le globe de la terre et des mers n'étant qu'un point et un atome dans le vague des airs, en comparaison du Ciel, qui est néanmoins un corps fini et borné ; il faut conclure, que non seulement le cours de l'âge des hommes fut-il, non d'un siècle, mais de tous les siècles passés, depuis la création du monde et de cent mille autres avec, ne sont qu'un moment en comparaison de l'éternité. Si donc à la vue de tant d'exemples, de tant de chutes, et dans cette infinie nécessité de mon salut, je manque de le faire, ma perte même et

ma condamnation me sont-elles pardonnables (1) ?

RÉFLEXION. — De toutes ces considérations l'on fait communément trois propositions au fait du salut, qui en montrent l'importance, autant que nous la pouvons appréhender. La première est, que si de tous les hommes qui sont, qui seront ou qui ont jamais été, un seul devait perdre la félicité qui nous est proposée, et tomber dans les peines, dont nous sommes menacés, il n'y a personne de quelque haute et éminente perfection qu'il fût, qui ne dût trembler d'horreur et de crainte que ce malheur ne lui arrivât. La seconde est, que si tous les esprits des hommes et des Anges étaient fondus en un, encore ne saurait-il comprendre la nécessité où nous sommes de faire notre salut, et d'y employer tout ce que nous avons d'action, de vie et de sentiment en ce monde. La troisième est, que de tous les emplois, desquels une pure créature est capable, le plus grand et le plus important, c'est le soin et l'avancement de son salut. Pensez comme quoi les hommes communément y pensent, et s'y appliquent, et jugez de là s'il y a du charme (2), ou de la frénésie (3), ou les deux ensemble aujourd'hui dans le monde, où, des vérités, lesquelles étant autant de rayons de la sagesse éternelle ont déjà opéré la conversion des peuples entiers, n'y sont plus que de faibles lueurs, et de si lentes appréhensions (4) qu'il n'en résulte le plus souvent qu'un surcroît de péché et de condamnation.

EXAMEN. — Dans le dessein de la connaissance

- (1) Peuvent-elles m'être pardonnées ?
- (2) Influence magique.
- (3) Délire furieux.
- (4) Connaissances.

de soi-même, l'on se peut proposer diverses sortes de personnes et leurs divers états dans le péché, pour se connaître dans leur exemple. Il se trouve des âmes timorées, qui ne pêchent quasi que par surprise et par infirmité ; d'autres pêchent avec connaissance et par élection, ne se retenant pas même toujours ès occasions du péché mortel ; les autres se plongent dans le péché, en cherchant les occasions, et en étouffent la *syndérèse* (1).

Il y en a à qui le péché est casuel (2) et fortuit, d'autres en ont contracté l'habitude, quelques-uns vont jusqu'à l'obstination, demeurant dans le péché sans plus écouter, ni les instincts de la grâce, ni les remords de la conscience : il y en a qui passent jusques à l'insensibilité, qui ne se touchant plus (3) des grâces communes, ni des moyens ordinaires, meurent dans l'impénitence finale, qui est la dernière marche (4) de l'enfer.

Il se voit des personnes qui ont de l'empire sur leurs passions, et s'ils ne les retiennent pas toujours dans toute la modération possible, au moins ils ne leur permettent guère d'éclat : les autres étant, pour le démerite de leurs péchés, abandonnés de Dieu à leurs passions, à leurs humeurs et inclinations vicieuses, ne reçoivent plus de frein, n'entendent raison, ni ordre qui s'oppose à leurs débordements. Et cet abandon temporel (5) de telles personnes porte un grand préjugé (6), et donne de

(1) Reproche de la conscience «... *Syndérèse*, c'est-à-dire à ce remords de conscience qui naît dans nous après le péché. » Bourdaloue, *Remords de la conscience*, I.

(2) Accidentel.

(3) Ne se laissant plus toucher.

(4) Degré qui y conduit : marches du trône, marches de l'autel.

(5) Cet abandon de telles personnes à leurs passions, dans le temps, sur la terre.

(6) Est un grand préjugé.

violentes présomptions de l'abandon éternel que Dieu en a fait, lequel s'exécute si sensiblement par la continue (1) et par l'énormité de leur péché.

Enfin, il s'en trouve qui voient fort clair dans leur intérieur, et à qui les moindres fautes sont sensibles, qui ne peuvent consentir à chose aucune qui choque tant soit peu la conscience, et le devoir. Les autres (2) ont une conscience noire, et ténébreuse où rien ne paraît, rien ne s'aperçoit ; le remords y est stupide, la *syndérèse* étouffée, tout y est morne et insensible comme dans l'horreur de la mort. D'autres, vivant dans un état également damnable, le savent, et en sont si fort convaincus, qu'ils ne s'en peuvent dédire, lesquels n'ayant pas assez de courage, et de force pour en sortir, demeurent dans les fers, et dans la servitude du diable et du péché, et entrent ainsi, les yeux ouverts, dans l'abîme de l'enfer.

A toutes ces différentes sortes de personnes, Dieu donne en ce monde, le choix de deux sortes de pénitence : l'une temporelle, l'autre éternelle ; l'une fructueuse et salutaire, l'autre infructueuse et inutile. Celle-là leur présente le sang d'un Homme-Dieu, pour y laver leurs crimes par l'usage des Sacrements, et par l'exercice des bonnes œuvres ; celle-ci leur propose une éternité de peines et de supplices, qui n'effaceront jamais la moindre tache de leurs péchés : qu'ils choisissent.

Après cet examen général, ou à quelque autre heure du jour que l'on voudra, l'on fera un examen particulier sur les deux principales actions du jour, qui sont la célébration de la sainte Messe,

(1) La continuité.

(2) D'autres.

et la récitation de l'Office divin, en cette sorte. La meilleure préparation qu'on y puisse apporter n'étant autre, au sentiment des saints, que la vertu et probité des prêtres même (1), la principale faute qu'ils y puissent commettre, c'est d'en approcher dans un état contraire, et opposé à la sainteté d'un mystère, pour lequel les anges du ciel, et les saints qui sont en la gloire n'auraient pas assez de pureté, ni de respect.

Les fautes plus particulières qui se commettent devant (2) la Messe, sont la nonchalance de s'y disposer par les exercices de piété qui la doivent précéder, l'indévotion actuelle, les péchés commis depuis la dernière confession, les habitudes au mal, nommément les désordres des passions, coutumes, inclinations, le dérèglement des sens intérieurs et extérieurs, de la langue, des yeux, des oreilles, qui ne sont pas de légers obstacles à la grâce du Sacrement, quand l'on ne les a pas corrigés, et que l'on ne se sent pas efficacement disposé à ce faire. Les fautes qui peuvent arriver dans la célébration même sont la hâte et la précipitation, spécialement quand elles vont au scandale, ou qu'elles empêchent la dévotion, les manquements aux rubriques et aux cérémonies, les irrévérences intérieures et extérieures, les évagations volontaires du cœur et des yeux, l'indécence (3) des corporaux, purificatoires, aubes, et habits sacerdotaux, le défaut ou l'obliquité (4) de l'intention. Les fautes d'après la célébration sont

(1) La vertu et probité même des prêtres.

(2) Avant.

(3) Malpropreté.

(4) Manque de droiture.

l'omission et la nonchalance de l'action de grâce, la faire à la légère, avec peu ou point d'application à Dieu, boire et manger, rire et causer incontinent après, ou s'épandre dans le tracas ordinaire des affaires.

Pour ce qui regarde l'Office divin, l'Église demande de ses Ministres qu'ils le disent à temps, avec l'attention, la révérence et la dévotion requises. Les fautes plus remarquables sont les distractions volontaires, que plusieurs Docteurs n'excusent pas de péchés notables, les interruptions, les omissions de parties considérables, le change d'Offices, la hâte et la précipitation, la mauvaise prononciation, l'irrévérence et l'indévotion. Au reste, les saints Docteurs ne parlent qu'avec horreur des prières qui se font sans révérence, et sans attention : saint Augustin dit qu'elles n'ont autre effet que de jugement et de condamnation.

Ces deux fonctions se doivent examiner l'une après l'autre, recherchant à loisir les causes des fautes que l'on y commet, et les remèdes dont on se pourra servir pour s'en corriger à l'avenir.

A quoi servira de considérer que les Prêtres sont choisis de Dieu par une élection éternelle, pour lui rendre, au nom de tout le genre humain, les devoirs et les services qui lui sont dus.

Que cette fonction est si céleste et si divine, que si tous les cœurs des hommes étaient fondus en un pour le bien faire, encore serait-ce peu en comparaison des devoirs dont nous sommes obligés à la Majesté qui en est honorée ; d'où l'on peut juger du péché de ceux qui s'y portent avec si peu de révérence et de respect.

Que si Oza pour avoir, par un zèle apparemment

louable, porté la main à l'Arche, pour empêcher la chute du char, où elle était portée, tomba mort au lieu même où il pensait s'acquitter d'un devoir de piété, et si des Betsamites qui virent la même Arche passer sur leur terre, il en mourut cinquante mille sur le lieu même, pour l'avoir regardée avec moins de révérence et de respect qu'ils ne devaient, encore qu'elle ne fût que l'ombre et la figure de cet adorable mystère : quelle punition attend ceux qui s'approchent de la propre personne du fils de Dieu, qui l'appellent du sein du Père et l'immolent sur les autels, qui le reçoivent eux-mêmes et le départent (1) aux autres dans la conscience, voire dans la coutume invétérée, et peut-être dans le scandale du péché ? C'est chose pour laquelle il n'y a point de paroles, ni de justes sentiments.

DEUXIÈME JOURNÉE (2)

2. CONSIDÉRATION. — L'un des plus grands dangers de notre salut vient de notre commun ennemi, si nous considérons la qualité de son être, les faiblesses de son esprit et ses expériences depuis six mille ans, qu'il n'a eu autre exercice que la ruine générale des peuples, et la perte des particuliers, qu'outre cela le bronze ne lui fait pas plus de résistance que la paille ; que le combat étant surnaturel où nous ne voyons goutte, et ne ressentons pas même nos plaies ni nos chutes, il a fléchi (3)

(1) Le distribuent. « C'est toi qui dépars les couronnes. » Corneille, *Toison d'or*, V, 7.

(2) Je laisse la première considération et l'examen qui suit, et ne donne du second jour de la retraite que ce portrait du démon ; il est réussi.

(3) Fait céder peu à peu. « Qu'à mes desirs je la puisse fléchir. » Corneille, *Cinna* III, 3.

les plus constants, aveuglé les plus éclairés, corrompu des âmes très pures et très saintes ; que trois choses surtout aiguissent sa rage contre nous : la haine désespérée qu'il a contre Dieu de qui il se voit puni et tourmenté dans toute la capacité de son être, l'envie enragée qu'il a à l'encontre des hommes, tant pour ce qu'il voit notre nature élevée à l'union personnelle du Verbe, que pour ce que nous sommes dans l'état de grâce, dont il est déchu, et appelé à la gloire, laquelle il a perdue ; qu'enfin pour ce que l'horreur qu'il a du bien, la part où il le voit le pousse à l'exterminer du monde s'il pouvait, comme il y a tant réussi par le passé, au grand malheur de plusieurs.

Après cela, la connaissance qu'il a de nos faiblesses, contribue beaucoup à ses desseins. Car il voit tant les erreurs et les illusions de notre entendement, que les langueurs et les désordres de notre volonté, nos passions, nos humeurs et complexions naturelles, nos mauvaises habitudes et inclinations personnelles, cette fièvre continue de souhaits et de desirs si désordonnés et si déréglés, les évagations de notre imagination, la corruption de la chair, la concupiscence éparse en toutes les facultés de nos âmes et en tous les membres de notre corps.

Sachant donc tout ceci, et ayant de l'empire partout où il y a de la passion ou du péché, il vient fondre dans cet appareil sur les âmes, avec une fureur enragée et, comme il prend davantage sur nous de toutes choses, il emploie toutes sortes d'affaires et d'événements au dessein de notre perte : les honneurs et la prospérité, les traverses et les adversités, l'opulence et la disette, la maladie

et la santé, les charges et les emplois, les lois et les mauvais exemples du monde, et généralement toutes les créatures qui lui sont autant d'armes contre nous. Enfin ayant des pièges pour les doctes et pour les ignorants, pour les séculiers et pour les Ecclésiastiques, pour le peuple et pour les magistrats, tantôt il nous porte au mal, tantôt il nous détourne du bien. Il engage celui-ci à une condition de vie et à un état dans lequel il juge qu'il se perdra : il en engage un autre, ou dans une injustice qu'il ne réparera jamais, ou à une action noire qu'il fera réussir à sa finale condamnation. Enfin sa rage et son esprit lui fournissant une infinité d'artifices, ce n'est pas merveille, si après avoir enveloppé dans ses pièges la sagesse de Salomon, la sainteté de David, la force de Samson, les grâces et les perfections de tant de personnes extraordinaires, il trouve si peu de résistance dans le monde, comme la corruption des mœurs et les scandales, aujourd'hui si publics et si ordinaires, le témoignent.

Et nous, au lieu de recourir à Dieu parmi tant de dangers, et de nous tenir inviolablement aux voies et moyens de notre salut, nous aimons nos fers et chérissons notre esclavage, nous recevons favorablement les suggestions de notre capital ennemi et tombons les yeux ouverts dans ses pièges : de sorte que la plupart des hommes ne se gouvernant que par passion, par humeur ou par intérêt qui composent le propre élément de l'erreur et de la séduction, il n'est pas concevable combien d'âmes périssent tous les jours.

TROISIÈME JOURNÉE

Nous avons ces deux jours médité l'importance de notre salut et l'extrémité des dangers auxquels il est exposé ; suit qu'aujourd'hui nous nous efforcions, autant que nous en sommes capables, de l'assurer, et que nous mettions tout l'ordre à la sûreté de notre conscience que Dieu nous inspirera : c'est la tâche et l'emploi de ce dernier jour. Nous avons considéré nombre des principales vérités de la foi et des plus preignantes (1) maximes de salut : comme quoi en sommes-nous touchés ? Elles nous obligent de porter désormais les soins de notre salut au-dessus de toute autre pensée et de tout autre intérêt ; comme en effet, il n'y a que le démerite de nos péchés, ou les désordres de de notre esprit, ou le peu de sentiment que nous avons des choses de Dieu, qui nous en puissent empêcher ; vu qu'il y va d'une affaire, pour laquelle tous nos soins sont courts, toutes les forces de notre esprit sont faibles. En quel charme donc vivons-nous, si à la vue de tant de lumières, le dérèglement de notre volonté donne également le contrepoids (2) aux attraits de la grâce, aux remords de la conscience, et à tous les sentiments de notre salut.

I. CONSIDÉRATION. — Envisageons-nous un peu : à quelle misère est réduit un esprit, qui peut dissimuler de si pressantes vérités, qui peut manquer

(1) Pressantes. « La forte considération de raisons si preignantes. » *Saint-Simon*, XI, 271.

(2) Fait équilibre, neutralise. « La providence divine qui sait donner aux conditions les plus élevées leur contrepoids. » *Bossuet, Marie-Thérèse*.

à de si justes devoirs, qui est assez aveugle et malheureux pour négliger une si péremptoire nécessité. Il est vrai que la volonté est le théâtre où paraissent avec plus d'éclat les effets de la justice et de la miséricorde de Dieu sur nous, et que c'est particulièrement sur les mouvements de cette faculté au bien et au mal, que se lit le secret de notre élection, ou de notre réprobation éternelle, puisque c'est elle effectivement qui les exécute. Si donc cela est d'une part, et que d'ailleurs notre volonté demeure en cette occasion aussi froide que devant, si nous languissons toujours ès mauvaises habitudes et dispositions, dont la syndérèse nous a pu accuser ces jours passés, où en sommes-nous ? Quel malheur nous est-ce que, ne pouvant éviter les peines dont nous sommes menacés, ni arriver à la jouissance de la gloire qui nous est promise, sinon par les mouvements de notre volonté, non seulement elle demeure si lente à tous ces devoirs, mais que même elle soit si dépravée par le désordre du péché, qu'elle exécute sur nous les plus sévères jugements de la justice de Dieu, voire les rages mêmes et les fureurs de l'enfer ? et que les agonies éternelles, la perte d'un Dieu et de la vision de sa gloire, nous arrivent par notre choix et par les désordres de notre propre volonté.

Faisons donc un effort sur nous en cette occasion, et si Dieu a fait un choix de nous dans son éternité, pour l'exaltation de sa gloire, et pour la démonstration de ses bontés, faisons, dans l'instant de cette vie, un choix absolu et inviolable de son service, de son honneur et de ses intérêts, à l'abandon de toute autre chose. Ou avouons que toute notre vie est un blasphème d'œuvre et

d'action, témoignant par nos dérèglements que les choses qui nous retiennent de ce faire, ou au moins de penser désormais plus sérieusement à notre salut, nous sont un plus grand bien, et nous peuvent rendre plus heureux que tout ce que Dieu nous promet de grâces et de faveurs en ce monde, et de gloire dans l'éternité.

Évitons ce malheur, moyennant la grâce, par les exercices de ce jour, esquels nous allons voir premièrement les choses, qui communément exposent davantage la conscience, puis celles qui contribuent plus particulièrement à sa sûreté. Et afin de nous obliger à retrancher celles-là, et à pratiquer celles-ci, nous nous exercerons en diverses considérations, examens et réflexions à l'accoutumée. (1)

I. RÉFLEXION. — Peu de personnes se trouvent aujourd'hui capables de vivre dans le monde parmi les occasions de péché qui s'y rencontrent, sans courir risque d'y succomber ; l'expérience faisant voir, que se trouvant indifféremment en toutes sortes de compagnies, bonnes et mauvaises, avec toutes sortes de personnes, libertines et timorées, et se donnant beaucoup de semblables libertés, l'esprit de piété se perd et s'étouffe peu à peu, de telle sorte que ce n'est pas merveille, si après cela l'on se trouve à l'autel sans dévotion, dans les compagnies sans édification, dans les divertissements sans retenue : et qu'ainsi se perd la sûreté de conscience par nombre de dérèglements notables, tels que sont ceux qui sont ici marqués.

I. Ne rentrer quasi jamais en soi-même, et

(1) Comme de coutume, comme nous avons fait jusqu'ici.

vivre tout au dehors, sans réflexion sur ses paroles, sur ses mœurs et humeurs, agissant comme dans l'indifférence de tout de qui se passe dans le cœur ; conséquemment, être souvent dans le péché, rarement dans la véritable repentance ; quasi toujours ès compagnies, presque jamais dans le recueil (1) ; souvent en oisiveté, ou en des emplois profanes, fort peu ès exercices de dévotion et de piété.

2. Suivre ses passions et mauvaises habitudes ; se donner beaucoup de licence et faire scrupule de fort peu de choses ; former sa conscience selon ses passions et ses intérêts ; suivre obstinément ses sentiments particuliers contre les remords de la syndérèse, contre les devoirs de son état, contre les canons et constitutions ecclésiastiques.

3. Vivre dans une conscience perplexe, et douteuse en quelque point d'importance, non consulté (2), comme au fait des confessions passées, auxquelles ou l'intégrité ou les dispositions nécessaires ayant manqué, l'on n'ait pas suppléé par une confession générale.

4. Négliger les restitutions, satisfactions et autres obligations personnelles, les remettant toujours à l'avenir, même avec danger de les omettre.

5. Vivre dans l'occasion prochaine ou dans le scandale déjà formé du péché mortel, donner à parler de soi pour (3) être suspect de quelque notable malversation. 6. Ne pas s'acquitter des devoirs de sa charge, ne les pas savoir, n'être pas capable de faire les fonctions propres de sa vocation, sans se mettre en peine d'en apprendre la pratique et

(1) Recueillement.

(2) Non proposé à quelqu'un pour avoir son avis.

(3) Parce que l'on est suspect.

de s'en mieux acquitter. 7. Ayant bénéfice à charge d'âmes, ne pas résider ; négliger l'instruction du peuple ; ou d'ailleurs, quoiqu'on doive un jour rendre compte des âmes en personne, se fier néanmoins de leur salut et de leur conduite, même ès dernières nécessités, à personnes de peu de suffisance et édification, de qui difficilement l'on puisse espérer les aides et les instructions requises ; employer les biens d'Église, qui sont le patrimoine de Jésus-Christ et le prix de son sang, en choses profanes et superflues ; posséder quelque bénéfice avec note de simonie.

8. Mais rien n'expose tant une âme, que vivre dans l'habitude du péché mortel : y avoir de fortes inclinations, en avoir les occasions présentes, sans se mettre en peine d'en sortir, ni de se corriger : particulièrement dans un état, où la continue nécessité de célébrer et d'administrer les Sacrements, oblige si étroitement d'y être toujours disposé. Cette sorte de conscience est exposée au delà de tout ce que l'on peut penser : ce qui se persuade de ce que les théologiens ne connaissent point de plus sensible marque de la réprobation des âmes, que ce jugement de Dieu, par lequel il permet, non plus l'acte seulement, mais l'habitude même du péché mortel : ce qui marque, disent-ils après S. Jérôme, un grand abandon, particulièrement depuis que telles habitudes sont invétérées.

Aussi est-ce l'une des vérités qui ne paraissent (1) à nombre de personnes sinon à l'heure de la mort : comme il arriva entre autres à ce prêtre de Poitou,

(1) Se manifestent.

duquel parle le vénérable Pierre de Cluny, au livre des miracles de son temps, où il dit que cet infortuné, venant à envisager cette vérité au lit de la mort et à se reconnaître, entre une vie passée en de grands dérèglements et le jugement de Dieu tout proche, il se trouva saisi d'un si violent désespoir, que, quoi qu'on lui pût dire alors des bontés et des miséricordes de Dieu pour le remède de son âme, il maintint toujours qu'il n'y en avait plus pour lui. En effet, il en reçut un préjugé fort sensible, en ce qu'une goutte de souffre embrasé lui étant tombé sur la main, elle la perça tout outre aux yeux des assistants : après quoi il entra comme tout vif, et tout parlant dans l'enfer ; montrant qu'en toutes sortes de conditions, il est des esprits si aliénés des soins de leur salut, et d'ailleurs de si mauvaise conscience, qu'étant même incapables de se persuader le danger de leurs âmes, ils y périront effectivement et ne recevront de sensibles appréhensions de leur mauvais état, que dans l'éternité des peines qu'ils en doivent souffrir.

II. CONSIDÉRATION. — Reconnaissons d'abord l'aveuglement auquel le péché nous a réduits, où il faille (1) nous obliger par raison et par considération à mettre ordre à la sûreté de nos consciences : c'est-à-dire, à vouloir éviter l'éternité des peines desquelles nous sommes menacés, et à accepter les offres que Dieu nous fait de la société de sa gloire et de sa félicité. Mais déplorons bien plus notre malheur, en ce que, quelque discours et quelque raisonnement qu'on y emploie, nous en sommes si peu émus, qu'à la vue de tout ce que

la foi nous représente, nous pouvons encore demeurer dans les désordres et les dérèglements desquels la conscience nous accuse.

Pour en sortir, l'on doit reconnaître que dissimuler l'état et négliger la sûreté de la conscience, c'est marcher parmi les précipices sans vouloir ouvrir les yeux pour se conduire ; c'est abandonner toutes les règles de la prudence, en une affaire où toutes les lumières de la prudence possible seraient courtes ; c'est se donner en proie à toutes les fourbes de l'ennemi, à toutes les surprises du monde et de la chair ; c'est enfin commettre la plus monstrueuse témérité et le plus stupide abandon de soi-même et des intérêts, dont un homme soit capable, vu particulièrement que nous n'avons à traiter en ce monde que l'affaire de notre salut ; et que, comme Dieu n'a fait qu'un monde, déclarant l'unité de son être par l'unité de son ouvrage, de même, il ne nous a chargés que de cette seule affaire, à laquelle nous sommes obligés par tous les titres qui nous y peuvent astreindre.

De là vient que tout le tracas que nous voyons d'intrigues et d'affaires dans le monde et de tout ce qui s'y passe d'incidents et de succès si différents, il ne résulte, sinon (1) le salut ou la perte des âmes : de sorte que tout le reste des choses humaines se fondant entre nos mains, ou s'évanouissant à nos yeux, comme plaisirs, richesses, honneurs, rien ne subsiste, sinon le seul mérite ou démérite des âmes, dont la prédestination et la réprobation éternelle s'exécutent incessamment et uniquement, dans toute cette multiplicité de rencontres

(1) Dans lequel il faut...

(1) Que.

et d'affaires, qui ne sont rien devant Dieu, en comparaison de cette unique affaire, qui, à proprement parler, est son affaire et la nôtre. D'où il faut conclure, que le premier et le plus important devoir de la prudence chrétienne, voire que la plus excellente production d'un esprit créé, hors l'état de la gloire, c'est la fidèle coopération à la grâce dans l'avancement de sa perfection et de son salut.

Au reste, comme de tout ce qui s'est passé de notre vie, il ne nous en est pas resté davantage que d'un songe, et que de tant de plaisirs et de divertissements que nous avons pris ou recherchés, il ne nous en est demeuré que le souvenir ; de même se passera tout ce qui reste, et se bornera à une éternité de gloire ou de supplices, selon le mérite de nos œuvres, bonnes ou mauvaises, lesquelles, comme dit saint Basile, se seront unies et incorporées à notre être, pour y subsister éternellement : les choses du monde, naissance, plaisirs, moyens, s'étant fondues comme une vapeur de l'air, et ne nous ayant laissé que les suites éternelles du bon ou du mauvais usage que nous en avons fait.

Enfin, Dieu, par un bienfait inconcevable, nous ayant, dans son éternité, distingués de la masse du genre humain perdue dans les suites du péché originel, et nous ayant appelés à la connaissance de son nom, même au rebut de tant de peuples et de nations, qu'il a laissés périr, et qui périssent encore tous les jours dans l'infidélité ; y a-t-il esprit capable de concevoir notre ingratitude et notre malheur, si en un instant de vie que nous avons, nous venons par notre propre choix à nous replonger dans la masse de perdition, dont nous avions été tirés, et à encourir, manque de pouvoir

à la sûreté de notre conscience, une seconde condamnation beaucoup plus formidable que la première.

L'on n'aurait jamais assez parlé d'un sujet, lequel comprenant toute l'étendue des devoirs, des obligations et des nécessités imaginables, ne se peut borner à la capacité des entendements créés. Regrettons que les termes que nous employons à parler des choses humaines, pesant autant (s'il faut ainsi parler) que les choses mêmes, et nous en donnant d'assez expresses (1) connaissances, il en va (2) tout autrement dans l'expression des choses célestes. Car, comme après que nous avons dit et pensé de Dieu tout ce que nous avons pu, il demeure encore une infinité d'être et d'excellence, où nous n'avons pu atteindre : de même après que nous avons pensé le plus hautement qu'il nous a été possible de l'importance de notre salut, des suites éternelles de nos élections bonnes et mauvaises, et généralement des choses célestes et surnaturelles, il demeure encore un comble de vérités, auquel nos sentiments succombent, et où nos vues et nos pensées ne peuvent parvenir : dont les simples lueurs et éclats ont fait les extases des Saints, et les ont obligés à dire, à faire, et à souffrir des choses si prodigieuses, que le récit même qui nous étonne, nous apprend qu'où il va d'une éternité de gloire ou de supplices, tous les travaux sont courts, toutes les souffrances sont douces, tous les sentiments sont faibles et toutes les craintes raisonnables.

II. RÉFLEXION. — Dans la première réflexion nous avons reconnu le prix et l'importance de la

(1) Précises.

(2) Il en aille...

sûreté de conscience, nous avons vu quelles sortes de dérèglements la choquent davantage ; voyons maintenant les moyens de l'obtenir et de nous y conserver.

1. Saint Thomas d'Aquin requérait à cet effet un grand désir de cette sûreté, une solide persuasion de sa nécessité et une inviolable résolution de tout faire et souffrir, de tout quitter et tout entreprendre, pour s'y maintenir.

2. Supposé que selon la première réflexion sur cette sûreté, on ait consulté ses doutes, qu'on ait essuyé (1) les restitutions, fait les satisfactions et les réconciliations nécessaires, que l'on se soit effectivement retiré du scandale et des prochaines occasions du péché ; la seconde diligence est d'assurer la conscience par une confession générale, faite avec la diligence requise pour n'y plus penser. A quoi servira beaucoup de faire choix de quelque personne de doctrine et de piété recon nue, à qui l'on donne la conduite de son âme pour l'avenir et devant qui l'on passe deux ou trois fois l'année une revue et confession exacte des principaux péchés commis depuis la dernière faite en pareille occasion.

3. Après la confession générale, il faut vaquer à la connaissance de soi-même, de ses principales passions, mauvaises habitudes et inclinations, pour savoir ce qu'on a à combattre, en quelles occasions et comment on s'y doit comporter.

4. Suit le propos résolu et déterminé, de plutôt souffrir toute sorte d'extrémité, que de plus (2) commettre aucune offense mortelle.

(1) Supporté.

(2) De commettre encore une...

5. D'où s'ensuivra l'amendement effectif du passé par la fuite du péché, par la modération des passions, par le retranchement des vicieuses habitudes, et généralement de toutes les fautes passées. Cet amendement est l'effet le plus souhaitable, et la marque la plus certaine d'une bonne conscience.

6. Après cela, il se faut acquitter des devoirs de sa vocation ; étant chose de si absolue nécessité, que sans elle il n'y a point de salut.

7. Le bon emploi du temps, qui y contribue beaucoup, nous met à couvert d'un grand nombre de tentations, et retranche les plus ordinaires et les plus pressantes occasions du péché.

8. Dieu faisant si volontiers miséricorde à ceux qui la font, l'un des grands moyens d'assurer son salut, c'est de la faire par les œuvres de charité, soit spirituelles, soit corporelles ; visitant les malades, instruisant les ignorants sur les choses nécessaires au salut, et soulageant la disette des nécessaires, tant par ses propres aumônes que par la charité des plus riches et des plus accommodés (1).

9. La dévotion à la glorieuse Vierge a toujours été considérée comme l'une des plus fidèles marques de prédestination ; il la faut cultiver avec la dévotion de saint Joseph, son chaste époux, de l'Ange Gardien, et du saint Patron : c'est pourquoi, qu'on se propose quelques exercices de piété qui nourrissent et entretiennent cette dévotion, comme seraient certaines prières, jeûnes, aumônes, visites d'églises, et choses semblables.

Enfin, pour éviter les chutes et les dangers de la

(1) Des mieux fournis. « Peu accommodé des biens de la fortune », Fénelon.

vie passée, et pour se maintenir dans une conscience paisible et tranquille, il est absolument nécessaire d'avoir la pratique, ordinaire et quotidienne, des exercices de lecture, d'examen, de quelques saintes et pieuses considérations ; et outre cela, l'usage de la retraite spirituelle dans les occasions, prenant quelques jours, de temps en temps, pour penser à soi-même, comme seraient trois jours de six en six mois et une semaine entière par chaque an, ce qui viendrait fort à propos devant (1) les grandes Fêtes, ou devant la plus grande presse des occupations.

Les saints même ont eu des lieux de retraite, et des solitudes, où ils se retiraient de temps en temps, pour reprendre l'esprit de Dieu, à l'exemple des Apôtres, et se fortifier dans la grâce qui s'affaiblit d'ordinaire par la continue de l'action. Ainsi saint Grégoire le Grand avait (comme remarque Baronius) un lieu écarté de Rome, auquel il se retirait un mois de l'année, où il ne vaquait qu'à la méditation des choses divines et aux affaires de son propre salut. Le même se lit de saint Fulgence, de saint Aquilin, évêque d'Évreux, et d'une infinité d'autres, à l'exemple desquels saint Charles Borromée, inspiré du même esprit, donnait tous les ans douze ou quinze jours à la retraite spirituelle, au Mont Varallo.

Je veux (2) que le tracas des compagnies, et les divertissements ordinaires, et l'état même de l'intérieur, où l'on ne trouve que fautes, que désordres et péchés avec la syndérèse et le remords de tout

(1) Avant.

(2) On dirait plutôt maintenant : « je veux bien » dans le sens de « je sais bien ».

cela, détournent l'esprit plus qu'on ne peut penser de ces saints exercices ; je veux que l'ennemi même en divertisse par toutes les voies possibles, sachant combien il y perd ; Dieu néanmoins y a de tout temps changé, et y change encore les cœurs, dont il se voit de grands exemples tous les jours. Et c'est ce qui a obligé saint Bernard d'écrire les cinq livres de la nécessité de ce saint exercice au Pape Eugène III, où il l'exhorte d'y vaquer, à peine de se perdre lui-même, voulant sauver les autres.

Il est certain qu'une retraite de douze ou quinze jours, sérieusement faite dans la conduite requise (1), porterait conséquence du salut de nombre de personnes, voire en serait la crise, qui pour n'en prendre l'occasion, demeurant dans un chaos de péchés et de dérèglements, non jamais reconnus ni corrigés, courent fortune de ne les bien connaître qu'au jugement de Dieu, et de mourir dans l'impénitence finale de leurs péchés.

LECTURE. — Qui saurait figurer les regrets d'une âme au point de la mort, dans cette affreuse nouveauté de l'autre vie, lorsque, surprise des connaissances qu'elle reçoit en ce moment, elle vient à reconnaître, en des transes et des horreurs inconcevables, le peu de compte qu'elle a fait des choses célestes et éternelles, qu'elle voit alors si grandes et si extrêmes ! Que lui semble de ce monstrueux oubli de Dieu dans lequel la plupart du monde passe le cours de sa vie aujourd'hui ? soit qu'elle regarde le comble de gloire qu'elle a si lâchement perdu, soit qu'elle considère l'énormité des peines auxquelles elle se voit justement condamnée ?

(1) Avec la méthode requise.

Quels regrets d'avoir traité avec son juge dans le propre élément de la grâce, et au Trône de ses miséricordes avec tant de froideur, d'avoir si peu compris et si mal ménagé les affaires de son salut, les occasions que Dieu lui en a présentées, tant de moyens, tant de grâces, tant de faveurs générales et particulières dont elle voit qu'elle a si indignement abusé ! comment se souvient-elle alors de tant de temps perdu, de tant d'occasions négligées, de tant d'avis et d'instructions, qui ne lui ont servi que de sujet d'une plus grande condamnation ? Surtout, quels sentiments doit-elle avoir des péchés et des désordres qui l'ont engagée au malheur dont elle se voit surprise ?

Fulbert, évêque de Chartres, dit que c'est une ancienne tradition des Hébreux, qu'Adam, banni du Paradis terrestre, voyant le mauvais visage de la nature, les orages de l'air, les ravines (1) des eaux, l'horreur et l'effroi des bois et de la solitude, se trouva saisi d'un très sensible regret ; particulièrement se souvenant des délices de son premier séjour, du prix et de l'excellence des choses qu'il y avait vues, de la douceur des fruits, des agréments de la nature, de l'abondance de toutes choses ; que d'ailleurs ce lieu ayant été créé pour lui servir d'entrée à la gloire et de prémices d'une plus haute félicité, il s'en voyait exclu, sans espérance d'y jamais retourner, réduit au reste à cette honteuse nécessité de manger son pain à la sueur de son visage, exposé aux injures de l'air, aux changements des saisons, sans toit, sans gîte, sans lieu de retraite, et tout cela pour un morceau fatal,

(1) Torrents ; pluies torrentielles.

pour une complaisance, pour l'ombre d'un plaisir, changé en de si grandes amertumes : c'était lors que transi de douleur il fondait en larmes et en regrets qui ne s'adoucirent jamais ; c'était lors que le souvenir du passé le mettait aux abois pour l'avenir, et que la vie lui devint un tourment plus sensible que n'a été la mort à plusieurs de sa postérité.

Quels regrets donc doit souffrir une âme en l'autre vie, qui d'abord voit à découvert le charme et l'illusion de celle-ci ? qui reconnaît qu'ayant reçu l'être et la vocation de Dieu pour entrer en société de gloire et de félicité dans la personne du Verbe incarné, pour participer par la filiation adoptive au comble de la gloire qu'il possède en titre de sa naissance éternelle, elle a si peu estimé une faveur si prodigieuse, qu'en punition des péchés qu'elle a commis à la vue d'une telle espérance, elle se voit réduite pour jamais aux agonies des démons et des réprouvés ? En quels abois se trouve-t-elle, de voir que durant le cours de sa vie, ayant eu en main les trésors de la grâce et de la gloire, dans l'usage des sacrements et dans l'exercice des bonnes œuvres, elle en a si prodigieusement abusé qu'il faut qu'elle endure des supplices, qui sont même au-dessus de ses appréhensions ? Qu'au reste, elle-même est la cause de sa perte et la source de son malheur, qu'elle s'est fait cette fortune et s'est attiré ce désastre par sa propre volonté. Et tout cela, pour la passion qu'elle a eue pour le monde, pour les intérêts de cette vie, pour n'avoir jamais sérieusement élevé sa pensée à l'autre, pour n'avoir jamais pensé qu'à s'établir dans l'aise et dans les commodités, dans l'honneur et dans l'éclat, sans penser à l'avenir ni aux aventures de

l'éternité qu'elle voit si différente de ses sentiments.

Ursat Justinien, gentilhomme génois et capitaine de la Seigneurie de Venise, ayant après de grands succès perdu une fameuse bataille, en fut touché d'un si sensible déplaisir, qu'il ne survécut qu'à regret à cette perte. Ni les preuves qu'il avait données de sa valeur et de sa conduite en cette disgrâce, ni les soins de ses amis qui n'épargnèrent rien pour le consoler, ni tous les divertissements dont on se put aviser, ne purent lui prolonger la vie que de six mois, qu'il traîna dans une langueur mortelle et dans un regret inconsolable. L'empereur Auguste, l'un des plus forts esprits de toute l'antiquité, ayant appris la défaite de son armée en Allemagne sous la conduite de Varus, qui y était demeuré avec quelques légions, fut tellement surpris de cet accident, que, comme furieux, il fut huit jours criant sans cesse : « Varus, rends-moi mes légions, rends-moi mes légions ! » sans que, pendant ce temps-là, quelques efforts que fit toute sa Cour, il se laissât toucher d'aucune sorte de consolation.

Si donc les pertes et les adversités de cette vie sont parfois si sensibles, et si l'empereur du monde, après une perte qu'il eut si tôt réparée, était incapable de consolation dans une souveraine fortune, parmi tous les services et les honnêtes plaisirs dont la nature est capable, en quelles agonies se doit trouver une âme, dans la perte d'un Dieu et de la jouissance de sa gloire, dont elle a des désirs si violents au partir d'ici, qu'elle se déferait elle-même de douleur et irait en pièces et en éclats si elle était mortelle, par l'excès de cette peine.

C'est ici où nos sens s'éblouissent, où nos pensées se confondent, où les discours et la parole nous manquent. Aussi est-ce dans ces pensées que Dieu nous conjure d'avoir pitié de nous-mêmes, de ne nous pas perdre dans le moment de cette vie, d'ouvrir les yeux aux succès de l'avenir, de prévenir la peine de nos péchés et les effets de sa justice. C'était dans ces pensées que saint Jérôme disait que s'il eût eu un grain de foi, la cendre eût été son lit, le cilice son habit, le jeûne eût été son repas, le travail son repos, la pénitence son emploi ordinaire : et que, s'il ne se comportait pas de la sorte, cela ne pouvait venir d'ailleurs sinon de ce qu'il n'appréhendait pas assez la Majesté de Dieu, l'éternité de la gloire ni les agonies de l'enfer, non pas même les dangers qu'il courait en ce monde, au milieu de deux si prodigieuses extrémités. Saint Grégoire de Nazianze, dont il avait appris cette leçon, en disait et en faisait de même ; saint Basile de même, et mille autres encore autant.

Ces grands personnages donc avaient ces sentiments dans une vertu si consommée et dans une sainteté si extraordinaire, et ceux qui se voient pleins de passions et de péchés, et d'ailleurs si éloignés du mérite et de la vertu de ces saints, n'y pensent seulement pas, négligent l'état de leurs consciences et les dangers de leur salut. Par quel jugement de Dieu ? sinon parce qu'il veut absolument châtier leurs péchés, et parce qu'ayant abusé dans le temps de ses miséricordes, il les veut faire servir de spectacle de sa justice et de ses jugements dans l'éternité.

Avouons que nous sommes ou furieux ou charmés, si pendant que Dieu nous donne le temps ou

les occasions qu'il ôte en ce moment à tant de milliers de personnes, nous ne nous donnons absolument à lui et ne réglons nos consciences, à la vue de l'éternité qui nous attend, de la gloire qui nous est promise, et des supplices dont nous sommes menacés.

EXAMEN. — L'examen des exercices de piété suit en l'ordre que nous nous sommes proposé. Ces exercices sont, outre la célébration de la sainte Messe, la récitation de l'Office, et la réception des Sacrements : 1^o La lecture des livres dévots et spirituels ; 2^o L'examen de la conscience ; 3^o L'oraison mentale et vocale ; 4^o Quelques sérieuses considérations et réflexions sur le train de la vie, sur l'état de la conscience, sur le bon ou mauvais emploi du temps, sur la réception et administration des Sacrements, sur l'acquit des devoirs, du caractère, et des autres charges particulières, si l'on en a, ou sur d'autres semblables sujets. L'on peut donc s'examiner et reconnaître si on en pratique quelques-uns, si l'on y emploie assez de temps, quel fruit l'on en tire, et les fautes les plus ordinaires qu'on y commet.

La pratique de ces saints exercices se doit persuader (1) considérant qu'à moins de s'y adonner, il est moralement impossible de ne pas céder au torrent des péchés et désordres du monde, y vivant parmi les occasions et les dangers si grands et si ordinaires qui s'y rencontrent. Que si l'administration des Sacrements, la conduite des âmes, la réduction (2) des pécheurs à Dieu, la consécration

(1) On se persuade de la nécessité de ces saints exercices, en considérant...

(2) Le retour par soumission ; la réduction des rebelles.

et l'oblation du précieux corps et sang de son Fils, qui sont les fonctions les plus relevées qui se puissent commettre à aucune créature, requièrent non seulement les exemples d'une vie et d'une vertu signalée, mais encore des soins et des diligences si particulières pour s'en bien acquitter, le moyen de ce faire ne lisant jamais un livre dévot, ne faisant jamais réflexion sur ses actions ni sur ses paroles, ne pratiquant, voire n'ayant pas même l'usage des exercices de piété, parmi tous les tracasseries des affaires ordinaires ?

L'on pourrait ajouter à tout ceci les sentiments de sainte Thérèse, et devant elle du Docteur Avila (1), qui a été l'un des plus saints personnages, et des plus illustres prédicateurs du siècle passé, que c'est vouloir tenter Dieu, que penser au milieu du monde, sans les secours et les appuis ordinaires de la piété, éluder les fourbes de l'ennemi, et forcer les autres obstacles de notre salut, auxquels plusieurs, même dans la solitude, et parmi les plus sévères exercices de pénitence, ont succombé.

3. CONSIDÉRATION. — La haute inconcevable de l'état de grâce paraît en ce que Dieu ne peut porter aucune pure créature plus haut, au-dessous de l'union hypostatique et de l'état de la gloire, laquelle n'est sinon (2) la perfection et la dernière consommation de la grâce. Dans cet état, l'âme lavée dans le sang adorable du Verbe incarné, et enrichie du trésor infini de ses mérites, porte des traits de beauté capables d'attirer les yeux de Dieu même ; elle est dans une alliance si étroite et si

(1) Saint Jean d'Avila contemporain et ami de saint Ignace de Loyola.

(2) Laquelle n'est autre chose que.

intime avec Dieu, que Notre-Seigneur l'exprime par le nom d'amie, de sœur, et d'épouse — et des plus étroites alliances qui se trouvent dans le monde — voire demande à son Père Éternel en l'oraison d'après la Cène, qu'en faveur de sa grâce, les élus soient une même chose avec Lui, comme il est Lui-même une même chose avec son Père.

Les richesses de cet état établissent l'âme dans la filiation adoptive de Dieu, laquelle l'âme contracte, premièrement par l'état de la grâce même, laquelle étant une admirable participation de l'être et de la nature divine, fait que comme parmi les hommes le père est sensé père par la communication qu'il fait de son être à son fils, de même Dieu nous communiquant sa grâce qui est une très excellente participation de sa nature et de son être divin, il nous fait ses enfants.

Cette même filiation se redouble par la sainte communion laquelle fait que, comme le sauvageon, qui est de soi stérile et infructueux, passe dans la nature et dans la fécondité du scion, quelque excellent qu'il soit, qui lui est enté ; de même, par la participation de ce saint mystère, venant à être comme entés et incorporés à cette divine personne, nous tirons d'elle et respirons l'esprit et la vie, le mouvement et l'action, dont la sainte humanité est animée. Enfin cette même filiation monte au comble de la perfection, et se consomme par la possession du Saint Esprit, lequel se communique avec la grâce sanctifiante, et cette possession établit et fonde cette même filiation, non pas sur une qualité morte, quoique toute céleste et divine, qui est la grâce, mais sur le nœud même du Père et du Fils, qui est le Saint-Esprit, lequel, outre qu'il

produit cette divine alliance, est de plus, et demeure le principe de la vie que nous menons en cet état de grâce. Que si une âme donne à un corps, avec la vie, tant de vigueur et de beauté, et une si grande diversité de fonctions et d'opérations, que doit faire l'esprit de Dieu dans une âme ? Quelle vie lui doit-il inspirer ? Quelle grâce, quelle beauté lui doit-il communiquer ?

Tout premièrement, il met cette filiation en parallèle avec la filiation même de Jésus-Christ, en plusieurs choses. Car toutes deux sont de toute éternité conçues dans l'entendement divin ; toutes deux donnent droit au même héritage ; en toutes deux Dieu communique son esprit et sa vie : en celle-là, dans toute la plénitude de la Divinité, en celle-ci dans une inconcevable participation de de cette même plénitude ; en l'une, il communique la personne de son Verbe, en l'autre il communique, quoique fort différemment, la personne du Saint-Esprit. Par celle-là, Jésus-Christ est l'image de la substance du Père et l'image qui non seulement a la ressemblance mais encore l'unité avec Lui ; par celle-ci, nous avons une admirable union avec Lui, et portons son image et sa ressemblance, gravées en nos âmes par sa main toute-puissante. En titre de celle-là, il est, comme parle saint Paul, le premier né entre plusieurs frères : en titre de celle-ci, nous portons la qualité de ses cadets et puînés ; en vertu de celle-là, les actions de Jésus-Christ ont été devant son Père d'une infinie valeur, en vertu de celle-ci, les nôtres sont d'un mérite qui va au-dessus de tous nos sentiments ; en vertu de celle-là, les souffrances de Jésus-Christ ont été d'un prix infini, en vertu de

celle-ci les nôtres sont d'un prix inestimable, n'étant taxées à rien moins qu'au mérite de l'éternité de la gloire et de la félicité. Ainsi cette filiation est une si prodigieuse élévation de notre être, que Dieu mettant dans un plat de la balance la mort et la passion de son Fils, et dans l'autre l'adoption des âmes saintes, il a trouvé, au poids du sanctuaire, et a jugé que cette mort et ces agonies si douloureuses trouvent une digne récompense, tant en cette divine filiation qu'ès grâces et avantages qui l'accompagnent.

Je veux que pour donner lieu à la foi et au mérite, les avantages de cette filiation ne nous doivent pas être sensibles : néanmoins comme Notre-Seigneur, dans son corps mortel, a voulu, au mystère de la Transfiguration, donner à ses disciples un sensible avant-goût de la gloire, le même (1) semble-t-il faire en son corps mystique, nous rendant l'excellence de cette filiation sensible, tant par l'opération des miracles, laquelle a presque toujours accompagné les personnes de sainteté extraordinaire, que par le don des langues, par une infinité d'actions et de souffrances héroïques, par l'esprit de prophétie et par mille autres voies, qui mettent en évidence, non seulement l'action et la présence de Dieu dans les âmes justes, mais l'alliance même et l'union qu'il a avec elles en un temps et dans un état où, pour leur bien, leur propre bonheur leur doit être caché.

Ne serait-il donc pas raisonnable, mais plutôt nécessaire, sous peine de la plus grande ingratitude qui puisse être, que cette adoption et cette filia-

(1) De même.

tion de Dieu, fussent désormais nos plus grandes passions, et que ne connaissant point d'autres contentements, d'autre intérêt, d'autre grandeur ni exaltation en ce monde que la possession et la jouissance d'un si grand bien, nous employassions tout ce que nous avons de vie et d'action, à la fidèle correspondance que nous y devons apporter ? Quelle misère nous est-ce que d'être si peu touchés de si grandes choses, d'en avoir de si belles appréhensions, et d'y avoir si peu d'application, ayant au reste tant d'ardeur et de passion pour le néant des choses mortelles !

Etre capables de l'adoption du Père, de l'adhérence du Fils, et de la possession du Saint-Esprit, et n'en tenir compte ; ou si on l'a résidant en soi par la grâce, y souffrir des désordres qui la contristent ! Avoir une si excellente participation de la nature divine, et avec elle les mouvements des bêtes au plaisir et à la sensualité, et ceux des démons mêmes au mal et au péché !

Opposer à la filiation divine, à la grâce de l'élection éternelle et de l'adoption temporelle, aux dons, aux fruits, à la possession du Saint-Esprit, et à tous les appennages (1) de la grâce, un million d'habitudes contraires, un monde de passions et de désordres, n'est-ce pas le comble de l'ingratitude et de la plus dénaturée stupidité ?

Si cela est indigne de notre vocation, et de la sainteté du caractère que nous portons, estimons et chérissions cette filiation, et cette adoption, selon leur mérite ; aidons ceux-là à y rentrer qui en sont déchus, et tâchons de nous y maintenir avec eux,

(1) Les dons reçus en héritage.

comme dans le souverain bien de cette vie, et comme dans le gage le plus assuré de la félicité de l'autre.

CONCLUSIONS DE LA RETRAITE

Le principal fruit qu'on en puisse retirer, c'est d'entreprendre l'affaire de son salut comme le comble de tous les devoirs, comme l'effet de toutes les espérances, et de s'y porter comme au centre de toutes ses affaires et de tous ses souhaits, puisque tous les intérêts d'une pure créature effectivement s'y rencontrent, et que partant, l'une des plus grandes punitions des péchés passés, serait l'aveuglement de l'esprit à tant de lumières, et la révolte de la volonté à une si pressante obligation. Or, afin de reconnaître ce qu'on a profité (1) de cette occasion, l'on peut voir si on est demeuré mieux instruit de l'état de sa conscience, plus éclairé ès choses de l'esprit, plus affectonné aux devoirs de sa vocation ; si les affections sont plus saines, les passions plus modérées, l'esprit mieux persuadé des vérités éternelles, et la volonté absolument gagnée au dessein d'une vie plus sainte et plus réglée. Quoi que ce soit, les raisonnements suivants y serviront.

I

Outre que l'instruction que Dieu nous a donnée de sa parole et de ses vérités, doit suffire pour justifier les bienfaits d'une infinie bonté en notre endroit, pour satisfaire et récompenser le mérite

(1) Le fruit tiré de la retraite.

du sang et des agonies d'un homme-Dieu crucifié pour nous et pour condamner notre ingratitude à une éternité de peines, après un si précieux rachat, si nous manquons de correspondance à tant de grâces et de faveurs ; Dieu nous a fait plus de grâces en cette seule retraite, et nous a donné plus de lumières au fait de notre salut, qu'il n'en a départi en trente siècles, quasi à tout le nouveau monde (1) ; et par conséquent, nos âmes, notre salut et nos personnes, ayant été en plus grande considération dans l'éternité de Dieu, que tous ces peuples-là, nous avons eu plus de part au mérite du sang et des agonies de son Fils, que tous eux. Si donc nous avons sans comparaison plus reçu de sa libérale main que tant de peuples, n'est-il pas évident que nous lui sommes à proportion d'autant plus obligés, et que nous devons rendre un plus grand compte qu'eux tous ? Non seulement cela, mais de plus, que nos péchés, nos résistances à son esprit, nos dérèglements, sont plus coupables en cette considération que ceux d'un si grand monde.

Si cela est, comme l'on n'en peut raisonnablement douter, combien portons-nous de titres de condamnation au jugement de Dieu, pour tant de grâces reçues avec si peu de coopération, si désormais nous n'en faisons meilleur usage, et ne prenons plus à cœur l'affaire de notre salut.

(1) Les peuples du Nouveau Monde, de l'Amérique, encore idolâtres.

Le Père Rigoleuc développe ici en termes contestables et quelque peu forcés, oratorio modo, une pensée par ailleurs juste. Car si nous ignorons comment Dieu, maître souverain, distribue sa grâce, il reste certain que les chrétiens devenus par leur baptême fils de Dieu et membres de l'Eglise sont dans une situation privilégiée par rapport aux païens et reçoivent incomparablement plus de grâces qu'eux.

II

Puisqu'il est constant que les connaissances et les instructions que Dieu nous donne pour l'avancement de notre salut, outre qu'elles nous sont acquises par le sang de Notre Sauveur, sont fondées dans toute la providence et dans tout l'amour qu'il a pour nous, dans la connaissance qu'il a de nos faiblesses, des fourbes de notre ennemi, de la corruption de notre nature, et que, prévoyant nos besoins et nos dangers, nos succès et nos aventures dans le temps et dans l'éternité, il nous prévient si amoureusement des douceurs de sa grâce, et d'une si grande abondance de lumières et d'instructions, à quel prix y pouvons-nous résister ? et quel prodige d'ingratitude et de stupidité nous est-ce, de ne tenir compte des moyens qu'il ajuste avec tant de bonté et de sagesse à nos nécessités ?

III

Si ceux qui n'ayant autres lumières que celles de la raison et du discours naturel pour se conduire dans le propre élément de l'erreur, et dans la corruption générale de la nature chargée de si puissantes inclinations au mal, ont néanmoins semblé à Dieu dans le zèle et dans la vérité de la Justice, dignes d'un supplice éternel, pour n'avoir pas suivi cette simple lueur et ce faible rayon de lumière qu'il leur avait départis, combien sont coupables devant ses yeux, ceux-là qui peuvent fermer leurs cœurs aux semonces de la grâce et leurs yeux aux vérités éternelles ? Quelle excuse peuvent pré-

tendre ceux-là au jugement de Dieu, qui dans la profession du christianisme, se souillent des désordres des peuples les plus profanes, et qui dans le grand jour de l'Évangile, à la vue d'un enfer, commettent des péchés que les païens à la faveur des lumières naturelles ont évités ?

IV

Zénon, philosophe païen, parvint à une si haute réputation de vertu dans Athènes, que non seulement on l'honora d'une statue et d'une couronne d'or, en reconnaissance de son mérite, mais que même n'étant qu'homme privé, on lui apportait, tous les soirs, les clefs de la ville en sa maison, que les Athéniens estimaient un lieu plus religieux et plus sacré que les temples et les autels de leurs dieux. Épictète dans Rome, et plusieurs autres n'ont pas été en moindre considération pour l'éclat extraordinaire de leur vertu. Si donc les exemples d'une vertu morale si consommée, non seulement n'ont pas attiré sur ces âmes un petit rayon de la foi et des connaissances dont nous abusons, quelque grand profit qu'ils en dussent faire, et si la justice de Dieu s'est trouvée si exacte en leur endroit, que de ne leur avoir pas pardonné la moindre parole superflue, ni le moindre dérèglement de cœur, de combien sera-t-elle plus sévère en notre endroit, s'il se trouve au jugement final qu'ils aient vécu dans une plus grande innocence à la faveur de la raison naturelle, que nous, dans le grand jour de la foi, et dans toute l'instruction que nous avons des choses éternelles.

V

Saint Augustin s'étonne de la stupidité prodigieuse de Porphyrius, l'un des plus grands philosophes de l'antiquité, en ce qu'ayant l'esprit tout plein de lumière et de philosophie, il vécut dans l'erreur la plus grossière, et dans la plus énorme stupidité au fait de son salut, dont il était capable. Il avait autrefois été chrétien, mais dans le dépit, et dans l'impatience de quelques réprimandes qui lui furent faites, ayant conçu une haine extrême contre l'Église et contre la religion, il abjura la foi, au grand scandale des fidèles, et par une outrageuse insolence, retourna aux erreurs de la gentilité. Or, comme il ne put même dans le gentilisme, effacer de son âme tous les sentiments de la foi, il avouait encore en son apostasie, que les dieux de sa gentilité, voire que le ciel et la terre tremblaient sous le pouvoir de la majesté du Dieu des chrétiens, et que toutes les créatures lui devaient être sujettes et obéissantes, que d'ailleurs, ce Dieu étant tout-puissant, devait tperdre et exterminer indifféremment tous ceux qui connaîtraient autre divinité que la sienne. Ce que sachant, au lieu de renoncer à ses fausses déités, et de se réconcilier avec l'Église, il n'en tint compte le reste de ses jours, et contre les remords de sa propre conscience, contre l'instruction qu'il avait reçue dans l'Église, s'étant obstiné dans son idolâtrie et ayant combattu par œuvres ses propres sentiments, il entra dans l'enfer les yeux ouverts, et s'immola à la justice de Dieu, qui en a fait un exemple d'horreur à tous les siècles, et un monument funeste de

son ire, sur tous ceux qui, comme lui, combattront la foi et la syndérèse par le désordre de leur vie. Car il est véritable que le jugement de Dieu, qui a éclaté sur cette âme abandonnée, donnera de l'effroi à tous ceux qui considéreront, comme il appartient, qu'un esprit des plus forts et des plus pénétrants dont il soit mémoire dans l'antiquité, ait souffert une si énorme séduction dans l'affaire de son salut, et que celui qui pour les lumières extraordinaires de son esprit et pour l'éminence de son savoir, passait pour l'oracle de son temps, jusques à avoir eu des adorateurs, se soit tellement aveuglé lui-même dans une affaire si uniquement importante, qu'il n'y ait pas même reconnu sa propre illusion. Voilà ce qui arrive encore tous les jours, à quantité d'esprits, qui connaissant, non pas par la lumière de la raison, comme ce philosophe, mais par celle de la foi, les grandes et immenses obligations qu'ils ont d'être à Dieu, et de le servir par les devoirs d'une vie irréprochable, dédisent (1) tellement leur créance et leurs propres sentiments par le train de leur vie, qu'ils semblent se crever les yeux et souffrir un aveuglement volontaire, pour ne regarder ni au désordre de leur conscience, ni aux suites éternelles de leurs péchés.

VI

Nos affections, qui pendant le cours de la vie, sont éparses en tant d'objets, se doivent toutes au partir de ce monde, recueillir aux seuls intérêts

(1) Renient.

de l'éternité. Toutes nos craintes et nos appréhensions se borneront alors à une seule crainte et à une seule appréhension, dans l'attente de ce moment formidable qui décidera le sort de notre éternité. Tous les regrets dont nous sommes capables, se réduiront au seul regret de n'avoir suffisamment pourvu à la sûreté de notre salut, et à cet affreux abord de l'autre vie. Tous nos souhaits se rallieront au seul souhait de la gloire, et de la félicité dont nous aurons alors des désirs qui ne se peuvent imaginer. Toute la honte et la confusion qui peuvent tomber dans un esprit nous saisiront alors, allant paraître dans l'abomination de nos péchés devant cette pureté incréée, et devant cette majesté en présence de laquelle les étoiles du ciel n'étant pas sans tache, les Chérubins mêmes, et les Séraphins se couvrent la face. En un mot, tout ce que nous avons de vie et de sentiment, se doit porter alors aux seuls intérêts de notre salut, mais de toute la violence d'un esprit qui est dans la pureté de son être.

Ainsi la mort rappelant l'esprit de toutes les distractions et de tout le tumulte de la vie, le reste des choses que nous aurons passionnées (1) nous seront même en horreur et en exécration pour nous avoir divertis des soins de la vie future, et des pensées de l'état auquel nous nous trouverons alors. Que sera-ce donc, quand le monde étant effacé de nos esprits et de nos sens fermés aux choses mortelles, toute cette vaste étendue d'affections se sera recueillie dans un seul objet, et que toute l'action de nos volontés, dont les mouvements seront si

rapides et la capacité si inconcevable, se portera à chercher le remède d'un mal qui n'en souffre plus, et à divertir (1) l'orage qui devra inévitablement éclater sur nous ? Si nos esprits dont l'agitation est si lente et les mouvements si stupides dans le corps, en comparaison de ceux qu'ils ont en l'état de la séparation, si, dis-je, maintenant qu'ils ne se touchent (2) que des objets sensibles qui sont si peu de chose en comparaison des choses célestes et éternelles, ils en souffrent néanmoins des émotions si violentes, que l'on en vient parfois aux défaillances, aux pamoisons, à l'insensibilité, voire à la mort même ; que sera-ce quand, à l'horreur et à la nouveauté de l'autre vie, toute l'étendue et la capacité de notre être se fondra en regrets des pertes immenses que nous avons faites, du temps, des grâces et des occasions perdues, en honte des taches abominables de nos péchés, en craintes de l'éternité des peines qui nous seront présentes ? Qui saurait juger en cette vie à quel excès doit monter cette agonie ?

Pour conclusion de toutes ces pensées, demandons à Dieu l'une de ces pensées victorieuses comme les appelle saint Augustin, qui sont toutes puissantes dans les cœurs, et qui les changent absolument, pour vivre désormais hors des désordres passés, dans l'état auquel nous désirons recevoir l'arrêt de notre salut, ou de notre condamnation.

(1) Détourner.

(2) Qu'ils ne sont émus.

(1) Pour lesquelles nous nous serons passionnés.

TABLE ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE (1)

- Abandon** : à Dieu, 84, 160, 236, 296, 303-304, 309, 332, 350 ; — sans réserve, 31-32, 104, 263, 271 ; — Voir *Conformité, Dépendance de Dieu, Volonté de Dieu*.
- Abnégation** : Voir *Détachement, Mortification*.
- Actions** : comment les rendre parfaites, 83, 280, 301, 335 sq. — Voir *Pureté d'intention, Empressements, Activité*.
- Activité** : la modérer, 17, 52-53, 106, 179, 183, 227, 265, 282, 284 X, 300, 313, 341-342 ; — Voir *Empressements*.
- Agonie** : prières et actes à faire, 89 ; — Voir *Mori*.
- Ame (Fond de l')** : 79 ; — Domaine où Dieu réside et agit, 57, 165, 295, 328 sq., 336 ; — où demeure la paix, 212, 286, 316, 328, 329 ; — Voir *Paix, Union*.
- Amour de Dieu** : Exercice de l'Amour : *Affectif*, 232-237 ; *effectif*, 60, 237-241 ; *passif*, 241-243 ; *liant*, 257, 327 ; — de N. S. : 59, 230 ; — Voir *Jésus*.
- Amour du prochain** : 59, 319, 399 ; — Voir *Zèle*.
- Amour-propre** : Voir *Humilité, Vanité*.
- Apostolat** : auprès des prêtres, 355 sqq. ; — Voir *Zèle*.
- Aridités** : 176 ; — Voir *Epreuves, Sécheresses, Nuits*.
- Attaches (à la créature)** : Voir *Créatures, Détachement*.
- Attention à Dieu (oraison de simple)** : 293 ; — Voir *Oraison*.
- Charité** : Voir *Amour du prochain, Zèle*.
- Cœur (Garde du)** : 184-198 ; — sa nature, 184 ; — sa nécessité, 185-190 ; — sa pratique, 190-192 ; — ses avantages, 192-196 ; — pureté du cœur, 298 ; — Voir *Pureté de conscience*.
- Conduite de (l'Esprit-St.)** : 57, 332 ; — Voir *Esprit de Dieu*.
- Confession** : 365 ; — Cf. les diverses instructions de la retraite ; — Voir *Direction*.
- Confiance (en Dieu)** : 104, 236 ; — Oraison de confiance, 160, 162.
- Conformité** : 82, 83, 303, 304, 309 ; — Voir *Abandon*.
- Communes (Voies)** : Voir *Voies*.
- Consolations spirituelles** : Voir *Grâces*.
- Courage** : Voir *Générosité*.

(1) Les chiffres romains qui suivent les références aux Lettres indiquent que la lettre entière serait à lire.

Crainte : 262 ; — Voir *Jugements de Dieu, Paix*.

Créatures : s'en détacher, les mépriser, 32, 291 XII, 313, 329 ; — Voir *Détachement*.

Croix : Voir *Epreuves*.

Curiosité : 106, 267 ; — Voir *Emprisesments*.

Damnation : 56, 374 ; — Voir *Désespoir*.

Délaissements intérieurs : conduite à tenir, 296 XIV, 343.

Démon : combien redoutable, 386 sqq. ; — Voir *Tentations*.

Dépendance de Dieu : 279 VIII ; — Voir *Abandon, Conformité, Volonté de Dieu*.

Désespoir : 56, 317 XXV ; — Voir *Tentations*.

Désir de voir Dieu : 305.

Détachement (des créatures) : 17, 31, 105, 180, 226, 238, 282, 291, 305, 329 ; — des consolations, de l'amour-propre, de tout plaisir, 107, 300 sqq., 313, 319.

Dévotions : à saint Joseph, 61 ; — à divers saints, 33, 304, 323-324 399 ; — Voir *Jésus, Marie*.

Direction, Directeur : 41, 44, 97, 256 sqq., 349 ; — nécessité, 398 ; — sur quoi interroger, 118-120 ; — comment juger des progrès, 120-122 ; — Voir *Ouverture de conscience*.

Discernement des voies spirituelles : 120.

Distractions (à l'oraison) : ne pas s'en inquiéter, 286-287, 294, 329.

Dons du Saint-Esprit : 57 ; — Voir *Esprit de Dieu*.

Don de soi à Dieu : total, source de la vie intérieure, 31, 32, 271 ; — Voir *Générosité*.

Egalité d'humeur : 332 XXXI, 343 ; — Voir *Paix*.

Emplois extérieurs : s'en bien acquitter selon l'obéissance, 335 ; — Voir *Activité, Emprisesments*.

Emprisesments : gênent le progrès spirituel, 50, 106, 179, 265, 275, 284 ; — tumulte et caquet de l'esprit, 285 X, 340 sqq. ; — Voir *Paix*.

Epreuves : leur valeur sanctifiante, 254, 303 XXIII, 307-312 ; — plus que les douceurs spirituelles, 295, 325 XXVIII, 348 XL ; — préparent aux états surnaturels, 316, etc. Cf. *les Lettres* ; — comment les accepter, 280, 318 XXV, 321, 326 ; — desseins de Dieu en les envoyant, 322, 330 XXX, 345 ; — Voir *Sécheresses, Souffrances, Nuits*.

Esprit de Dieu : sa conduite, 57 ; — se livrer à son action, 55, 57, 132, 138, 299 ; — suivre ses attrait, 333 ; — Voir *Abandon, Dépendance* ; — sa pureté, 58, 332 XXXI, 333 ; — ses exigences, 334 ; — son union avec l'âme en état de grâce, 408-409 ; — dans l'union mystique : Voir *Union*.

Esprit (Nudité d') : 276-277 ; — Voir *Nuits* ; — Voies de l'Esprit, ses caractères, 112 ; ses aboutissants, 112.

Etat : de grâce ; — mystique ; — surnaturel : Voir ces Mots.

Eternité et Vie présente : 9, 16, 17-18, 75 IV, V, 76 VI, VII, 108, 303-304, 374, 380, 396, 401 sqq. ; — Voir *Monde, Salut*.

Examen de conscience : différence avec la garde du cœur, 184, 365, 370 ; — ses difficultés 184 ; — à pratiquer fidèlement, 346-347 ; — questionnaire pour connaître son intérieur, 114-118 ; — Voir *Examen Particulier*, 286, 346.

Exercices de saint Ignace, Retraites : 64, 96 ; — comment le P. Rigoleuc les donne aux prêtres, 361 sqq.

Extraordinaires (Voies) : réservées à certaines âmes, 95, 96, 128, 312 ; — Voir *Passif, Surnaturel* ; — Avis, 136.

Fautes et Péchés : 114-118, 179, 372 ; — dispositions des âmes en face des péchés, 382 ; — obstacles à la perfection, 338-339 ; — Voir, *Pureté de Conscience, Garde du cœur, Perfection* ; — comment les corriger, 33, 105, 265, 269, 275, 346 ; — Voir, *Passions*.

Fidélité à Dieu : son importance, 56, 182, 270, 287-288, 299, 332, 338 ; — Voir *Dépendance, Volonté de Dieu, Abandon*.

Fond de l'âme : Voir *Ame, Union, Volonté de Dieu*.

Garde du cœur : Voir *Cœur* ; — des sens : Voir *Modestie, Curiosité*.

Générosité : son importance, 31, 104, 262, 271.

Grâce : *Etat de*, 407 sqq. ; sa dignité, rapports avec la Sainte-Trinité, 411, 407-412 ; — *Voie de la Grâce*, ses aboutissants 112 ; direction pour cette voie, 113, 133 ; — *Voies extraordinaires de la grâce*, 136 ; — Voir *Voies*.

Grâces et faveurs divines : 18, 82, 321, 328 sq. ; — leur valeur, 333, 334 XXXII ; — comment les recevoir, 132, 294, 334, 338 XXXIV, 366 ; — ne pas s'y attacher, 294, 350 ; piège du démon, 337 ; — accepter leur privation, 82, 83 ; — attrait général et confus de la grâce, 272 V.

Humilité : 17, 46-48, 140, 335 ; — sa nécessité, 31, 136 sqq., 227, 263, 288 ; — tout le bonheur de la vie en dépend, 79 XVI.

Imperfections : Voir *Fautes, Pureté (Garde du Cœur), Passions*.

Impureté (tentation d') : leurs causes, 322 ; avis pour résister, 322 sqq. ; comment Dieu permet des épreuves différentes pour en délivrer, 322-325 XXVII.

Inconstance : 181, 270, etc. ; *passion dans les Lettres* ; — Voir *Générosité, Epreuves, Nuits, Fidélité à Dieu, Pusillanimité*.

Indifférence : à distinguer de la nonchalance et lâcheté, 239 ; — Voir *Abandon, Détachement*.

Intention (pureté d') : Voir *(Garde du) cœur*, etc.

Intérieure (vie) : Voir *Recueillement*.

Jésus-Christ : 59, 227 : *Traité* 230 sqq. ; — amour qu'on doit lui porter, 60, 232-244 ; — exercice d'amour, 230, affectif, 232 sqq., effectif,

237 sqq. ; — oraison de connaissance et d'amour, 156 ; — parallèle entre Jésus et l'âme en état de grâce, 409 ; — Chef du Corps Mystique, 239-240, 268-269 ; nous sommes ses membres, 59, 152, 228, 236, 334 ; — opération de N.-S. dans l'Etat passif, 241 ; — Dans l'Eucharistie, modèle de l'union divine, 283.

Joies spirituelles : Voir *Grâces*.

Jugement de Dieu : ses rigueurs, 19, 27, 58, 66, 75, 264, 369, 379 ; — Voir *Crainte*.

Jugement propre : s'en défendre, 349 XL ; — combien difficile d'y renoncer, 302 ; — combien nécessaire pour la perfection, 267, 302 ; — Voir *Humilité*.

Lallemant (P. Louis) : allusions à ses principes de spiritualité, 16, 29-31, 332-333, 342 sq.

Liberté d'esprit : 107, 238.

Maladie : 85, 86, 108, 255, 280 ; — attitude d'abandon à garder, 303, 304 XVII ; — Voir *Epreuves*.

Marie (Sainte Vierge) : sa dévotion, 15, 25, 60, 61, 67, 71, 399.

Maximes de Perfection : 83, 254 ; — en avoir peu, 271-272 ; — à quoi elles se réduisent toutes, 271-272, 347, 348 sqq.

Méditation : Voir *Oraison* ; — Méditations pour Retraite, sur les Grandes Vérités, 368 sqq.

Messe : fautes à éviter, 384.

Modestie : Garde des sens, 267 II ; — Voir *Recueillement*, *Curiosité*.

Monde : ne songe pas au salut, 368, 381 ; — ses dangers, 391 ; — Voir *Séculières* (Personnes).

Mort : ce qui assure une bonne mort, s'y préparer, 85 ; — *Exercice de préparation*, 85-91 ; — Acceptation de la mort, sacrifice à faire à trois intentions, 303 XVII, 310 ; — anéantir les attraits naturels de l'âme, comme Dieu fait du corps, 302 ; — terreurs de la Mort, 401 sqq., 418 ; — Voir *Agonie*.

Mortification : 238, 276 VII, 313 ; — nécessaire pour l'oraison, l'union, 180, 182, 198, 228, 276 VII, 288 XI ; — d'une pratique continuelle, 313 ; — Voir *Nuits*.

Mystiques (Voies) : — Voir *Passif*, *Surnaturel*.

Nature (Voie de la) : ses aboutissants, 110-111.

Novices : conditions pour les recevoir, manière de les former, 244, 253 ; — Voir *Vocation*.

Nuité de l'Esprit : 78 XII, 276 VII, 297.

Nuits obscures de l'âme : 198, 293 XIII, 298 XV, 343-344 ; — leur nature, 198 ; — leur nécessité, 199, 291 ; — *Nuit active* du Sens, 201, 286 ; de l'Esprit, 205, 281-284 ; — *Nuit passive* du Sens, 212 ; de l'Esprit, 213.

Obedissance : voie de la sécurité et de la paix, 266, 267, 314, 335 ; — Voir *Direction*, *Ouverture de Conscience*.

Office divin : 59, 385.

Oraison : sa Nature, 140 sqq. ; — pour chaque âme, la meilleure, 265 ; — de *Discours*, 144, 288 ; — sa pratique, 146-154 ; — la laisser quand Dieu appelle plus haut, 288, 296 XIV, 336 ; — *Affective*, 154, 232 ; — quelques modèles, 156, 160, 162 ; — de *Silence*, 163-166 ; — dans différents états d'âme, 166, 273 VI ; — signes pour la connaître, 177, 289 ; — signes de l'appel, 174, 176, 177 ; — comment discerner la vraie de la fausse, 174, 289 ; — ses épreuves, 172, 177, 243, 296, 298 sqq. ; — comment y occuper l'esprit, 170, 273 VI, 294 ; — ce qu'on y fait, 287 ; — ce qui lui fait obstacle, 179 ; — comment s'y comporter, 286, 287 XI, 290 XII, 294 ; — se tenir en égalité d'humeur, 173, 174 ; — ne pas recourir à des prières vocales, 294 XIII ; — conditions qui y disposent surtout : Mortification, Pureté, humilité, paix, 181-183, 288, 291, 292 ; — *Oraison de foi*, les sens y souffrent, 274.

Orgueil : Voir *Humilité*, *Vanité*.

Ouverture de Conscience : 139, 264, 317, 336, 346 ; — Voir *Direction*.

Paix de l'âme : 32, 106, 107, 265, 274-275, 281, 283, 286, 314, 316, 351 ; — Voir *Union*.

Passif (état) : 54-55, 128, 241, 286 ; — sa Nature, 217 ; — dispositions pour s'y préparer, 54, 128, 218, 288 ; — grâce donnée à de rares privilégiés, 289, 312 ; — Voir *Surnaturel* ; — comment s'y comporter, 287, 326 ; défauts à éviter, 221 ; — Règles de direction pour cet état, 217, 225, 288 XI, 336 XXXIII.

Passions : Voir *Fautes*, etc. ; — elles sont comme des dons de Satan par lesquels il agit, comme l'Esprit-Saint agit par ses dons, 377 ; — Voir *des Passions*, ses aboutissants, 109-110.

Péchés : Voir *Fautes*.

Peines intérieures : 312 XXIII, 316 ; — sont épreuves ou châtiments de Dieu, 330 XXX ; — Voir *Epreuves*, *Sécheresses*, *Nuits*.

Perfection : son chemin, 102-109, 254 ; — règles de perfection, 347 XXXIX, 348 XL ; — trois points essentiels, 271-272.

Prêtre : dignité et devoirs, 385, 390 ; — plan de vie, 400, 406 ; *Retraite sacerdotale*, 363 sqq.

Présence de Dieu : 18, 266, 329, etc. ; — son importance pour la perfection, 182, 229, 350.

Pureté de conscience : 182, 226, 288 XI, 298 XV, 333 ; condition avec la mortification et l'humilité pour la perfection.

Purifications : Voir *Nuits*.

Pusillanimité : 33 ; Grand obstacle à la perfection, 270-271.

Recueillement : 50-53, 285 ; — sa nécessité, 52, 196-198, 284 X, 287 XI, 344, 347 ; — ne doit pas nous empêcher de vaquer aux emplois, 335 ; — *Oraison de Recueillement* : Voir *Oraison*. — Voir *Union*,

Règles : de la vie religieuse, 49 ; — diverses pour diriger personnes séculières, 122 ; scrupuleuses, 124 ; dans les voies mystiques, 132, 136, 225, 336 XXXIII ; dans les épreuves, 318 XXV.

Religieux : tièdes, 78, 79-81 ; vie religieuse, 79 ; son recueillement, 285. — Voir *Vocation*.

Retraite : 360 sqq. ; Voir *Exercices* ; — Méthode des Retraites sacerdotales du P. Rigoleuc, 361, 363 sqq.

Salut : son importance : *passim* dans la *Retraite* ; — Voir *Jugements de Dieu*, *Eternité*.

Scrupules : comment se comporter, 351, 352 ; — comment diriger, 124.

Sécheresses et Aridités : causes (épreuve ou châtement), 175 ; — comment le distinguer, 176, 330-331 ; — comment se comporter, 172, 294, 297, 345 ; — on y sert plus N.-S. que dans les consolations, 344, 345.

Séculières (Personnes) : leur direction, 122 ; peuvent être très unies à Dieu, 285 ; — Voir *Monde*.

Sens : Voir *Modestie*, *Mortification*, *Curiosité*, *Nuits* ; — Voie des Sens, ses aboutissants, 110, 111.

Sentiments pieux du P. Rigoleuc, 74.

Silence : nécessité pour perfection, 268, 344 ; — Oraison de Silence : voir *Oraison*.

Solitudes mystiques, 107, 281 IX.

Souffrances : leur utilité, 305 XIX ; — pourquoi à la fin de la vie, 306 XX, 315 XXIV ; — secours divin contre les tentations impures, 322 XXVII ; — comment les recevoir, 256, 280, 308 XXI, 309 XXII ; — Voir *Epreuves*.

Supérieures : comment doivent-elles remplir leur charge, 255, 339 XXXV, dans l'acceptation et la formation des Novices, 244-253.

Surnaturel (Etat) : faveur qui n'est pas accordée à tous, même rare, 96, 128, 312, 316-317 ; — pourtant fut donnée à la plupart des saints que l'Eglise honore, 129 : offre des dangers, 129 ; — Sa Nature, 217 ; dispositions pour y entrer, 218 ; défauts à éviter, 221 ; avis, 225, 336 XXXIII ; — Voir *Voies*, *Passif*.

Tentations : 320 XXVI ; — Voir *Epreuves*, *Désespoir*.

Union divine : 283 ; vrai Paradis de la terre, 212, 291 sqq., 294, 300 ; — tout y disparaît dans la foi, l'espérance, la charité, 210 sqq. ; — Jésus-Hostie modèle parfait de cette vie, 283 ; — courage pour s'enfoncer dans ce désert, 212, 283, 294.

Vanité, vaine gloire : 80, 82 ; — obstacle pour la perfection, 180 ; — Voir *Amour-propre*, *Humilité*, *Perfection*.

Vide des Puissances : 210, 337 ; — *Objections*, 215.

Vie présente et éternité : Voir *Eternité*.

Vierge (Sainte) : Voir *Marie*, *Dévotions*.

Visions et autres faveurs surnaturelles : comment les apprécier, se comporter, 262-265.

Vocales (prières) : dans l'oraison de silence, 294 XIII.

Vocation : à la vie religieuse : ses marques, 244 sqq. ; — dangers de recevoir des sujets sans vocation, 244 sqq. ; — à l'état surnaturel *passif* : Voir ces mots.

Vcies : trois voies dans lesquelles vivent les âmes chrétiennes (passions, nature, grâce), 109-114, réflexions sur ce sujet, 113 ; — *communes de la grâce*, 129 sqq. ; — *supérieures*, 54, 96, 126 ; — voir *surnaturel* ; — Avis pour diriger dans ces voies, 127, 133, 136, 336 XXXIII ; — Voir *Direction*, *Règles*, *Oraison*, *Passif*, etc.

Volonté de Dieu : à suivre en tout et partout, 81, 84, 254, 299 ; — à préférer à la gloire de Dieu dans l'intention, 84 XXV ; — voir *Abandon*, *Conformité*, *Dépendance*.

Zèle : ses motifs 60 ; — sa règle, 81 XVII ; — du P. Rigoleuc, 26, 34 sqq., 42, 67, 355 sqq., etc. — Voir les *Introductions* sur le Religieux, le Directeur, l'Apôtre.

TABLE DES MATIÈRES

NOTE BIOGRAPHIQUE	7
PREMIÈRE PARTIE. — Le Religieux.....	
INTRODUCTION.....	15
A. — LA VIE DU P. JEAN RIGOLEUC.....	25
CHAP. I. — Sa naissance et ses études.....	25
CHAP. II. — Sa vocation et ses premières années dans la Compagnie de Jésus.....	27
CHAP. III. — Son second noviciat et ses emplois après sa profession.....	29
CHAP. IV. — Son zèle pour l'instruction des Ecclésiastiques.....	34
CHAP. V. — Sa manière de conduire les âmes à la perfection.....	41
CHAP. VI. — Ses vertus particulières	45
CHAP. VII. — Son affection pour le recueillement.....	50
La conduite du Saint-Esprit à son égard	53
Sa fidélité à user des dons du Saint- Esprit	57
CHAP. VIII. — Son dessein de bâtir le Séminaire.....	63
CHAP. IX. — Sa dernière maladie et sa mort.....	65
CHAP. X. — Témoignages de sa piété après sa mort..	67
B) PIEUX SENTIMENTS DU PERE RIGOLEUC.....	74
C) EXERCICE DE PRÉPARATION A LA MORT.....	85
DEUXIÈME PARTIE. — Le Directeur.....	
A. — TRAITÉS SPIRITUELS.....	95
INTRODUCTION.....	95

TRAITÉ I

ABRÉGÉ DE CONDUITE SPIRITUELLE 103

CHAP. I. — <i>Le chemin de la perfection</i>	103
CHAP. II. — <i>Moyen de se bien connaître soi-même</i>	109

§ 1. La voie des passions et du péché.....	109
§ 2. La voie de la nature et du sens.....	110
§ 3. La voie de la grâce et de l'esprit.....	112
§ 4. Réflexion sur ces trois voies.....	113
§ 5. Examen sur les péchés et les défauts ordinaires pour rendre compte de son intérieur.....	114
CHAP. III. — <i>Moyen de connaître les âmes qu'on prend sous sa conduite et de mettre sa conscience en sûreté</i>	
§ 1. Points sur lesquels on doit les interroger.....	118
§ 2. Marques pour discerner les âmes qui sont dans la voie illuminative.....	120
§ 3. Marques du progrès des âmes dans l'oraison...	121
§ 4. Règles pour mettre en sûreté de conscience les personnes séculières.....	122
§ 5. Règles pour mettre en sûreté de conscience les âmes scrupuleuses.....	124
CHAP. IV. — <i>Instruction pour les trois états de la vie spiri- tuelle</i>	
§ 1. Avis pour les âmes que Dieu conduit par les voies communes de la grâce.....	127
§ 2. Avis pour les âmes qui se veulent abandonner à l'esprit de la grâce.....	132
§ 3. Avis pour les âmes qui entrent dans les voies extraordinaires de la grâce.....	136

TRAITÉ II

L'HOMME D'ORAISON, OU INSTRUCTION TOUCHANT L'ORAISON MENTALE SELON LES TROIS ÉTATS DE LA VIE SPIRITUELLE... 141

CHAP. I. — <i>Avis pour les commençants touchant la médi- tation</i>	
§ 1. Maximes générales touchant l'oraison.....	141
§ 2. La pratique de la méditation ou oraison de dis- cours.....	144
§ 3. Diverses manières d'oraison pour en faciliter l'exercice aux commençants.....	146
CHAP. II. — <i>Avis pour ceux qui avancent, touchant l'orai- son affective</i>	
§ 1. L'oraison de connaissance et d'amour de Notre- Seigneur.....	154
§ 2. L'oraison de confiance en Dieu et d'abandon en sa Providence.....	160
Autre manière d'oraison de confiance en Dieu...	162

CHAP. III. — <i>Avis pour les âmes plus élevées touchant l'oraison de silence ou de présence de Dieu</i>	
§ 1. Ce que c'est que l'oraison de silence.....	163
§ 2. Les divers états de l'âme dans l'oraison de silence.	166
§ 3. Comment on peut occuper utilement son esprit dans l'oraison de silence.....	170
§ 4. Des sécheresses et désolations de l'oraison de silence.....	172
§ 5. Comment on peut discerner la vraie oraison de silence d'avec la fausse.....	174
§ 6. Comment on peut connaître qu'une âme est appelée à l'oraison de silence, et quelles dispo- sitions cette oraison demande.....	177
§ 7. Les plus ordinaires empêchements de l'oraison de silence.....	179
§ 8. Les principales aides de l'oraison de silence....	181

TRAITÉ III

LE PUR AMOUR, OU LES MOYENS D'Y ARRIVER ET SES EFFETS 184

CHAP. I. — <i>De la garde du cœur</i>	
§ 1. Ce que c'est que la garde du cœur et en quoi elle diffère de l'examen de conscience.....	184
§ 2. La nécessité de la garde du cœur.....	185
§ 3. La pratique de la garde du cœur.....	190
§ 4. Les utilités et les avantages de la garde du cœur.	192
§ 5. Du recueillement intérieur : en quoi il consiste, et combien il est nécessaire.....	196
CHAP. II. — <i>De l'obscur nuit de l'âme ou de la parfaite mortification qui dispose l'âme à l'union divine</i>	
§ 1. Ce que c'est que l'obscur nuit de l'âme.....	198
§ 2. La nécessité de l'obscur nuit de l'âme, ou de la parfaite mortification pour tendre à l'union divine.....	199
§ 3. La nuit ou mortification active du sens.....	201
§ 4. La nuit ou mortification active de l'esprit.....	205
§ 5. Du vide que la Foi, l'Espérance et la Charité mettent dans les trois puissances de l'âme pour la disposer à l'union divine.....	210
§ 6. De la nuit ou mortification passive du sens et de l'esprit.....	212
§ 7. Réponse aux objections qu'on peut faire contre le vide des trois puissances.....	215

CHAP. III. — <i>Avis pour la conduite des âmes dans l'état surnaturel ou passif</i>	217
§ 1. Ce que l'on entend par l'état surnaturel.....	217
§ 2. Les dispositions nécessaires pour arriver à l'état surnaturel.....	218
§ 3. Les défauts qu'on doit éviter dans l'état surnaturel.....	221
§ 4. Avis pour ceux qui conduisent les âmes dans l'état surnaturel.....	225

TRAITÉ IV

L'AIMABLE JÉSUS OU L'EXERCICE D'AMOUR ENVERS NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.....

CHAP. I. — <i>De l'amour affectif</i>	232
CHAP. II. — <i>De l'amour effectif</i>	237
CHAP. III. — <i>De l'amour passif</i>	241
APPENDICE : <i>Instruction aux religieuses pour la réception des novices</i>	244

B. — LETTRES SPIRITUELLES.....

INTRODUCTION.....	255
I. <i>Lettre à la sœur Catherine de Saint-Bernard, religieuse ursuline. C'était une fille d'une vertu extraordinaire et fort chérie du ciel. Par humilité elle ne voulut être que sœur converse. Le Père lui donne plusieurs avis sur la disposition de son âme.</i>	262
II. <i>Lettre à la même. Il lui donne d'excellentes règles de modestie.</i>	267
III. <i>Lettre à la même. Il l'exhorte à ne se point empresser pour son avancement, ni se décourager pour ses fautes, et il lui enseigne la meilleure manière de les réparer.</i>	269
IV. <i>Lettre à la même. Il lui montre combien il importe de se donner pleinement à Dieu, et que tous les préceptes touchant la perfection peuvent se réduire à trois.</i>	270
V. <i>Lettre à la même. Il l'exhorte à un attrait de la grâce général et confus, qui ne la déterminait à rien de particulier</i>	272
VI. <i>Lettre à la même. Il l'affermir dans l'oraison de silence et la console dans la peine qu'elle avait de voir ses fautes et son peu de progrès</i>	273

VII. <i>Lettre à la même. En quoi consiste la nudité d'esprit</i>	276
VIII. <i>Lettre à la même. Ce que c'est que de dépendre de Dieu</i>	279
IX. <i>Lettre à la même. Des solitudes mystiques par où il faut passer pour arriver à l'union divine.</i>	281
X. <i>Lettre à la Mère Jeanne de Sainte-Magdeleine, supérieure des Ursulines de Pontivy. Il lui donne divers avis pour établir une âme dans le simple recueillement</i>	284
XI. <i>Lettre à une religieuse ursuline. Il l'instruit touchant l'oraison de simple recueillement.</i>	287
XII. <i>Lettre à une religieuse ursuline qui commençait à entrer dans l'oraison de silence. Il l'y affermit et lui enseigne le moyen d'y réussir.</i>	290
XIII. <i>Lettre à la même. Il l'encourage à marcher dans la nudité d'esprit, et il lui donne quelques avis sur l'oraison de simple attention à Dieu.</i>	293
XIV. <i>Lettre à une religieuse ursuline. Il lui donne quelques instructions touchant l'oraison et les délaissements où elle s'y trouvait.</i>	296
XV. <i>Lettre à la même. Il l'exhorte à correspondre à la grâce que Dieu lui faisait de la reprendre de ses fautes et de l'en châtier.</i>	298
XVI. <i>Lettre à une religieuse ursuline. Il l'exhorte à la vie intérieure, et à la parfaite abnégation et nudité d'esprit</i>	300
XVII. <i>Lettre à la même. Sur ce que ses indispositions l'avaient réduite à un tel point qu'on désespérait de sa santé, il l'exhorte à vivre dans un parfait dégalement de la vie.</i>	303
XVIII. <i>Lettre à la même. Sur le même sujet.</i>	304
XIX. <i>Lettre à la même. Sur le même sujet.</i>	305
XX. <i>Lettre à la même. Il la console en lui représentant que Dieu a coutume d'envoyer aux personnes qu'il chérit le plus, de rudes épreuves sur la fin de leur vie</i>	306
XXI. <i>Lettre à la même. Il la console, lui montrant les avantages de cette vie mourante qu'elle menait.</i>	308
XXII. <i>Lettre à la même. Sur le même sujet.</i>	309
XXIII. <i>Lettre à une religieuse ursuline. Il l'instruit de la manière qu'elle doit porter ses peines intérieures, et du profit qu'elle en doit tirer.</i>	311
XXIV. <i>Lettre à la même. Sur le même sujet.</i>	315
XXV. <i>Lettre à la même. Sur le même sujet.</i>	317
XXVI. <i>Lettre à la même. Sur le même sujet.</i>	320

XXVII. <i>Lettre à la même.</i> Il lui donne divers avis sur ses peines, et particulièrement sur la tentation d'impureté dont elle était travaillée.....	321
XXVIII. <i>Lettre à une religieuse ursuline.</i> Il l'instruit de la manière de se conduire dans les peines surnaturelles par lesquelles Dieu commençait à l'éprouver.....	325
XXIX. <i>Lettre à la même.</i> Sur le même sujet.....	328
XXX. <i>Lettre à la même.</i> Il lui apprend à discerner quand les peines intérieures sont une épreuve ou un châtimement	330
XXXI. <i>Lettre à une religieuse ursuline.</i> Il lui recommande d'avoir une égale disposition d'esprit dans les divers états où elle se trouve et de suivre exactement les vues que Dieu lui donne.....	332
XXXII. <i>Lettre à la même.</i> Il l'exhorte à correspondre aux grandes grâces qu'elle recevait, à s'humilier et à se tenir toujours dans une simple attention à Dieu	334
XXXIII. <i>Lettre à une religieuse ursuline.</i> Sur ce qu'elle commençait à entrer dans les voies surnaturelles, il lui donne divers avis.....	336
XXXIV. <i>Lettre à une religieuse ursuline.</i> Il l'instruit des devoirs d'une âme que Dieu comble de grâces..	338
XXXV. <i>Lettre à une religieuse ursuline, continuée dans sa charge de Supérieure.</i> Il lui donne d'excellents avis sur les devoirs des Supérieures.....	339
XXXVI. <i>Lettre à la sœur Louise de Saint-Stanislas, ursuline de Ploërmel.</i> C'était une jeune religieuse d'un excellent esprit et d'une grande ferveur, qui, dans le peu d'années qu'elle a vécu, est arrivée à une éminente perfection. Le Père lui donne divers avis pour sa conduite.....	343
XXXVII. <i>Lettre à la même.</i> Il l'encourage dans les peines par lesquelles Dieu l'éprouvait.....	344
XXXVIII. <i>Lettre à la même.</i> Il lui donne avis pour l'établir dans la connaissance d'elle-même et l'animer à la fidélité.....	345
XXXIX. <i>Lettre à la même.</i> Il lui donne quelques points de perfection à pratiquer.....	347
XL. <i>Lettre à la même.</i> Il lui donne divers avis pour sa conduite.....	348
TROISIÈME PARTIE. — L'Apôtre des Prêtres.....	353
INTRODUCTION.....	355
CONDUITE POUR LA RETRAITE SPIRITUELLE.....	363
PREMIÈRE JOURNÉE : Importance du salut.....	368

Considération	: Dieu créateur, maître.....	368
Réflexion	: Notre attitude devant cette vérité.....	370
Examen	: Sa nature. Nos fautes : occasions, suites	370
Deuxième considération	: Le ciel, l'enfer.....	373
Deuxième réflexion	: Nous pensons peu à l'éternité..	375
Résolution. Examen	: Péchés, mauvaises habitudes....	376
Troisième considération	: Le triple péché.....	378
Réflexion. Examen	:	381
DEUXIÈME JOURNÉE : Dangers auxquels le salut est exposé...		386
Considération	: Portrait du démon.....	386
TROISIÈME JOURNÉE : Comment assurer le salut.....		389
Considération	: Il faut mettre ordre à sa conscience	389
Réflexion	: Fautes contre les devoirs d'état.	391
Deuxième considération	: Salut de l'âme : affaire unique.	394
Deuxième réflexion	: Résolutions à prendre.....	397
Lecture	: Punition du péché.....	401
Examen	: Sur les exercices de piété.....	406
Troisième considération	: Grandeurs de la vie surnaturelle.	407
Conclusions de la Retraite		412
Table alphabétique et analytique.....		421

